

# L'ARCHICUBE

NUMÉRO SPÉCIAL



# L'ARCHICUBE

13 *bis* • NUMÉRO SPÉCIAL • Février 2013

*Vie de l'Association*

*Notices*

Revue de l'Association des anciens élèves, élèves et amis de l'École normale supérieure



# SOMMAIRE

Avant-propos . . . . .	9
<b>VIE DE L'ASSOCIATION</b>	
164 <sup>e</sup> Assemblée générale (23 novembre 2013) . . . . .	13
– Exposé du président . . . . .	15
– Rapport moral du secrétaire général . . . . .	21
– Rapport de la trésorière . . . . .	29
– Annexes comptables . . . . .	37
– Résultats des élections . . . . .	43
– Conseil d'administration de l'Association . . . . .	45
Procès-verbaux des Conseils d'administration . . . . .	47
Commémoration du 11 novembre 2013 . . . . .	65
<b>NOTICES</b>	
À propos de la rédaction des notices nécrologiques . . . . .	79
1887 l Worms, René. – <i>J.-T. Nordmann</i> . . . . .	81
1901 l Focillon, Henri. – <i>P. Cugy</i> . . . . .	84
1909 s Giraud, Georges. – <i>D. Tampieri</i> . . . . .	88
1922 l Brossolette, Pierre. – <i>J.-T. Nordmann</i> . . . . .	92
1931 l Bouvier, Robert. – <i>R. Sazerat</i> . . . . .	95
1933 l Maldiney, Henri . . . . .	99
1935 L Baucomont-Arveiller, Éliane. – <i>M. Antoniotti</i> . . . . .	100
1935 s Serruques, Jean Charles . . . . .	104
1936 l Ferrier du Châtelet, Gilles de. – <i>J. de Ferrier</i> . . . . .	105
1936 l Rebeyrol, Philippe. – <i>J. Auba</i> . . . . .	107
1936 s Gribenski, André. . . . .	109
1936 s Momet, Pierre. – <i>I. Guessarian</i> . . . . .	113
<hr/>	
<i>L'Archicube</i> n° 15 bis, numéro spécial, février 2014	5

1937 l	Greiner, Albert . . . . .	114
1937 l	Hessel, Stéphane. – <i>J. Auba</i> . . . . .	115
1940 l	Moeglin, Marie-Joseph. – <i>G. Buscot</i> . . . . .	118
1940 s	David, Serge. – <i>C. et J. Augé, D. Bonnaffé, C. David-Mabille</i> . . . . .	120
1941 l	Salmon, Robert. – <i>L. Cédelle</i> . . . . .	123
1941 l	Bigand-Benoît, Marie-Thérèse. – <i>F. Olivier-Utard, J. Ungerer</i> . . . . .	124
1941 S	Favre-Laperrière, Hélène. – <i>P. Mathieu-Lévy-Bruhl</i> . . . . .	126
1941 s	Flory, Georges. – <i>D. Monasse, G. Godefroy</i> . . . . .	128
1941 s	Tortrat, Albert. – <i>P.-L. Hennequin</i> . . . . .	132
1942 l	Debeauvais, Michel. – <i>H. Lavagne, T. Malan</i> . . . . .	136
1944 l	Ayçoberry, Pierre. – <i>L. Bergeron</i> . . . . .	140
1944 S	François, Marie. – <i>A. Roibet-Riquet</i> . . . . .	145
1945 l	Guicharnaud, Jacques. – <i>F. Bourgne</i> . . . . .	146
1945 l	Margolin, Jean-Claude. – <i>M. Gonnaud</i> . . . . .	147
1946 L	Meunier-Tisserand, Suzanne. – <i>L. Wetzel</i> . . . . .	150
1946 L	Poudens-Maroselli-Poulain, Jacqueline. – <i>J. Labille-Fillion</i> . . . . .	151
1946 l	Bernand, André. – <i>P. Cauderlier</i> . . . . .	152
1946 l	Bernand, Étienne. – <i>A. Touraine</i> . . . . .	154
1946 l	Verret, Guy. – <i>C.-G. Dubois</i> . . . . .	156
1947 l	Mercier, Albert. – <i>R. Jammes</i> . . . . .	160
1947 s	Lurçat, François. – <i>J.-M. Lévy-Leblond</i> . . . . .	162
1948 l	Laufer, Roger. – <i>H. Mitterand, C. Delamare</i> . . . . .	164
1948 S	Taillandier-Touyarot, Miette. – <i>M.-L. Touyarot-Garrigues, A. Pilon, P.-L. Hennequin, J. Hébrard, J. Debayle</i> . . . . .	168
1949 l	Crépin, André. – <i>F. Bourgne</i> . . . . .	174
1949 l	Flacon, Michel. – <i>M. Serpinsky</i> . . . . .	177
1949 s	Godefroy, Lucien. – <i>M. Pauty</i> . . . . .	181
1949 s	Jancovici, Bernard. – <i>A. Alastuey, A. Martin</i> . . . . .	185
1949 s	Perez y Jorba, Jean. – <i>A. Cordier</i> . . . . .	189
1950 L	Biehler de Preux-Petitot, Claire-Yvonne. – <i>A. Prost-Pourkier, P. Cauderlier</i> . . . . .	191
1950 l	Jodelet, François. – <i>L. Wetzel</i> . . . . .	194
1950 s	Benoît à la Guillaume, Claude. – <i>M. Riehl-Combescot, P. Lavallard</i> . . . . .	196
1950 s	Guérineau, François. – <i>C. Nourtier</i> . . . . .	198
1952 s	Lebeau, André. – <i>P. Morel</i> . . . . .	201
1954 l	Boudon, Raymond. – <i>J. Lautman, F. Chazel</i> . . . . .	205

---

1954 l	Dufournet, Jean. – <i>M. Rieuneau, D. Boutet</i> . . . . .	211
1954 l	Gallet, Bernard. – <i>M. Autrand</i> . . . . .	215
1956 s	Ba, Boubakar. – <i>G. Vinel</i> . . . . .	216
1956 s	Dejean, Yves . . . . .	218
1958 l	Haar, Michel. – <i>F. Haar</i> . . . . .	219
1959 l	Bouffartigue, Jean. – <i>G. Lachenaud</i> . . . . .	222
1959 s	Sauvage, Gilles. – <i>D. Treille</i> . . . . .	225
1960 s	Lasvergnas, Michel. – <i>J.-C. Fournier</i> . . . . .	228
1965 l	Arasse, Daniel. – <i>S. Longo</i> . . . . .	232
1966 l	Veinstein, Gilles. – <i>J.-T. Nordmann</i> . . . . .	236
1978 l	Ménil, Alain. – <i>P. Lauret</i> . . . . .	239
 <b>Liste alphabétique des notices de ce recueil</b> . . . . .		 243



## AVANT-PROPOS

**E**n ce début de 2014, j'aborde les derniers mois de ma présidence de l'A-Ulm. En effet, nos statuts prévoient sagement, pour cette fonction, une limite d'âge que j'atteindrai en août prochain (cette simple évidence attestant d'ailleurs à elle seule et s'il en était besoin, de l'extravagance de certaines attaques portées contre moi).

C'est donc la dernière fois que je peux vous dire toute l'importance que j'attache à ce numéro spécial de *L'Archicube* présentant les notices de nos camarades disparus.

Parmi les nombreuses actions de l'association, cette évocation de leurs vies permet non seulement de leur rendre l'hommage dont nous, leurs camarades et souvent leurs amis, leur sommes redevables, mais aussi d'évoquer la façon dont les normaliens rendent à leur pays les efforts que celui-ci a consentis pour leur apporter une formation exceptionnelle. Plus que jamais, cette illustration de ce que peut apporter cette forme originale de sélection et de formation est essentielle. Cela suppose évidemment que l'accès à cette formation soit fondé exclusivement sur le mérite et sur le travail, afin que chacun, quelle que soit son origine sociale, puisse espérer y accéder. Il y a encore bien des choses à accomplir dans ce domaine, notamment avec l'aide des élèves eux-mêmes qui sont très sensibles à cette question.

Un autre aspect de ce travail de mémoire est la richesse qu'il représente pour les historiens. Toutes ces notices, maintenant numérisées, constituent une source d'information exceptionnelle. Il faut cependant rappeler la difficulté que nous rencontrons parfois pour recueillir ces textes. Des membres bénévoles de l'association se consacrent à cette tâche et je tiens à les en remercier très vivement. N'hésitez pas, si vous estimez pouvoir apporter un témoignage sur l'un ou l'une de vos camarades qui vient de nous quitter, à nous le faire parvenir. Nous nous chargerons de rassembler ces informations et de les mettre en forme si nécessaire.

Mais terminons sur une touche plus légère. Il nous est arrivé cette année, trompés par une annonce nécrologique comportant un nom et un prénom qui nous étaient connus, de solliciter un archicube pour la rédaction de sa propre notice ! Ce dernier

s'est déclaré particulièrement compétent pour cette tâche, préférant cependant que l'on attende qu'il ait réellement disparu pour l'envisager... Souhaitons qu'un tel humour continue longtemps de caractériser notre association.

Jean-Claude LEHMANN (1959 s), président de l'A-Ulm

# VIE DE L'ASSOCIATION



# 164<sup>e</sup> ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

## (23 novembre 2013)

**48** adhérents se sont réunis le 23 novembre 2013 pour assister à l'Assemblée générale de l'Association. 464 ont envoyé un pouvoir en blanc, 95 un pouvoir nominatif.

La séance est ouverte à 16 h par Jean-Claude Lehmann. Après un mot de bienvenue, il présente l'ordre du jour.

Le directeur de l'École, Marc Mézard, prend la parole et présente les évolutions récentes de l'ENS.

Le président donne la liste des archicubes disparus dans l'année et propose une minute de silence à leur mémoire. Il retrace les principales activités de l'Association dont il s'est personnellement occupé au cours de l'année écoulée.

Il donne la parole à Jean Hartweg qui présente le rapport moral puis à Lise Lamoureux qui expose les comptes de l'Association.

Les rapports sont soumis à questions puis aux voix.

Le rapport moral est approuvé à l'unanimité moins 2 abstentions.

Le rapport de la trésorière est approuvé à l'unanimité.

La proposition de report à nouveau est adoptée à l'unanimité.

Le maintien des cotisations est adopté à l'unanimité moins une abstention.

Le projet de budget 2013-2014 est adopté à l'unanimité moins deux abstentions.

Martha Ganeva présente le nouveau site.

Laurence Levasseur fait état de son enquête sur le devenir des normaliens agrégés des promotions 2002 à 2012.

L'Assemblée générale est close vers 18 h 45 et les participants invités au cocktail.

Jean HARTWEG (1966 I), secrétaire général



## EXPOSÉ DU PRÉSIDENT

**C**hers amis, merci d'être venus encore une fois nombreux, à l'Assemblée générale de notre association. Je remercie le directeur de l'École, Marc Mézard, qui a bien voulu nous présenter les évolutions récentes de l'École.

Comme chaque année, malheureusement, un certain nombre de nos camarades ont disparu cette année. En voici la liste (voir ci-dessous) et je vous demande d'observer une minute de silence à leur mémoire.

LA-Ulm a poursuivi cette année ses activités, que vous détaillera dans un instant le secrétaire général : aides et secours, publications, réunions d'amicales d'archicubes, Service Carrières, aides aux actions des élèves, participation au rayonnement de l'École, publication des notices...

Malgré cette activité, animée avec enthousiasme par un groupe de bénévoles, le nombre de nos adhérents a baissé cette année, et nous devons nous interroger sur ce constat, d'autant que cela affaiblit évidemment nos capacités d'action, notamment d'aides et secours. J'ai pour ma part deux explications possibles : l'une tient à la crise qui conduit aujourd'hui chacun à limiter toute dépense qu'il n'estime pas indispensable. L'autre est plus profonde : le développement des réseaux sociaux sur Internet conduit certains, notamment les plus jeunes, à estimer que c'est plutôt à travers leur participation, gratuite celle-ci, à ces réseaux, qu'il leur est le plus facile de garder le contact avec leurs camarades et de s'exprimer. Ceci représente pour nous un enjeu essentiel, car l'association a pour objet des actions que ces réseaux n'assurent absolument pas : aides et secours, rayonnement de l'École, aide individualisée aux élèves et aux archicubes grâce au Service Carrières, etc.

Nous avons donc décidé de mener un certain nombre d'actions afin de faire évoluer l'association en la rendant plus attractive auprès de tous. Nous avons pour cela embauché à mi-temps une nouvelle personne, permanente de l'association, elle-même ancienne pensionnaire étrangère de l'École. Grâce à elle et à un groupe de jeunes archicubes enthousiastes, notre site Internet a été reconstruit complètement pour devenir plus vivant et plus interactif. La possibilité d'y ouvrir des forums

de discussion devrait y attirer ceux qui souhaitent s'exprimer et discuter ensemble. D'autres actions sont à l'étude pour ramener vers l'association ceux qui ont tendance à l'oublier.

Un second point que je souhaite aborder est celui des actions communes que nous commençons à mener avec les autres Écoles normales supérieures, Lyon et Cachan, (Rennes vient d'être créée et nous avons déjà des contacts avec elle). Un rapport commun sur « ce qu'est une École normale supérieure » a été élaboré par un groupe commun, validé par les conseils d'administration des trois Écoles et va être diffusé dans les jours qui viennent. Des diners et *afterworks* communs sont organisés. Des clubs de normaliens à l'étranger se mettent en place rassemblant les normaliens des trois Écoles (le plus récent au Brésil)... Il nous semble en effet que, sans renier nos différences, nous avons intérêt, à l'heure où se mettent en place de grandes fédérations d'universités dont font partie les ENS, à affirmer une identité spécifique et dont les grandes lignes sont les mêmes pour toutes les ENS. En quelque sorte un label ENS.

Ceci me conduit à vous dire un mot de Paris Sciences et Lettres (PSL), précisément le regroupement parisien auquel participe la rue d'Ulm. À mon initiative, une fédération des associations d'anciens élèves de tous les établissements de PSL s'est mise en place cette année. Celle-ci, PSL *Alumni*, n'a pas vocation à se substituer aux associations existantes, mais plutôt, en appliquant le principe de subsidiarité cher à Bruxelles, d'élargir notre réseau aux membres d'associations très différentes de ce que nous sommes, notamment les anciens des écoles d'art et de musique (Beaux-Arts, Arts-Déco, conservatoires de musique, cinéma, etc.) et de commerce comme Dauphine. Nous verrons à l'usage ce que peut nous apporter un tel élargissement de nos réseaux, à l'heure même où nous constatons la nécessité d'élargir les débouchés, voire la formation de nos élèves. Vous trouverez sur le site de l'A-Ulm un onglet qui vous présente les activités de PSL et de PSL *Alumni*.

Enfin, pour revenir à l'École elle-même, une dernière question à laquelle nous devons réfléchir est celle de la présence à l'École d'étudiants, suivant la même scolarité que les élèves mais recrutés de façon différente et susceptibles d'obtenir, comme les élèves eux-mêmes d'ailleurs, un nouveau diplôme, celui de « diplôme de l'École normale supérieure ». Jusqu'ici, l'association a adopté à leur égard une attitude ouverte mais prudente : ils sont accueillis au sein de l'A-Ulm comme « amis », ce que permettent nos statuts, et la liste de ceux qui ont obtenu le « diplôme de l'ENS » figure de façon explicite dans notre annuaire. Nous avons par ailleurs exprimé à la direction, par une note au Conseil d'administration de l'École, notre souci concernant le nombre et les méthodes de recrutement de ces étudiants et l'attribution de ce diplôme. Assez rapidement, il faudra nous positionner clairement, quitte à modifier nos statuts si cela s'avère nécessaire. On peut d'ailleurs se poser également la question de l'appartenance à notre association des chercheurs qui ont obtenu dans nos

laboratoires un doctorat de l'ENS, diplôme de création récente puisque jusqu'ici les doctorants de nos laboratoires soutenaient leurs thèses auprès d'une université partenaire. Je souhaite que ces questions fassent dans les mois à venir l'objet d'une réflexion sereine et constructive.

Il me reste à remercier en votre nom tous ceux qui se dévouent pour votre association. Notre secrétaire Agnès Fontaine, infatigable et toujours à votre disposition. Martha Ganeva qui s'occupe maintenant du site et des actions de développement de l'association, et puis tous les bénévoles, membres du Bureau et du Conseil, animateurs du Service Carrières, de *L'Archicube* (l'un comme l'autre de plus en plus appréciés), des clubs et amicales, responsables et rédacteurs des notices, sortants du Conseil d'administration et tous ceux que j'oublie de citer ici mais auxquels je suis également reconnaissant.

Il me faut maintenant avec le secrétaire général vous donner le résultat des élections au Conseil d'administration. Ceux-ci ont été validés par le Bureau de l'A-Ulm qui s'est tenu le 19 novembre dernier. Il y avait neuf candidats, mais l'un d'eux a retiré sa candidature au dernier moment. Cependant le dépouillement des votes a donné lieu cette année à une complication inattendue, liée selon moi au manque de volontaires en nombre suffisant pour effectuer ce dépouillement. Confronté à cette situation et suite à la demande d'un candidat, il nous a semblé que la solution ne pouvait que se référer au fait que notre association est avant tout amicale et doit donc pouvoir sereinement affronter des problèmes de ce type. J'ai donc pris l'initiative, avec l'accord des membres du bureau de vous proposer la décision suivante : 7 postes étaient à pourvoir. 6 candidats ayant obtenu sans ambiguïté la majorité des suffrages peuvent être déclarés élus. Deux autres candidats, ayant accepté de ne pas revendiquer cette élection, seront invités permanents du Conseil d'administration jusqu'aux prochaines élections. Ce statut d'invité permanent existe depuis longtemps pour plusieurs personnalités. Il permet de s'exprimer et de participer à tous les débats du Conseil. Je remercie donc ces deux candidats d'avoir donné leur accord à cette solution et je la soumets à votre approbation.

*Cette proposition est adoptée sans réserve par l'Assemblée générale.*

**Sont donc déclarés élus ou réélus au Conseil d'administration pour une durée de trois ans (par ordre alphabétique) :**

Lise Brousse-Lamoureux

Julien Cassaigne

Étienne Chantrel

Victor Gysembergh

Mireille Kervern-Gérard

Laurence Levasseur

**Sont invités permanents du Conseil d'administration jusqu'aux prochaines élections :**

Matthieu Fernandez

Laurent Wetzel

Je donne maintenant la parole au secrétaire général.

Jean-Claude LEHMANN (1959 s), président

ARCHICUBES DONT LE DÉCÈS ÉTÉ CONNU  
DEPUIS LA DERNIÈRE ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

1932 L	DÉNAT-SANS Rose	2012
1935 L	BAUCAUMONT-ARVEILLER Éliane	11/02/2013
1935 s	SEMAH Lucien	12/2012
1936 l	REBEYROL Philippe	11/03/2013
1936 S	JALODIN Anne-Marie	12/2012
1936 s	GRIBENSKI André	07/09/2013
1937 l	GREINER Albert	15/03/2013
1937 l	HESSEL Stéphane	27/02/2013
1939 l	MARCADÉ Jean	28/12/2012
1939 s	SAUTEREY Robert	?
1939 s	POLONOVSKI Jacques	07/10/2013
1940 S	PIERSON Marguerite	2011
1940 s	BOITEUX Henri	18/07/2013
1940 s	DAVID Serge	01/08/2013
1941 L	BIGAND-BENOÎT Marie-Thérèse	17/02/2013
1941 s	TORTRAT Albert	20/12/2012
1941 S	FAVRE-LAPERRIÈRE Hélène	02/04/2013
1941 s	SUARDET René	07/10/2013
1942 l	DEBEAUVAIS Michel	13/12/2012
1943 s	BERGERARD Joseph	31/12/2012
1944 L	JEANPERIN Gisèle	21/06/2013
1944 S	FRANÇOIS Marie	12/02/2013
1944 s	MAILLIARD Daniel	25/05/2013
1945 l	MARGOLIN Jean-Claude	02/02/2013
1945 l	GUICHARNAUD Jacques	05/03/2005
1945 s	DREUX Philippe	02/2013
1946 L	POUDENS-MAROSELLI-POULAIN Jacqueline	16/01/2013

---

1946 l	BERNAND André	17/02/2013
1946 l	BERNAND Étienne	15/02/2013
1946 l	VERRET Guy	05/05/2013
1946 L	MEUNIER-TISSERAND Suzanne	04/2013
1947 l	SIMON Michel	09/2013
1947 S	GUILLAUME-CROCE Cécile	17/02/2013
1948 l	BÉCHET Robert	27/07/2013
1948 S	TAILLANDIER-TOUYAROT Miette	15/03/2013
1949 l	CRÉPIN André	08/02/2013
1949 l	FLACON Michel	16/11/2012
1949 s	PEREZ Y JORBA Jean	10/01/2013
1949 s	JANCOVICI Bernard	14/06/2013
1949 s	GODEFROY Lucien	24/07/2013
1950 l	BARBEDOR Francis	06/12/2012
1950 L	BIEHLER-PETITOT Claire-Yvonne	22/03/2013
1950 l	JODELET François	28/03/2013
1950 l	BURGUES de MISSIESSY Bernard	17/07/2012
1950 s	BENOÎT À LA GUILLAUME Claude	19/01/2013
1950 s	CHAURAND Michel	24/03/2013
1952 s	FREREJACQUE Daniel	10/01/2013
1952 s	LEBEAU André	25/02/2013
1952 s	GEORGE Claude	05/10/2013
1953 s	BERKALOFF André	06/2013
1954 l	PELON Olivier	23/10/2012
1954 l	LLINAS Christian	13/07/2011
1954 l	BOUDON Raymond	10/04/2013
1954 L	PELTRE Monique	10/05/2013
1954 l	GALLET Bernard	16/07/2013
1954 s	DAUTA Bernard	18/06/2013
1954 s	THIBAUDIER Claude	29/08/2013
1955 s	DELZANT Antoine	14/03/2013
1956 s	BA Boubakar	20/04/2013
1957 L	VAIREL Hélène	18/10/2013
1957 S	SLAMA-WINGHART Myriam	11/06/2013
1958 s	PARISOT Georges	10/05/2013
1958 s	ROOS Guy	16/08/2013
1959 l	BOUFFARTIGUE Jean	28/02/2013

Exposé du président

---

1959 l	VAN Gilles de	08/10/2013
1960 s	LASVERGNAS Michel	19/01/2013
1962 l	GARDAIR Jean-Michel	06/08/2013
1963 l	CAMBON Fernand	12/12/2012
1963 s	SOUBLIN Jean-Pierre	01/12/2012
1966 l	VEINSTEIN Gilles	12/02/2013
1969 s	CHARLAT Michel	29/09/2010
1971 l	BITEAU Philippe	16/04/2012
1978 l	ALFONSI Jean	07/01/2013
1982	LESCAIG Pascale	2012
1987 s	MEYER Pierre	2013
1995 s	POISSON Blanche	08/12/2010

**Erratum à la page 17 du n° 13 bis de février 2013** : nous avons annoncé par erreur le décès de Jean Ganiage (1970 lettres) et nous prions ce dernier d'accepter nos excuses.

# RAPPORT MORAL DU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

**J**e tiens d'abord à remercier Jean-François Fauvarque, mon prédécesseur, pour la bienveillance avec laquelle il m'a initié au rôle de secrétaire général, simple dans son principe mais parfois délicat dans la mise en œuvre.

## **Commémoration du 11 novembre**

Pendant deux ans, en 2011 et 2012, Jean-Thomas Nordmann, vice-président de l'association, a évoqué la mémoire d'un archicube concerné par la guerre de 1914-1918 : ce fut d'abord Louis Farigoule plus connu sous le nom de Jules Romains, qui n'a pas combattu mais a rendu compte avec précision des combats dans ses volumes *Prélude à Verdun* et *Verdun*, qui font partie du cycle romanesque des *Hommes de bonne volonté* ; puis ce fut Maurice Genevoix, combattant deux fois blessé et observateur réaliste des épreuves imposées à ses camarades.

Cette année 2013, deux jeunes normaliens historiens Gaëtan Bruel (2009 lettres) et Antonin Durand (2004 lettres) ont consacré des exposés fort intéressants aux mathématiciens pendant la Grande Guerre et aux commémorations de la guerre de 14-18.

## **Réunions du Conseil**

Le Conseil d'administration s'est réuni le 15 décembre 2012, le 26 janvier 2013, le 6 avril 2013, le 15 juin 2013 et le 19 octobre 2013.

Dans le souci d'établir des relations plus étroites avec le personnel enseignant de l'École, qui a évidemment sa place à l'association, nous avons invité des directeurs de département : ainsi, le 15 juin 2013, Christian Amatore, ancien directeur du département de chimie à l'École et académicien, nous a parlé de son parcours et de ses ambitions pour l'École. Auparavant, nous avons reçu le directeur du département de philosophie Marc Crépon et le directeur adjoint du département de biologie Antoine

Triller ainsi que Gilles Pécout, directeur du département d'histoire. Il faut saluer le travail remarquable d'Agnès Fontaine, notre secrétaire depuis 15 ans, qui prépare les conseils et l'assemblée, reçoit les archicubes, s'occupe des contacts avec les auteurs des notices biographiques, qui sont comme le roman vrai de notre école.

### **Aides et secours**

Martha Ganeva nous parlera tout à l'heure de l'annuaire en présentant le nouveau site ; cela me donne l'occasion d'évoquer en premier lieu ce qui fut l'activité initiale de l'association dès 1846 : l'attribution d'aides et de secours aux normaliens en difficulté, associée désormais à des subventions destinées à soutenir des initiatives diverses de normaliens, notamment culturelles, festives, humanitaires et sportives.

Les secours individuels doivent être ponctuels et confidentiels. Ils sont donc attribués au cas par cas. Toutefois, l'on peut définir des priorités : d'abord les secours en cas d'accidents de la vie et la compensation de handicaps. Ensuite, le soutien sous forme de prêts à des étudiants ou archicubes en difficulté ou une aide financière à des doctorants, qui vient compléter ce que leur offre leur département de recherche. Enfin, et plus rarement, un secours financier temporaire peut être accordé à des élèves ou étudiants qui se sont fourvoyés. Dans ce dernier cas, à terme, l'intervention de l'administration de l'École, des départements où les élèves ont suivi leur formation, du Service Carrières dont nous reparlerons, offre des solutions à plus long terme. Notre trésorière Lise Lamoureux consacre beaucoup de temps à recevoir les élèves et archicubes concernés. Nous l'en remercions.

### **Les subventions**

Elles sont destinées à des groupes ou à des manifestations.

Le 10 mars a eu lieu un tournoi de volley inter-ENS : une subvention de 300 euros lui a été accordée. Le bureau des arts (BDA) a organisé les 18 et 19 mai 2013 les « 48 heures des arts », avec musique, danse, improvisations diverses. Une subvention de 500 euros lui a été attribuée par le Conseil d'administration du 6 avril. La Nuit de la rue d'Ulm a reçu 1 000 euros de subvention comme tous les ans. La semaine de la mer (1<sup>re</sup> édition) du 11 au 19 octobre, a bénéficié de 1 000 euros, qui ont permis notamment d'organiser à Saint-Étienne-du-Mont un beau concert, trop peu suivi.

### **L'Archicube**

Véronique Caron a succédé à Violaine Anger, qui reste néanmoins active au sein de l'équipe de rédaction. Depuis la dernière Assemblée générale ont été publiés le numéro 13 sur les *Frontières : penser la limite* (décembre 2012), et le numéro 14, *Mérite et excellence*, paru en juin 2013. Le sujet de ce dernier numéro a donné lieu à

un effort de diffusion particulier : 300 exemplaires pour la Chancellerie de la Légion d'Honneur, 400 pour les lycées ayant des classes préparatoires aux grandes écoles. Pour les membres cotisants de l'A-Ulm, le contenu de *L'Archicube* bascule progressivement sur le site. Il est souhaitable qu'une coordination entre le comité de rédaction de *L'Archicube* et les responsables du site détermine leurs relations réciproques. En effet, si ce que l'on appelle « dématérialisation » permet de diminuer les coûts, une grande institution culturelle comme la nôtre doit rester fidèle à l'objet livre : c'est sur la revue papier, non sur le site, que l'École est jugée et respectée.

### **Préparation du Supplément 2015**

La publication, tous les cinq ans, d'un *Supplément historique* est un temps fort dans la vie de l'association. C'est la vice-présidente de l'association, Mireille Kervern-Gérard, qui, aidée de l'équipe qui a déjà participé aux suppléments de 2005 et 2010, coordonne cette tâche importante. Sous le titre « Ouverture et rayonnement de la rue d'Ulm », il sera fait le bilan des nouveautés 2010-2015 tant du point de vue de l'École que de l'association. La publication est prévue courant 2015.

### **Nouveau site Internet**

L'A-Ulm a mis fin à son contrat avec NetAnswer et l'entreprise Lumini a livré le nouveau site dès le 24 octobre 2012. Le nouveau site a demandé beaucoup de travail, et nous tenons à remercier Étienne Chantrel, Julien Cassaigne et Pierre Senellart pour leur aide. Pierre Senellart s'est particulièrement chargé de l'articulation entre la base de données et le site. De son côté, Martha Ganeva a été formée à l'utilisation du logiciel DRUPAL, qui est d'un maniement délicat. L'adresse du site est toujours : <http://www.archicubes.ens.fr>

Martha Ganeva a été recrutée en CDI pour travailler sur le site : nous pouvons la remercier pour son rôle de chef d'orchestre dans un milieu où les impératifs techniques ne doivent pas être contraignants pour les utilisateurs. Elle a procédé à des interviews de normaliens aux carrières atypiques. Le paiement en ligne des cotisations est possible, et recommandé à tous les adhérents, car il allège la tâche du secrétariat. Martha Ganeva a aussi pour mission de recruter de nouveaux adhérents. Elle vous présentera le site tout à l'heure, après le rapport financier de la trésorière Lise Lamoureux et l'intervention de Laurence Levasseur sur le devenir des normaliens agrégés des promotions 2002-2012.

### **Le Service Carrières**

Dirigé par François Bouvier, le Service Carrières assume plusieurs rôles : assurer la mobilité des anciens élèves qui veulent explorer d'autres carrières que l'enseignement

et la recherche, dans l'administration ou dans le monde de l'entreprise ; assurer la promotion des archicubes qui ne sont pas employés à leur niveau de compétence, notamment dans l'enseignement secondaire ; en général, suivre la carrière des élèves qui sortent de l'École. C'est dans cette perspective que se place l'enquête récente de Laurence Levasseur.

### **Enquête dirigée par Laurence Levasseur sur le devenir des normaliens agrégés**

Laurence Levasseur prendra la parole pendant 10 minutes pour présenter les résultats de la première enquête (devenir des normaliens agrégés 2002-2012) et annoncer ceux de la seconde : devenir des normaliens de l'année 2000.

Son enquête intéresse la direction, car c'est un précieux instrument pour le suivi des élèves à leur sortie de l'École. Françoise Zamour, responsable de la formation des élèves et étudiants littéraires, a accepté de nous aider à retrouver les « perdus de vue » de la promotion 2000.

D'autre part, Blanche Lochmann, normalienne agrégée de lettres classiques, actuelle présidente de la Société des agrégés, s'intéresse au sort des agrégés littéraires nommés en collège : le secrétaire de l'A-Ulm et Gérard Abensour l'ont rencontrée le 7 février dernier.

### **Les Rendez-vous Carrières**

Le Rendez-vous carrières n° 10 a eu lieu le 22 janvier sur le thème « Enseignement supérieur et recherche : la voie royale ? » Des archicubes spécialistes ont présenté aux élèves et anciens élèves les métiers de l'éducation et de la recherche. Cette séance plus brève (18 h-19 h 30) a été suivie d'une réunion sur invitation conjointe du directeur et du Service Carrières dans les salons de la direction pour fêter la dixième édition des Rendez-vous Carrières. Y étaient conviés tous ceux qui, élèves ou anciens élèves, ont fait appel au Service Carrières au cours des dix dernières années. Une « amicale du Service Carrières » a été constituée à cette occasion.

Le 11<sup>e</sup> Rendez-vous Carrières s'est déroulé le 16 octobre 2013 à partir de 18 h. Il a été consacré à la création d'entreprises et rencontré un grand succès, avec plus de 60 élèves et anciens élèves participants. Olivier Abillon, directeur des études scientifiques, a largement appuyé cette manifestation et le directeur a félicité les organisateurs, notamment François Bouvier.

### **Rentrée des élèves**

L'A-Ulm a été invitée à la réunion de rentrée des nouveaux élèves et étudiants de l'École, le 12 septembre dernier. À cette occasion, Wladimir Mercoureff s'est adressé

aux scientifiques et Jean Hartweg aux littéraires, élèves et étudiants, soit environ 300 jeunes en tout. Une feuille d'information sur l'A-Ulm leur a été distribuée, pour leur rappeler que l'A-Ulm n'est pas un club de retraités mais l'association des élèves aussi bien que des archicubes. Un annuaire et le dernier numéro de *L'Archicube (Mérite et excellence)* ont été distribués gratuitement aux élèves de première année. Ceux des années suivantes sont invités à verser une cotisation réduite de 22 euros à l'association afin de maintenir le lien entre les nouvelles générations et les anciennes.

### **Clubs et partenariats**

Les clubs de l'A-Ulm sont présentés dans le nouveau site. Le plus ancien, un peu à part, est le Club des normaliens dans l'entreprise (1987). Puis sont nés le Club des normaliens dans l'administration (Jacques Le Pape) le Club des normaliens diplomates (Emmanuel Cocher), le Club des normaliens juristes (Emmanuel Breen), le Cercle Normalesup'Marine (Antonio Uda). Martha Ganeva est à l'origine d'un partenariat avec l'Orchestre national de France, qui permet à des élèves et à des archicubes de se retrouver pour des concerts, en général au Théâtre des Champs-Élysées.

### **Association PSL *Alumni***

Des statuts ont été élaborés à l'initiative de Jean-Claude Lehmann pour la Fédération des *alumni* de PSL.

### **Textes d'orientation**

- Élèves et étudiants admis à préparer le diplôme (EAPD) : le président Jean-Claude Lehmann a présenté un texte destiné à définir la position du Conseil sur les élèves admis par concours et les étudiants dits « diplômants ». Ce texte a été longuement discuté et amendé. La version définitive (5<sup>e</sup> version) a été remise à la direction de l'École. Elle est disponible sur le site de l'A-Ulm.
- Texte d'orientation inter-ENS : dans le cadre des Assises nationales pour la Recherche et l'Enseignement supérieur, des membres des trois associations de la rue d'Ulm, de l'ENS de Lyon, de Cachan se sont réunis pour élaborer un texte commun sur les Écoles normales supérieures. Rémi Sentis a pris part à la réflexion pour notre association. Le texte définitif vient d'être adopté. Il préconise une clarification de la place accordée aux étudiants et des conditions d'attribution du diplôme de l'ENS, une ouverture de l'École à des carrières diversifiées, notamment dans le parapublic, les entreprises innovantes, les associations d'utilité publique.

Tous ces textes sont disponibles sur le nouveau site de l'A-Ulm, dont Martha Ganeva va vous expliquer l'utilisation.

### **Réception des *alumni* de l'université de Yale**

L'A-Ulm a reçu les 14 et 15 février une délégation d'une quarantaine d'universitaires de Yale pour un dîner et une demi-journée de travail, très instructive en ce qui concerne les modes de recrutement.

Mireille Kervern-Gérard et Anne Lewis-Loubignac nous ont représentés à la réunion des *alumni* d'Oxford. Elles ont pu y écouter un exposé fort intéressant de Marc Porée, directeur du département Littérature et Langage (LILA) à l'ENS Ulm, relatif aux effets de la numérisation sur les études littéraires.

Nous avons aussi, à plusieurs, participé à une réunion des représentants des *alumni* de PSL.

### **Contact avec l'ENA**

Christine Demesse, présidente des anciens élèves de l'ENA, a rencontré Jean-Claude Lehmann et a convié les élèves et archicubes intéressés aux « lundis de l'ENA » ; j'ai personnellement assisté à une présentation fort intéressante de la situation à Madagascar par Jean-Marc Chataignier, ancien ambassadeur de France dans ce pays.

### **Cotisation**

Tous les ans depuis le pic de 2010 avec 3 240 cotisants, nous déplorons la perte de cotisations, notamment parmi les jeunes générations. De 2007 à 2010 leur nombre est resté stable. Puis l'on est passé de 2 870 en 2011 à 2 770 en 2012 et 2 598 en 2013. Le décompte étant arrêté au 1<sup>er</sup> septembre, les chiffres sont comparables. Nous avons donc essayé de toucher les nouveaux élèves en nous adressant directement à eux et en leur distribuant à tous une feuille de présentation de l'A-Ulm. Martha Ganeva s'occupe de susciter des adhésions. Il serait bon également de persuader les enseignants de l'École de s'associer à nous pour promouvoir une association qui peut jouer un rôle dans les fédérations d'*alumni* qui sont en train de se développer en France. On peut enfin espérer que, comme en 2010, l'attente du *Supplément historique 2015* suscite de nouvelles adhésions.

Le Conseil d'administration propose que nous maintenions la cotisation 2014-2015 inchangée : 55 euros pour le plein tarif, 22 euros pour les plus jeunes.

### **Dîner annuel**

On ne peut que se réjouir du nombre des inscrits au dîner de ce soir, que Serge Haroche honore de sa présence. L'apéritif débutera à 19 h et le dîner durera de 20 h à 23 h. L'organisation de ce dîner par un traiteur, inévitable un samedi puisque

le personnel de restauration de l'École ne travaille pas, occasionne des frais importants. Nous tâcherons de diminuer ces frais à l'avenir.

### **Conclusion**

Le nouveau site, la coopération de la direction de l'École avec le Service Carrières, la réussite de la revue *L'Archicube*, les liens noués avec les élèves à l'occasion de la semaine arabe et de la semaine de la mer, l'organisation de sorties et de concerts réunissant élèves et archicubes sont autant de signes de vitalité de notre association. Pour que de telles initiatives se multiplient, il faut recruter davantage d'adhérents notamment parmi les jeunes générations d'archicubes et les élèves eux-mêmes. Les enseignants de l'École, les responsables pédagogiques des départements de recherche peuvent jouer un rôle déterminant dans ce rapprochement. L'A-Ulm est prête à s'ouvrir aussi aux étudiants, dès lors que leurs conditions d'admission seront clarifiées et que la direction leur donnera des conditions de travail proches de celles des élèves fonctionnaires stagiaires.

Jean HARTWEG (1966 I), secrétaire général



# RAPPORT DE LA TRÉSORIÈRE

Pour ne pas dépayser nos lecteurs habituels, les comptes sont présentés comme les années précédentes sous forme de quatre tableaux (bilan actif, bilan passif, compte de résultat, budgets de l'année 2012-2013 et de l'année 2013-2014), suivis par les « annexes comptables » et accompagnés par quelques commentaires.

Les comptes ont été établis conjointement par l'expert-comptable madame Crespy, par le trésorier adjoint et par la trésorière.

Depuis plusieurs années, l'A-Ulm voulait que son site soit entièrement rénové et avait décidé de puiser dans son patrimoine si nécessaire. C'est maintenant chose faite ; l'entreprise de production digitale Lumini a fait un site nouveau ; Martha Ganeva a rejoint l'A-Ulm en tant que « chargée de mission » à mi-temps et quelques actifs financiers ont été vendus (*cf.* tableau 2 et Annexes comptables). De plus certains de nos camarades ont, bénévolement bien sûr, très fortement contribué à l'élaboration et à la mise en service du site et continuent à participer à son exploitation, qu'ils en soient tous chaleureusement remerciés !

## I. Bilan actif (tableau 1)

Aux « immobilisations incorporelles » habituelles est venu s'ajouter la « valeur » du site, c'est-à-dire la somme payée à l'entreprise Lumini, cette immobilisation sera amortie sur cinq ans.

Cette année, comme les autres années, l'A-Ulm a aidé plusieurs de nos camarades en difficulté en leur accordant des prêts à taux zéro et les remboursements ne sont pas forcément rapides.

Les 394 euros correspondent à l'abonnement au journal *Le Monde* pour ses annonces nécrologiques car Agnès Fontaine y trouve l'annonce des décès de certains membres de notre Association qui ne lui avaient pas été signalés.

La baisse du Portefeuille dotation correspond aux produits financiers vendus évoqués ci-dessus.

Cette année 2013, il n'a pas été décerné de prix Romieu, le portefeuille et le compte à terme Fondation Romieu ont mécaniquement augmenté.

Les disponibilités Banques comprennent, outre les liquidités qui servent à la vie courante de l'Association, la valeur des comptes gérés ainsi que les fonds du théâtre de l'Archicube ; ce théâtre a été créé et est animé et fort bien géré, bénévolement, par des archicubes. Dans la « lettre de septembre » qui est envoyée aux adhérents de l'A-Ulm et, sous une forme plus légère, à tous les anciens élèves de l'École dont l'adresse est connue, figure l'annonce de certaines de ses représentations.

## **2. Bilan passif (tableau 2)**

Comme vous le constatez sur le tableau 2, l'exercice 2012-2013 est déficitaire ; cela est dû en grande partie aux frais engagés pour rénover notre site et faire fructifier le nouveau site que je vous engage tous à visiter et à utiliser.

Le report à nouveau voté par l'Assemblée générale du 23 novembre 2013 est égal à la somme (algébrique) du report à nouveau voté en 2012 et de l'insuffisance de l'exercice 2012-2013 ; il vaut 1 372 727,58 euros.

Les autres dettes correspondent aux

- Salaires de septembre de mesdames Fontaine, Gallet et Ganeva.
- Cotisations sociales du troisième trimestre 2013.
- Contributions de l'A-Ulm aux voyages des candidats aux concours étrangers et lointains.
- Sommes gérées pour certains comptes.

Les produits constatés d'avance sont les cotisations payées en septembre pour l'année 2013-2014.

## **3. Comptes de résultat (tableau 3)**

Des annuaires de l'A-Ulm et des bulletins de *L'Archicube* sont vendus à des entreprises, des associations ou des particuliers.

Les droits d'auteur sont ceux du livre d'Alain Peyrefitte « Rue d'Ulm » donnés à l'Association par l'auteur.

En 2012-2013, le nombre des adhérents à l'A-Ulm s'élève à 2 536 ; il est en légère baisse depuis quelques années.

Les « Autres charges externes » qui, avec la rémunération du personnel et les charges sociales afférentes, correspondent à l'essentiel de nos dépenses ; elles comprennent les frais de relecture, de mise en page, d'imprimerie et de routage des bulletins de *L'Archicube* et les frais administratifs (*cf.* tableau 4).

Parmi les frais administratifs les plus importants sont la « lettre de septembre » déjà évoquée, les affranchissements postaux, la maintenance informatique, les honoraires de l'expert-comptable.

L'A-Ulm aide financièrement certains de nos camarades qui sont malheureusement confrontés à la maladie, au handicap et aux aléas de la vie : nous pensons bien à eux et sommes heureux d'avoir pu les aider ; nous continuerons évidemment à le faire. Nous aidons aussi des groupes d'élèves et/ou d'archicubes qui organisent des manifestations : semaine de la mer, nuit de la rue d'Ulm, représentation théâtrale du bureau des Arts, tournoi inter-ENS...

#### **4. Budgets (tableau 4)**

Dans ce quatrième tableau sont présentés le budget voté par l'Assemblée générale en 2012 puis réalisé pendant l'année 2012-2013 et enfin le budget pour 2013-2014 présenté à l'Assemblée générale et voté par celle-ci.

Le budget 2013-2014 est en équilibre ; il est très voisin de celui réalisé en 2012-2013.

Le barème des cotisations n'a pas été augmenté en 2012-2013 ; malgré tout, nous prévoyons que le produit d'exploitation « cotisations et dons » sera un peu plus important que l'année précédente car nous espérons que de nombreux camarades intéressé(e)s par les nouvelles, les interviews, le forum du nouveau site, nous rejoindront. D'autre part, les responsables de *L'Archicube* prévoient de mettre de la publicité (payante évidemment) dans les bulletins, ce qui augmenterait nos recettes.

Le théâtre de l'Archicube étant géré indépendamment, ses recettes ou dépenses ne figurent pas dans ce tableau.

La somme prévue pour accorder des secours et subventions est la même que celle des années précédentes puisque celle-ci a été suffisante. Bien évidemment, nous étudierons toutes les demandes présentées et, si besoin est, cette somme sera augmentée.

#### **5. Barème des cotisations 2014-2015**

**Membre en activité ou retraité (archicube ou ami) : 55 euros**

Des cotisations réduites sont consenties aux membres suivants :

1°) Élèves ou jeunes archicubes des dix dernières promotions (2004 à 2013) : 22 euros

2°) Pensionnaires étrangers pendant 10 ans à partir du début de leur scolarité : 22 euros.

3°) Étudiants et anciens étudiants de l'École pendant 10 ans à partir du début de leur scolarité : 22 euros.

4°) Souscripteur (sociétaire) perpétuel(le) (liste close) désirant recevoir les publications : 33 euros.

5°) L'un des deux adhérents d'un couple paiera une cotisation réduite de moitié à condition que les deux cotisations soient envoyées en même temps.

6°) De jeunes archicubes ou étudiants ayant commencé leur scolarité à l'École avant 2004 et dont la situation n'est pas encore bien établie (AC, ATER, ...) pourront bénéficier d'une cotisation réduite (22 euros). Voir la trésorière pour toute information complémentaire.

Avant de terminer ce rapport, je voudrais remercier tous les élèves, anciens élèves et amis adhérents à l'A-Ulm et tout spécialement ceux qui avec leur cotisation envoient un don ; ces dons sont vraiment les bienvenus pour « équilibrer » le budget.

Bonne année à tous.

Lise BROUSSE-LAMOUREUX (1961 S), trésorière

Tableau 1 – Bilan actif

RUBRIQUES	Montant brut	Amortissements & provisions	Valeur nette au 30/09/2013	Valeur nette au 30/09/2012
<i>IMMOBILISATIONS INCORPORELLES</i>				
. Logiciels et autres droits incorporels	20 841,43	5 785,68	15 055,75	458,00
<i>IMMOBILISATIONS CORPORELLES</i>				
. Matériel et mobilier	31 452,11	28 310,06	3 142,05	4 724,01
<i>IMMOBILISATIONS FINANCIERES</i>				
. Prêts	57 068,57	9 600,00	47 468,57	36 368,57
<b>TOTAL ACTIF IMMOBILISE (A)</b>	<b>109 362,11</b>	<b>43 695,74</b>	<b>65 666,37</b>	<b>41 550,58</b>
<i>AVANCES ACOMPTEES SUR COMMANDES</i>	-	-	-	8 970,00
<i>CREANCES ET COMPTES RATTACHES</i>				
. Autres créances et Produits à recevoir	-	-	0,00	394,00
	0,00	-	0,00	394,00
<i>PLACEMENTS : VALEURS MOBILIERES &amp; AUTRES</i>				
. Portefeuilles dotation & réserve	1 353 126,81	-	1 353 126,81	1 390 647,23
. Portefeuille Fondation Romieu	88 810,68	-	88 810,68	86 223,59
. Compte à terme Fondation Romieu	10 261,50	-	10 261,50	10 075,27
. Comptes livret	211 583,46	-	211 583,46	207 616,34
	1 663 782,45	0,00	1 663 782,45	1 694 562,43
<i>DISPONIBILITES</i>				
. Banques	144 153,43	-	144 153,43	112 034,88
. Caisse	26,85	-	26,85	54,50
	144 180,28	-	144 180,28	112 089,38
<b>TOTAL ACTIF CIRCULANT &amp; ASSIMILES (B)</b>	<b>1 807 962,73</b>	<b>0,00</b>	<b>1 807 962,73</b>	<b>1 816 015,81</b>
<i>CHARGES CONSTATEES D'AVANCE</i>	1 085,00	-	1 085,00	959,00
<b>TOTAL DE L'ACTIF (A + B)</b>	<b>1 918 409,84</b>	<b>43 695,74</b>	<b>1 874 714,10</b>	<b>1 858 525,39</b>

**Tableau 2 – Bilan passif**

RUBRIQUES	Montant au 30/09/2013	Montant au 30/09/2012
<i>FONDS ASSOCIATIF</i>		
<i>FONDS PROPRES</i>		
. Report à nouveau	1 394 578,40	1 365 929,63
. Réserves	317 093,96	317 093,96
. Insuffisance/Excédent de l'exercice (1)	-21 850,82	28 648,77
<i>FONDS ASSOCIATIF AVEC DROIT DE REPRISE</i>		
. Fonds dédiés "Fondation Romieu"	97 758,13	96 318,56
. Excédent de l'exercice afférent au fonds dédié (1)	2 955,76	1 439,57
<b>TOTAL FONDS PROPRES ET ASSIMILES (A)</b>	<b>1 790 535,43</b>	<b>1 809 430,49</b>
<i>PROVISIONS POUR RISQUES ET CHARGES</i>		
. Pour charges		
<b>TOTAL PROVISIONS POUR RISQUES ET CHARGES (B)</b>		
<i>AUTRES DETTES</i>		
. Fournisseurs et comptes rattachés	7 378,85	9 778,85
. Dettes fiscales et sociales	8 204,98	3 098,86
. Dettes sur immobilisations	-	-
. Autres dettes ( comptes gérés)	18 186,62	15 109,39
<b>TOTAL DETTES</b>	<b>33 770,45</b>	<b>27 987,10</b>
<i>PRODUITS CONSTATES D'AVANCE</i>	50 408,22	21 107,50
<b>TOTAL DETTES ET ASSIMILES (C)</b>	<b>84 178,67</b>	<b>49 094,60</b>
<b>TOTAL DU PASSIF (A+B+C)</b>	<b>1 874 714,10</b>	<b>1 858 525,09</b>

(1) soit une insuffisance/ excédent net global(e) de -18 895,06 30 088,34

**Tableau 3 – Compte de résultat**

RUBRIQUES	Exercice 2012/2013	Exercice 2011/2012
<i>PRODUITS D'EXPLOITATION</i>		
. Ventes d'annuaires et fascicules	1 555,80	589,00
. Recettes théâtre	11 933,24	8 901,80
. Cotisations et dons	132 317,50	143 636,50
. Autres produits et droits d'auteur	175,18	115,01
(A)	145 981,72	153 242,31
<i>CHARGES D'EXPLOITATION</i>		
. Autres charges externes	87 306,62	70 638,15
. Rémunération du personnel	50 123,33	39 013,64
. Charges sociales	20 693,06	15 473,01
. Subventions & secours accordés par l'association	18 509,40	17 394,19
. Dotations aux amortissements	4 924,21	1 675,55
. Autres charges	1,23	0,64
(B)	181 557,85	144 195,18
<b>1</b> <i>RESULTAT COURANT NON FINANCIER ( A - B)</i>	-35 576,13	9 047,13
<i>PRODUITS FINANCIERS</i>		
. Intérêts et produits financiers	19 267,68	17 339,72
. Reprises sur provisions financières sur portefeuille	2 587,09	13 904,38
(C)	21 854,77	31 244,10
<i>CHARGES FINANCIERES</i>		
. Intérêts et charges financières	4 775,67	300,00
. Dotation aux provisions financières	0,00	9 600,00
(D)	4 775,67	9 900,00
<b>2</b> <i>RESULTAT FINANCIER ( C - D)</i>	17 079,10	21 344,10
<b>3</b> <i>RESULTAT COURANT AVANT IMPOT</i>	-18 497,03	30 391,23
<b>4</b> <i>RESULTAT EXCEPTIONNEL</i>	0,00	0,00
<i>IMPOT SUR LES BENEFICES</i>		
TOTAL DES PRODUITS	167 836,49	184 486,41
TOTAL DES CHARGES	186 731,55	154 398,07
<b>EXCEDENT</b>	-18 895,06	30 088,34

dont excédent sur fonds dédié Fondation Romieu	2 955,76	1 439,57
dont excédent/insuffisance AAEENS	-21 850,82	28 648,77

**Tableau 4 - Budgets**

RUBRIQUES	Budget 2012-2013	Réalisé 2013	Prévu 2013-2014
Produits d'exploitation			
Recettes de théâtre	0	11 933	0
Remboursements de recueils	500	1 556	1 500
Cotisations et dons	150 000	132 317	145 000
Autres produits et droits d'auteur		175	0
<b>(A)</b>	<b>150 500</b>	<b>145 981</b>	<b>146 500</b>
Charges d'exploitation			
Autres charges externes	70 000	82 554	84 000
Bulletins <i>L'Archicube</i>	40 000	47 905	48 000
Frais administratifs	30 000	34 649	36 000
Autres charges externes (Théâtre et Romieu)	0	5 673	0
Rémunération du personnel et charges sociales	70 000	70 816	72 000
Site	18 000	0	
Subventions et secours accordés par l'association	20 000	17 590	20 000
Dotation aux amortissements	2 000	4 924	5 000
Autres charges	0	0	0
<b>(B)</b>	<b>180 000</b>	<b>181 557</b>	<b>181 000</b>
<b>1 - RESULTAT COURANT NON FINANCIER</b>	<b>-29 500</b>	<b>-35 576</b>	<b>-34 500</b>
<b>(A-B)</b>			
C - Produits financiers	29 500	21 855	34 500
D - Charges financières		4 776	
<b>2 - RESULTAT FINANCIER (C-D)</b>	<b>29 500</b>	<b>17 079</b>	<b>34 500</b>
<b>3 - RESULTAT COURANT AVANT IMPOT (1+2)</b>	<b>0</b>	<b>-18 497</b>	<b>0</b>
<b>4 - RESULTAT EXCEPTIONNEL</b>	<b>0</b>	<b>0</b>	<b>0</b>
Impôt sur les bénéfices	0	398	0
<b>TOTAL DES PRODUITS (A+C+4)</b>	<b>180 000</b>	<b>167 836</b>	<b>181 000</b>
<b>TOTAL DES CHARGES (B+D+impôt)</b>	<b>180 000</b>	<b>186 731</b>	<b>181 000</b>
<b>EXCEDENT OU INSUFFISANCE</b>	<b>0</b>	<b>-18 895</b>	<b>0</b>

# ANNEXES COMPTABLES

*Annexe au bilan avant répartition de l'exercice couvrant la période du 1<sup>er</sup> octobre 2012 au 30 septembre 2013, d'une durée de douze mois, dont le total est de 1 874 714 euros et au compte de résultat dégageant une insuffisance de 18 895 euros.*

*L'annexe ci-après fait partie intégrante des comptes annuels.*

## 1. RÈGLES ET MÉTHODES COMPTABLES

Les comptes annuels ont été établis en application des dispositions prévues par le règlement CRC n°99-01 du 16 février 1999, dans le respect du principe de prudence, conformément aux hypothèses de base : continuité d'exploitation, permanence des méthodes comptables d'un exercice à l'autre, indépendance des exercices, et conformément aux règles générales d'établissement et de présentation des comptes annuels.

La méthode de base retenue pour l'évaluation des éléments inscrits en comptabilité est celle des coûts historiques.

Une dérogation a néanmoins été appliquée pour la valorisation des portefeuilles de valeurs mobilières de placement. Le coût historique n'ayant pu être valablement reconstitué, faute d'informations suffisamment détaillées, c'est la valorisation boursière au 15 septembre 2000 qui a été retenue comme valeur de référence historique pour les titres acquis antérieurement à cette date.

Les titres acquis postérieurement au 15 septembre 2000 sont inscrits en comptabilité à leur prix de revient.

Les principales autres méthodes retenues sont les suivantes :

### 1.1 Immobilisations incorporelles et corporelles

Les durées et méthodes d'amortissement retenues sont les suivantes :

Logiciels	Linéaire 1 an
Site Internet	Linéaire 5 ans
Matériel de bureau et informatique	Linéaire 4 à 5 ans

## 1.2 Immobilisations financières

Une provision pour dépréciation est constituée pour les prêts accordés à des élèves ou anciens élèves, lorsque le recouvrement est incertain.

## 1.3 Créances et dettes

Les créances et dettes ont été évaluées à leur valeur nominale.

## 1.4 Portefeuille valeurs mobilières de placement

Une provision pour dépréciation est comptabilisée le cas échéant en cas de moins-value latente nette – par catégorie de titre - constatée entre le prix de revient et la valorisation boursière au 30 septembre.

## 2. INFORMATIONS RELATIVES AU BILAN ET AU COMPTE DE RESULTAT

### 2.1 Actif immobilisé

	À nouveau au 01/10/12	Augmentation	Diminution	Solde au 30/09/2013
<b><i>Valeur brute</i></b>				
Immobilisations incorporelles	2 901	17 940		20 841
Immobilisations corporelles	31 452			31 452
Immobilisations financières	45 969	16 500	5 400	57 069
	<b>80 322</b>	<b>34 440</b>	<b>5 400</b>	<b>109 362</b>
<b><i>Amortissements et provisions</i></b>				
Sur immobilisations incorporelles	2 443	3 342		5 785
Sur immobilisations corporelles	26 728	1 582		28 310
Sur immobilisations financières	9 600			9 600
	<b>38 771</b>	<b>4 924</b>		<b>43 695</b>

Une provision pour dépréciation de 9 600 euros a été constatée au titre des immobilisations financières (prêts accordés à des élèves ou anciens élèves) au 30/09/2012.

### 2.2 État des échéances des créances et des dettes à la clôture de l'exercice

La totalité des créances et des dettes inscrites au bilan est à moins d'un an.

### 2.3 Placements : valeurs mobilières et autres

<i>Valeurs mobilières de placement</i>	À nouveau au 1/10/12	Achats	Cessions	Solde au 30/09/2013
Portefeuille dotation	987 663		41 011	946 653
Portefeuille réserve	402 984	3 490		406 474
	<b>1 390 647</b>	<b>3 490</b>	<b>41 011</b>	<b>1 353 127</b>

<i>Valeurs mobilières de placement</i>	Portefeuille Dotation	Portefeuille Réserve
<i>Comparaison « coût historique » et valorisation boursière au 30/09/2013</i>		
Coût de revient en comptabilité	946 653	406 474
Valorisation boursière au 30/09/2013	997 103	579 194
<b>Plus-value ou moins-value latente , Euros, soit :</b>	<b>50 450</b>	<b>172 720</b>

Le portefeuille « Fondation Romieu » transmis par la Société des Amis a évolué de la manière suivante :

À nouveau au 01/10/2012	Achats	Ventes	Portefeuille 30/09/2013	Valorisation /cours au 30/09/2013	Plus-value latente au 30/09/2013
88 811			88 811	91 633	+ 2 822

Une provision pour dépréciation avait été constatée à hauteur de 2 587 euros sur les titres autres qu'obligations au 30/09/2012. Cette provision a intégralement été reprise au 30/09/2013.

Par ailleurs, le compte à terme ouvert lors de l'exercice précédent présente un solde de 10 261 euros.

Les revenus (après reprise de la provision pour dépréciation) dégagés – 4 062 euros au titre de l'exercice écoulé – sont destinés au versement d'une dotation annuelle de 3 000 euros à un élève section Lettres de l'École normale supérieure, dans le cadre de la Fondation Jacques-Romieu. Les dépenses engagées au cours de l'exercice s'élèvent à 920 euros.

Les comptes gérés par la Société des Amis, repris par l'Association des anciens élèves, élèves et amis de l'École normale supérieure suite à la dévolution d'actif intervenue fin 2005, figurent au passif en « autres dettes » pour 15 109 euros. Leur contrepartie au bilan actif est constituée d'un compte courant bancaire, pour un montant similaire.

<i>Comptes épargne</i>	À nouveau au 01/10/12	Apports	Intérêts acquis	Retraits	Solde au 30/09/2013
Compte sur livret Banque	105 009	0	1 658	0	106 667
Compte sur livret Poste	102 607	0	2 309	0	104 916
	<b>207 616</b>	<b>0</b>	<b>3 967</b>	<b>0</b>	<b>211 583</b>

**2.4. Variation des fonds propres**

	À nouveau au 01/10/112	Affectation excédent n-1	Solde au 30/09/2013 avant affectation	Excédent Insuffisance N	Solde au 30/09/2013 après affectation
Montant en début d'exercice	1 683 024	28 649	1 711 673	-21 851	1 689 822
<i>Fonds associatifs avec droit de reprise</i>					
Fonds dédiés « Fondation Romieu »	96 319	1 439	97 758	2 956	100 714
Excédent de l'exercice n-1	30 088	-30 088			
<b>Fonds propres et assimilés</b>	<b>1 809 431</b>	<b>-</b>	<b>1 809 431</b>	<b>-18 895</b>	<b>1 790 536</b>

**2.5. Détail du résultat financier de l'exercice**

	Produits	Charges
Intérêts perçus sur les comptes épargne	3 967	
Revenus des valeurs mobilières de placement	11 369	
Intérêts bancaires		8
Résultat sur cessions de valeurs mobilières de placement	2 456	4 767
Reprise provision pour dépréciation portefeuille titres de placement		
Dotations provision pour dépréciation immobilisations financières		
	<b>17 792</b>	<b>4 775</b>
Fondation Romieu		
Revenus de valeurs mobilières de placement	1 475	
Reprise provision pour dépréciation portefeuille titres de placement	2 587	
<b>Résultat financier</b>	<b>17 079</b>	

**2.6. Rapprochement entre variation de trésorerie et excédent de l'exercice - Analyse de la variation de trésorerie (Portefeuille titres et disponibilités) (en euros)**

Libellés	Montants
<b>Insuffisance de l'exercice</b>	<b>- 18 895</b>
Dont dotation aux amortissements de l'exercice	4 924
Dotations/Reprises aux provisions financières	- 2 587
Solde paiement site	- 8 970
Prêts accordés en cours d'exercice	- 16 500
Remboursements de prêts encaissés dans l'exercice	5 400
Encaissement en n des produits à recevoir n-1 var créances	394
Variation des dettes (hors produits d'avance et comptes gérés)	2 705
Produits encaissés d'avance (cotisations 2012/2013) en n-1	- 21 107
Produits encaissés d'avance (cotisations 2013/2014) en n	50 408
Variation Charges constatées d'avance	- 126
Variation des comptes gérés	3 078
<b>Variation de trésorerie de l'exercice</b>	<b>- 1 276</b>

	Théâtre	Cptes Geres	Assoc.	Fondation Romieu	Total
<b>Trésorerie initiale</b> au 01/10/2012	44 276	17 388	1 648 089	99 486	1 809 239
<b>Encaissements</b>					
Produits d'exploitation de l'exercice	11 933		112 854		124 787
Produits perçus pour compte		4 593			4 593
Produits à recevoir n-1			394		394
Cotisations perçues d'avance au 30/09/2013			50 408		50 408
Produits financiers (intérêts et revenus du portefeuille)			13 016	1 476	14 492
Remboursements prêts obtenus en 2011/2012			5 400		5 400
	11 933	4 593	182 072	1 476	200 074
<b>Décaissements</b>					
Règlements fournisseurs en compte au 30/09/2012			3 000		3 000
Règlements fournisseurs pour compte		1 890			1 890
Acquisition d'immobilisations et avances s/commandes			8 970		8 970
Prêts accordés en cours d'exercice			16 500		16 500
Autres charges externes et autres charges	4 753		82 965		87 718
Rémunérations du personnel et charges sociales			64 965		64 965
Secours accordés par l'association			17 909		17 909
Impôts sur les bénéfices			398		398
	4 753	1 890	194 707	0	201 350
<b>Trésorerie en fin d'exercice au 30/09/2013</b> (a)	51 456	20 091	1 635 454	100 962	1 807 963
<b>Variation trésorerie durant l'exercice 2012/2013</b>	+ 7 180	+ 2 703	- 12 635	+ 1 476	- 1 276

(a) Disponibilités, comptes à terme et portefeuille Titres avant dépréciation  
Provision pour dépréciation : néant au 30/09/2013 et 2 587 euros au 30/09/20112



# RÉSULTATS DES ÉLECTIONS 2013

856 votants

35 bulletins nuls

7 postes à pourvoir, 9 candidats

Ont obtenu :

- Lise BROUSSE-LAMOUREUX	749 voix
- Julien CASSAIGNE	768 voix
- Étienne CHANTREL	728 voix
- Xavier DROUET	132 voix
- Matthieu FERNANDEZ	588 voix
- Victor GYSEMBERGH	647 voix
- Mireille KERVERN-GÉRARD	714 voix
- Laurence LEVASSEUR	746 voix
- Laurent WETZEL	509 voix

En raison d'un doute sur la régularité d'un premier décompte dû au nombre insuffisant de scrutateurs, il a été procédé à un recomptage, enregistré par le Bureau de l'association. À la suite de cette difficulté, le Bureau a proposé, avec l'accord des intéressés, à l'Assemblée générale réunie le 23 novembre 2013, que seuls six candidats soient déclarés élus et que deux soient invités permanents du Conseil d'administration jusqu'aux prochaines élections. L'Assemblée générale a accepté cette proposition.



# CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'ASSOCIATION

(Année 2012-2013)

## ADMINISTRATEURS HONORAIRES

- 1953 l DAGRON (Gilbert), membre de l'Institut, président d'honneur.  
1936 s FERRAND (Jacqueline), professeur honoraire à l'université de Paris-VI.  
1947 l SAZERAT (René), proviseur honoraire.  
1960 L BASTID-BRUGUIÈRE (Marianne), membre de l'Institut.

## ADMINISTRATEURS

### Bureau :

- 1959 s LEHMANN (Jean-Claude), professeur honoraire à l'université de Paris-VI, réélu en 2012, *président*.  
1961 L KERVERN-GÉRARD (Mireille), maître de conférences honoraire à l'université de Paris-IV, réélue en 2013, *vice-présidente*.  
1966 l NORDMANN (Jean-Thomas), professeur émérite à l'université d'Amiens, élu en 2012, *vice-président*.  
1966 l HARTWEG (Jean), professeur en première supérieure honoraire au lycée Fénelon, élu en 2011, *secrétaire général*.  
1965 L LEWIS-LOUBIGNAC (Anne), ancienne déléguée permanente adjointe de la France auprès de l'UNESCO, ancienne conseillère culturelle et de coopération au ministère des Affaires étrangères, *secrétaire générale adjointe*, élue en 2011.  
1961 S BROUSSE-LAMOUREUX (Lise), maître de conférences honoraire à l'université de Paris-VI, réélue en 2013, *trésorière*.  
1996 s COUCHOUD (Nicolas), professeur agrégé, réélu en 2011, *trésorier adjoint*.

**Autres membres :**

- 1961 s BOUVIER (François), directeur honoraire des relations internationales au Muséum national d'histoire naturelle, réélu en 2012.
- 1964 s DANCHIN (Antoine), président de la société AMABIOTICS, élu en 2011.
- 1966 L LEVASSEUR (Laurence), directeur de la société L. L., réélue en 2013.
- 1969 s SENTIS (Rémi), directeur de recherche émérite au CEA, élu en 2012.
- 1973 S PITTET (Marie), conseillère référendaire à la Cour des comptes, réélue en 2011.
- 1979 s SORBA (Olivier), directeur des risques et du contrôle interne au groupe Lagardère, élu en 2011.
- 1981 L CARON (Véronique), professeur en première supérieure et en lettres supérieures à la Maison d'éducation de la Légion d'honneur (Saint-Denis), réélue en 2012, chargée de *L'Archicube*.
- 1983 L ANGER (Violaine), maître de conférences habilitée en musicologie et en littérature française à l'université d'Évry-Val-d'Essonne et à l'École polytechnique, réélue en 2012.
- 1986 s LE PAPE (Jacques), secrétaire général du groupe Air France KLM, élu en 2012.
- 1989 s CASSAIGNE (Julien), chercheur CNRS à l'Institut de mathématiques de Luminy, élu en 2013.
- 1995 l HETZEL (Ludovic), professeur agrégé, réélu en 2012.
- 1997 l CHANTREL (Étienne), chargé de mission au ministère des Finances, réélu en 2013, *chargé de l'informatique*.
- 2007 l GYSEMBERGH (Victor), maître de conférences à l'université de Reims, élu en 2013.
- 
- 1976 s MÉZARD (Marc), directeur de l'ENS, *membre de droit*.
- 2013 s PILET (Jill), présidente de l'Association des élèves de l'ENS, *membre de droit*.

# PROCÈS-VERBAUX DES CONSEILS D'ADMINISTRATION (DE JANVIER À OCTOBRE 2013)

## 26 JANVIER 2013

Présents : Gérard Abensour, invité permanent ; Violaine Anger ; Marianne Bastid-Bruguière ; François Bouvier ; Véronique Caron ; Ken Chanseau Saint-Germain, élève de l'ENS (COF) ; Étienne Chantrel ; Nicolas Couchoud ; Jean-François Fauvarque, invité permanent ; Chloé Folens, élève de l'ENS (BDA) ; Martha Ganeva, invitée permanente ; Mireille Gérard ; Étienne Guyon ; Jean Hartweg ; Lise Lamoureux ; Jacques Le Pape ; Jean-Claude Lehmann ; Laurence Levasseur ; Anne Lewis-Loubignac ; Wladimir Mercoureff, invité permanent ; Jean-Thomas Nordmann ; Rémi Sentis ; Olivier Sorba.

Excusés : Antoine Danchin ; Ludovic Hetzel ; Alice Meignié ; Marc Mézard ; Michaël Walz.

Le président, Jean-Claude Lehmann, ouvre la séance à 9 h 30.

### **Adoption du compte rendu du conseil d'administration du 15 décembre 2012**

Le compte rendu est adopté sous réserve de deux modifications : ajout d'une phrase de Ludovic Hetzel (III. Actions en cours 5. Statuts de la Fédération des *alumni* de PSL) : « Ludovic Hetzel se déclare en désaccord avec ce projet car il n'approuve pas le principe même de PSL et la participation de l'École à cette structure. »

### **Informations du président**

Rencontre avec les *alumni* de Yale : elle aura lieu le 14 février à l'occasion d'un dîner qui réunira une quinzaine d'entre nous et environ 40 *alumni* de Yale. Le lendemain matin, une discussion réunissant environ 15 participants de chaque côté portera sur

les modes de fonctionnement des fédérations d'*alumni*. Il est convenu que seuls les *alumni* qui participeront à cette discussion se verront offrir leur repas. Marc Mézard, directeur de l'ENS, est invité au dîner et à la rencontre qui suivra.

Rencontre avec Christine Demesse, présidente des anciens élèves de l'ENA : élèves de l'ENS et archicubes peuvent s'inscrire sur le site de l'ENA pour les « lundis de l'ENA » qui sont largement ouverts et donnent lieu à des publications en revue.

PSL *Alumni* : Le texte de Jacques Le Pape instituant le principe de subsidiarité dans les statuts de la fédération d'*alumni* de PSL a pu être pris en compte. Le président de l'A-Ulm au sein de cette fédération rendra compte de son action mais en gardant sa liberté d'action. Des contacts ont été pris avec Monique Canto-Sperber afin que la fédération des *alumni* dispose de moyens en secrétariat au sein de PSL.

Assises de la recherche : Un document d'une page et demie définissant le rôle des ENS a été établi par Ulm (J.-C. Lehmann) Cachan (A. Grux) et l'ENS de Lyon. Un groupe de réflexion des trois ENS, auquel participe Rémi Sentis va réfléchir d'ici juillet 2013 au positionnement des ENS. Le Conseil d'administration approuve la proposition du Bureau de l'A-Ulm de choisir Serge Haroche comme invité d'honneur au dîner qui suivra l'Assemblée générale du 23 novembre 2013.

### **Point sur le nouveau site de l'A-Ulm**

Il est présenté par Martha Ganeva, qui coordonne l'opération. L'entreprise Lumini a livré le nouveau site le 24 octobre 2012. On peut le consulter sur l'adresse électronique transitoire : <http://semaphore.normalesup.org> Le travail en cours consiste à charger les données y compris les notices. Une autorisation a été demandée et accordée en ce qui concerne les notices de *L'Archicube 2013* en vue de la publication sur papier et de la mise en ligne. Pierre Senellart est en train de terminer le travail d'articulation entre la base de données et le site. Il sera à Paris entre le 12 et le 26 février. Il est conseillé de cliquer en haut à droite de la page d'accueil pour vérifier l'exactitude de la fiche individuelle de chacun sous la rubrique « L'annuaire ». Interrogé sur le site des Normaliens dans l'entreprise, Olivier Sorba indique qu'il en est au même point.

En novembre, une réunion a été organisée pour articuler l'interface entre *L'Archicube* et le nouveau site. Y participaient Jean-Claude Lehmann, Wladimir Mercouroff, Véronique Caron, Martha Ganeva, Violaine Anger. Pierre Senellart se joindra au groupe dès son retour de Hong Kong. Le site sera en ligne à la place de l'ancien site dès février. On le joindra directement en tapant <http://www.archicubes.ens.fr> Il est convenu qu'un groupe restreint va travailler sur le site et sur ses rapports avec *L'Archicube*.

Martha Ganeva évoque par ailleurs un possible partenariat, lorsque le site sera en ligne, avec l'Orchestre national de France qui permettrait à quelques archicubes de faire connaissance avec une majorité d'élèves de l'ENS à l'occasion de concerts.

### **Bilan sur *L'Archicube***

Véronique Caron fait état de la diffusion du numéro 13 sur les Frontières et celle, à venir, du numéro 14 sur le Mérite et l'excellence : 500 exemplaires ont été retenus par la Chancellerie de la Légion d'honneur, 200 par l'université de Grenoble, 400 par des lycées ayant des classes préparatoires. Elle rappelle que les élèves peuvent bénéficier du service de *L'Archicube*, qui est aussi leur revue, moyennant une cotisation à tarif réduit de 22 euros. Lise Lamoureux note qu'en raison de son volume, *L'Archicube* coûte cher ; Étienne Chantrel suggère que l'on diminue le grammage du papier, ce qui ne nuit pas forcément à la qualité de la présentation. Étienne Guyon souhaite une structure qui répartisse les textes entre le site et *L'Archicube*. Martha Ganeva fait observer que le contenu de *L'Archicube* bascule progressivement sur le site : sommaire du dernier numéro, texte des articles pour les deux précédents, intégralité du texte pour les numéros plus anciens.

### **Service Carrières**

Le Rendez-vous Carrières du 22 janvier dernier, suivie d'une réception par le directeur, des membres du service et de ceux qui se sont adressés à lui depuis l'origine a montré l'intérêt de la direction de l'École pour ce service et ouvert la voie à la constitution d'une association d'amis du Service Carrières. Il faudra prendre contact avec le Service des stages, obtenir de nouveaux moyens en secrétariat et associer la direction des études à l'élaboration de projets professionnels des élèves. Nous serons sans doute guidés par l'étude sur le devenir des normaliens agrégés, dont Laurence Levasseur présente les premiers résultats. Le bilan de cette enquête sera diffusé à Pâques. Marianne Bastid-Bruguière conseille de prendre contact avec le département des sciences sociales de l'École, qui pourra nous aider dans cette enquête.

### **Note de réflexion sur les élèves et étudiants à l'École normale supérieure**

Jean-Claude Lehmann présente, à l'issue de nombreux échanges, la quatrième version de ce texte. Les objections de Ludovic Hetzel, absent excusé, sont communiquées au Conseil d'administration. À l'issue d'un tour de table général, il apparaît que le texte recueille l'assentiment de l'ensemble des participants, attachés au caractère démocratique du recrutement par concours et au statut d'élève fonctionnaire stagiaire. La valeur du diplôme terminal des « EAPD » apparaît comme encore incertaine. Une cinquième version de cette note de réflexion sera soumise à une dernière relecture avant l'envoi du texte à la direction de l'École et sa communication au Conseil d'administration de l'École.

### **Supplément 2015**

Suite à la réunion du 22 janvier (11 personnes), Mireille Gérard annonce l'élargissement futur du bilan 2015. Listes alphabétiques et par promotions des élèves de 1794 à 2014 ; ajout de listes honorifiques : Académie des technologies et liste des anciens ministres ; listes nouvelles des diplômés et pensionnaires étrangers et divers articles sur les actions de l'A-Ulm depuis 2010. Le calendrier est le suivant : remise des contributions avant juin 2014, bouclage en décembre 2014, envoi à l'imprimeur en mars 2015 et routage en mai 2015 pour réception avant les vacances. Le prochain rendez-vous aura lieu début juin.

### **Questions diverses : demandes des élèves**

Chloé Folens, du Bureau des arts, annonce l'organisation les 18 et 19 mai 2013 de « 48 heures des arts » avec du théâtre, de la danse, des improvisations diverses. La salle de théâtre étant retenue à cette date, il faudrait monter une scène en extérieur, ce qui implique du matériel et la coordination d'un régisseur. Ces aides sont bien du ressort de l'A-Ulm, à condition de lui fournir un projet précis et chiffré.

Jean Hartweg rappelle que le 8 janvier dernier, les élèves ont annoncé par courriel l'organisation d'une semaine arabe autour du rire satirique lié aux printemps arabes, du 12 au 21 avril 2013. Le Conseil d'administration accorde le principe d'une aide équivalente à celle des années précédentes.

Antonio Uda souhaite organiser à la mi-octobre une semaine de la mer, pour laquelle il faudra pressentir des conférenciers, organiser une exposition, un concert, une visite du musée de la Marine, liste non limitative.

### **Calendrier**

Le prochain Conseil d'administration doit être reporté du 23 mars au 6 avril 2013. Le Conseil suivant est prévu pour le 15 juin. Le Conseil de rentrée aura lieu le 19 octobre. L'Assemblée générale est prévue pour le 23 novembre. Chaque Conseil sera précédé d'un Bureau.

La séance est levée à 12 h 15.

Le président :  
Jean-Claude LEHMANN

Le secrétaire général :  
Jean HARTWEG

### **6 AVRIL 2013**

Présents : Violaine Anger ; Lise Brousse-Lamoureux ; Véronique Caron ; Étienne Chantrel ; Nicolas Couchoud ; Antoine Danchin ; Jean Hartweg ; Mireille Kervern-

Gérard ; Jean-Claude Lehmann ; Jacques Le Pape ; Anne Lewis-Loubignac ; Jean-Thomas Nordmann ; Michael Walz.

Invités permanents présents : Gérard Abensour ; Jean-François Fauvarque ; Wladimir Mercouroff.

Membres honoraires excusés : René Sazerat.

Absents excusés : François Bouvier (pouvoir au président) ; Étienne Guyon (pouvoir au président) ; Laurence Levasseur (pouvoir à Jean Hartweg) ; Rémi Sentis (pouvoir au président)

Le nombre de membres présents ou représentés est de 16 sur 20 membres du Conseil. Le quorum est donc atteint et le président ouvre la séance.

### **Adoption du procès-verbal du Conseil du 26 janvier 2013**

Sous réserve d'une correction indiquée par Anne Lewis-Loubignac (conseil de rentrée le 19 octobre et non le 15) le procès-verbal est adopté à l'unanimité.

### **Informations du président**

#### a) Réception des *alumni* de Yale

Une quarantaine d'*alumni* de l'université de Yale ont dîné avec une quinzaine de représentants de l'A-Ulm le 14 février dans une ambiance cordiale. Le lendemain, une réunion de travail a permis à nos amis américains de parler du financement de cette université privée, de leur participation au recrutement des étudiants, qui est international, enfin des clubs d'*alumni*, qui ressemblent aux nôtres. Les *alumni* de Yale ont dit leur admiration pour *L'Archicube*. Ils recrutent dans le monde entier et souhaitent attirer les meilleurs par des bourses d'études. Les grandes universités américaines, Yale, Harvard, Stanford, sont en concurrence sur ce point. Lors de la réunion, nous aurions eu besoin d'une plaquette de présentation de l'École : il faudra vérifier que la direction de l'ENS dispose d'une version bilingue, et peut-être l'actualiser.

#### b) Texte de réflexion sur les Écoles normales

Le texte rédigé par Jean-Claude Lehmann et amendé par le Conseil a été présenté au Conseil d'administration de l'École, le 14 mars dernier. Marc Mézard a répondu à cette présentation en approuvant l'envoi du texte aux directeurs de département et aux membres du Conseil scientifique. Jean-Claude Lehmann a donc fait envoyer ce texte précédé d'une note personnelle de présentation. Nombreux sont ceux qui approuvent notre attitude.

## **Perspectives d'avenir pour l'École**

Il va falloir compter avec un tarissement relatif des recrutements dans l'enseignement supérieur : environ 30 % de départs à la retraite en moins dès 2016. Le directeur fait donc confiance au Service Carrières pour informer sur les carrières non académiques et parler aux élèves de la création d'entreprises. Jacques Le Pape accepte de rédiger un petit texte sur la recherche de financements privés, qui est un art difficile. Une piste serait la création de chaires financées par le privé.

## **Conseil d'administration de PSL**

Jean-Claude Lehmann y a pris part. Les statuts de PSL *alumni* vont être déposés dans la semaine et Jean-Claude Lehmann est pressenti comme premier président de cette fédération d'*alumni* de PSL. L'originalité de PSL parmi les PRES est que cette fédération ne repose pas sur des universités à proprement parler. Or les projets gouvernementaux prévoient le remplacement des PRES par des communautés d'universités qui passeraient chacune un contrat global avec le Ministère. PSL a su attirer des Écoles très diverses, comme récemment les Mines de Paris et la FEMIS. Le principe de PSL est l'association et non l'intégration des divers établissements d'enseignement qui la constituent.

Intervention de Jean Hartweg, secrétaire

Entretien avec Blanche Lochmann, présidente de la société des agrégés :

L'enquête sur le devenir des agrégés normaliens menée par Laurence Levasseur nous a permis de prendre contact avec Blanche Lochmann, normalienne de la promotion de 2001 agrégée de lettres classiques. Gérard Abensour, qui connaît bien la question, l'a rencontrée avec le secrétaire de l'A-Ulm le 14 février 2013. Elle nous a rappelé qu'environ 25 % de l'effectif total des agrégés enseigne aujourd'hui en collège. Les normaliens qui enseignent dans le supérieur comme ATER ne bénéficient d'aucune bonification s'ils retournent dans le second degré. Les agrégés titulaires d'une thèse de doctorat n'ont pas non plus de bonification dans le calcul des points. Blanche Lochmann s'est montrée ouverte à nos demandes : elle établit une liste des agrégés affectés contre leur gré en collège. Une fois l'enquête de Laurence Levasseur terminée, il serait bon d'établir un nouveau contact entre elle et un groupe émanant du Conseil d'administration de l'A-Ulm constitué de cinq ou six personnes intéressées par la question. Un membre littéraire du Conseil d'administration fait observer que l'agrégation reste une des voies normales pour la sortie de l'École, qu'elle assure des avantages matériels et techniques, et qu'enfin elle est loin, pour les littéraires du moins, d'être incompatible avec la préparation à la recherche.

Semaine de la mer :

Antonio Uda se montre très actif et les perspectives foisonnent. Il a organisé trois réunions dont il rend compte pour *L'Archicube*, qui a intitulé l'un de ses prochains numéros « L'Océan et ses défis ». Jean Hartweg a pris part aux réunions qui esquissent un calendrier pour la troisième semaine du mois d'octobre : ce calendrier sera communiqué aux membres du Conseil d'administration dès que nous pourrons mettre un ou plusieurs noms de spécialistes en face de chaque domaine d'intervention. La manifestation pourrait s'étendre du vendredi 11 octobre au samedi 19 octobre, avec un buffet de clôture bio et marin.

### **Intervention de Lise Lamoureux, trésorière de l'A-Ulm**

a) Lise Lamoureux fait état de deux demandes de subvention :

- La première émane d'élèves liés à une compagnie de danse péruvienne, *Kinesferadanza* qui, en relation avec l'Association des paralysés de France, organise des spectacles avec des personnes handicapées. Une subvention de 300 euros est accordée.
- La deuxième émane du Bureau des Arts de l'École, qui organise en mai « les 48 heures des arts », avec théâtre, exposition de photographies, danse africaine et indienne. Le budget est de 1 261,36 euros. Le Conseil décide d'accorder une subvention de 500 euros.

b) Aide à un normalien en difficulté : le Service Carrières a depuis longtemps connaissance des difficultés d'un normalien que son état de santé a empêché de passer l'agrégation et le CAPES. Auteur de nombreuses publications philosophiques, il sollicite un prêt de 10 000 euros. Après une discussion approfondie, le Conseil d'administration décide de lui accorder 4 000 euros de prêt tout de suite, de l'inciter à rencontrer un membre du Service Carrières et de le mettre en contact avec les services sociaux.

c) État des finances de l'Association : la mise en place du site, imminente, nous amène à prélever 30 000 euros sur le patrimoine de l'Association. Le déficit actuel est sans doute transitoire et lié à la baisse du nombre d'adhérents. Si nous voulons étendre les activités de l'Association, notamment en développant l'utilisation du site, il faut trouver de quoi financer deux CDI à temps partiel. Une voie possible serait de confier à l'un de ces CDI une mission de recherche de nouveaux adhérents éventuellement associée à un intéressement.

### **Enquête de Laurence Levasseur**

Cette enquête sur le devenir des normaliens agrégés a déjà donné lieu à des conclusions partielles le 22 février. Les conclusions définitives devront être diffusées à l'ensemble du Conseil d'administration.

### **Site de l'A-Ulm**

Le site est déjà opérationnel mais non référencé. Sa mise en place définitive doit se faire début juin quand Pierre Senellart reviendra de Singapour à Paris. Il importe d'envoyer avant le 1<sup>er</sup> juillet une lettre recommandée à la société Netanswer pour dénoncer le contrat qui nous lie à elle.

### **Intervention de Véronique Caron sur *L'Archicube***

Le numéro 14, « Mérite et excellence » est en cours de bouclage. 300 exemplaires ont d'ores et déjà été prévus pour la Grande Chancellerie de la Légion d'Honneur, à destination des nouveaux décorés ou promus dans l'ordre national du Mérite. Il faut travailler à la diffusion de *L'Archicube*, notamment dans les grandes écoles, à PSL et au Ministère.

Le numéro 15 sera consacré à « L'Océan et ses défis ». Pour les numéros suivants, la musique, la Chine, le cerveau figurent parmi les sujets envisagés.

### **Intervention de Mireille Gérard sur le *Supplément 2015***

La date de la prochaine réunion a été fixée au jeudi 13 juin à 10 h 30 avant la réunion du Bureau le même jour à 12 h 30.

### **Questions diverses**

Renouvellement du Conseil d'administration : la date limite des candidatures est fixée comme d'habitude au 31 mai. Le Conseil étant renouvelé par tiers, sept postes sont à pourvoir. Il y a un poste vacant par la démission d'Emmanuèle Blanc en 2012. Six membres élus en 2010 sont sortants : Lise Brousse-Lamoureux, trésorière, Étienne Chantrel, Étienne Guyon, Mireille Kervern-Gérard, vice-présidente, Laurence Levasseur, Michaël Walz. Étienne Guyon et Michaël Walz ne peuvent être réélus avant un an, car ils arrivent au bout de leur troisième mandat. D'autre part, il faudra élire au moins deux membres des promotions postérieures à 1983 si nous voulons respecter les statuts en ayant au moins six membres de ces promotions.

### **Calendrier des réunions**

Le club « Normaliens dans l'Administration » se réunit le 29 mai à 19 h au Pot.

Le prochain Bureau a lieu le 13 juin à 12 h 30.

Le prochain Conseil a lieu le 15 juin à 9 h 30.

Le Conseil de rentrée se réunira le 19 octobre à 9 h 30.

L'Assemblée générale est fixée au 23 novembre 2013.

Le président lève la séance à midi.

Le président :  
Jean-Claude LEHMANN

Le secrétaire général :  
Jean HARTWEG

## 15 JUIN 2013

Présents : Gérard Abensour (invité permanent) ; Violaine Anger ; Lise Brousse-Lamoureux ; Véronique Caron ; Étienne Chantrel ; Nicolas Couchoud ; Antoine Danchin ; Jean-François Fauvarque (invité permanent) ; Étienne Guyon ; Jean Hartweg ; Ludovic Hetzel ; Mireille Kervern-Gérard ; Jean-Claude Lehmann ; Anne Lewis-Loubignac ; Jean-Thomas Nordmann ; Rémi Sentis ; Olivier Sorba.

Excusés : Marianne Bastid-Bruguière ; François Bouvier (pouvoir à Jean-Claude Lehmann) ; Laurence Levasseur (pouvoir à Jean Hartweg) ; Wladimir Mercouroff (invité permanent) ; René Sazerat (invité permanent)

Le Conseil d'administration s'est réuni en salle Club à 9 h 30. Le président fait d'abord le point sur l'ordre du jour : Christian Amatore, ancien directeur du département de chimie de l'École et académicien, viendra nous parler à 11 h. Dans les questions diverses seront inscrits le *Supplément 2015* dirigé par Mireille Gérard, le dîner de la promotion 1963.

### Approbation du compte rendu du conseil du 6 avril 2013

Le compte rendu est adopté à l'unanimité. Jean Hartweg remercie ceux qui lui ont fait part de leurs remarques tout de suite après sa rédaction et propose d'envoyer celui du 15 juin avant la fin du mois pour recueillir rapidement les critiques et corrections. Proposition retenue.

### Informations du président

Statuts de PSL *alumni* : ils ont été déposés au secrétariat pour la signature. Certaines écoles, comme les Beaux-Arts et la FEMIS (cinéma) n'ont pas d'association d'*alumni*. L'École de physique et chimie de Paris est présidée par un archicube, Jean-François Joanny. La nouvelle loi sur les universités substitue aux PRES des Fédérations d'universités, mais cela ne menace pas PSL. Chaque école est attachée à son autonomie : d'où la nécessité de réaffirmer le principe de subsidiarité qui a cours au sein de PSL.

Concertation avec les autres ENS : Rémi Sentis s'occupe d'un groupe de réflexion qui comporte également Alexandre Grux pour l'ENS de Cachan et Stanie Lor-Sivrais pour l'ENS de Lyon. Si un accord existe sur le recrutement par concours à l'issue

des CPGE, des divergences subsistent sur le degré d'intégration des « étudiants ». L'engagement décennal n'est pas de même nature rue d'Ulm et à Lyon : pour Ulm, il s'agit de la fonction publique en général, pour l'ENS de Lyon, du service de l'Éducation nationale. Alexandre Grux très actif, propose de nous associer aux « afterworks » qu'il organise autour d'une personnalité éminente. Étienne Guyon envisage de correspondre avec Cachan dans ce cadre. Violaine Anger, qui a assisté à une réunion « afterworks » à l'École militaire, souhaite que les sujets choisis soient largement ouverts.

### **Organisation des Clubs**

Ludovic Hetzel demande la liste des clubs actuels dans le cadre de l'A-Ulm : normaliens dans l'administration, normaliens dans la diplomatie, normaliens juristes, normaliens dans l'entreprise, normaliens à l'étranger, cercle Normalesup'Marine. Tous ont un responsable et un espace dans le nouveau site de l'A-Ulm. Ludovic Hetzel souhaite ouvrir un club des normaliens anticapitalistes : il lui est expliqué que l'Association étant strictement apolitique, elle ne saurait s'associer à cette initiative. Ludovic Hetzel fait remarquer qu'il y a pourtant un lien institutionnel entre l'A-Ulm et le club des normaliens dans l'entreprise et estime qu'il s'agit bien là d'un choix politique favorable au capitalisme ; pour tenir compte de l'objection, il propose néanmoins la création d'un club des normaliens dans le mouvement ouvrier. Cette proposition n'est pas retenue.

### **Supplément 2015**

Des réunions ont été organisées par Mireille Gérard, maître d'œuvre du projet, le 4 juin et le 13 juin 2013. La prochaine aura lieu début janvier 2014. Julien Cassaigne nous a puissamment aidés dans la définition des listes à constituer. Jean-François Fauvarque va étudier l'encadrement pédagogique de l'École (caïmans en particulier).

### **Activité du Service Carrières**

La plus remarquable est l'étude sur le devenir des normaliens agrégés par Laurence Levasseur. Des résultats partiels (promotion 2000) ont vivement intéressé le directeur Marc Mézard, auxquels ils ont été présentés.

### **Dîner de la promotion 1963**

Anne Lewis-Loubignac rappelle que ce dîner traditionnel, cinquante ans après, n'a pas été organisé pour la promotion 1962. Elle prendra contact avec les membres des promotions 1962 et 1963 pour voir si la tradition peut être maintenue.

### **Réception à l'ambassade de Grande-Bretagne**

Mireille Gérard nous y a représentés. Marc Porée, directeur du LILA à l'École, y a prononcé en anglais un discours fort intéressant relatif à « l'influence de l'internet sur le développement des études littéraires. »

### **Nouvelles de Yale :**

Les universitaires américains nous remercient de notre hospitalité et nous invitent à leur tour aux États-Unis.

### **Honorariat de Jean-François Fauvarque**

En raison des nombreux services que Jean-François Fauvarque a, en tant que secrétaire général, rendus à l'Association, il est élu à l'unanimité membre d'honneur de l'A-Ulm.

### **Candidatures au Conseil d'administration**

Le secrétaire donne la liste des 9 candidats :

Lise Brousse Lamoureux (1961 S) ; Julien Cassaigne (1989 s) ; Étienne Chantrel (1997 l) ; Xavier Drouet (1977 s) ; Matthieu Fernandez (2004 l) ; Victor Gysembergh (2007 l) ; Mireille Kervern-Gérard (1961 L) ; Laurence Levasseur (1966 L) ; Laurent Wetzel (1969 l). Tous ont envoyé leur profession de foi, à l'exception de Xavier Drouet. Sept places sont disponibles au Conseil d'administration, conformément aux statuts. L'article 5 précise que six membres au moins doivent appartenir aux 30 dernières promotions au jour de la date limite de dépôt des candidatures. Ce texte sera rappelé dans la lettre envoyée en septembre à tous les adhérents.

### **Aides et secours (Lise Lamoureux)**

La trésorière expose en détail la situation de X. Après délibération, le Conseil lui accorde un prêt de 4 000 euros en lui suggérant de rechercher un poste de contractuel.

### **Subventions :**

- Traditionnellement, l'A-Ulm accorde 1 000 euros pour la « nuit de la rue d'Ulm » (anciennement « bal de l'École »). Le Conseil décide d'accorder la même somme cette année.
- Un tournoi de volley inter-ENS a eu lieu le 10 mars dernier. Le secrétaire recherchera la lettre demandant 300 euros, qui sont accordés à cette condition.

- Semaine de la mer : elle aura lieu du 11 octobre 2013 au 19 octobre avec des conférences et des tables rondes organisées par Antonio Uda, président du cercle Normalesup'Marine. Pour le concert, des billets de train (notamment pour Xavier Le Pichon, professeur honoraire au Collège de France), le buffet écologique, 1 000 euros sont alloués à la demande du secrétaire, appuyée par la responsable de *L'Archicube*, qui prépare un numéro sur « L'Océan et ses défis ».

### **Contrat de Martha Ganeva**

La trésorière rappelle que l'association présente actuellement un déficit structurel de l'ordre de 30 000 euros par an, mais qu'elle dispose de réserves importantes qui permettent d'y faire face. Engagée pour mettre en place le nouveau site de l'A-Ulm, Martha Ganeva a atteint son objectif et su regrouper autour d'elle des spécialistes qui ont accompli un travail remarquable. Son contrat arrivant à expiration le 30 juin, un CDI va être signé entre l'association et elle dès le 1<sup>er</sup> juillet. Elle conserve ses 76 heures mensuelles, rétribuées au même taux, et bénéficiera d'un intéressement au recrutement de nouveaux adhérents et donateurs. Ce CDI devra correspondre à un mi-temps effectif.

### **Exposé de Christian Amatore, membre de l'Académie des sciences**

Invité du Conseil d'administration, Christian Amatore dans un exposé très apprécié, rappelle son parcours du lycée Thiers à Marseille à l'École, puis son séjour aux États-Unis, sa thèse à Paris-VII, la direction du département de chimie. Il explique que l'enseignement de la chimie gagnerait à être couplé à celui de la biologie plutôt qu'à celui de la physique. Il est convenu d'inviter lors d'un prochain Conseil l'actuel directeur du département de chimie Ludovic Jullien.

Le prochain Bureau est fixé au jeudi 17 octobre 2013 à 12 h 30.

Le prochain Conseil se tiendra le 19 octobre à 9 h 30.

La séance est levée à 12 h 15.

Le président :  
Jean-Claude LEHMANN

Le secrétaire général :  
Jean HARTWEG

### **19 OCTOBRE 2013**

Présents : les membres du Conseil : Violaine Anger, Marianne Bastid-Bruguière, François Bouvier, Véronique Caron, Nicolas Couchoud, Antoine Danchin, Mireille Gérard, Étienne Guyon, Jean Hartweg, Lise Lamoureux, Jean-Claude Lehmann,

Jacques Lepape, Anne Lewis-Loubignac, Laurence Levasseur, Wladimir Mercouroff, Jean-Thomas Nordmann, Rémi Sentis, Olivier Sorba, Michael Walz.

Invités permanents : Gérard Abensour, Jean-François Fauvarque, Martha Ganeva.

Invité à cette séance : Yves Laszlo, directeur adjoint sciences.

Excusés : Étienne Chantrel, Marie Pittet, René Sazerat.

Le président, Jean-Claude Lehmann, ouvre la séance à 9 h 30. Il fait part au Conseil de la mort récente de Jacques Polonovski (1939 s) ; les membres du Conseil observent une minute de silence à sa mémoire.

### **Adoption du procès-verbal du Conseil tenu le 15 juin 2013**

Le procès-verbal est adopté à l'unanimité, sous réserve de deux modifications : l'archicube qui préside l'École de physique-chimie de Paris s'appelle Jean-François JOANNY (et non Jouanni). L'ENS-LSH s'appelle désormais ENS de Lyon.

### **Informations du président**

Le président de l'A-Ulm rappelle une réunion récente de PSL alumni, qui a désormais ses statuts. L'intérêt de la participation à PSL est d'élargir nos réseaux grâce aux archicubes présents à la tête d'écoles ou de formations d'excellence. Jean-Claude Lehmann a d'autre part eu l'occasion de parler des relations entre élèves et étudiants de l'École.

### **Rencontre avec Yves Laszlo, directeur adjoint scientifique de l'École**

Yves Laszlo fait part au Conseil d'une initiative récente couronnée de succès : la « nuit Sartre » du 7 juin 2013. L'École envisage d'organiser le 6 juin prochain une manifestation dont l'intitulé sera : « Théorie et expérience dans la science contemporaine ». La direction travaillera avec Christian Lorenzi, du département des sciences cognitives. La conjoncture est délicate : il faut gérer la contractualisation avec l'État en préservant l'autonomie de l'ENS face à PSL, conformément au principe de subsidiarité.

Yves Laszlo énonce deux principes complémentaires : l'École se doit d'être élitiste ; mais son recrutement ne doit pas être monolithique. L'ENS accueille depuis longtemps des pensionnaires étrangers ; actuellement, le niveau des 30 étudiants de la sélection internationale est très bon.

Toutefois, on peut encore améliorer le recrutement international. En effet, le recrutement des « diplômants » se fait actuellement sous la seule responsabilité des

départements sans que l'École soit directement engagée. C'est pourquoi, en accord avec Marc Mézard et Guillaume Bonnet, Yves Laszlo a formulé un certain nombre de règles : contrôler le nombre des admis (40 à 60 diplômants par an en lettres, 60 à 80 en sciences) ; garantir l'homogénéité des promotions ; opter pour des critères de sélection clairs et publics. Cependant, ces critères ne peuvent être les mêmes pour tous les départements. Le but recherché est d'avoir à la sortie des chercheurs de niveau international.

Jean-Claude Lehmann rappelle que le statut des élèves fonctionnaires stagiaires, impliquant un engagement décennal de service de l'État, diffère du recrutement hors concours, qui n'oblige pas à un tel engagement. Yves Laszlo fait état de difficultés entre étudiants et élèves, et exprime le vœu que les étudiants puissent bénéficier de bonnes conditions d'étude et de vie, logement en particulier. Mais il n'y a pas assez de chambres pour tout le monde. Il faut donc que l'École ait une politique immobilière, qui pourrait, dans un premier temps, s'appuyer sur la réhabilitation du Pôle Jourdan. Une opération immobilière conjointe avec le CROUS est envisageable. Dans l'immédiat, on peut souhaiter que chaque département se porte garant des loyers de chambres universitaires pour ses étudiants. Marianne Bastid-Bruguière relève l'importance du va et vient entre culture générale et savoirs spécialisés : formation généraliste en classes préparatoires ; études spécialisées à l'École, puis retour à une culture plus générale avec le concours d'agrégation, au moins pour les littéraires. Il importe que l'École veille sur le devenir de ses anciens élèves et étudiants cinq ans après leur sortie. Nous ne devons pas oublier que leur carrière influe sur le désir d'entrée des générations suivantes.

Cette solidarité entre nouveaux et anciens élèves doit se manifester au sein de l'amicale : Jean-Claude Lehmann demande que nous considérions les diplômés, y compris les docteurs ayant préparé leur thèse à l'École, comme autant de membres de notre association, pour peu qu'ils acquittent la cotisation.

### **Enquête dirigée par Laurence Levasseur**

Cette enquête porte sur le devenir des normaliens reçus à l'agrégation de 2002 à 2012. Elle comporte une cinquantaine de pages, à paraître sur le site de l'A-Ulm. Elle sera suivie d'une seconde enquête sur le devenir de tous les élèves de la promotion 2000. Laurence Levasseur a reçu 280 réponses sur 545 normaliens interrogés. Il y a 16 % d'insatisfaits : TZR (titulaires en zone de remplacement, sur des postes en général difficiles) ATER, PRAG et même quelques maîtres de conférence. Les préconisations inspirées par cette enquête sont les suivantes : il faut faire du lobbying auprès des deux ministères de l'Éducation nationale et de l'Enseignement supérieur et de la Recherche pour que les services rendus dans le cadre d'un ministère soient

reconnus par l'autre. L'information « Carrières » doit faire partie du cursus de l'École. Pour ceux qui ont le sentiment de manquer d'expérience pédagogique, les ateliers ENSuite peuvent être une aide. Une formation pédagogique adaptée implique des stages, dans le supérieur aussi bien que dans le secondaire. L'administration de l'École doit effectuer un suivi systématique des élèves à la sortie de l'École. Enfin, une cellule d'écoute et de soutien serait nécessaire à ceux qui éprouvent le plus de difficultés. Le rapport a été transmis à la Direction de l'École, dont la réaction est attendue avec intérêt. Le Conseil d'administration applaudit Laurence Levasseur pour la qualité du travail accompli.

### **Positionnement des ENS**

Rémi Sentis présente le dernier état d'un texte qu'il a préparé et amendé avec Stanie Lor-Sivrais, présidente de l'association des anciens de l'ENS de Lyon et Alexandre Grux, vice-président de l'amicale des anciens de Cachan. Le but de ce document est de définir ensemble un label ENS. Le groupe de travail a donc émis des propositions : clarifier la manière dont se fait le recrutement, proposer à tous, élèves et étudiants, un diplôme final plus exigeant afin qu'il soit reconnu à l'international ; associer savoirs spécialisés et maintien d'une vaste culture interdisciplinaire ; ouvrir d'autres perspectives, comme la recherche dans le secteur industriel, les « think tanks », les entreprises innovantes. Rémi Sentis est félicité pour son travail de synthèse. Son texte est adopté par le Conseil. Il faudra le diffuser.

### **Commémoration du 11 novembre**

Jean-Thomas Nordmann, qui a rendu hommage par deux fois à des normaliens impliqués dans la grande guerre, estime nécessaire de faire appel au département d'histoire. Gilles Pécout propose deux jeunes historiens dont l'un parlera des mathématiciens dans la première guerre mondiale, et l'autre de la préparation du centenaire de 2014.

### **Publications**

*L'Archicube* : Véronique Caron annonce que le numéro « L'Océan et ses défis » va paraître sous peu. Les prochains numéros seront consacrés à « La mémoire », « L'encombrement », puis « La Chine ».

*Supplément 2015* : Mireille Gérard précise que les rendez-vous seront organisés dans la deuxième quinzaine de janvier 2014. Dans un article, Violaine Anger précisera son rôle au sein de l'assemblée académique de PSL *alumni* où elle représente les *alumni* de tous les établissements associés.

### **Semaine de la mer**

Jean Hartweg, secrétaire, rappelle que c'est la première manifestation de ce genre, à l'initiative d'Antonio Uda, président du cercle Sup'marine, qui regroupe des élèves de plusieurs grandes écoles s'intéressant aux questions maritimes. Le cercle Normalesup'marine est le dernier né des clubs de l'A-Ulm. Les prestations ont été de qualité mais la communication a mal passé en direction des élèves, qui ont été trop peu nombreux, même au concert donné par le caïman de musique, Feriel Kaddour. Jean Hartweg invite les participants au Conseil à se joindre, s'ils le désirent, aux manifestations de la dernière après-midi, avec la présence de Chris Bowler, directeur scientifique de l'expédition Tara, et celle des trois élèves qui ont participé au tour de l'Atlantique à la voile. Un buffet biomarin a été prévu à 12 h 30 le 19 octobre.

### **Rendez-vous Carrières**

Organisé par le Service Carrières, le rendez-vous du 16 octobre à 18 h avait pour thème la création d'entreprises. Grâce à la coopération de la direction de l'École, notamment d'Olivier Abillon, directeur des études scientifiques, il a remporté un grand succès : 60 à 70 participants. La direction a tenu un discours clair de nature à rassurer les élèves sur leurs perspectives d'avenir.

### **Fonctionnement du nouveau site**

Des statistiques permettent de voir qu'il bénéficie d'une fréquentation importante, de l'ordre de 150 connexions par jour. Deux aspects sont à distinguer : le fonctionnement du site et le mouvement que son existence génère. Sur le premier point : toutes les fonctionnalités essentielles sont en place ; Pierre Senellart et Martha Ganeva travaillent actuellement sur des améliorations et des enrichissements comme, par exemple, rendre accessibles les notices des normaliens décédés à partir de leur fiche dans l'annuaire. Sur le deuxième point, le site devient un outil de communication inter-normalienne : des archicubes appellent pour demander la diffusion sur le site d'informations scientifiques les concernant. Le site est également un support pour des partenariats comme celui, culturel, qui nous lie à la fois au Bureau des arts du COF et à l'Orchestre national de France. Le but est d'amener élèves et archicubes à se rencontrer autour d'un concert : pour le concert Tchaïkovski du 24 octobre, 10 places ont été réservées aux archicubes. Martha Ganeva lance un appel aux membres du Conseil d'administration pour des propositions de visite de lieux difficiles d'accès qui pourraient enrichir le partenariat avec les élèves. Dans ce sens, Emmanuel Cochet a proposé une visite des archives diplomatiques. En échange, le Bureau des Arts (BDA) s'est engagé à présenter l'A-Ulm en tant que son partenaire sur son propre site (avec un lien vers le nôtre) et à créer également un lien sur le site du COF renvoyant vers

le nôtre. Martha Ganeva conclut en disant qu'elle pourra actualiser le Powerpoint présentant PLS lorsqu'elle aura la dernière version en date.

### **Comptes de l'association**

Lise Lamoureux fait état d'une baisse du nombre des cotisants depuis 2009. Jean-Claude Lehmann l'attribue à deux causes principales : la crise, bien évidemment ; le développement des réseaux sociaux. Olivier Sorba propose une commission pour s'occuper de notre présence sur LinkedIn.

Le déficit du dernier exercice est lié à l'engagement d'une nouvelle secrétaire à mi-temps et au développement du nouveau site.

Le Conseil d'administration accorde un don de 300 euros pour finir le mois d'octobre à une archicube littéraire en congé sortant donc sans traitement. Cette archicube a obtenu après un mastère d'histoire de l'art et d'archéologie, un master en management et communication interculturelle ; elle recherche un poste en communication et prépare les deux concours de conservateur des bibliothèques et de conservateur du Patrimoine.

Le Conseil d'administration accorde un prêt de 1 000 euros par mois pendant quatre mois à la demande d'un archicube philosophe en difficulté et décide de réexaminer cette demande lors de sa première séance de 2014.

Le Conseil d'administration accorde, comme les années précédentes, une aide de 300 euros au tournoi inter-ENS de cette année.

### **Calendrier des futurs conseils d'administration**

Les prochains conseils auront lieu le samedi 7 décembre 2013 et le samedi 1<sup>er</sup> février 2014.

Le président déclare la séance close à 12 h 30.

Le président :  
Jean-Claude LEHMANN

Le secrétaire général :  
Jean HARTWEG



## COMMÉMORATION DU 11 NOVEMBRE 2013

Comme à l'accoutumée, ce 11 novembre 2013 à 11 heures, la commémoration de l'armistice de la guerre de 14-18 s'est déroulée devant le monument aux morts du 45 rue d'Ulm. Une trentaine de participants entouraient Jean-Claude Lehmann, président de l'A-Ulm, et Guillaume Bonnet, directeur adjoint Lettres, représentant le directeur de l'École.

Grâce à Gilles Pécout, deux jeunes historiens sont intervenus. Antonin Durand (2004 l), de l'École pratique des hautes études, a évoqué le sort des mathématiciens durant la Grande Guerre. Trop tôt victimes et tombés jeunes au front, ils n'ont pu donner le meilleur de leur jeunesse. Plus âgés, enrôlés pour leurs compétences dans les débats techniques, stratégiques, politiques, ils ont participé au caractère scientifique, souvent déterminant, de cette guerre. Après ce panorama, Gaétan Bruel (2009 l), rattaché au Service « mémoire » du ministère des Armées, a esquissé la préparation des cérémonies qui, en 2014, à partir du centenaire du début de la guerre, vont s'échelonner sur quatre ans. Avec la disparition du dernier « poilu », de nouvelles recherches voient le jour. Les anciens combattants de conflits plus récents seront aussi honorés.

Fort applaudis tous deux, ils ont été conviés, avec l'ensemble de l'assistance, à prolonger les échanges autour du traditionnel chocolat servi dans la cafétéria. Nous conseillons vivement la lecture ci-dessous de leurs contributions.

Mireille KERVERN-GÉRARD (1961 L), vice-présidente de l'A-Ulm



## *Allocution d'Antonin Durand (2004 I)*

Monsieur le Président, Monsieur le Directeur adjoint, Mesdames, Messieurs,

Si Gilles Pécout, directeur du département d'histoire de l'ENS qui dirige mes travaux de doctorat, a fait appel à moi pour représenter le département à cette cérémonie, c'est parce que j'ai déjà eu l'occasion de travailler sur le rôle des mathématiciens dans les guerres, et en particulier dans la Première Guerre mondiale. Les considérations que je vais développer ici, qui consisteront essentiellement à rendre hommage aux mathématiciens issus de notre École et à leur rôle dans la Grande Guerre, doivent beaucoup, néanmoins, aux travaux portant plus spécifiquement sur les normaliens effectués par David Aubin, Anne Rasmussen ou encore Laurent Mazliak.

Les classes de mathématiques de l'École ont payé un lourd tribut à la Grande Guerre : sur les 239 normaliens dont le nom figure sous nos yeux, 22 étaient des mathématiciens, ce qui les situe dans la moyenne du reste de l'École. Mais au-delà des morts, les mathématiciens normaliens ont été nombreux à contribuer à la mobilisation générale, sur le front, dans les États-majors ou en restant à l'École. L'originalité de ma contribution sera de rendre hommage à la fois aux morts et à ceux qui ont survécu, à ceux qui ont combattu par les armes et à ceux qui se sont efforcés de mettre leurs compétences mathématiques au service de l'effort de guerre sous d'autres formes. Il s'agit donc de montrer la diversité des modalités d'engagement des mathématiciens, normaliens en cours de scolarité ou archicubes, en passant par les enseignants de l'École eux-mêmes.

Ces différentes modalités d'intervention fourniront la structure de mon propos, en allant du plus militaire au plus technique, et du moins spécifiquement mathématique au plus directement lié à cette discipline.

### **Les mathématiciens normaliens morts au champ d'honneur**

Il faut d'abord songer, et le lieu où nous nous trouvons nous y invite, aux normaliens en armes, ces mobilisés ou volontaires envoyés sur le champ de bataille : cette forme de participation à la guerre n'est pas celle qui distingue le plus les mathé-

maticiens ou les normaliens dans l'indifférenciation des tranchées. Pourtant, elle est de première importance, ne serait-ce que parce que l'hécatombe de la Première Guerre mondiale a très fortement touché les jeunes générations de scientifiques, au point d'avoir des conséquences directes sur la recherche mathématique telle qu'elle se pratique au lendemain de la guerre : Jean Clairin, élève de la promotion 1896, professeur de mathématiques générales à l'université de Lille, tué d'une balle dans la tête dès le 26 août 1914 ; Jean Merlin, tué par un éclat d'obus le 29 août alors qu'il était encore doctorant, ancien élève de la promotion 1898, ou encore Henri Berthiot élève en fin de scolarité, également mort dès le premier mois de la guerre, admissible à l'agrégation de mathématiques, mais dont l'oral avait été empêché par l'ordre de mobilisation. Je ne saurais égrainer à présent tous les noms des mathématiciens normaliens tombés au champ d'honneur, dont les noms figurent sous nos yeux et qui ont été recensés par David Aubin<sup>1</sup>. J'en retiens un particulièrement emblématique, celui de René Gâteaux, auquel Laurent Mazliak a consacré un émouvant article sous le titre évocateur des « Fantômes de l'École normale supérieure », et qui montre la place des travaux de ce mathématicien prometteur, normalien de la promotion 1907, agrégé en 1912, et fauché au milieu de sa période la plus productive<sup>2</sup>.

Le début de la guerre est particulièrement meurtrier pour cette élite en devenir, à un moment où la stratégie militaire française n'est fondée que sur le nombre de soldats au front, sans envisager l'apport spécifique qui peut être celui des savants.

Il convient d'ajouter que, au-delà des mathématiciens directement présents sur le champ de bataille, la communauté mathématique est touchée comme toutes les autres, et peut-être même de manière plus dure encore, par la perte des proches qui affecte les non-combattants : Émile Borel, Jacques Hadamard, Émile Picard, perdent chacun un fils ou un fils adoptif dans le cas de Borel.

### **Mathématiciens intellectuels et mobilisation générale**

Il y a ensuite le mathématicien qui met au service d'une cause sa légitimité de scientifique pour appeler à la mobilisation, plaider pour l'union sacrée, ou disqualifier l'argumentation ennemie. Cette forme d'engagement est très proche dans ses modalités de celle des intellectuels littéraires et des écrivains souvent davantage étudiée. Elle se développe particulièrement au début de la guerre, et s'assimile à une déclinaison scientifique de l'Union sacrée. Elle prend forme en particulier au moment de la « guerre des manifestes » qui oppose savants français et allemands sur les mérites de leur science nationale respective<sup>3</sup>. Mais cette forme d'engagement scientifique se poursuit en réalité tout au long de la guerre, et même au lendemain du conflit, dans une forme de compétition entre les sciences nationales.

Au premier rang de cette catégorie, on trouve **Émile Picard**, normalien de la promotion de 1874, président puis secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

Trop âgé pour combattre, il n'en met que plus d'énergie à lutter contre l'Allemagne scientifique, à s'en prendre aux « prétentions de la science allemande » selon le titre d'un article retentissant qu'il publie dans la *Revue des Deux Mondes*<sup>4</sup>. Il ne cessera jamais, d'ailleurs, même au lendemain de la guerre, de poursuivre les Allemands de sa haine et de sa rancœur, en se faisant l'avocat le plus virulent de leur exclusion définitive de la communauté scientifique internationale.

### **Mathématiques et expertise militaire**

Il y a encore le mathématicien qui met ses compétences techniques au service de l'effort de guerre, en s'associant au génie militaire ou à la recherche opérationnelle. Cet aspect mobilise au plus haut point la spécificité et la technicité de ses compétences. La Grande Guerre peut en effet à bon droit être qualifiée de première guerre scientifique, et les développements de la chimie, de la physique mais aussi des mathématiques y jouent un rôle nouveau. Pour les mathématiciens, mettre leur savoir au service de l'effort de guerre consiste bien souvent à abandonner des recherches abstraites aux applications très réelles, mais lointaines, au bénéfice de questions plus techniques et souvent moins stimulantes. Ils sont nombreux à le regretter, mais plus nombreux encore à s'investir dans des domaines jusqu'alors peu familiers pour eux comme la balistique, la recherche opérationnelle, voire une réflexion mathématisée sur l'organisation et la stratégie militaire. L'exemple le plus emblématique d'une telle évolution pendant la guerre est celui d'**Émile Borel**, vice-directeur de l'École normale pendant la guerre, et qui interrompt largement ses activités scientifiques consacrées à la théorie des fonctions et à la théorie des probabilités pour se lancer dans la recherche opérationnelle : il développe avec son collègue italien Vito Volterra des recherches sur le repérage des batteries ennemies par triangulation de leur signal sonore dont il est fait grand cas dans les états-majors.

### **Politique des inventions et organisation de la défense nationale**

Il y a enfin le mathématicien organisateur de la défense nationale, qui prend des fonctions politiques ou techniques d'encadrement de la recherche scientifique afin d'évaluer les inventions intéressant la défense nationale : le plus emblématique de cette catégorie est encore un normalien en la personne de **Paul Painlevé**, de la promotion de 1883 et agrégé de mathématiques en 1886, qui a dès le début des années 1910 entamé une nouvelle carrière de d'homme politique, mais qui reste marqué par sa formation scientifique. Si ses premiers travaux parlementaires portent sur l'aviation et ses moyens, ainsi que sur le budget de la Défense, Painlevé entre au gouvernement pendant la Guerre comme ministre de l'Instruction et des inventions intéressant la défense nationale, ce qui lui permet de coiffer un comité des interventions intéressant

la défense nationale à la tête duquel il place son ancien camarade Émile Borel<sup>5</sup>. Ce sont ces deux mathématiciens normaliens qui organisent l'examen des inventions proposées par des particuliers et envoyées au gouvernement. Cela leur permet de combiner une mission de type scientifique avec un travail administratif et proprement politique, qui prend une importance croissante chez chacun de ces deux personnages, et qui mène Borel jusqu'à la députation et Painlevé jusqu'à présider le Conseil des ministres en 1917.

Ces deux personnages devenus des hommes politiques de premier plan se font remarquer au lendemain de la guerre en adoptant une position résolument pacifiste, en particulier dans le cas d'Émile Borel devenu un précurseur de l'intégration européenne et un des plus ardents défenseurs de la Société des nations<sup>6</sup>.

Chacune de ces modalités sollicite plus ou moins directement le contenu des recherches scientifiques, ce qui interroge de manière plus générale la place de la compétence dans l'engagement des normaliens. Dans l'ensemble de la communauté normalienne, les mathématiciens jouent un rôle doublement spécifique : d'abord, leur position de fer de lance de la science française dans une école qui est, depuis quelques années, parvenue à établir sa prééminence dans les sciences fondamentales leur donne une indéniable autorité dans le champ scientifique. D'autre part, les compétences spécifiques qui vont à leur discipline leur permettent, au prix, souvent, d'une réorientation de leurs thématiques de recherche, de participer à la guerre par la recherche. Mais l'usage de plus en plus massif de leur talent mathématique pour servir l'effort de guerre ne peut faire oublier les conséquences dramatiques de la saignée des jeunes normaliens sur l'histoire des mathématiques comme sur celle de notre école.

#### Notes

1. David Aubin, « L'élite sous la mitraille : les mathématiciens normaliens morts pour la France 1914-1918 », in Suzanne Féry (dir.), *Aventures de l'analyse de Fermat à Borel. Mélanges en l'honneur de Christian Gilain*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2012, p. 681-706.
2. Laurent Maziak, « The ghosts of the Ecole Normale ; Life, death and legacy of René Gateaux », 2011, disponible en ligne : <http://www.proba.jussieu.fr/~mazliak/Gateaux.pdf>.
3. Voir Anne Rasmussen, « La "science française" dans la guerre des manifestes, 1914-1918 », *Mots. Les Langages du politique*, 76, 2004, p. 9-23.
4. Émile Picard, *L'Histoire des sciences et les prétentions de la science allemande*, Paris, Perrin, 1915.
5. Sur Paul Painlevé, voir Anne-Laure Anizan, *Paul Painlevé. Science et politique de la Belle Époque aux années trente*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012.
6. Jean-Michel Guieu, « L'Engagement européen d'un grand mathématicien français ; Émile Borel et la 'coopération européenne' des années vingt aux années quarante », *Cahiers de l'Institut Pierre-Renouvin*, 5, été 1998.

## *Allocution de Gaëtan Bruel (2009 I)*

Monsieur le Président, Monsieur le Directeur, Mesdames et Messieurs, Chers camarades,

Puisque nous sommes à la veille du centenaire de la Première Guerre mondiale, je voudrais, pour ma part, vous parler moins de l'événement que de sa commémoration.

Je dois dire d'abord que j'appartiens à une génération que la guerre indiffère globalement. Hormis le conflit en Afghanistan – qui n'était d'ailleurs pas considéré comme tel – et maintenant le Mali, je n'ai pas connu de guerre. Né en 1988, j'étais trop jeune pour saisir la réalité des conflits des années 1990. Et pour cette même raison, la guerre d'Algérie, qui continue de déchaîner certaines passions, n'a jamais été pour moi qu'un objet d'histoire.

Quelle mémoire puis-je donc avoir de la Grande Guerre ? De fait, j'ai longtemps considéré d'un œil soupçonneux ces cérémonies qui ne me parlaient pas, et lorsque je suis entré à l'École, j'ai d'abord regardé le monument qui nous rassemble aujourd'hui avec une curiosité toute circonspecte.

Et pourtant, sans avoir de lien direct avec cette guerre-là, j'ai été rattrapé par elle. La lecture d'anciens combattants, Maurice Genevoix, Henri Barbusse, Marc Bloch, Jean des Vignes Rouges, Élie Faure, m'a mis en présence d'une guerre qui débordait mes livres d'histoire, d'un événement qui, presque cent ans après, continuait de me concerner intimement. Lorsque j'ai engagé des recherches sur la Première Guerre mondiale, sur l'expérience sonore des combattants, j'ai donc répondu à une forme d'injonction du souvenir.

D'autres circonstances ont fait que, depuis un an et demi, je contribue à la politique mémorielle du ministère de la Défense – des deux guerres mondiales aux guerres d'Indochine et d'Algérie, et jusqu'à la guerre au Mali, qui fabrique de nouveaux anciens combattants.

Cette introduction personnelle, pour dire que la distance grandissante qui sépare l'événement de sa commémoration, que d'aucuns semblent regretter, est peut-être en fait ce qui lui donne son sens. C'est un peu comme la carte de l'Empire décrite par Borges dans son *Histoire universelle de l'infamie* :

*« En cet empire, l'Art de la Cartographie fut poussé à une telle Perfection que la Carte d'une seule Province occupait toute une ville et la Carte de l'Empire toute une Province. Avec le temps, ces Cartes Démesurées cessèrent de donner satisfaction et les Collèges de Cartographes levèrent une Carte de l'Empire, qui avait le Format de l'Empire et qui coïncidait avec lui, point par point.*

*« Moins passionnées pour l'Etude de la Cartographie, les Générations Suivantes réfléchirent que cette Carte Dilatée était inutile et, non sans impiété, elles l'abandonnèrent à l'Inclémence du Soleil et des Hivers. Dans les Déserts de l'Ouest, subsistent des Ruines très abimées de la Carte. Des Animaux et des Mendians les habitent. Dans tout le Pays, il n'y a plus d'autre trace des Disciplines Géographiques. »*

Ce qui vaut pour l'espace et la cartographie me semble aussi valoir pour le temps et la commémoration. On pensait que le changement de siècle, la disparition du dernier poilu, l'effacement des paysages de guerre concouraient au principal risque, celui de l'oubli. Mais Borges suggère qu'il existe, pour la Grande Guerre, un risque peut-être plus grand encore, celui de sur-commémorer, de trop se souvenir, et tout ce qui peut s'ensuivre : incompréhension, lassitude, indifférence.

Pour cette raison, le précédent commémoratif du bicentenaire de la Révolution française n'est pas exactement un modèle. Si 1914 n'est pas 1789, comme Jean-Noël Jeanneney l'a rappelé pour clore la Semaine de l'histoire, 2014 n'est pas non plus 1989, le contexte se prêtant sans doute à moins de ferveur commémorative.

Tenir compte de la distance, c'est aussi se rappeler que les commémorations de la Grande Guerre ont elles-mêmes une histoire. On ne traversera pas le Centenaire comme on avait vécu le Cinquantenaire. En 1964, le général De Gaulle, ancien combattant de la Grande Guerre, avait prononcé une brève allocution le 2 août, en souvenir de la mobilisation des Français. Puis il avait arpenté, en septembre, les champs de bataille de la Marne. Et c'est à peu près tout. L'essence de la commémoration tenait alors à ces gestes régaliens.

Le Centenaire s'avance sous un jour très différent. Avec la disparition des derniers témoins directs, le point d'équilibre des commémorations se déplace du cérémoniel au culturel. Les comités départementaux du Centenaire ont fait converger plus d'un millier de projets : expositions d'œuvres et d'archives, films documentaires, festivals de bande dessinée, programmations audiovisuelles et musicales, colloques et publications scientifiques, créations numériques, spectacles vivants... Le Centenaire se présente donc comme une vaste saison mémorielle et culturelle, étendue à tout le

territoire mais concentrée sur 2014. Cette commémoration sera aussi collaborative : d'ores et déjà, dans le cadre de la Grande Collecte, chacun est invité à ouvrir ses archives familiales et contribuer ainsi à un récit partagé de la Grande Guerre.

Si le Centenaire se construit par le bas, il vient aussi d'ailleurs : le 14 juillet 2014, la France accueillera des délégations de jeunes issus des 72 pays belligérants. Sur ce plan, la difficulté n'est pas celle que l'on croit. Alors que nous commémorons de longue date avec nos ennemis d'alors, sur des bases communes – « plus jamais ça » –, nous avons plus de mal avec les pays du Commonwealth par exemple. Il fallait être dans la Somme, le 25 avril dernier, pour voir 4 000 Australiens et Néo-Zélandais à 5 heures du matin, sur les vestiges des champs de bataille, venus spécialement commémorer l'Anzac Day. Cette ferveur commémorative est celle de Nations qui ont pris leur véritable essor avec la guerre. En cela, elle porte un sens qui est en partie inconciliable avec celui que nous, Européens, pouvons trouver dans le Centenaire.

Dans cet ensemble commémoratif, animé par la société et investi par nos partenaires étrangers, l'État a encore un rôle à jouer. Un rôle de coordinateur, mais aussi d'acteur, et d'acteur premier des commémorations. Si la Grande Guerre est désormais une mémoire froide, il reste tout de même quelques points chauds qui attendent un positionnement de l'État. J'en évoquerai un, les fusillés pour l'exemple.

Entre 1914 et 1918, 740 individus ont été condamnés à mort en France et exécutés en vertu du Code de justice militaire. Cette réalité, simple en apparence, recouvre une diversité de situations : si une majorité de fusillés l'a été pour des faits relevant de la désobéissance militaire – principalement abandon de poste et refus d'obéissance en présence de l'ennemi –, d'autres étaient des criminels de droit commun, et d'autres encore ont été condamnés pour des faits d'espionnage. Les fusillés, en outre, l'ont été, pour la plupart, au début de la guerre, en 1914 et 1915. Par la suite, la reprise en main de l'armée par le pouvoir politique, les modifications apportées au Code de justice militaire, enfin l'émotion et les débats suscités par les exécutions du début de la guerre, ont fait que le nombre n'a cessé de décroître. Les fusillés de 1914-1915 doivent donc être distingués des mutins de 1917, dont moins d'une trentaine ont été exécutés. Enfin, le mot même d'exemple – « fusillé pour l'exemple » doit être considéré avec raison : si l'exemplarité était recherchée, si les exécutions devaient exercer un effet dissuasif sur la troupe, la plupart des fusillés n'étaient pas innocents au regard du droit de l'époque. On a ainsi retrouvé un seul cas de décimation avérée (fusillé au hasard).

Si la mobilisation autour de la mémoire des fusillés, née dès les lendemains de la guerre, a perduré jusqu'à aujourd'hui, les termes de cette mobilisation ont changé au fil des décennies, en suivant l'évolution du rapport de la société à la mort violente, à la peine de mort et à la guerre. Ainsi, dans l'entre-deux-guerres, le combat des associations visaient les conditions souvent sommaires du procès ou de l'exécution, mais

pas le principe même de la condamnation. La légitimité de la peine de mort n'était jamais remise en cause. Même les abolitionnistes admettaient alors que la désertion ou l'abandon de poste en présence de l'ennemi fussent punis de mort. Autrement dit, personne ne portait alors la revendication d'une réhabilitation générale des fusillés.

Aujourd'hui, la question posée n'est plus celle des victimes d'injustices avérées, une quarantaine qui ont été réhabilités dès l'entre-deux-guerres, mais celle des fusillés « ordinaires », des soldats qui se sont battus comme des milliers d'autres, mais qui ont eu un moment de faiblesse ou de « ras-le-bol », sans être des lâches pour autant. Notre époque est beaucoup plus sensible aux conditions de vie épouvantables des poilus. On mesure ici tout ce qui sépare des guerres où la mort d'un soldat fait la une du 20 heures, et la Grande Guerre qui a vu mourir 1 400 000 Français, c'est-à-dire 890 en moyenne chaque jour.

La demande d'une réhabilitation générale, cependant, va au-delà de cette reconnaissance de l'extrême dureté de l'expérience combattante. Portée par des associations, comme la Libre Pensée, qui dénoncent à travers les « victimes du militarisme » d'hier la guerre en général et les guerres du moment, cette demande est, à deux égards au moins, distante de l'événement 1914-1918. D'une part, c'est une demande construite indépendamment des familles. D'autre part, la revendication d'une réhabilitation générale ne tient pas compte de la diversité des situations, et conduirait par exemple à attribuer à Mata Hari la mention « mort pour la France ».

Devant cette demande sociale ambiguë, la parole de l'État a pu montrer ses limites. Lionel Jospin en 1998, puis Nicolas Sarkozy en 2008, ont eu des mots de reconnaissance très forts, sensiblement les mêmes d'ailleurs, mais qui n'ont guère eu d'effets sur la durée. François Hollande, pour sa part, a décidé de faire entrer les fusillés au musée de l'Armée, au sein des Invalides, pour qu'ils réintègrent la mémoire nationale à travers un symbole concret. Nous verrons ce que le temps en aura retenu.

À l'exception des fusillés pour l'exemple, l'événement dont nous allons commémorer le centenaire est l'un des rares à avoir échappé aux entrepreneurs de mémoire, comme les sociologues les appellent. La mémoire de la Première Guerre mondiale est bien celle d'une unité nationale – d'où, d'ailleurs, les appétits politiques qui se manifestent de part et d'autre à son égard. Mais sa singularité, à l'égard des autres mémoires qui coexistent en France (Shoah, période coloniale, esclavage...), va au-delà de cette relative absence de clivage. Pour reprendre une expression de Serge Barcellini, la mémoire de la Grande Guerre est l'une des seules où le devoir de mémoire des « morts à cause de la France » n'a pas remplacé le droit au souvenir des « morts pour la France ».

C'est le sens de la cérémonie qui nous rassemble aujourd'hui. Depuis deux ans, le 11 Novembre est l'occasion d'un hommage, au-delà des combattants de 1914, à toutes celles et tous ceux qui sont morts pour la France, sous les drapeaux ou dans la Résistance, jusqu'aux guerres en Afghanistan et au Mali.

Il est clair que l'ombre portée des anciens combattants des deux guerres mondiales a pu dissimuler les générations suivantes. Aujourd'hui, à mesure que les derniers témoins directs s'effacent, nous découvrons qu'il existe dans la France de 2013 des anciens combattants qui ont l'âge des normaliens partis au front en 1914. Ces nouveaux anciens combattants sont bien sûr sans proportion avec la Grande Guerre, mais ils peuvent aussi avoir des « gueules cassées » et la mémoire brisée par ce qu'ils ont vécu. Aujourd'hui, c'est aussi à eux que nous pensons.



# NOTICES



## À PROPOS DE LA RÉDACTION DES NOTICES NÉCROLOGIQUES

**L**a publication de « notices nécrologiques » dans nos recueils est une tradition qui remonte aux débuts de l'Association : elle répondait alors au vœu qu'aucun camarade « ne nous quittât sans que nous lui eussions consacré quelques lignes » (voir *le Supplément historique 1994-1995*). La longueur admise pour ces notices a beaucoup varié au cours des ans, et il a été précisé dans les précédents recueils qu'il convenait actuellement de limiter cette longueur à 3 pages du recueil – sauf cas très exceptionnels !

Cette publication a parfois été contestée par des archicubes qui n'y ont vu qu'une manifestation d'auto-admiration collective. Pour la justifier autant que pour éviter des malentendus avec les auteurs, il est donc nécessaire de cerner ce que la communauté normalienne attend de ces notices. Sans écarter la possibilité d'un débat sur ce sujet, la lecture des textes reçus au cours des dernières années nous amène à repreciser ici les recommandations qui figuraient déjà dans les précédents recueils.

Rappelons donc que le but d'une notice est, à l'heure actuelle, de retracer la vie et la carrière du défunt, de donner, s'il y a lieu, un aperçu de son œuvre, voire, lorsque c'est possible, de le faire revivre en évoquant quelques souvenirs personnels. Ce n'est donc pas seulement un hommage au disparu, même si l'amitié ou l'admiration peuvent s'y exprimer avec sobriété : c'est par le simple exposé des faits, sans emphase, que l'on établit le mieux les mérites du défunt, sans qu'il soit nécessaire de recourir à des effets oratoires et encore moins à des comparaisons désobligeantes pour d'autres personnes comme cela s'est malheureusement déjà vu.

Certes, la rédaction d'une notice n'est pas une chose facile et peut demander beaucoup de travail, surtout si le défunt laisse une œuvre importante : comment donner un aperçu de cette œuvre, souvent très spécialisée, qui soit accessible à tous, littéraires et scientifiques, sans se réduire à des considérations générales et de vagues éloges ? Remercions d'autant plus les nombreux auteurs qui ont réussi à le faire et qui ont ainsi enrichi notre patrimoine culturel.

Il faut aussi savoir que ces notices sont souvent utilisées par des chercheurs en histoire contemporaine ou en histoire des sciences, et même par des parents éloignés du défunt, en quête de leur généalogie. Le contenu, la qualité et l'exactitude des informations contenues dans ces textes ont donc une grande importance, et c'est en général la famille du défunt qui peut apporter à l'auteur les précisions et les dates utiles – en particulier **les lieux et dates de sa naissance et de son décès**, qui doivent impérativement figurer en tête de la notice. Ces textes qui ont et garderont un intérêt historique doivent être d'une correction matérielle impeccable : merci de faire relire au besoin vos textes par un tiers !

Dans tous les cas, le texte de la notice sera présenté à la famille avant publication. Les auteurs sont priés de nous donner le nom et l'adresse du représentant de la famille auquel nous ferons expédier, par l'imprimeur, deux exemplaires du fascicule contenant la notice.

La collecte des notices est désormais assurée par Alain Drouard, Renée Vallette-Veysseyre, Françoise Seeuws-Masnou et Laurent Wetzel.

Nous remercions très vivement tous les auteurs d'adresser leur texte en fichier **.doc** (environ **10 000** caractères, espaces compris) par courrier électronique ou sur tout autre support et ce **impérativement avant le 1<sup>er</sup> décembre** de chaque année pour une publication en février de l'année suivante.

Depuis 2006, il est possible d'insérer une photo en tête de la notice (format photo d'identité en .jpg de 200 ko minimum et en haute définition [300 DPI ou 400 × 500 pixels]).

#### **Erratum du n° 13 bis :**

Page 101, notice Riemann, il faut lire « décédé à Paris le 28 novembre 1941 ».

## NOTICES

**WORMS (René)**, né le 8 décembre 1869 à Rennes (Ille-et-Vilaine), mort le 12 février 1926 à Paris. – Promotion de 1887 I.



Étrange destin que celui de René Worms ! Voilà sans doute le champion toutes catégories des titres universitaires, mais sa carrière d'enfant prodige et son étonnante personnalité ne lui valurent qu'une notoriété limitée et qu'une place étroite dans notre mémoire nationale. Publier aujourd'hui la notice à laquelle sa qualité d'archicube lui donnait droit offre l'occasion de réfléchir sur ce contraste.

René Worms est le fils d'Émile Worms (1838-1918) né au Luxembourg et qui a quitté le Grand-Duché qui ne dispose pas d'université pour devenir étudiant à Heidelberg puis à l'université de Paris, où il a obtenu un doctorat en droit. L'Académie des sciences morales et politiques l'a couronné à plusieurs reprises, notamment pour une *Histoire commerciale de la Ligue hanséatique*. Professeur à l'université de Rennes, il y a enseigné d'abord le droit commercial, puis s'est vu confier une chaire d'économie politique nouvellement créée ; il a publié de nombreux ouvrages sur des questions juridiques et économiques, notamment sur l'Allemagne, qui lui valent d'être devenu correspondant de l'Institut. En 1888 il soutient un projet d'« association douanière franco-allemande avec restitution de l'Alsace-Lorraine » dans une brochure qui s'inscrit parmi les textes précurseurs de la construction européenne. À ce pedigree, René Worms voulut faire honneur et il y parvint très largement.

Brillant élève au lycée de Rennes, puis au lycée Charlemagne à Paris de 1882 à 1886, René Worms montre une étonnante précocité : reçu 3<sup>e</sup> à l'École à l'âge de 17 ans en 1887 et 5<sup>e</sup> à l'agrégation de philosophie, au concours de 1890, à l'âge de 20 ans.

L'année suivante, il soutient une thèse de doctorat en droit sur « la volonté unilatérale considérée comme source d'obligations » et publie deux manuels de philosophie. En 1892, son mémoire sur la morale de Spinoza, de plus de 300 pages, est couronné par l'Institut. Durant quelques années, il est avocat, secrétaire de la conférence du stage en 1893. Cette année-là, sa réussite au concours d'entrée au Conseil d'État lui vaut d'y être nommé auditeur. En 1896 il accède au doctorat ès lettres avec une thèse *Organisme et société* accompagnée, comme c'était la règle, par une thèse en latin sur la nature et la méthode de la sociologie. Il y ajoute une thèse de sciences économiques sur « la science et l'art en économie politique » et complètera cette collection (il emploie lui-même ce vocabulaire) par une thèse de sciences naturelles sur « la sexualité dans les naissances françaises » soutenue et publiée en 1912 et qui, en fait, constitue sans doute la première thèse de démographie. En 1897 il passe avec succès le concours de l'agrégation des facultés de droit. Qui dit mieux ?

Homme d'étude et d'études, il est aussi un homme d'action. Il contribue puissamment à institutionnaliser la sociologie par toute une série d'initiatives. Fondateur en janvier 1893 de la *Revue internationale de sociologie*, il en assume la direction jusqu'à sa mort ; la revue, qui publie chaque mois un fascicule de 80 pages lui survivra ; elle dépend aujourd'hui de l'université de Rome. Elle se prolonge à partir de 1896 par une « Bibliothèque sociologique internationale » qui comptera plusieurs dizaines de titres et qui offre au public français la traduction d'œuvres étrangères majeures assorties de préfaces suggestives de René Worms. Cette activité éditoriale reflète aussi les travaux de l'Institut international de sociologie (que René Worms a fondé en 1893 également et dont il est le secrétaire général) qui tient régulièrement des congrès dans les principales capitales européennes et auquel s'associent les grands noms de la sociologie mondiale, tels que Franz Boas, Werner Sombart, Georg Simmel, Max Weber, et, en France Gabriel Tarde, Roger Bastide et Gustave Le Bon, mais que boudent les durkheimiens de stricte obédience. Les activités de l'Institut se poursuivent de nos jours, mais, semble-t-il dans un certain oubli de son fondateur. René Worms anime de surcroît la Société de sociologie de Paris qui, à partir d'octobre 1895, tient chaque mois une séance de discussion à l'Hôtel des Sociétés savantes.

Sa carrière au Conseil d'État (maître des requêtes en 1907, il deviendra conseiller d'État en service ordinaire en 1924), s'accompagne de nombreuses fonctions administratives, voire politiques (il est chef-adjoint de cabinet de Victor Lourties, ministre du Commerce, de l'Industrie, des Postes et Télégraphes de juin 1894 à janvier 1895) va de pair avec des publications juridiques. Elle ne l'empêche pas de multiplier les activités d'enseignement. L'économie politique aux universités de Caen et de Paris, le droit commercial à HEC, la sociologie à la faculté de droit ne suffisent pas à épuiser son ardeur à transmettre ses réflexions ; il assure un cours de sociologie à l'École des hautes études sociales, cette institution privée très représentative du radicalisme alors

florissant ; une année durant (1909-1910), il assure même la suppléance de Bergson dans la chaire de philosophie moderne du Collège de France pour y présenter dix leçons sur « les sociétés humaines, leur nature et leur contenu ».

L'activité de René Worms, l'activisme même, a débouché sur des créations institutionnelles durables et qui survivent à la Première Guerre mondiale, mais sans que s'imposent ses conceptions personnelles. Ses revues et ses collections juxtaposent les orientations, à la différence de *L'Année sociologique*, organe de l'orthodoxie durkheimienne. Son organicisme tire la sociologie vers la biologie, quand certains de ses collaborateurs la rapprochent plutôt de l'histoire, de la psychologie ou de l'anthropologie et quand Durkheim vise expressément la spécificité du social. Assurément cet organicisme se présente sous une forme atténuée dans la grande synthèse en trois volumes *Philosophie des sciences sociales* publiée de 1903 à 1907, mais il domine l'ouvrage de 1910 sur *Les Principes biologiques de l'évolution sociale* construit sur les analogies de la sociologie avec la biologie et centré sur les notions d'hérédité, d'adaptation et de sélection. L'organicisme permet de penser la société comme un tout, mais c'est lorsque le caractère métaphorique de ses expressions sera parfaitement établi qu'il pourra déboucher sur un fonctionnalisme attentif à établir les effets des institutions sur la vie des sociétés. La faiblesse historique de René Worms aura été de s'arc-bouter à un paradigme en voie de péremption.

Son existence privée n'est pas moins étonnante que la diversité de ses activités intellectuelles et publiques. Il a perdu sa mère âgée de 32 ans quand il n'est lui-même âgé que de sept ans. Il consacre l'essentiel de sa vie familiale à s'occuper de son père. Ce n'est qu'après la mort de ce dernier, en 1918, que, presque quinquagénaire, René Worms songe à prendre femme. Il épouse alors la fille du général Heymann qui lui donne deux enfants. Israélite pratiquant, il est très pieux, et reconnu comme un homme de bien, comme un « juste » mais il ne parvient pas à se faire élire au Consistoire central. Ses convictions et ses engagements sont très caractéristiques du patriotisme des juifs originaires de l'est de la France. Il ne semble pas qu'il ait eu à souffrir de l'antisémitisme qui accompagnait l'affaire Dreyfus et qui n'épargna point Durkheim, son rival en sociologie.

On trouve peu de mentions de René Worms dans le bulletin de la Société des Amis de l'École après la Première Guerre mondiale. Le retentissement de ses travaux est d'ailleurs moindre à cette époque, tant s'est imposée, dans l'université française l'école de Durkheim. Catalogué comme organiciste à raison surtout du titre de sa thèse, René Worms est comme enfermé dans un dogme, qui pourtant n'empêche nullement sa sociologie d'intégrer un contenu empirique d'une grande richesse. À cet égard sa « situation » n'est pas très éloignée de celle de Brunetière dont la richesse de vues est occultée par une théorie de l'évolution des genres qui semble assimiler ces êtres de raison que sont les genres littéraires à des êtres vivants et qui coule l'exposé

de leur histoire dans le moule de l'évolutionnisme spencérien. René Worms paye aussi le prix de ce qui peut apparaître comme l'éparpillement et la dispersion de ses activités. Un universalisme qui refuse la spécialisation et l'embrigadement dans une équipe a pour contrepartie le risque d'être marginalisé, si ce n'est l'isolement, en dépit de l'esprit d'entreprise de René Worms et des initiatives par lesquelles il est à l'origine de projets collectifs. Le signataire de la présente notice, qui a lui-même, mais à un niveau bien plus modeste, pratiqué des formes de vagabondage entre vie publique et sacerdoce universitaire ne peut s'empêcher d'éprouver une sympathie fraternelle pour ce grand aîné. Il arrive que l'encyclopédisme soit perçu comme une sorte de dilettantisme, à tort assurément dans ce cas, car si René Worms a pu passer pour un touche-à-tout, c'est en profondeur qu'il touchait aux sujets qu'il abordait. La documentation relative à ses travaux est longtemps restée d'accès difficile ; la famille est disposée à transmettre à la bibliothèque de l'École ce qu'elle en possède actuellement (une correspondance très suggestive montre l'importance des relations que René Worms a entretenues avec le monde lettré de son temps). Il y aurait là une base solide pour la thèse qu'un candidat au doctorat en quête de sujets originaux pourrait entreprendre. Puisse en tout cas cette brève notice suggérer l'intérêt au moins d'une biographie qui montrerait, dans toute son ampleur, l'importance et la richesse d'une œuvre singulièrement méconnue.

NB : Cette notice a été rédigée sur la base d'une documentation rassemblée par Laurent Wetzl (1969 l), que je remercie vivement, les jugements et les éventuelles erreurs relevant de ma responsabilité.

Jean-Thomas NORDMANN (1966 l)

**FOCILLON (Henri), né à Dijon (Côte-d'Or) le 7 septembre 1881, décédé à New Haven (États-Unis) le 3 mars 1943. – Promotion de 1901 l.**

Les conditions de son décès, survenu en 1943 en exil aux États-Unis, où il avait été chargé d'enseignement et vice-président de l'association *France Forever*, peuvent apparaître comme un raccourci de la vie de Henri Focillon qui est, aux côtés d'Émile Mâle, l'un des plus grands historiens de l'art français de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle. Elles résument la vie, faite d'étude et d'engagement, d'un savant qui fut aussi écrivain et militant, ardent défenseur de la République et de la liberté. Le parcours de l'homme est désormais bien connu : quatre colloques et journées d'étude, ainsi que deux expositions – des livres sont encore à venir –, ont souligné son rôle de figure tutélaire de l'histoire de l'art française. Renfermant un hommage quasiment unanime de ses nombreux élèves, ces événements ont souligné l'importance de son rôle pour la discipline et célébré une pensée généreuse, incarnée aussi

bien dans ses cours que dans ses écrits. Ils témoignent du pouvoir de séduction du personnage, renforcé par sa posture durant la Seconde Guerre mondiale, qui en fait une référence contre la barbarie, un modèle d'engagement et de fidélité aux idéaux humanistes et républicains – alors que tant d'intellectuels, dans cette période troublée, parmi lesquels certains de ses proches, comme Jérôme Carcopino (1901 l), choisirent de servir le Régime de Vichy. Refusant la défaite, Henri Focillon s'exprima en effet dès juin 1940 en faveur de la France libre et participa l'année suivante à New York à la fondation de l'École libre des Hautes Études, tout en multipliant les discours appelant à la résistance.

Cette carrière, qui semble à bien des égards exemplaires, n'était cependant pas la véritable vocation de Henri Focillon, né à Dijon en 1881 d'un père graveur d'interprétation, pour lequel il éprouvait une admiration profonde et dont il aurait aimé embrasser la profession. Même si la pratique de la gravure lui était interdite en raison de sa mauvaise vue, il ne renonça qu'assez tard à son souhait de devenir artiste : à la pratique du dessin s'ajoutait en effet chez lui celle de l'écriture – notamment poétique –, encouragée très tôt par les grandes figures de l'entourage paternel, comme Gustave Geffroy ou Maurice Rollinat, auxquelles il demeura fidèle et rendit hommage jusqu'à la fin de sa vie.

Son entrée à l'École normale supérieure en 1901, après des études aux lycées Charlemagne puis Henri-IV à Paris, est d'ailleurs avant tout perçue comme un moyen de continuer à se préparer à cette voie de l'écriture ; il fait alors part à ses amis de son désir de bénéficier de l'enseignement de Bergson (1878 l), Monod ou Brunetière, tout en prenant garde à ne pas devenir « normalien », véritable hantise associée à l'idée d'être, comme il l'écrit, un « demi de l'existence ». En effet, durant ses jeunes années, il affirme à de nombreuses reprises sa volonté farouche de ne pas devenir l'homme d'une discipline, un « demi-homme de lettres, un demi-chercheur », mais bien un acteur accompli du monde intellectuel, capable, à l'image de Georges Clemenceau, de prononcer des discours sur la liberté et d'écrire un livre sur l'histoire de la communauté juive tout en dissertant sur l'art de Claude Monet.

Plusieurs avis de ses professeurs, conservés aux Archives nationales, témoignent de leur reconnaissance, chez le jeune homme, de grandes qualités littéraires, d'un esprit profondément original et d'un véritable don oratoire, qu'il exerce notamment dans le mouvement des Universités Populaires, où il prend une part active, livrant des cours du soir sur les sujets les plus divers, de Karl Marx à Auguste Rodin en passant par Don Quichotte et « l'Idée de Révolution dans une conception de l'histoire ». Henri Focillon, fortement influencé par Lucien Herr (1883 l), s'engage d'ailleurs à cette époque en faveur des idées socialistes et de Jean Jaurès. Cette position, nettement affirmée, le place à l'avant-garde de la société française, mais aussi de la population normalienne, alors largement non-socialiste.

Cet engagement, qui le conduit à multiplier les discours, est pour Focillon parfaitement compatible avec son désir d'écriture, qui lui permet même d'assouvir à l'occasion. À partir de 1903, il publie en effet des articles, essais et comptes rendus dans lesquels les préoccupations politiques tiennent une bonne place, sous-tendant des textes consacrés à des objets qui en sont apparemment éloignés, comme la critique littéraire ou les inscriptions antiques. Dans ses écrits comme dans ses discours, il déploie pour toutes sortes de publics des capacités d'observation très fines, cultivées auprès de son père et de son entourage d'artistes et d'hommes de lettres, servies par une langue riche, capable de saisir et de restituer avec une justesse parfois déconcertante toutes les nuances des objets en apparence les mieux connus ou les plus insignifiants.

En 1905, après un premier échec à l'agrégation, Focillon quitte Normale sup pour devenir professeur de lettres dans différents lycées, à Chaumont, Bourges puis Chartres, tout en continuant à publier et discourir sur les sujets les plus divers ; il débute également une thèse consacrée au graveur Piranèse, qui lui donne l'occasion de deux séjours en Italie – à Rome en 1906-1907, puis à Venise en 1908 –, soutenue en 1918 seulement. Il prépare en même temps l'agrégation de lettres, qu'il obtient finalement en 1906. Parallèlement à ses cours et à ses recherches, il travaille à de nombreuses publications, dont un roman, *Le Demi-dieu*, paru à compte d'auteur en 1908 ; il devient également membre du Conseil national de la SFIO en 1906 et assiste le député Adrien Veber dans sa campagne électorale en Champagne la même année. Toute cette activité, menée avec enthousiasme et générosité, n'est pas sans lui causer une certaine fatigue, teintée d'une amertume et d'une désillusion croissantes au fil des ans ; elle semble perçue comme un semi-échec, malgré une nomination au prix Goncourt en 1908.

Se plaignant des difficultés qu'il éprouve à revenir à Paris, à y obtenir un poste, Focillon accepte une charge de cours à la faculté des lettres de Lyon, ville dans laquelle il est finalement nommé conservateur du Musée des beaux-arts en 1913, avec le soutien d'Édouard Herriot, lui aussi normalien (1891 l), maire de la ville depuis 1905. Ses nouvelles activités le conduisent à réaménager les salles de l'institution – notamment en exposant des moulages alors relégués dans les dépôts – et à effectuer plusieurs acquisitions d'importance, comme la collection de céramiques extrême-orientales de Raphaël Collin ; elles l'amènent à explorer de nouveaux domaines, comme l'art asiatique, au sujet duquel il publie études et ouvrages qui témoignent de son intérêt pour les diverses écoles nationales, plutôt que pour l'art contemporain.

Réformé en raison de sa myopie, il est nommé responsable, durant la Première Guerre mondiale, du Service des Réfugiés, des internés civils et des Alsaciens-Lorrains – où il rencontre Marguerite Castell, qui devient son épouse en 1921. S'impliquant avec énergie dans cette tâche, il collabore activement avec les services de la ville de

Lyon et des volontaires comme le professeur de lycée Roger Pillet, prenant sa part de gestion administrative tout en organisant des visites d'exposition spécialement dédiées aux déplacés. Sa pensée politique s'exprime alors dans le journal socialiste parisien *La France libre*, dans lequel il livre ses pensées sur la guerre, tout en exprimant le refus farouche du bolchévisme et en mettant en avant la célébration d'une France éternelle, terre d'idéal, d'équilibre et de modération, « naturellement » socialiste. Ces textes sont l'occasion de méditations sur les monuments du territoire, l'âme de ses pierres, qui conduisent à la publication, en 1919, du recueil *Les Pierres de France*.

Henri Focillon quitte Lyon pour Paris en 1924, où il est nommé suppléant d'Émile Mâle à la faculté des lettres. Ses cours, consacrés au Moyen Âge, nourrissent des réflexions entamées dès l'ENS sur l'histoire des formes, développées dans des ouvrages comme *L'Art des sculpteurs romans* en 1931, puis *Vie des formes* en 1934, qui l'imposent comme le représentant le plus éminent du courant formaliste en France. Renouvelant profondément l'approche du Moyen Âge, en privilégiant l'étude des monuments dans toutes leurs dimensions à celle de leur plan, issue de la tradition chartiste, il obtient une large reconnaissance universitaire puisqu'il est nommé, en 1933, professeur d'esthétique à la faculté des lettres de Paris. En 1938, il est élu au Collège de France – chaire dont il est radié en 1942 en raison de ses prises de position contre l'armistice.

Durant toute cette période d'enseignement et d'action dans le monde des musées, son engagement social et politique adopte des formes nouvelles ; quittant le militantisme local, Henri Focillon s'implique en effet dans les organismes de coopération internationale et développe des liens étroits avec différents pays comme le Japon ou, plus encore, la Roumanie ; il est ainsi au cœur d'échanges intellectuels et d'organisations de congrès qui constituent des jalons importants dans la constitution d'une histoire de l'art mondialisée. En 1925, il est désigné, avec Paul Valéry, comme représentant de la France à la sous-commission des lettres et des arts de la Société des nations, dont il est nommé membre permanent en 1930. Ces nombreuses sollicitations témoignent de son autorité intellectuelle comme de ses dons de conciliateur.

Ses activités variées n'empêchent pas Focillon de publier des textes appelés à faire date dans l'histoire de sa discipline, dans lesquels s'expriment les qualités de l'écrivain qu'il a renoncé à devenir. Dans chacun de ses livres, le pouvoir de sa langue, transféré dans son langage d'historien de l'art, modèle avec souplesse une pensée à la tonalité poétique, qui préfère toujours l'expression sensible à l'étalage des sources archivistiques – quitte à multiplier les métaphores. Son activité politique et sa pensée sociale se retrouvent également dans son œuvre d'historien de l'art à travers de nombreuses réflexions sur la technique, l'outil et l'artisanat, ainsi que sur son attachement au pouvoir de la main (*Éloge de la main*, 1939). Ses écrits théoriques sont ainsi toujours profondément nourris de l'expérience sensible, d'un regard permanent

sur la technique, conçue comme un outil, mais aussi comme un véritable « milieu » (*Technique et sentiment. Études sur l'art moderne*, 1919). Si le culte de l'artisanat, du clair, du sincère, du modeste traverse cette œuvre, elle est également marquée par l'intérêt envers les artistes « visionnaires » et le refus du déterminisme façon Taine. La liberté du créateur, capable de dépasser les contingences sociales et les frontières, aussi bien spatiales que temporelles, la singularité de l'œuvre d'art, profondément liée à sa matérialité, sont des constantes de ces textes, au ton toujours très personnel, dans lesquels Focillon n'hésite pas à affirmer son refus d'une supposée sécheresse documentaire au profit d'un regard de poète. Une conception organique de l'histoire s'y affirme, qui doit beaucoup à Bergson, ou plus encore, à Renan et Michelet.

Parfois jugée datée, trop marquée par cette tonalité XIX<sup>e</sup> siècle qu'il revendiquait, l'œuvre de Henri Focillon demeure d'une grande justesse dans de nombreuses analyses et descriptions pour l'étude de la sculpture et de l'architecture romanes, domaines auxquels est volontiers associée sa pensée, mais aussi pour d'autres disciplines artistiques, comme l'estampe ; le déploiement dans ses écrits d'une pensée éminemment plastique, qui semble sans cesse en mouvement tout en étant d'une clairvoyance souvent stupéfiante, justifie son influence sur de nombreuses générations d'historiens de l'art, mais aussi, ce qui est plus rare, sur des artistes, comme les peintres Jean Bazaine ou Philip Guston, séduits par sa perception organique des formes et son discours dans lequel technique, pensée et liberté paraissent totalement indissociables.

Pascale CUGY

**GIRAUD (Georges), né à Saint-Étienne<sup>1</sup> (Loire) le 11 juillet 1889, décédé à Bonny-sur-Loire<sup>2</sup> (Loiret) le 16 mars 1943. – Promotion de 1909 s.**

Georges Giraud est un mathématicien dont les contributions fondamentales ont concerné la théorie des équations aux dérivées partielles et la théorie des équations intégrales singulières. L'essentiel des rares informations bibliographiques qui le concernent se trouvent dans la notice nécrologique rédigée par Élie Cartan pour les *Comptes rendus*<sup>3</sup>. En 1909, il entra à l'École normale supérieure, et en 1911 il obtint l'agrégation de sciences mathématiques, avant de commencer sa carrière d'enseignant en 1914 au lycée de Caen. En 1915 il obtint son doctorat en sciences et fut nommé professeur à la faculté de sciences de l'université de Clermont-Ferrand : il y enseigna jusqu'en 1931, lorsque sa santé fragile le contraignit à une retraite prématurée. Au cours de sa vie, il reçut de nombreuses récompenses pour son activité scientifique<sup>4</sup> : l'Académie des sciences lui décerna le prix Gustave-Roux (1922), le prix de la Fondation Hirn (1925 et 1935), le Grand prix des sciences mathématiques (1928), le

prix Houlevigue (1930) et enfin le prix Saintour (1933). En 1935, un de ses articles fut récompensé par les *Annali della Reale Scuola normale superiore di Pisa* et fut publié sous la forme d'un livre<sup>5</sup>. Jacques Hadamard proposa son nom à trois reprises lors des élections des membres de l'Académie des sciences<sup>6</sup>, d'abord les 12 et 26 janvier 1931 et enfin le 14 décembre 1935, où il fut élu membre correspondant de la section de géométrie<sup>7</sup>.

En dehors de sa thèse sur la théorie des fonctions automorphes<sup>8</sup>, marquée par l'influence de son directeur Émile Picard<sup>9</sup>, et d'une monographie sur le même sujet publiée en 1920 dans la fameuse « collection de monographies sur la théorie des fonctions »<sup>10</sup>, Giraud a surtout travaillé dans le domaine des équations aux dérivées partielles. Il a surtout étudié les équations elliptiques aux dérivées partielles de second ordre<sup>11</sup>, une classe d'équations de première importance en physique mathématique, en sciences de l'ingénieur et en géométrie, car leurs solutions décrivent une variété de phénomènes hétérogènes stationnaires comme la température et/ou les champs électriques dans un espace libre ou dans un milieu continu, ou la structure des surfaces d'aires minimales. Dans ses travaux, il utilise largement les fonctions de Levi, et le concept lié d'Hadamard de solution élémentaire, la théorie des équations intégrales de Fredholm, et les itérations de Peano-Picard, quelques-uns des outils d'analyse les plus modernes de son époque<sup>12</sup>. Il a aussi développé une méthode des potentiels pour les équations aux dérivées partielles, dont l'essence consiste à rechercher les solutions d'une équation donnée sous la forme de sommes d'un nombre fini d'intégrales de type potentiel, par analogie avec ce qu'on fait classiquement pour la solution de l'équation de Laplace. Les contributions de Giraud dans ce domaine sont tellement importantes qu'elles sont considérées comme les « résultats les plus généraux et vraiment définitifs » de cette théorie<sup>13</sup>. Mais il ne fut pas seulement habile à mettre en œuvre des outils déjà existants.

Il est unanimement considéré comme l'un des fondateurs et l'un des principaux contributeurs de la théorie des équations singulières multidimensionnelles et des opérateurs intégraux<sup>14</sup> : pour ce type d'intégrales, le noyau, c'est-à-dire la fonction qui définit leur action sur un espace de fonction donné, n'est pas nécessairement intégrable ce qui rend leur analyse subtile et délicate<sup>15</sup>.

Analysons maintenant ses contributions les plus importantes. Dans ses premiers articles, il étudie l'équation générale elliptique non-linéaire<sup>16</sup>, à la suite de l'importante conférence de David Hilbert au deuxième congrès international des mathématiciens à Paris en 1900. Hilbert y soulignait l'importance de certains problèmes mathématiques, et y présentait une liste de problèmes toujours sans solution : celui qui est désormais connu comme le « dix-neuvième problème » consiste à se demander si les solutions à des équations elliptiques du second ordre avec des coefficients analytiques sont toujours analytiques<sup>17</sup>. En dépit de cette formulation apparemment technique,

cela revient simplement à se demander si, dans cette classe d'équations, une fonction solution hérite de l'équation qu'elle résout une structure relativement simple et bien identifiée. Sergeii Bernstein a apporté une première contribution importante à la résolution de ce problème, en démontrant que n'importe quelle solution d'une équation analytique à deux variables indépendantes, admettant une dérivée continue d'ordre trois, est analytique : Giraud a généralisé leurs résultats aux équations avec n'importe quel nombre de variables, faisant ainsi un pas de plus vers la solution générale du problème<sup>18</sup>, découverte plus tard par Ennio De Giorgi<sup>19</sup>.

En ce qui concerne la théorie des équations singulières multidimensionnelles et les opérateurs intégraux, Giraud a été le premier à les étudier sur les variétés de Lyapunov<sup>20</sup>, une classe de surfaces qui inclut les formes les plus communes d'objets lisses que l'on rencontre en science de l'ingénieur et en physique. De plus, il a généralisé à des espaces euclidiens de dimension supérieure le concept fondamental de *symbole d'un opérateur intégral singulier*, introduit auparavant par Solomon Mikhlin pour les variétés à deux dimensions : ce concept révèle la structure algébrique sous-jacente de la théorie et a ainsi posé le premier jalon de ses développements futurs<sup>21</sup>. Cependant, son résultat le plus connu, toujours cité dans les monographies modernes sur le sujet, est probablement la solution complète du cas régulier du problème de la dérivée oblique. Ce problème découle des recherches d'Henri Poincaré sur la théorie des marées : en termes simples, il s'agit de déterminer des fonctions potentielles à partir de la valeur de leur gradient sur une surface donnée et selon une direction déterminée, qui ne doit pas être normale à la surface elle-même. Giraud a complètement résolu ce problème sous l'hypothèse que la direction donnée n'est jamais tangente à la surface donnée<sup>22</sup> : le cas général de ce problème aux limites, entendue dans le sens de Arnol'd, a été résolu par Vladimir Maz'ya en 1972<sup>32</sup>. Pour terminer, notons que les profondes recherches de Giraud et les succès esquissés ici ont été atteints en dépit de sérieux problèmes de santé<sup>24</sup> et qu'à l'instar d'Hadamard, cela soulève l'admiration pour un homme qui a accompli tant de choses dans des conditions si difficiles.

Daniele TAMPIERI

Traduction de l'anglais par Antonin DURAND (2004 l)

#### Notes

1. Istituto dell'Enciclopedia Italiana (2008), « Giraud, Georges », Enciclopedia Treccani (en italien).
2. Élie Cartan (1943), « Notice nécrologique sur Georges Giraud », *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences*, 216 : 516–518, p. 518, and Istituto de l'Enciclopedia Italiana (2008), loc. cit.
3. Cartan (1943), loc. cit.
4. Les prix ont été annoncés dans le *Bulletin of The American Mathematical Society* ainsi que dans les *Comptes rendus* : voir Wikipedia contributors, « Georges Giraud »

- Wikipedia, The Free Encyclopedia*, [http://en.wikipedia.org/w/index.php?title=Georges\\_Giraud&oldid=561163633](http://en.wikipedia.org/w/index.php?title=Georges_Giraud&oldid=561163633) (dernière connexion le 1<sup>er</sup> décembre 2013).
5. G. Ascoli, P. Burgatti, G. Giraud (1936), *Equazioni alle derivate parziali dei tipi ellittico e parabolico* (en italien), Firenze : Sansoni Editore, IV+186.
  6. Florence Greffe (conservateur des Archives, Académie des sciences-Institut de France), communication personnelle (23 juin 2010).
  7. Cartan (1943), loc. cit. p. 518, et Greffe (2010), loc. cit.
  8. Georges Giraud (1916), « *Sur une classe de groupes discontinus de transformations birationnelles quadratiques et sur les fonctions de trois variables indépendantes restant invariables par ces transformations* » Thèse, viii+167, déjà publiée dans les *Annales scientifiques de l'École normale supérieure*, Sér. 3, 32 (1915) : 237-403.
  9. Cartan (1943), loc. cit. p. 516.
  10. Georges Giraud (1920), « *Leçons sur les fonctions automorphes. Fonctions automorphes de variables, fonctions de Poincaré* », Collection de monographies sur la théorie des fonctions. Paris : Gauthier-Villars, p. 123.
  11. Cartan (1943), loc. cit. p. 516.
  12. Cartan (1943), loc. cit. p. 517.
  13. Carlo Miranda (1955), « *Equazioni alle derivate parziali di tipo ellittico* », *Ergebnisse der Mathematik und ihrer Grenzgebiete – Neue Folge* (en italien), Heft 2, Berlin, etc. : Springer Verlag, p. VIII+222, p. 44, and the second edition (1970), « *Partial Differential Equations of Elliptic Type* », *Ergebnisse der Mathematik und ihrer Grenzgebiete – 2 Folge*, Band 2, Berlin, etc. : Springer Verlag, p. XII+370, p. 54. Pour d'autres notes et quelques remarques, voir Vladimir G. Maz'ya (1991), « *Boundary Integral Equations* », in Maz'ya, V. G. ; Nikol'skiĭ, S. M., *Analysis IV, Encyclopaedia of Mathematical Sciences 27*, Berlin, etc. : Springer-Verlag, 127-222, p. 130.
  14. Gaetano Fichera (1994), « *Solomon G. Mikhlin (1908–1990)* », *Atti della Accademia Nazionale dei Lincei, Rendiconti Lincei, Matematica e Applicazioni, Serie XI*, (en italien) 5 (1), p. 49–61 et Francesco G. Tricomi (1967), « *La mia vita di matematico* » Padova : CEDAM, XII+172, p. 21.
  15. Des informations générales sur la théorie des équations singulières multidimensionnelles et sur les opérateurs singuliers intégraux peuvent être trouvées dans les traités de Solomon Mikhlin (1965), « *Multidimensional singular integrals and integral equations* », *International Series of Monographs in Pure and Applied Mathematics 83*, Oxford : Pergamon Press, XII+255, et Solomon G. Mikhlin et Siegfried Prössdorf (1986), *Singular Integral Operators*, Berlin, etc. : Springer Verlag, p. 528, et aussi dans la synthèse de S. Prössdorf (1991), « *Linear Integral Equations* », in Maz'ya, V. G. ; Nikol'skiĭ, S. M., *Analysis IV, Encyclopaedia of Mathematical Sciences 27*, Berlin, etc. : Springer-Verlag, 1-125.
  16. Cartan (1943), loc. cit. p. 516-517, et Miranda (1955), loc. cit. p. 163.
  17. David Hilbert (1900), « *Mathematische Probleme* », *Nachrichten von der Königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, Mathematisch-Physikalische Klasse, (in German), 3 : 253-297, traduit en anglais « *Mathematical Problems* », *Bulletin of the American Mathematical Society*, 8 : 437-479.
  18. Cartan (1943), loc. cit. p. 516-517 Miranda (1955), loc. cit. p. 164 et Miranda (1970), loc. cit. p. 214.

19. Miranda (1970), loc. cit. p. 200.
20. Mikhlin (1965), loc. cit. p. 4-8, Prössdorf (1991), loc. cit. p. 9.
21. Mikhlin (1965), loc. cit. p. 9, Mikhlin and Prössdorf (1986), loc. cit. p. 38 et Prössdorf (1991), loc. cit. p. 102.
22. Boris Paneah (2000), « *The Oblique Derivative Problem. The Poincaré Problem* », *Mathematical Topics* 17, Berlin, etc. : Wiley-VCH, 347, p. 332.
23. Maz'ya (1991), loc. cit. p. 164.
24. Cartan (1943), loc. cit. p. 516 et 518.

**BROSSOLETTE (Pierre), né le 25 juin 1903 à Paris, mort le 22 mars 1944 à Paris.  
– Promotion de 1922 I.**

Exception faite de la mention, dans le bulletin de la Société des Amis de l'École, de plaques commémoratives apposées en divers endroits et d'une évocation de sa personnalité lors de la cérémonie du 11 novembre 2008, la rue d'Ulm a été bien négligente pour célébrer la mémoire de Pierre Brossolette. De tous les normaliens appelés à jouer un rôle dans la Résistance, ce fut pourtant le plus grand, tant par la force et par la lucidité de son engagement que par le courage dont il fit preuve dans les circonstances les plus cruelles. Sans développer comme ils le méritent les divers épisodes d'une geste que plusieurs biographes ont racontés, la présente notice vise à faire ressortir, dans l'héroïque résistant, les traits du normalien, de l'archicube exemplaire.

Pierre Brossolette symbolise parfaitement ce que nous appelons maintenant la méritocratie républicaine. Son grand-père était un paysan. Son père un instituteur passé par l'École normale de Saint-Cloud et devenu inspecteur de l'enseignement primaire, auteur de manuels d'histoire réputés, au-delà de controverses d'époque. Il perd sa mère très jeune et ses sœurs veillent à une éducation marquée d'une certaine austérité. Sa scolarité est très brillante. Les prix d'excellence se succèdent. Tandis que ses sœurs passent l'agrégation, khâgneux à Louis-le-Grand, il est reçu à l'École en 1922, dès sa première tentative, cacique de sa promotion. La première année est pour lui un temps de travail libre car il a déjà obtenu, à l'âge de dix-huit ans, le grade de licencié ès lettres ; auditeur libre à l'École des Chartes, il obtient aussi une licence en droit. Il fait l'admiration de ses condisciples. Retenons par exemple le témoignage de Raymond Schiltz (1922 I), futur proviseur du lycée Louis-le-Grand « Nul ne parcourait les programmes d'un pied plus léger, ne débrouillait en moins de temps les plus confuses questions. Pierre était vraiment l'enfant gâté des Muses. À nous littéraires, il apporta, dans notre première année d'École, la double découverte de Paul Valéry et d'Adrienne Monnier, du cabinet de lecture de la rue de l'Odéon et de l'album de vers anciens. L'actualité se nommait, en ces années-là, Proust, Claudel, Joyce, Rilke, St-John-Perse et déjà le surréalisme. Rien n'échappait à l'attention de Pierre, rien non

plus à son ironie. C'était un esprit français, s'il en fut, toujours un peu en retrait du mystère, merveilleusement clarificateur ». Déjà passionné par la politique, et surtout par les questions internationales, il contribue à la création d'un « groupement universitaire pour la Société des Nations ». L'histoire diplomatique lui fournit le sujet de son mémoire pour l'obtention du diplôme d'études supérieures d'histoire « Washington et les relations des États-Unis avec l'Europe ». Candidat à l'agrégation d'histoire, il n'hésite pas à défier son jury. Le sujet de la leçon qu'il doit présenter à l'oral « Les abbayes carolingiennes au temps de Louis le Pieux » lui semble trop ténu pour être traité sans délayage dans les quarante-cinq minutes prévues. Il annonce que, dans les conditions du concours, il est impossible d'en parler utilement plus de sept minutes. Sa leçon dure exactement sept minutes. Cette audace lui vaut de n'être classé que second, derrière Georges Bidault. Celui-ci a l'élégance de s'excuser de son rang et de répéter qu'il considère Pierre Brossolette comme le véritable premier de sa promotion.

L'année qui suit, c'est le service militaire, à l'issue duquel il épouse Gilberte, étudiante qu'il a connue à la Sorbonne et qui sera sa digne compagne et lui donnera deux enfants. Professeur d'histoire au lycée d'Amiens durant quelques semaines en 1926, Pierre Brossolette plonge dans le journalisme ; s'il écarte la perspective d'une flatteuse collaboration au *Journal des débats* qu'il juge trop conservateur, il multiplie les contributions à des périodiques du centre et de gauche en stakhanoviste de la plume, écrivant parfois plusieurs articles d'affilée dans la même journée pour différents journaux. Partisan résolu des vues de Briand sur la sécurité collective, il soutient les projets d'Union européenne et réfute les illusions du souverainisme. Il sert de « nègre » à plusieurs personnalités, écrivant des livres signés par d'autres et devient chef de cabinet d'un ministre modéré, tout en étant lui-même membre du Parti radical, puis du Parti socialiste SFIO. Il prend une part importante à la création, en 1932, de l'hebdomadaire *Marianne*. Candidat malheureux dans l'Aube aux élections cantonales, puis aux législatives de 1936, il collabore à la rédaction du *Populaire*, organe du parti socialiste. En 1936, il se voit confier par Léon Blum dont il est devenu proche, l'éditorial quotidien du journal sur les questions extérieures, ainsi que, chaque jour une chronique de sept minutes (comme pour sa leçon d'agrégation !) à Radio-PTT sur les mêmes sujets. Ces responsabilités font de lui une sorte de porte-parole officieux du Front populaire. La lutte contre les régimes dictatoriaux devient, à ses yeux, une priorité vitale, tant il épouse le grand retournement qui, durant l'année 1938, conduit des pacifistes de naguère à prôner désormais une volonté de résistance à la menace totalitaire. Son hostilité résolue aux accords de Munich lui vaut d'être privé de sa tribune radiophonique. Pour faire vivre sa famille, il élargit son activité écrite : de même, durant l'année scolaire 1941-1942, il donne des cours de haut niveau au Collège Sévigné. Cette dualité du journalisme et de l'enseignement correspond à celle des deux personnages que, dans les *Hommes de bonne volonté*, Jules Romains érige en

symboles du normalien : Pierre Brossolette est à la fois Jerphanion, le professeur saisi par le démon de la politique et Jallez, le journaliste et homme de lettres happé par la vie littéraire.

Mobilisé en 1939 comme officier de réserve, Pierre Brossolette montre beaucoup de bravoure en mai et en juin 1940 et reçoit la croix de guerre. Rendu à la vie civile, il rejoint le réseau du Musée de l'Homme, premier réseau organisé de résistance, dont il rédige les publications. Puis il entre en contact avec le colonel Rémy, organisateur de la Confrérie Notre-Dame, qui lui confie la responsabilité de la presse et de la propagande. La qualité de ses rapports sur l'état de l'opinion publique et sur la situation des forces politiques attire l'attention des services de la France libre qui décident de le faire venir à Londres. Il y multiplie les formes d'action : articles, conférences et interventions à la BBC étayant le procès de Vichy et de la collaboration d'appels à l'union derrière de Gaulle et de propositions de reconstruction pour un après-guerre différent. Parallèlement à ce travail d'information et de propagande, il effectue plusieurs missions clandestines en France et, durant l'hiver 1943, il se consacre à la coordination politique des mouvements de résistance de la zone Nord. C'est alors qu'il entre en conflit avec Jean Moulin à propos du rôle des partis : Moulin veut les faire entrer en tant qu'institutions au sein des organes de la résistance tandis que Brossolette souhaite une unification plus poussée. Cette divergence, que les biographes de Jean Moulin accentueront volontiers, va de pair avec des tempéraments très différents : au préfet soucieux de gestion administrative que Moulin ne cesse d'être s'oppose un Brossolette intellectuel visionnaire et souvent lyrique.

C'est à son talent littéraire que Brossolette doit une part du prestige et de l'ascendant qu'il exerce sur la France libre. Ses interventions à la BBC sont des modèles d'éloquence radiophonique, adaptant les ressources de la rhétorique classique à la nécessité de formes brèves et incisives. Le 22 septembre 1942, il prononce la plus fameuse de ces allocutions : appelant au rassemblement, anticipant dans une vision singulièrement prémonitoire d'un Paris libéré la descente triomphale des Champs-Élysées, maniant en virtuose l'art de l'accumulation, des parallélismes et du crescendo, il conclut en exaltant les simples soldats de l'armée des ombres, les « soutiers de la gloire » dans une envolée particulièrement inspirée, sorte de version déclamée du Chant des partisans. L'éloquence se met au service de l'analyse lorsque la fidélité de Brossolette au général de Gaulle, si elle est résolue, n'a rien d'inconditionnel ; elle n'anesthésie jamais l'esprit critique. À preuve l'inoubliable « lettre au Général de Gaulle » du 2 novembre 1942 : avec déférence, Pierre Brossolette déplore la solitude hautaine dans laquelle le refus du débat et le mépris de la contradiction enferment le Général, trop attentif aux flatteurs et aux courtisans. Texte fondateur de toute psychologie du chef de la France libre, cette lettre ne décrit pas seulement un caractère ; elle anticipe bien des comportements futurs du Général dont elle fournit, par

avance, des éléments d'interprétation. Le destinataire de cette humble remontrance ne pouvait l'agréer, fût-elle formulée en termes mesurés. De là sans doute la désinvolture (« Si vous tenez absolument à aller au casse-pipe, allez-y » dit-il) avec laquelle de Gaulle autorise Pierre Brossolette à revenir en France occupée pour une nouvelle mission de liaison. Celle-ci sera fatale. Arrêté en Bretagne dans un contrôle de routine le 3 février 1944, Pierre Brossolette est identifié un mois plus tard. Transféré à Paris, il est torturé plusieurs jours durant. Le 22 mars, dans un sacrifice sublime, il se jette par la fenêtre pour ne pas prendre le risque de finir par céder à de nouvelles tortures et meurt de ses blessures dans la soirée, sans avoir parlé.

Eût-il survécu, son rôle dans la France de l'après-guerre aurait sans doute été de premier plan. À la Libération il est célébré comme une figure majeure de la Résistance. Dans les années soixante le culte gaulliste de Jean Moulin entraîne une éclipse partielle de la gloire de Pierre Brossolette, mais les travaux de nouvelles générations de chercheurs ont, pour une part, corrigé ce déséquilibre et remis en lumière l'éblouissante personnalité d'un héros qui a écrit, avec sa plume et avec son sang, les plus belles pages de l'épopée de la Résistance.

Jean-Thomas NORDMANN (1966 I)

**BOUVIER (Robert), né à Paris le 22 avril 1912, décédé à Paris le 14 août 2012. – Promotion de 1931 I.**



Reconnu en 1935 pupille de la Nation – son père, engagé pour quatre ans dans l'armée, puis employé de banque, ayant été tué dès octobre 1914 sur le front du Nord – Robert Bouvier avait été élevé par sa mère, aidée de sa propre mère. Employée de commerce, elle devint agent de bureau à la préfecture de Paris et se remaria à la fin de la guerre avec un petit industriel parisien. À sept ans, Robert Bouvier put accéder aux classes primaires payantes du lycée Voltaire grâce à une bourse. À 17 ans, très bon élève, en hypokhâgne à Louis-le-Grand, il rédige un « discours latin » (4 pages de... 31 × 21 cm) que le professeur juge « excellent à tous égards ». L'année suivante, c'est à lui qu'il revient de composer et de lire les vœux de nouvel an de la khâgne au maître principal.

Reçu à l'École en carré, il est alors passionné par le Mouvement coopératif tel que le prônent, dans *L'Arc-en-ciel*, *Bulletin de l'Office central de la coopération à l'école*, *Section des boursiers*, Célestin Bouglé, le directeur adjoint de l'ENS, et parmi d'autres à sa suite les normaliens Louis Girard (1931 I.) et René Maillard (1930 I.). Bouvier

va succéder à ce dernier comme président national de la Section des Jeunesses corporatistes et secrétaire du Groupe d'études socialistes de l'École. Il poursuit encore une scolarité sans problème, la licence ès lettres en 1932, le Diplôme d'études supérieures en 1933, obtenant aussi cette année-là, comme la plupart de ses camarades, le Brevet de préparation militaire Infanterie.

L'année 1934 est celle de l'inflexion décisive. Bouvier est de plus en plus conscient du danger fasciste dans le monde, et du péril en France pour la République – c'est le 6 février que des factieux, manipulant des désespérés de la crise, ont tenté de s'emparer du Palais Bourbon. Entre les deux courants de la Coopération française, celui qui tient que l'organisation coopérative suffit pour libérer de l'économie capitaliste et celui pour qui il faut combattre le capitalisme aussi dans l'arène politique, il opte pour le second, qu'il contribuera largement à faire triompher en avril au Congrès de Beauvais des Jeunesses corporatistes, par 4/5 des voix. Avec son cothurne Philippe Malrieu, il participe, inspiré par deux scientifiques communistes de la promotion 1931, Jean Daudin et Pierre André Lussiaa-Berdou, à l'animation d'un très large Comité antifasciste de l'École. Désormais gagné au marxisme et partisan du Mouvement Amsterdam-Pleyel contre la guerre, il démissionne des Jeunesses socialistes pour rejoindre les Jeunesses communistes. Il effectuera début octobre un voyage en URSS. Désormais, sa carrière universitaire n'est plus l'essentiel : il s'emploie à préparer non plus l'agrégation, à laquelle il échouera fort logiquement en cet été 1934, mais le Front populaire.

Il part alors pour dix mois à l'École militaire d'infanterie de Saint-Maixent. Il trouvera dans sa section ses camarades de promotion René Billères, Claude Cuénot, Henri Passeron, Georges Pompidou et Pierre Pouget. En décembre, il est sous-lieutenant de réserve. Il sera promu lieutenant en 1937.

À la rentrée 1935, il est professeur licencié au collège de Nogent-le-Rotrou. En décembre il épousera à Paris, rue des Feuillantines, Marthe Jacob, la fille d'une secrétaire comptable et d'un professeur de piano, qui sera pour lui une précieuse collaboratrice. Dernier titulaire arrivé au collège, il prononce en fin d'année scolaire le discours de distribution des prix (18 pages, toujours 31 x 21 cm). Parce qu'il adhère au parti communiste, parce qu'il est un militant syndical et politique très en vue, comme en attestera le *Dictionnaire du mouvement social et du mouvement politique Maitron*, il fait alors l'expérience directe de l'ignominie raciste : son collègue Jean Héritier - qui sous l'Occupation professera, à l'Institut d'études juives de Paris, un cours sur « la peste juive depuis l'Antiquité » - répand le bruit que les époux Bouvier sont « d'origine juive, liés au gouvernement soviétique et appointés par un parti ou une puissance étrangère » – avant d'être obligé, après entretien « en présence de Monsieur le Principal », à « en exprimer publiquement » des « excuses sincères ».

En octobre 1938, il est nommé au lycée de Beauvais.

La guerre éclate. Tout juste sorti de convalescence après une hospitalisation pour sciatique invalidante, Bouvier va connaître, à partir de juin 1940, l'ordinaire du sort réservé à quelque 1 500 000 soldats français. Chargé de former, près de Triel, un corps franc pour défendre un PC évanescent, après une brève incursion sur le champ de bataille il se trouve emporté dans la débâcle et l'exode à la tête d'une centaine d'hommes récupérés chemin faisant. Finalement il est fait prisonnier près de Gallardon, ayant réussi de justesse à enterrer en pièces détachées son fusil mitrailleur. Et c'est l'internement en Allemagne, cinq ans.

A l'Oflag VIII F, il saura se conduire en patriote intransigeant. Ne réussissant pas à s'évader, il crée en 1941 le groupe clandestin de résistance Liberté, pour contrer le colonel Deverre. Doyen imposé au camp, celui-ci, qui a fondé et préside un Cercle d'études de la révolution nationale et sera promu par le gouvernement de Vichy général de brigade puis de division, exalte la coopération franco-allemande et invite les prisonniers à demander à travailler en Allemagne. Il exulte à l'invasion de l'URSS par la Wehrmacht, il presse les officiers d'active de s'engager pour aller défendre, en 1941 la Syrie contre les Anglais, en 1943 l'Afrique du Nord contre les Américains et salue d'un « cinquante salauds de moins ! » l'exécution des martyrs de Chateaubriant-Voves. Bouvier, qui s'emploie à unir le maximum de prisonniers dans la lutte, ne cesse d'engranger des résultats : ce qui lui vaudra d'être transféré par mesure disciplinaire successivement aux Oflags 10 et II B, puis envoyé, menottes aux poings, à l'Oflag de représailles X C de Lübeck, dont il appréciera les cachots ; mais ce qui lui vaudra aussi d'obtenir en 1946, pour avoir « maintenu plusieurs centaines d'officiers dans la voie du devoir », la Croix de guerre avec palme et, avec la Médaille de la Résistance, la Légion d'honneur.

Libéré le 2 mai, rentré en France puis démobilisé le 12 juin 1945, il animera jusqu'en 1947, 10, rue des Feuillantines, une Association pour la défense de l'honneur des cadres de l'armée anciens prisonniers de guerre. Bénéficiant dans l'éducation nationale du congé d'études accordé aux prisonniers de guerre (PG) rapatriés, vite transformé en congé pour convenances personnelles, il travaille à l'Union française d'information créée par le parti communiste, puis comme rédacteur en chef de l'hebdomadaire du parti, *France nouvelle*. Mais, promu capitaine de réserve en 1951, il s'est découvert une véritable vocation : œuvrer pour la démocratisation de l'armée française.

Il est nommé à la rentrée de 1951 au lycée Jules-Ferry de Versailles. En 1952, il est professeur certifié à Paris au collège Paul-Bert et en 1953 au lycée Jean-Baptiste-Say. Il reste jusqu'à sa retraite en 1971 un professeur consciencieux et d'un bon contact avec ses élèves. Il ne refuse pas, en 1954 de prendre un congé de deux ans pour aller remplacer, comme correspondant du journal *L'Humanité* à Moscou, le philosophe

Garaudy, ni à l'occasion de se sacrifier dans les batailles électorales du XVI<sup>e</sup> arrondissement de Paris

Mais la question militaire va être désormais la grande affaire de sa longue vie.

Dès 1936, il avait adhéré à la Fédération des officiers de réserve républicains (FORR), fondée en 1934 par des officiers socialistes ou radicaux, pour beaucoup francs-maçons, se proclamant « fidèlement attachés aux institutions républicaines et fermement décidés à les défendre », tandis qu'une Union nationale des officiers de réserve laissait sans réagir participer nombre de ses adhérents à l'émeute du 6 février 1934. Lors du coup de force d'Alger en juin 1958, ce sera cette même Union nationale qui appellera à la « lutte psychologique contre le communisme international ». La FORR à la Libération est à son apogée, regroupant, avec la plupart des cadres issus des FFL et des FFI, les vétérans de son combat antifasciste d'avant-guerre : tel que Favre, le capitaine des gardes républicains (devenu colonel) qui le 6 février 1934 défendait le pont de la Concorde et que les émeutiers n'étaient pas parvenus à jeter dans la Seine. Elle bénéficie de la revue de la Confédération nationale des réserves, *L'Armée française*, au Comité d'honneur de laquelle entrent par exemple, en avril 1947, le 7, les généraux Juin et Marcel Dassault, le 17, le commissaire de la République honoraire Raymond Aubrac et Pierre Villon, ancien président de la Commission militaire du Conseil national de la Résistance.

À partir de 1946 et jusqu'en 1988, Robert Bouvier, successivement secrétaire général, vice-président et président, sera la cheville ouvrière de la fédération, où il continuera de déployer une activité multiforme et enthousiaste jusqu'au milieu des années 2000 quand viendra le frapper le décès de son épouse. La lutte y sera vite difficile. Certes, l'attaque du Congrès de 1952 à Paris par un groupe marchant militairement au sifflet et aux cris de « En avant ceux de Corée », fracassant à coups de matraque le mobilier de la Salle des sociétés savantes, est finalement repoussée par les congressistes, qui font le coup de poing, généraux en tête. La FORR obtiendra même des condamnations symboliques pour trois de ses agresseurs, avec des dommages et intérêts pour ses blessés. Mais le choix, fait par les dirigeants français, du camp « atlantique », puis la progressive disparition, une fois conquises les indépendances des colonies, de l'armée de conscription avec ses réserves, lui porteront un coup fatal.

Robert Bouvier n'aura jamais désarmé. Continuant à étudier, plume à la main, toute littérature militaire, il reste fidèle aux analyses de Jean Jaurès, apôtre d'une armée française défensive imbriquée dans la nation, et de l'ancien chef d'état-major général des FFI Malleret-Joinville, démystificateur de la « guerre psychologique ». Et il poursuit une collaboration tant avec la Commission de défense nationale du parti communiste qu'avec les autorités de formation et de perfectionnement des réserves.

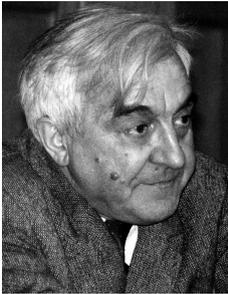
Son journal intime du camp de prisonniers – ironiquement, seul lieu de résidence où il ait eu assez de temps « libre » pour la réflexion désintéressée – témoigne d'un

sens littéraire et philosophique très ouvert. Il aurait sans doute pu devenir lui aussi un intellectuel reconnu.

Il a choisi de rester modeste soldat au service de son idéal.

René SAZERAT (1947 l)

**MALDINEY (Henri), né à Meursault (Côte-d'Or) le 4 août 1912, décédé à Montverdu (Loire) le 6 décembre 2013. – Promotion de 1933 l.**



*Nous reproduisons ci-après l'article paru dans Le Progrès de Lyon, le 11 décembre 2013, à l'initiative de l'Association internationale Henri-Maldiney et avec l'accord de son secrétaire général.*

À plus de cent un ans, Henri Maldiney vient de mourir. C'est une longue vie de travail acharné qui se termine : celui de la pensée.

Né à Meursault, élevé en Franche-Comté, ancien élève du lycée du Parc à Lyon, de l'ENS-Ulm, agrégé de philosophie, il a commencé à enseigner brièvement à Briançon.

La guerre au Chemin des Dames, la captivité en Oflag l'ont marqué. À la Libération, il choisit d'aller enseigner à Gand (Belgique) ; c'est là qu'il rencontre Elsa, artiste peintre, qui deviendra sa femme.

Puis il revient à Lyon où pendant de longues années il marque par la force de sa parole des générations d'étudiants et d'auditeurs en philosophie et en psychologie.

Influencé entre autres par Husserl, Martin Heidegger, Binswanger, il est un des représentants de la phénoménologie, courant philosophique qui se concentre sur l'étude des phénomènes de l'expérience vécue et des contenus de conscience. Ses champs de réflexion concernent la maladie mentale, l'art, la psychiatrie et, bien sûr, la philosophie.

Spécialiste d'esthétique, ami des peintres (Jean Bazaine et Pierre Tal Coat), des poètes (Francis Ponge et André du Bouchet), il a tardivement publié avec le concours de ses anciens élèves des essais dont l'importance majeure a progressivement été reconnue, même hors de nos frontières.

Les actes des colloques qui se sont tenus à l'occasion de son centenaire sont en voie de parution. Le premier a pour titre *Une singulière présence*. Jusque dans l'absence, la pensée de Henri Maldiney continuera à nous susciter.

Le site <http://www.henri.maldiney.org> récemment ouvert par l'Association internationale Henri-Maldiney permet à chacun de mieux s'orienter face à une œuvre d'une rare densité.

Au moment de sa disparition, nombreux sont ceux qui mesurent leur dette à l'égard de celui qui fut un maître.

**BAUCOMONT (Éliane, épouse ARVEILLER), née à Garches (Seine-et-Oise) le 21 septembre 1916, décédée à Paris le 11 février 2013. – Promotion de 1935 L.**



Éliane Baucomont est née « dans l'unique chambre d'un petit logement, tout en haut de l'école communale de garçons » où son père, alors « aux armées », était instituteur. Sa mère était elle-même institutrice.

Du côté maternel comme paternel, ses ascendants provenaient de la France rurale du XIX<sup>e</sup> siècle. Ses grands-parents paternels étaient issus d'une longue lignée de paysans nivernais. L'un de ses arrière-grands-pères était cocher, alors que son épouse filait le chanvre et le lin des champs familiaux. Le grand-père paternel et son épouse quittèrent leur Nivernais natal pour se fixer à Magny-en-Vexin ; le grand-père avait été affecté par la Mairie au service des eaux et à la surveillance de la roue métallique sur l'Aubette ; la grand-mère apportait au ménage un complément de ressources en lavant le linge de quelques familles aisées. C'est à Magny que le jeune Jean Baucomont (père d'Éliane) passa le certificat d'études et que « son excellent maître » l'aida à préparer l'entrée à l'École normale d'instituteurs.

Du côté maternel, les ancêtres sont aussi des paysans ; plus aisés que les précédents, ils possèdent des terres dans la boucle de la Seine, aux environs de La Roche-Guyon. La grand-mère d'Éliane, Armandine Guerbois, épousa Casimir Sestier originaire de Meysse-en-Ardèche. Le père de Casimir, ayant perdu son emploi dans une magnanerie, s'était vu offrir à La Roche-Guyon la fonction de gardien du pont suspendu à péage, pont qu'empruntait Claude Monet quand il se rendait en voiture à cheval à Lavacourt où il installait son chevalet, face à Vétheuil. La jeune Éliane aura l'occasion de le rencontrer en ces lieux. Ces grands-parents maternels ont tenu un temps à La Roche un commerce qui associait épicerie, mercerie, librairie, comptoir de zinc, bureau de tabac.

Bien qu'ils fussent d'un milieu modeste, la jeune Éliane percevait chez ses quatre grands-parents, qu'elle aimait bien, une distinction naturelle et un désir de bien parler ; le grand-père nivernais s'efforçait d'imiter le langage de son ancien patron, un aristocrate ; l'Ardéchois pratiquait l'imparfait du subjonctif ; ils n'accueillaient dans leur vocabulaire aucun mot grossier. Quant aux parents d'Éliane, leur statut d'instituteurs leur conférait un certain prestige ; d'autant que, de l'enseignement de la langue française à celui de la gymnastique, et, pour la mère, de la musique et de la couture, ils avaient une compétence universelle. Leur fille, bavarde comme son père, participait largement à leurs conversations au cours des repas. Chacun d'eux ayant appris une langue étrangère, s'amusait à parler anglais ou allemand et la jeune

Eliane prenait goût à l'acquisition d'un vocabulaire étranger. Le père, grand lecteur, pratiquait aussi la botanique, la peinture, la sculpture. Cet environnement familial a joué un rôle essentiel dans l'enfance et l'adolescence du futur professeur ; ses ancêtres avaient aimé leurs maîtres et l'école, même s'ils avaient dû la quitter tôt ; ils lui ont transmis le goût du travail, le goût des livres, le goût d'apprendre.

C'est dans le petit appartement de l'école communale de garçons de Garches que s'est déroulée la vie d'Éliane Baucumont pendant dix-neuf ans, jusqu'à son entrée à Sèvres. Pendant quelques années, elle fut élève à l'école des filles. L'enseignement dispensé avait pour but la préparation au « Certificat » mais elle ne put le passer, « étant trop jeune pour y être présentée ». Elle ne perdait rien pour attendre ! En dépit des trente-cinq heures de cours hebdomadaires auxquelles s'ajoutait le travail personnel, de la stricte discipline imposée et de vacances moins fréquentes et plus courtes qu'aujourd'hui, elle affirmait ne pas être écrasée de travail mais disposer d'un temps suffisant pour la détente et le jeu. Elle a gardé de son école et de ses maîtres, exigeants mais compétents et dévoués, un souvenir ému : « Je m'attendris sur mon école à laquelle je dois... beaucoup, sinon tout ».

Les périodes de vacances la ramenaient auprès de ses grands-parents, à Magny-en-Vexin ou, surtout, à La Roche-Guyon ; ses parents avaient acquis leur propre maison dans ce village installé entre les blanches falaises de craie à silex et les bords de la Seine, dominé par un vieux donjon en ruines sous lequel s'élevait un château médiéval. La Roche-Guyon lui semblait « le village-type, le village idéal. Quand nous arrivions, j'éprouvais une impression très vive qui ressemblait à une émotion poétique ». C'était alors les temps des promenades dans les bois ou le long de la Seine, et, selon les saisons, la cueillette des cerises, le gaulage des noix dans les îles du méandre où l'on se rendait en barque, le ramassage des morilles au chant du coucou.

Ce fut ensuite le lycée, à Saint-Cloud, puis à Versailles. L'emploi du temps s'alourdit, d'autant que l'apprentissage des langues anciennes lui demanda un effort particulier : alors qu'elle abordait le cycle secondaire, ces langues encore peu ou point enseignées dans les lycées de jeunes filles devinrent obligatoires pour l'entrée à Sèvres, puis pour l'agrégation. Elle rattrapa vite le retard en latin, commencé en cinquième seulement, et passa le baccalauréat avec des mathématiques, matière où elle réussissait bien. Pour le grec, où elle ne disposait que de quelques rudiments, appris « pour s'amuser », elle dut s'atteler en hypokhâgne à un travail intensif pour atteindre le niveau requis.

Travaillant vite, voyant du temps devant elle, car plus jeune que ses camarades, passionnée par les découvertes que lui apportaient le français et la philosophie, elle ignorait l'angoisse et supportait allègrement cinquante heures de travail hebdomadaire ; elle s'offrit même le luxe de passer et de réussir du premier coup le permis de conduire pendant son année de khâgne. Elle passa le concours sans appréhension et fut admise « à presque 19 ans » en 1935, heureuse d'acquiescer son indépendance finan-

cière et avec le sentiment d'entrer dans le monde des adultes. Elle-même tira la leçon de cette belle performance où se conjuguèrent la passion de l'étude, le courage et la maîtrise de soi : « Si l'on aime ce que l'on fait, si l'on sait laisser de côté l'accessoire pour ne garder que l'essentiel, les années d'études sont des années irremplaçables, des années heureuses ».

Ces années lycéennes furent aussi pour Éliane Baucomont celles de la découverte de la Savoie, lorsqu'en 1928, son père, qui avait préparé le concours d'inspecteur des écoles primaires fut nommé à Albertville, où elle passa souvent ses vacances. Elle éprouva pour cette région « une sorte de coup de foudre » : « C'est en Savoie, disait-elle, que j'ai ressenti le plus fortement les émotions poétiques où se mêlaient la beauté des sites, la solitude, le goût de l'effort et le respect des forces naturelles ». Il lui arriva d'accompagner son père lors de ses tournées d'inspection dans des villages isolés, enneigés jusqu'à Pâques, après deux heures de marche par des sentiers ardues. Elle découvrit le ski sans les éléments du confort actuel. Ces randonnées, parfois périlleuses, forgèrent son endurance, un atout précieux pour qui veut briguer les concours. Les soirées à l'auberge au coin du feu, avaient aussi leur charme : comme celle où son père lui fit rencontrer à Saint-Nicolas-la-Chapelle, dans le Val-de-l'Arly, le grand spécialiste des Alpes, Raoul Blanchard ; ses théories sur les nappes de charriage, les massifs centraux cristallins... la passionnèrent, aiguisant un penchant déjà affirmé pour la géographie.

Après cette période heureuse de l'entre-deux-guerres, survint la tourmente du second conflit mondial. Éliane Baucomont abordait la préparation de l'agrégation au moment où les services administratifs étaient désorganisés dans une France coupée en deux par la ligne de démarcation. En 1941, elle est nommée professeur à Gap, puis passe le concours en novembre-décembre 1941, à Aix-en-Provence, dans les conditions imposées par la guerre : transports hasardeux, carences alimentaires, locaux mal chauffés. Elle reçut cependant une aide lors de l'épreuve orale de latin, sous la forme d'un thermos de café, donné par l'intendante du lycée. Ce breuvage inattendu stimula sa réflexion ; sa leçon sur « Amphitryon » de Plaute intéressa le jury et obtint une bonne note ; le succès s'ensuivit. En janvier 1942, la nouvelle agrégée fut nommée au lycée de Chambéry. En 1943, elle enseigne à Orléans où on lui confie déjà des stagiaires. Elle y vécut le bombardement du 23 mai 1944 au petit matin, qui fit de nombreuses victimes. Cette période orléanaise lui demanda tout son sang-froid et son énergie pour assurer son service au lycée, tout en faisant face aux pénuries diverses, aux dangers des déplacements afin de garder le contact avec sa famille du Vexin.

Après la guerre, elle enseigne au lycée de Saint-Germain-en-Laye, puis vers 1946-1947 elle est nommée au lycée de jeunes filles de Versailles (aujourd'hui lycée La Bruyère) où elle termina sa carrière avec l'enseignement du latin en classes préparatoires. C'est là que j'ai eu la chance de la rencontrer et d'être son élève en première

et en terminale. Pour les générations d'élèves qui ont eu le privilège de bénéficier de son enseignement, elle fut un professeur exigeant ; elle nous formait à la ponctualité, à la rigueur, au sens de la responsabilité personnelle : elle transmettait en fait ce qu'elle avait reçu. Mais nous savions qu'elle exigeait aussi beaucoup d'elle-même, ce qui entraînait notre estime. Son ouverture d'esprit, ses dons pédagogiques, l'intérêt qu'elle savait tirer de tout sujet abordé, faisaient des cours de littérature française ou de langues anciennes des heures toniques, enrichissantes, privilégiées de la semaine. D'où le vœu unanime exprimé par la classe de première de la retrouver en terminale, ce qui nous fut accordé. Personnellement, je lui dois beaucoup ; elle a vite décelé au cours de latin mon intérêt particulier pour l'histoire et m'a confortée dans mon désir de poursuivre dans cette voie jusqu'à l'agrégation. Nous nous sommes retrouvées à l'Association des anciens élèves du lycée La Bruyère et nos relations sont devenues amicales.

Entre-temps, son père, remarié tardivement, lui donna une jeune sœur pour laquelle elle eut beaucoup d'affection, ce qui fut réciproque. Au début des années soixante, elle a épousé un collègue agrégé des lettres, ancien élève de l'ENS de Saint-Cloud, devenu veuf, père de deux enfants brillants, déjà adultes. Elle eut à cœur d'adopter cette nouvelle famille, avec laquelle elle partageait les mêmes intérêts. Les petits-enfants de son mari, qu'elle considérait comme siens, lui apportèrent beaucoup de joies.

Ayant terminé sa carrière en 1977, Éliane Arveiller a continué à voyager avec son mari, à pratiquer le jardinage dans la propriété acquise à Clachaloz, à quelques kilomètres en aval de La Roche-Guyon. Elle a trouvé aussi une heureuse diversion dans l'écriture : souvenirs d'enfance et d'adolescence dans « Mémoires à deux voix », avec la participation de son mari, il s'agit d'un témoignage précieux sur un monde révolu, destiné à leurs petits-enfants ; il concerne tous les aspects de la vie rurale dans le Vexin et en Savoie durant l'entre-deux-guerres : logement, métiers, vie sociale, mentalités, fêtes et distractions jusqu'au goudronnage des routes savoyardes et à l'arrivée des premiers campeurs. D'autres recueils : « Montagnes de jadis », « Marché noir et Occupation », offrent des témoignages de même ordre. Elle composa aussi des poèmes à la suite d'une promenade, d'une méditation sur le grand âge qui vient, à l'occasion de la naissance de chaque petit ou arrière-petit-enfant : « Au gré du vent, au fil du temps », « Rêverie du crépuscule »... Ses amis recevaient avec joie ces recueils où s'exprimaient son souci des autres, son amour de la nature, sa sensibilité, son humour ; sa foi aussi, qui s'était affirmée à la suite d'intuitions perçues à six et onze ans.

Ses dernières années, après le décès de son mari en 1993, furent assombries par la perte progressive de sa capacité visuelle, puis par des problèmes cardiaques. Elle y fit face avec sérénité et ne se plaignit jamais, allant même jusqu'à évoquer un séjour

à l'hôpital Georges-Pompidou dans un poème humoristique intitulé « Croisière pompidolienne » ; il lui valut un franc succès. Jusqu'au dernier jour, elle a conservé la belle intelligence et l'énergie qu'on lui connaissait. Hospitalisée à Sainte-Perrine, près de l'église d'Auteuil à Paris, où je l'ai revue une fois encore, elle espérait toujours pouvoir rentrer chez elle. Elle a passé un dernier dimanche dans l'affectueuse compagnie de sa sœur ; la nuit venue, elle s'est définitivement endormie dans la douceur : une mort qu'elle méritait.

Elle fut une femme de courage, une femme de cœur, une femme d'esprit.

Monique ANTONIOTTI

**SERRUQUES (Jean Charles), né le 3 septembre 1914 à Saint-Étienne-de-Fougères (Lot-et-Garonne), décédé le 14 septembre 2009 à Paris. – Promotion de 1935 s.**

Issu d'une famille protestante, Jean Charles Serruques était le fils d'un instituteur et d'une directrice d'école du Lot-et-Garonne. Il entra en 5<sup>e</sup> au collège de Villeneuve-sur-Lot après avoir fait un an de latin avec sa grand-mère. Il fit ses classes préparatoires au lycée Montaigne à Bordeaux et intégra l'École normale supérieure de la rue d'Ulm en 1935.

En 1938, après l'agrégation, il partit à Metz pour son service militaire. Le 24 décembre 1938, il épousait Jacqueline Dublau.

À la fin de son service, de septembre 1939 à juillet 1940, il fut mobilisé comme instructeur dans la DCA à Toulouse, puis dans le sud de la France. Il y effectua plusieurs études.

Ensuite il fut affecté en tant que professeur de mathématiques supérieures au Prytanée militaire de Valence en décembre 1940, puis à celui de La Flèche, de 1943 à septembre 1954. Ses deux fils sont nés à La Flèche.

Il fut nommé professeur de classe préparatoire en mathématiques spéciales au lycée Saint-Louis de Paris en 1954 – classe qui préparait également à l'École navale – puis au lycée Louis-le-Grand à Paris en 1970.

Il prit sa retraite en 1979 à Paris.

Jean Charles Serruques fut un grand sportif. Passionné de tennis, il a été classé en troisième série de nombreuses années et il poursuivit le tennis en amateur jusqu'à 80 ans.

**FERRIER DU CHÂTELET (Gilles de),** né à Saint-Loubert, Grignols (Gironde) le 1<sup>er</sup> mars 1915, décédé à Montreuil-aux-Lions (Aisne) le 14 juin 1940. – Promotion de 1936 I.



Gilles de Ferrier du Châtelet était le troisième fils du baron Vincent de Ferrier du Châtelet. Après des études aux lycées Carnot et Louis-le-Grand, il obtint une licence de philosophie et d'italien. Il intégra l'ENS et passa l'agrégation de philosophie. Il fut camarade de promotion de Georges Gorse (ancien ministre) et de Jacques Merleau-Ponty (professeur d'épistémologie).

En octobre 1938, il entra à l'école d'officiers de réserve de Saint-Maixent, dans la caserne de Courbevoie (5<sup>e</sup> régiment d'infanterie). Après des manœuvres à Mourmelon, il fut mobilisé en septembre 1939 et le 9 mars 1940, le lieutenant de Ferrier se proposa de partir vers l'Est. En mai-juin 1940, eurent lieu des combats notamment à Saâcy-sur-Marne, où il fut grièvement blessé le 13 juin à 4 heures du matin. Les Allemands le transportèrent dans l'école de Montreuil-aux-Lions dans une ambulance de campagne où ils lui donnèrent les derniers soins. Il décéda le 14 juin au matin. Il est enterré dans le cimetière de ce village dans une modeste tombe sur laquelle figure une croix de marbre avec la mention « Lieutenant Gilles Joseph de Ferrier, 104<sup>e</sup> RI, mort pour la France, 14 juin 1940 ». Son nom figure sur le monument aux morts de Grignols (Gironde) parmi les enfants du pays morts pendant les deux guerres mondiales.

Voici ce qu'écrivit le 21 juin 1941 son sous-officier adjoint, le sergent-chef Tremblay du 26<sup>e</sup> RI à Bergerac à son colonel :

« ... Mon devoir est de vous faire connaître dans quelles circonstances le lieutenant de Ferrier Gilles, commandant la 2<sup>e</sup> section de mitrailleuses à la 2<sup>e</sup> compagnie d'accompagnement du 104<sup>e</sup> régiment d'infanterie, a été blessé mortellement le 13 juin 1940.

... Le 13 juin 1940 à 4 heures du matin, nous étions derrière la Marne et sous les ordres d'un capitaine du 12<sup>e</sup> Étrangers, il ne restait de notre section que mon lieutenant, deux hommes et moi, armés uniquement de nos armes individuelles.

Le lieutenant de Ferrier reçut l'ordre d'effectuer une reconnaissance en vue de reprendre le contact qui avait été perdu dans la soirée du 12 : il s'agissait de reconnaître un carrefour d'où plusieurs rafales de mitraillettes avaient été tirées sur une ambulance.

Le lieutenant de Ferrier reçut un renfort du 12<sup>e</sup> Étrangers qui se composait d'un sergent-chef et de six hommes. Arrivés à 100 mètres environ de ce carrefour, nous

observations avec la plus grande attention, rien ne semblait déceler la présence de l'ennemi. À ce moment-là, le lieutenant de Ferrier fit placer en éclaireur des soldats du 12<sup>e</sup> Étrangers qui étaient voltigeurs. Je me trouvais donc placé un peu à l'arrière de notre groupe avec mon lieutenant, lorsque tout à coup, des rafales de mitraillettes se firent entendre venant du carrefour que nous avions mission de reconnaître ; cinq hommes et le sergent-chef de la Légion étrangère furent blessés en quelques secondes, et à ce moment-là, nous apercevions devant nous plusieurs centaines de soldats allemands et armés d'un certain nombre de mitraillettes, alors que nous n'avions pas une seule arme automatique pour riposter.

Le lieutenant de Ferrier décida de nous replier afin d'alerter notre capitaine qui était à environ 1 500 mètres derrière nous, avec quelques éléments isolés, mais notre repli ne fut pas facile étant donné la forme du terrain ; nous nous trouvions entièrement à découvert.

Nous avons presque fait 300 mètres, malgré les tirs de l'ennemi, lorsque mon lieutenant fut touché par une rafale de mitraillettes au bas ventre et à la cuisse gauche, il souffrait atrocement et perdait du sang en abondance malgré les ligatures faites pour tenter d'arrêter l'hémorragie.

Après bien des efforts, avec le concours d'un des hommes qui restait avec nous, je parvenais à le tirer au bord d'une route. À ce moment-là, le lieutenant de Ferrier semblait perdre connaissance ; je compris qu'il n'y avait probablement plus d'espoir.

Néanmoins, je réussis après bien des péripéties à rejoindre le capitaine du 12<sup>e</sup> Étrangers, je lui fis part de nos pertes et de l'importance de l'ennemi, mais malgré les efforts du capitaine, il lui fut impossible de porter secours, la ligne d'attaque ennemie ayant déjà dépassé nos blessés.

Mon colonel, le lieutenant de Ferrier était pour moi un chef et un compagnon d'armes, toujours un exemple devant ses hommes ; il n'a jamais craint du sacrifice de sa vie. Il est donc de mon devoir de vous signaler dans quelles circonstances, mon lieutenant a trouvé la mort... »

D'après les documents fournis par Jacques de FERRIER, son neveu.

**REBEYROL (Philippe), né le 14 juin 1917 à Paris, décédé le 11 mars 2013 à Paris.**  
– Promotion de 1936 I.



Philippe Rebeyrol, Stéphane Hessel : à bien des égards, ils se ressemblent. Tous deux ont été à l'École de 1937 à 1939. En septembre 1939, ils se sont retrouvés comme officiers-élèves à l'École militaire de Saint-Maixent. Ensuite ils se sont battus ; ils ont été faits prisonniers ; ils se sont évadés. Ils ont fait l'un et l'autre une brillante carrière. Ils ont été ambassadeurs ; il leur est arrivé d'exercer dans la même ville. Ils ont été très liés ; une fille de Philippe est mariée avec un fils de Stéphane. Et pourtant, ils sont très différents. Le style de vie de Stéphane est brillant, celui de Philippe plein de réserve.

Philippe Rebeyrol est né à Paris, où son père exerçait des fonctions modestes au ministère des Travaux publics. Dès son enfance, il a d'excellents amis, en particulier Roland Barthes. Philippe et lui resteront toujours très proches l'un de l'autre. Il fait ses études secondaires au lycée Montaigne, puis il entre en khâgne au lycée Louis-le-Grand. Il s'y trouve quand son père meurt brusquement d'une crise cardiaque. En 1936, à dix-neuf ans, il est reçu à l'École. Sa mère s'appuie beaucoup sur lui et l'entoure d'un amour très possessif. Elle exige qu'il soit externe, mais il fait de longues et fréquentes visites à ses camarades internes.

La guerre approche. Philippe est résolument anti-munichois. À l'un de ses amis, il écrit : « je me sens de plus en plus militariste à mesure que j'approche du service militaire. » Dans cette période, il va en Suède pour être le « nègre » de Pierre Gaxotte. Il y apprend le suédois et prépare un article publié en 1940 dans les annales de géographie. Sa mère l'a suivi là-bas.

La guerre éclate. Avec ses amis littéraires de l'École, en particulier son ami Pierre Kaufmann, il entre comme officier-élève à l'École militaire de Saint-Maixent, puis il part sur le front de l'Oise. Il y est fait prisonnier. En août 1940, avec Jean Sauvagnargues et Jacques Merleau-Ponty, un parent de Maurice, il s'évade. Avec de faux papiers, il gagne Lyon, où il redevient étudiant, et il est reçu à l'agrégation en 1941 : une agrégation d'histoire et de géographie, car, s'il préfère la philosophie, il ne se sent pas capable de l'enseigner dans le cadre universitaire.

Après l'agrégation, grâce à l'appui de Bernard Dorival, il est nommé directeur-adjoint de l'Institut français de Barcelone : étrange période où ce fonctionnaire nommé par Vichy est chargé d'accueillir les réfugiés français qui ont traversé les Pyrénées et de les aider à passer en Angleterre. Au début d'août 1943, tous les membres de l'Institut adressent leur démission au gouvernement de Vichy et recréent immédiatement un nouvel Institut dépendant d'Alger. En août 1943, Philippe part pour Alger avec l'aide

des Anglais qui le convoient en hydravion de Gibraltar à Alger. On lui dit qu'il sera plus utile à Barcelone et il y revient.

En mai 1946, il est nommé directeur de l'Institut français de Bucarest ; il y retrouve Jean Sirinelli et fait nommer comme bibliothécaire Roland Barthes. L'Institut est le lieu de rencontre des intellectuels qui sont hostiles au gouvernement communiste ; mais en 1949, le gouvernement impose la fermeture de l'Institut. Roland Barthes y reste seul et expédie dans d'autres Instituts les livres de la bibliothèque. Pendant cette période, Philippe a publié en 1948 dans *Les Temps modernes* un article : *Baudelaire et Manet*. En 1947, il a épousé Marie-Madeleine Chedeville, Maga pour les intimes.

Après ce départ dramatique de Bucarest, Philippe est nommé directeur de l'Institut français de Barcelone. En 1951, il devient conseiller culturel au Caire où l'ambassadeur est Maurice Couve de Murville. En 1956, il est nommé chef de service de l'Enseignement et des Œuvres au ministère des Affaires étrangères. À ce poste, il succède à Jean Baillou et, comme lui, il travaille au rayonnement de la France, notamment en envoyant des normaliens comme professeurs ou conseillers culturels à l'étranger. En 1962, après la signature des accords d'Évian, il est nommé, à la demande de Couve de Murville, conseiller chargé de la Coopération culturelle et technique à Alger. Il y fait venir Stéphane Hessel pour le seconder. En 1965, il entre dans le corps des Affaires étrangères. Il va faire dans ce cadre une très belle carrière. Il est nommé ministre conseiller à l'Ambassade. En 1967, il est chargé d'affaires pendant que l'ambassadeur Georges Gorse fait sa campagne électorale en France. En 1968, Philippe est ambassadeur au Cameroun. En 1971, il est directeur des Affaires africaines et malgaches au ministère des Affaires étrangères. En 1975, il est ambassadeur à Tunis et en 1980, ambassadeur à Athènes.

Philippe a été un excellent ambassadeur. Sa finesse politique, sa connaissance historique du pays où il vivait, sa chaleur humaine assuraient sa réussite. Auprès de lui, madame Rebeyrol, avec sa gentillesse et son sens de l'accueil, était une parfaite femme d'ambassadeur. Au lendemain de la mort de Philippe, un journal tunisien publiait un article qui avait pour titre : « Décès d'un ami sincère et compétent de la Tunisie, Philippe Rebeyrol ».

La retraite venue, Philippe et Maga recevaient leurs amis dans leur maison de la rue de Grenelle où l'on entendait éclater le rire d'Auguste Anglès. Ils accueillaient leurs enfants et petits-enfants dans leur maison du Vendômois. Philippe méditait. Toute sa vie, cet ambassadeur avait eu plus d'intérêt pour les problèmes religieux que pour les problèmes politiques. Dans sa jeunesse, il avait songé à être séminariste et toute sa vie, surtout à la fin, il avait réfléchi à la philosophie de Spinoza. Entre 1980 et 1990, il avait écrit plusieurs textes sur Spinoza qui n'ont pas été publiés. L'un d'eux était intitulé *Spinoza au présent*.

La fin de sa vie a été dure. Maga, très fatiguée, était entrée dans la maison de santé Sainte-Monique où Philippe l'avait bientôt rejointe. Elle est décédée en 2010 et Philippe l'a bientôt suivie. Jusqu'à la fin, il a fait preuve d'une grande sérénité.

Philippe et Maga avaient eu quatre enfants, trois filles et un fils. Je revois Philippe, dans sa maison d'Alger, heureux et fier de promener tour à tour à son bras chacune de ses filles. Son fils Antoine était le plus jeune des enfants et je le remercie vivement pour m'avoir beaucoup aidé à préparer cette notice.

Philippe était un homme d'action, d'une grande intelligence, d'une profonde spiritualité. Philippe Rebeyrol, Stéphane Hessel, ceux qui les ont connus ont eu beaucoup de chance.

Philippe Rebeyrol était officier de la Légion d'honneur, commandeur dans l'ordre national du Mérite, commandeur dans l'ordre des Palmes académiques.

Jean AUBA (1937 l)

**GRIBENSKI (André), né à Paris le 8 juillet 1917, décédé à Paris le 7 septembre 2013. – Promotion de 1936 s.**

*André Gribenski rédigea lui-même cette notice à l'âge de 85 ans à l'attention de l'Association des anciens élèves de l'École. Il écrivait : « Cette lettre écrite en août 2002, vous ne la recevrez qu'après mon décès. Je ne sais pas s'il y aura après moi, pour faire ma notice nécrologique, un camarade qui m'ait connu à la fois à l'École et dans ma vie de professeur puis de retraité. J'ai donc préparé le texte ci-joint, que ma famille vous remettra... »*

André Gribenski était parisien, fils de Parisien et de Parisienne. Sa famille paternelle était arrivée de Pologne en 1869 ou 1870 et il se rappelait que, quand il était encore petit garçon, une de ses grand-tantes lui avait raconté le siège de Paris de 1870-71 qu'elle avait vécu petite fille. Sa famille maternelle était venue d'Alsace à Paris en 1871 afin de rester française.

André Gribenski est né en 1917, pendant ce qu'au cours des années vingt et trente du XX<sup>e</sup> siècle on a appelé la « Grande Guerre », sans doute parce qu'on ne savait ni n'imaginait alors qu'il nous serait bientôt possible de faire plus grand et que seraient plus grandes encore les perspectives au XXI<sup>e</sup> siècle. André Gribenski a perdu sa mère à trois ans ; il n'en a gardé aucun souvenir. Son père s'est remarié deux ans plus tard ; la seconde épouse de son père a eu pour lui l'affection et l'attention d'une mère pour son fils, elle a été véritablement sa mère ; il a eu pour elle l'affection et l'attention d'un fils, il a été véritablement son fils.

De six à douze ans, il fut élève d'une école communale de son Montmartre natal ; en 1929, il obtint le certificat d'études primaires et passa avec succès le concours

d'entrée à l'école primaire supérieure Colbert. Les écoles primaires supérieures – les EPS, disait-on – étaient gérées par la ville et on y entrait par concours après le certificat d'études primaires. Aujourd'hui elles sont devenues des lycées. À Paris, il y avait neuf EPS (cinq pour les garçons, quatre pour les filles) et l'enseignement y était tourné vers la vie économique, l'industrie, l'artisanat, les banques, le commerce, et non vers la culture « intellectuelle ». Ainsi à Colbert, l'Antiquité n'apparaissait pas dans l'enseignement ; l'étude des langues ignorait les langues anciennes ; pour les langues « modernes », chaque élève choisissait l'anglais ou l'allemand, mais, curieusement, tous devaient apprendre l'espagnol (peut-être en raison des relations commerciales, plus généralement économiques, existantes ou prévues avec l'Amérique latine ?).

Admis à Colbert, il eut la chance quatre ans plus tard de pouvoir se présenter, en même temps au brevet - aboutissement normal et habituel de l'enseignement primaire supérieur - et au « baccalauréat de l'enseignement secondaire » - alors couramment appelé le bachot, pas encore le bac. Cet examen l'amène à pénétrer pour la première fois dans un lycée. Puis, ayant franchi cette barrière sociale, et déjà pourvu d'une forte vocation d'enseignant scientifique, il est allé à la faculté des sciences pour préparer le concours d'entrée au groupe III du concours scientifique de l'École, sans épreuve de mathématiques, accessible à des candidats qui s'étaient généralement préparés plus ou moins seuls, ni en taupe ni en classe préparatoire. Il n'y avait pas alors de classe préparatoire pour le groupe III – lequel d'ailleurs n'existe plus aujourd'hui. Il est ainsi entré à l'École en 1936 dans une promotion comprenant quatre « naturalistes », des « natus » (on ne disait pas encore « biologistes » ; certains d'entre eux se destinaient d'ailleurs à être géologues), ce qui dépassait nettement le nombre habituel, généralement deux, parfois trois. À la « Nature », dans les laboratoires de sciences naturelles, plus précisément au labo de botanique où les élèves naturalistes avaient une « thurne », les discussions tant scientifiques que religieuses, politiques ou philosophiques, allaient bon train, parfois assez avant dans la nuit, entre ces quatre natus : André Gribenski, un Parisien ; Norbert Grelet, un Tourangeau, « tala » ; Pierre Lapadu-Hargues, un Béarnais de Paris, seul géologue de la promotion, tala lui aussi ; Alfred Jost, un Alsacien de Strasbourg ; ainsi qu'avec les naturalistes des autres promotions. Grâce à la « Nature » aussi, le jeune Parisien, dont les vacances s'étaient le plus souvent passées non loin de Paris, découvre la France : la Côte d'Azur, à l'occasion d'un stage au laboratoire de biologie marine de Villefranche-sur-Mer, près de Nice ; la Bretagne, en séjournant au laboratoire maritime de Roscoff ; les Cévennes et l'Auvergne au cours d'une excursion géologique.

« Cacique » à l'agrégation en 1939, André Gribenski, au début de la guerre en septembre 1939, se retrouva élève dans une école de formation militaire avec tous ses camarades de l'École ; au début de 1940, aspirant, il fut affecté dans une batterie de défense anti-aérienne. De juillet 1940 à 1944, ce fut l'occupation allemande.

André Gribenski commença alors à Nice, en octobre 1940, une carrière de professeur de lycée qui fut interrompue quelques mois plus tard : il fut en effet révoqué en raison des « lois » anti-juives du gouvernement dit « de Vichy » présidé par Pétain. Marié et bientôt père d'une petite fille, Martine, il resta à Nice pendant deux ans où il enseignera dans diverses « boîtes à bachot » ; puis il quittera Nice où la vie devenait difficile, voire dangereuse, pour un Juif. Il passa alors deux ans à Montpezat-d'Agenais, village du Lot-et-Garonne, où il enseigna et où également il apprit à sécher les pruneaux dans un groupe anthroposophe avec lequel il avait été mis en relation par un archicube naturaliste de la promotion 1937, Jean Pavillard (décédé accidentellement en 1958). L'anthroposophie, à ne pas confondre, surtout, avec la théosophie, est une doctrine philosophico-religieuse d'inspiration chrétienne dont les conceptions sont très humanitaires et dans laquelle les visées éducatives ont une importance primordiale. Dans ce groupe, André Gribenski et sa famille trouvèrent l'accueil, la compréhension et le réconfort moral dont ils eurent quelquefois besoin au cours de cette période difficile. En 1944, pendant la libération de la région, naquit un fils, Jean. Et, ce qui ne s'était pas produit depuis bien des mois, André Gribenski put sortir de chez lui sans précautions particulières – notamment sans faux papiers – d'abord pour chercher la sage-femme, ensuite pour déclarer l'enfant à la mairie. Entre-temps, Hélène et André Gribenski avaient eu un troisième enfant : Laure, petite fille d'une famille juive berlinoise dont les parents étaient morts en France dans des camps dits « d'internement » ; confiée à eux en raison des circonstances, Laure a bien vite été la fille des Gribenski et la sœur de Martine et Jean.

Divorcé en 1960, André Gribenski épousa en 1962 une jeune femme qui, elle-même divorcée, avait un fils : ce garçon, Marc, alors âgé de neuf ans, ne se souvient pas d'avoir connu d'autre père qu'André Gribenski, dont il est ainsi devenu le quatrième enfant.

Après la libération complète de la France, André Gribenski est devenu professeur de lycée, à Toulouse d'abord (1944-45), puis à Paris, à Louis-le-Grand pendant quelques années, ensuite à Henri-IV pour quatorze ans.

André Gribenski a été parmi ceux qui ont beaucoup travaillé pour que l'enseignement des sciences naturelles soit reconnu, tant par l'Administration que par les élèves et les parents d'élèves, non plus comme simplement descriptif mais comme un véritable enseignement scientifique. Il avait à cœur que les travaux pratiques et l'activité expérimentale y aient une large part, non comme un complément mais comme la substance même de cet enseignement.

Pendant plusieurs années, il a présidé l'Association des professeurs de sciences naturelles ; au cours de sa présidence, en 1965, l'Union des naturalistes est devenue l'Association des professeurs de biologie et géologie, ce qui n'était pas une simple

nuance, mais un changement ayant une profonde signification, témoignant de l'état d'esprit et de la détermination des professeurs. La certitude qu'avait André Gribenski de l'importance de l'enseignement de biologie-géologie l'a conduit à collaborer à des manuels scolaires de biologie et surtout à publier avec plusieurs collègues un *Livre de documentation à l'usage des professeurs de biologie-géologie* (Hatier, 1969). De 1962 à 1965, il a été membre du jury de l'agrégation, ce qu'il considérait, non comme une distinction personnelle, mais comme un signe de la reconnaissance officielle de l'orientation donnée par lui et ses collègues à l'enseignement de la biologie-géologie.

En même temps qu'il enseignait dans la classe Agro d'Henri-IV et combattait pour l'enseignement de la biologie et de la géologie, André Gribenski préparait une thèse sur la physiologie des canaux semi-circulaires de l'oreille, soutenue en 1963, dans laquelle se complétaient observation directe et observation cinématographique (filmée par son vieil ami l'archicube André Causin de la promotion 1927). Attaché à la physiologie de l'oreille, il travaille avec des médecins-chercheurs otologistes et publie deux ouvrages dans la collection « Que sais-je ? » *L'Équilibration* et surtout *L'Audition*, qui doit à l'amoureux de la musique qu'il était autant qu'au physiologiste et a servi à des musiciens autant qu'à des physiologistes.

De 1964 à sa retraite en 1985, il fut maître de conférences puis professeur à l'université de Rouen (neurophysiologie sensorielle) ; au cours de ces années, il effectua des missions d'enseignement au Maroc et au Mali et participa à des réunions et à des colloques de l'Unesco pour promouvoir et développer l'enseignement de la biologie en Afrique. Son livre *Connaissance de l'homme* (Bordas, 1971) est l'œuvre d'un biologiste conscient du fait que l'homme est, en même temps qu'un animal vertébré, un être doué de pensée réfléchie et un être de culture.

Ce biologiste, ce physiologiste – cet homme de laboratoire, en un mot – était aussi un naturaliste de terrain, aimant beaucoup la montagne (la montagne « à vaches » et à fleurs, car il n'était pas alpiniste), les forêts, les bords de mer, ainsi que leur flore et leur faune. La musique a aussi tenu une large place dans sa vie, bien qu'il ne jouât lui-même d'aucun instrument ; sa première femme était pianiste, la seconde est flûtiste. À signaler aussi sa passion, contractée pendant son séjour à la campagne de 1942 à 1944, pour la recherche, la récolte et, bien sûr, l'utilisation culinaire et gastronomique des champignons. Il resta à Paris après son départ en retraite et y fréquenta beaucoup les bibliothèques, surtout celle de l'École et celle du Musée de l'Homme au Palais de Chaillot ; il en est résulté un petit livre de synthèse destiné à des lecteurs non spécialistes, publié par L'Harmattan en 2000 : *Les Hommes, de l'origine à l'écriture. Petite histoire des hommes jusqu'à l'aube de l'Histoire*.

Pendant sa retraite, de nombreuses années durant, André Gribenski consacra beaucoup de temps et d'activité à Amnesty International dont les buts et l'action lui tenaient vivement à cœur.

**MOMET (Pierre), né à Joigny (Yonne) le 12 février 1917, décédé à Nice (Alpes-Maritimes) le 11 janvier 1980. – Promotion de 1936 s.**

Le 11 janvier 1980, à 13 h 30, Pierre Momet trouva une mort instantanée dans un accident extraordinaire : une plaque de gaz de France explosait sous ses pas, avenue de la Voie-Romaine à Nice, à côté de son domicile. Il venait de prendre sa retraite quelques mois plus tôt.

J'ai eu la chance d'avoir Pierre Momet comme « prof de maths » en 1965 : c'était un grand Monsieur, humainement, scientifiquement et moralement, malgré sa minceur et sa petite taille d'adolescent.

Pierre Momet normalien, était, d'après sa brillante camarade Jacqueline Ferrand (1936 s), un jeune homme discret, modeste et sans doute timide, et l'un des meilleurs géomètres de la promotion 1936. Monsieur Momet, le professeur, que j'ai eu en math sup., était l'un des enseignants les plus respectés et les plus appréciés, aussi bien par ses élèves que par ses collègues du lycée Masséna de Nice. Ce fut probablement le meilleur « prof de maths » que j'aie jamais eu. Il savait être à la fois très exigeant sur la qualité de notre travail et très respectueux de la sensibilité de chacun de nous. Il était un remarquable pédagogue : en sortant de classe, nous avions compris et acquis les notions essentielles. Il nous distribuait néanmoins un cours qu'à défaut de photocopieur il reproduisait lui-même avec un duplicateur à encre : nous disposions ainsi d'un magnifique « polycopié », soigneusement calligraphié d'une belle couleur violette. Trente ans après, il m'est arrivé d'utiliser des exemples tirés de ce polycopié pour faire comprendre des notions de logique à mes étudiants.

Son épouse Édith était institutrice. Comme ils n'avaient pas d'enfants, nous, ses élèves, étions un peu ses enfants adoptifs : il avait un tel souci de notre santé mentale et physique qu'on disait « Monsieur Momet, c'est une mère-poule » ! Plein de bienveillance et d'attention pour ses élèves, il n'en savait pas moins se mettre en colère : un jour nous le vîmes arriver, outré, brandissant *Nice-Matin* (le journal local) : Jean Dieudonné (1924 s), le doyen de la jeune faculté des sciences de Nice, affirmait dans ce journal « les taupes ne sont bonnes qu'à former des arpenteurs » ; le lycée retentit des imprécations de Pierre Momet pendant quelques jours. Mais l'honneur de la taupe fut sauf : presque toute la classe alla passer les épreuves de MP (le L1 de l'époque) au château de Valrose, siège de la nouvelle faculté des sciences de Nice, et nous raflâmes les premières places.

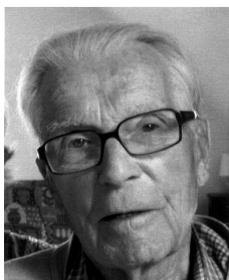
Pierre Momet aimait les chiens : il avait recueilli et adopté plusieurs chiens, et voulait consacrer du temps pour monter un refuge. L'extraordinaire accident qui l'emporta presque aussitôt après sa retraite l'en empêcha.

Pierre Momet avait une connaissance profonde de chacun de ses élèves et continuait à nous aider bien après que nous ayons quitté le lycée : c'est à ses (excellents)

conseils que je dois d'avoir choisis la recherche en informatique plutôt qu'en mathématiques pures. Ce fut un privilège de l'avoir comme professeur. Il fait partie de ceux qui m'ont montré la voie à suivre, et je pense toujours à lui comme à un maître parti trop tôt avec un pincement de nostalgie.

Irène GUESSARIAN (1967 S)

**GREINER (Albert), né le 6 avril 1918 à Strasbourg (Bas-Rhin), décédé le 15 mars 2013 à Bagnolet (Seine-Saint-Denis). – Promotion de 1937 I.**



*Voici les seules mentions qu'Albert Greiner désirait voir figurer dans L'Archicube après son décès.*

- 1924-1935 : études secondaires au Gymnase protestant Jean-Sturm à Strasbourg.
- 1935-1937 : khâgne au lycée Fustel-de-Coulanges à Strasbourg.
- 1937-1939 : à l'École normale supérieure (lettres) ; études d'allemand et de langues scandinaves à la Sorbonne.
- 1939-1941 : participe à la Campagne de France (juin 1940) avec le 11<sup>e</sup> régiment de Tirailleurs algériens et termine le service militaire avec le même régiment en Algérie et au Maroc.
- 1941-1943 : termine ses études germanistiques à Lyon, la direction de l'École jugeant la présence de cet Alsacien à Paris dangereuse.
- 1943-1944 : agrégé d'allemand ; professeur au lycée Ampère et chargé de cours à la faculté des lettres de Lyon. Collabore avec le SR de l'Armée secrète et avec l'équipe des *Cahiers de notre jeunesse*.
- 1944-1946 : études de théologie à la faculté libre de théologie protestante de Paris ; devient « maître en théologie ».
- 1947 (2 février) : est ordonné pasteur dans l'Église évangélique luthérienne de France ; (3 juillet) mariage avec Anne-Françoise Meyer. Trois enfants naîtront dans ce foyer profondément uni, auquel ils donneront neuf petits-enfants et trois arrière-petits-enfants.
- 1947-1957 : pasteur à Saint-Denis.
- 1950-1960 : pasteur à Saint-Ouen.
- 1956-1970 : secrétaire général de la Mission intérieure luthérienne de Paris.
- 1960-1969 : fondateur et pasteur de la paroisse Saint-Marc de Massy.
- 1962-1976 : inspecteur ecclésiastique (évêque) de l'Église évangélique luthérienne de France pour l'inspection de Paris.

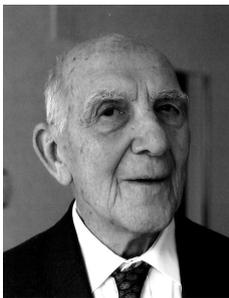
- 1970-1983 : pasteur des paroisses parisiennes de Saint-Marcel et de la Trinité.
- 1977-1983 : président de l'Alliance nationale des églises luthériennes de France.
- 1985-2010 : chargé d'enseignement à la faculté libre de théologie évangélique de Vaux-sur-Seine.

Animé par le quadruple souci de la diffusion de l'Évangile, de l'Unité des chrétiens, du rayonnement de la langue française et de la réconciliation des peuples, Albert Greiner a participé et collaboré – au nom de son Église, de la Fédération luthérienne mondiale, de la Direction des affaires culturelles du ministère français des Affaires étrangères et de l'Alliance française – à nombre de congrès, de réunions et de conférences aussi bien en France que dans les « deux » Allemagne, dans les pays de l'Est européen, en Scandinavie, en Afrique et à Madagascar. Docteur *honoris causa* des facultés de théologie évangélique de Munich et luthérienne de Budapest, co-fondateur de la revue *Positions luthériennes*, il a écrit de nombreux articles et ouvrages (souvent illustrés par son épouse), consacrés en particulier à Martin Luther. Il a été membre du Conseil de la Fédération protestante de France, du Conseil fraternel franco-allemand, du Comité mixte catholique-protestant de France. Il a créé et animé le Comité luthérien Paris-Munich.

Titulaire de la Croix de guerre 1939-1940, chevalier de la Légion d'honneur et de l'ordre national du Mérite, commandeur de l'ordre du Mérite de la République fédérale d'Allemagne.

Ses obsèques ont été célébrées en l'église luthérienne des Billettes à Paris, le 20 mars 2013.

**HESSEL (Stéphane), né le 20 octobre 1917 à Berlin (Allemagne), décédé le 27 février 2013 à Paris. – Promotion de 1937 I.**



Stéphane Hessel a eu des obsèques solennelles : les honneurs militaires lui ont été rendus aux Invalides ; son ami Crémieux-Brilhac a évoqué les années de Résistance qu'il avait vécues avec lui. La comédienne Carole Bouquet a lu un poème de Guillaume Apollinaire, le poète préféré de Stéphane : *La jolie rousse*. Le président de la République a fait l'éloge de Stéphane Hessel, rappelant ses éminentes qualités personnelles, la grandeur de sa vie, tout en soulignant qu'il était sans doute le meilleur représentant de ces Français qui, dans les années 1940-1945, avaient risqué leur vie pour faire triompher ces valeurs universelles qui sont au cœur même de l'âme française républicaine : Liberté, Égalité, Fraternité. Les plus hautes autorités du pays, aussi bien politiques

que culturelles, se sont trouvées le matin du 7 mars 2013 aux Invalides, ou l'après-midi à l'inhumation au cimetière du Montparnasse. Stéphane aurait-il apprécié un tel hommage ? Sans doute, dans la mesure où, à travers lui, cet hommage s'adressait à tous ses camarades de la Résistance.

Stéphane a eu une vie extraordinaire ; et pourtant, nous si humbles nous sentons tout près de lui. Il a surmonté les pires épreuves grâce à son intelligence et son merveilleux courage ; pourtant, il nous semble que sa réussite a été à chaque fois une espèce de miracle.

Stéphane Hessel est né allemand le 20 octobre 1917 à Berlin. Son grand-père paternel était un commerçant d'origine juive polonaise qui avait fait fortune dans le commerce des grains. Son père, Franz Hessel, était traducteur, essayiste et poète. Stéphane était un admirateur de son père et, dans le recueil qu'il a consacré à ses poètes préférés, il avait tenu à faire figurer un poème de son père. Sa mère, Helen Grund, venait d'une famille de banquiers. Dès son enfance, il a vécu dans une famille hors de la norme traditionnelle. Avec Franz et Helen vivait Henri-Pierre Roché. C'est le ménage des Hessel qui a servi de modèle à *Jules et Jim*, le film de François Truffaut, tiré du livre d'Henri-Pierre Roché, livre autobiographique. Stéphane s'est épanoui dans une telle famille ; toute sa vie, il a su parfaitement s'adapter au milieu où il lui était imposé de vivre. À l'âge de huit ans, il vient s'installer à Paris avec sa mère ; il y fait de brillantes études ; de la sixième au baccalauréat, il est élève de l'École alsacienne. Sa mère, qui a sur lui une grande influence, l'envoie poursuivre ses études à la London School of Economics. Il y sera parfaitement trilingue. Mais Helen, ayant appris qu'il valait mieux, pour réussir, avoir été élève de l'École normale supérieure, lui demande de revenir en France. En 1935, il entre en hypokhâgne au lycée Louis-le-Grand. En 1937, il est reçu à l'École. Cette même année, il est naturalisé français. Il doit donc repasser le concours. Je le revois à ce moment-là, philosophe, se replongeant dans ses livres d'histoire contemporaine et ancienne. Il est de nouveau reçu à l'École en 1938.

La guerre éclate. Avec ses camarades littéraires, Stéphane entre à l'École militaire de Saint-Maixent. Après quatre mois d'instruction, il part se battre. Alors commence la période héroïque de la vie de Stéphane. En 1940, il est fait prisonnier par les Allemands. Il s'évade. Par Oran et Lisbonne, il rejoint Londres. Le voici engagé dans les Forces françaises libres. Il est chargé d'une mission qui consiste, depuis Saint-Amand-Montrond, à disperser des émetteurs radio. Arrêté par les Allemands et torturé, il est déporté au camp de Buchenwald. De nouveau, il s'évade. Une fois encore, il est repris, envoyé au camp de Dora et enfin il saute du train qui l'emmenait à Bergen-Belsen et rejoint à pied le front américain. Grâce à l'avancée des armées américaines, il est libéré. Il rentre à Paris où il arrive le 8 mai 1945.

À vingt-huit ans, Stéphane va pouvoir s'engager dans la vie civile. Tout de suite, il passe le concours des Affaires étrangères et entame une carrière diplomatique. Il

est nommé directeur administratif au Secrétariat général des Nations unies à New York. Il travaille sous la direction d'Henri Laugier, chargé des affaires économiques et sociales. Il suit de près les travaux de la Commission qui rédige la Déclaration universelle des droits de l'homme, où la France est représentée par René Cassin. L'ONU aura toujours une grande importance pour Stéphane, car il pense qu'elle sert la cause de la justice et de la paix ; de même, la coopération avec l'étranger sera au cœur de sa carrière. Il sera nommé directeur de la Coopération au ministère de l'Éducation nationale, chef du Service des Nations unies et des Organisations internationales au ministère des Affaires étrangères, détaché auprès du Secrétaire général des Nations unies à New York pour y exercer les fonctions de sous-directeur du programme des Nations unies pour le développement.

Il montre également son intérêt pour la vie politique. Il est attaché au cabinet de Pierre Mendès-France dont il partage les idées politiques. Il participe aux activités du Club Jean-Moulin qu'il a contribué à créer et qui se proposait de réfléchir et d'écrire sur la protection de la démocratie, menacée par la guerre d'Algérie. En 1974-1975, il est chargé de mission au cabinet de Pierre Abelin, ministre de la Coopération.

Sa carrière se poursuit. Après avoir été conseiller des Affaires étrangères, puis ministre plénipotentiaire à Alger, il devient, en 1977, représentant permanent de la France auprès des Nations unies à Genève. En 1981, à l'arrivée de la gauche au pouvoir, il est élevé à la dignité d'ambassadeur de France. En 1983, c'est la retraite. Alors commence pour Stéphane une nouvelle vie.

Jusqu'alors, il avait été enfermé dans une espèce de bulle dont il sort brusquement. Il avait été très discret sur sa vie et son action. Je lui ai succédé comme directeur de la Coopération au ministère de l'Éducation nationale et j'ai travaillé avec lui quelques semaines. Il a fallu que je bavarde beaucoup avec lui et que je lui pose beaucoup de questions pour me rendre compte que cet ami méritait toute mon admiration. Mais maintenant, le voici libéré. Il écrit plusieurs livres, dont *Danse avec le siècle* (1997) et *Dix pas dans le nouveau siècle* (2002). Il y raconte sa vie avec beaucoup de sincérité. Il publie un recueil de poésies où, après une belle préface, il présente les poèmes qu'il aime et qu'il sait par cœur. La poésie est pour lui comme un éclair dans son existence qu'elle a illuminée, surtout aux heures les plus sombres.

Stéphane est maintenant en pleine action. Il rencontre des personnalités étrangères, telles le Dalai-Lama. Il soutient les « sans-papiers ». Il défend la cause palestinienne, au risque de se fâcher avec ses amis juifs. Il soutient les écologistes et Daniel Cohn-Bendit. Il donne des conseils à François Hollande. Il fait des conférences en France et à l'étranger. Il est toujours jeune et infatigable. Il est plein de projets. Le 20 octobre 2010, jour de son 93<sup>e</sup> anniversaire, paraît, aux éditions *Indigène*, une plaquette de trente-deux pages : *Indignez-vous !* Elle va faire sa gloire et lui permettre de poursuivre ses engagements avec une notoriété décuplée. « Indignez-vous » :

c'est-à-dire, n'acceptez pas une vie morne, triste, sans espoir. Résistez à toutes les oppressions. Faites triompher les valeurs essentielles sans lesquelles la vie n'a pas de sens. Nous l'avions fait au temps de la Résistance. À votre tour maintenant ! Soyez courageux. Indignez-vous ! Ce livre est vendu à plus de quatre millions d'exemplaires à travers le monde entier. Mais *Indignez-vous !* n'est pas seulement un succès de librairie. Il répond aux attentes profondes de millions d'hommes. Le terme est repris par d'innombrables manifestants en Espagne, en Italie, en Grèce, aux États-Unis. Mais dans la nuit du 26 au 27 février 2013, Stéphane s'éteint.

À l'automne 1939, peu après la signature du pacte germano-soviétique, a eu lieu à Saint-Maixent le mariage de Stéphane Hessel, français, avec Vitia Mirkine-Guetzévitch née à Saint-Pétersbourg, française. Du mariage avec Vitia, Stéphane aura trois enfants : Anne, Antoine, Michel. Après le décès de Vitia, il épousera en secondes noces Christiane Chabry.

Stéphane ne sera pas oublié. Il a été un héros, mais surtout il a été, au sens le plus élevé, le plus beau, le plus noble du mot, un homme.

Stéphane Hessel était grand officier de la Légion d'honneur, grand-croix de l'ordre national du Mérite, croix de guerre 39-45, médaillé des Évadés, commandeur dans l'ordre des Palmes académiques, membre de l'ordre de l'Empire britannique.

Jean AUBA (1937 l)

**MOEGLIN (Marie-Joseph), né à Kaysersberg (Haut-Rhin) le 5 juin 1919, décédé à La Madeleine (Nord) le 7 juin 2011. – Promotion de 1940 I.**

Marie-Joseph Moeglin a intégré l'École normale supérieure en 1940 et a été reçu à l'agrégation d'allemand en 1943. Éminent germaniste, il fut professeur d'allemand en classes préparatoires d'hypokhâgne et de khâgne au lycée Faidherbe de Lille, où il enseigna presque toute sa carrière. Il a laissé auprès de ses collègues – et des nombreux étudiants qu'il a contribué à former – le souvenir indélébile d'un homme dont la culture n'avait d'égal que le dévouement et la modestie.

Marie-Joseph Moeglin était un homme posé, réfléchi, rigoureux, discret, d'une grande pénétration et d'une belle ouverture d'esprit. Exigeant avec lui-même et avec ses étudiants, il n'en était pas moins profondément humain. Il savait agrémenter ses cours d'un humour très fin, parfois d'une pointe d'autodérision.

Il prenait un plaisir manifeste et communicatif à enseigner. Il appréciait tout particulièrement les philosophes, et plus encore les poètes allemands, notamment Goethe, Heine, Hölderlin et Mörike. Il possédait un sens remarquable de la traduction littéraire (il a été entre autres le professeur de Jean-Pierre Lefebvre (1964 l), éminent

traducteur de la poésie allemande). Il savait faire rire ses élèves de leurs propres fautes, sans jamais les décourager, ni se montrer blessant.

Tout cela n'est pas étranger au fait que plusieurs élèves soient restés en contact avec lui jusqu'à la fin de sa vie. Marie-Joseph Moeglin ne manquait jamais de répondre à leurs lettres. Il savait toujours trouver des paroles bienveillantes pour les encourager dans leur cheminement professionnel et personnel.

Travailleur acharné, Marie-Joseph Moeglin était aussi très engagé dans l'action syndicale, au sein du SNES. Il était doué d'un esprit d'équipe qu'appréciaient beaucoup ses collègues du lycée Faidherbe – y compris ceux dont il ne partageait pas les opinions politiques. D'une curiosité insatiable, il ne dédaignait aucun plaisir de l'esprit : le théâtre, la musique... et même le bridge ! Il a su transmettre cet appétit intellectuel à chacun de ses trois enfants, tous trois normaliens et exerçant dans l'enseignement supérieur<sup>1</sup>.

On sentait chez Marie-Joseph Moeglin une vie intérieure très riche, une véritable aptitude à la contemplation. Il raconta un jour à ses élèves qu'il était resté des heures à observer le Rhin, fasciné par ce fleuve qui sépara longtemps Allemands et Français... Il lui arriva aussi de nous accorder quelques minutes pour regarder la neige qui tombait au dehors, sentant que ses efforts pédagogiques seraient vains sans cette petite récréation ! Cette capacité à s'émerveiller n'est d'ailleurs peut-être pas étrangère à sa foi religieuse : même s'il restait très discret sur ce sujet, Marie-Joseph Moeglin était de confession catholique<sup>2</sup>.

Marie-Joseph Moeglin n'oublia jamais son Alsace natale. Mais il sut aussi faire sienne la région du Nord, et notamment ses paysages marins. Il fit preuve d'un grand courage lorsqu'à l'aube de la retraite, sa santé se trouva altérée. À un élève qui prenait de ses nouvelles, il répondit : « J'apprends la patience ». Et de fait, il survécut de longues années à cet incident de parcours. Il garda intactes ses capacités intellectuelles durant toutes les années de sa retraite, jusqu'à son dernier souffle.

Marie-Joseph Moeglin a formé de nombreux germanistes français qui exercent aujourd'hui dans l'enseignement secondaire et supérieur. Tous savent bien ce qu'ils doivent à cet homme fin, à l'allure modeste, toujours impeccablement vêtu. Un homme dont on pourrait dire qu'il était « un optimiste amer, un pessimiste gai<sup>3</sup> ».

Gilles BUSCOT (ENS de Saint-Cloud, 1984 l)

#### Notes :

1. Jean-Marie Moeglin (1975 l) est professeur d'histoire médiévale à l'université de Paris-IV et directeur d'études à l'École pratique des hautes études (sciences historiques et philologiques). Pierre Moeglin (1972 l) est professeur en sciences de la communication et de l'information à l'université de Paris-XIII. Colette Moeglin (1972 S) est directrice de recherches au CNRS en mathématiques à l'université de Jussieu.

2. Cela dit, Marie-Joseph Moeglin n'avait rien d'un « mystique »... Au contraire, féru d'exégèse chrétienne, il aimait à comprendre et à remettre les choses dans leur contexte. Son goût de la raison ne s'arrêtait pas au seuil de la foi !
3. Paroles d'une chanson de Georges Moustaki (*Je suis un autre* – 1972).

**DAVID (Serge), né à Grenoble (Isère) le 6 novembre 1921, décédé à Orsay (Essonne) le 1<sup>er</sup> août 2013. – Promotion de 1940 s.**



Serge David se plaisait à évoquer ses ancêtres de l'âpre plateau de la Matheysine. Très tôt, il développe un goût prononcé pour ce qui restera les grandes passions de sa vie, la chimie (dès l'âge de 8 ans, il avait son petit laboratoire installé dans la cave de ses parents), la musique qu'il pratiqua lui-même au violon et qui l'accompagna toute sa vie, et la montagne qu'il avait dans le sang et qu'il arpenta encore l'été de ses 91 ans. La musique et la montagne cultivèrent simultanément chez lui, le besoin d'aller toujours de l'avant et la nécessité de la contemplation. On peut dire sans exagérer qu'elles ont nourri sa démarche scientifique.

Après des études brillantes au lycée de Grenoble, il y fait une première année de classe préparatoire, la deuxième s'effectuera à Montpellier où les élèves et les professeurs de Paris s'étaient repliés à cause de la guerre. Il intègre l'ENS de la rue d'Ulm en 1940. Ces années à l'École furent bien particulières, il perd sa mère (son père étant déjà décédé), c'est la guerre et bientôt, il interrompt ses études pour entrer dans la clandestinité dans les Alpes. Il sera pourtant reçu premier à l'agrégation de physique en 1944.

Son goût pour le travail expérimental en chimie le conduit à découvrir une nouvelle méthode de préparation du cyclopentène par hydrogénation partielle du cyclopentadiène dans le laboratoire du professeur Georges Dupont (1904 s). En 1945, il part étudier avec Sir Robert Robinson dans son laboratoire de Magdalen College à Oxford. Il y obtient un PhD en 1947 pour ses travaux sur les lipides du bacille de la tuberculose. De retour à l'ENS, il s'intéresse au germanicol. En quinze mois, sans l'aide des techniques d'analyse modernes, il réussit à en identifier la structure complète. Il soutient sa thèse de doctorat puis est nommé professeur de biochimie à l'université de Nancy en 1948. En 1949, Il épouse Georgette Potier. Ils auront trois enfants. En 1956, il est nommé à une chaire de chimie toujours à Nancy. Promu à l'université de Paris-Sud-Orsay en 1963, il est chargé de créer le Laboratoire de chimie organique des composés biologiques qui deviendra le Laboratoire de chimie

organique multifonctionnelle. Dès lors, entouré d'une équipe fidèle (plusieurs de ses membres l'ont suivi depuis Nancy) et passionnée, il se consacre corps et âme à la recherche prenant un plaisir toujours renouvelé à l'expérimentation à la paillasse qu'il continuera à pratiquer bien après sa retraite.

De réputation internationale, ses travaux ont été rapportés dans plus de 200 publications dans les meilleurs journaux scientifiques. Il est également l'auteur d'un excellent ouvrage destiné aux doctorants et jeunes chercheurs *La Chimie moléculaire et supramoléculaire des sucres* édité dans la collection « Savoirs actuels » aux presses du CNRS.

Enseignant à l'École de Brasserie de Nancy, il travaille sur les composants du houblon en collaboration avec les Brasseurs de Lorraine dont il sera le représentant au Comité d'analyse des Brasseries européennes.

Jeune professeur à Nancy, Serge David devient très vite un des pionniers de l'utilisation des traceurs radioactifs pour des études de métabolisme, notamment la biosynthèse de la thiamine (vitamine B1) et celle des parties ribo et désoxyribosiques des ARNs et ADN. Ses efforts ont été récompensés après trente années, puisqu'il a élucidé complètement la biosynthèse de la thiamine en déterminant l'origine de tous les atomes de carbone.

Concernant l'analyse conformationnelle des sucres, il a donné les preuves expérimentales de ce qui est devenu depuis, l'explication canonique de l'effet anomère, *i.e.* le recouvrement entre une paire non-liante de l'oxygène endocyclique et l'orbitale antiliante de la liaison carbone-hétéroélément adjacente.

En tant que chimiste organicien, Serge David a introduit de nouvelles méthodes dans la chimie des sucres, telles que l'utilisation de dérivés organostanniques et l'extension de la réaction d'hétéro Diels-Alder à la synthèse totale d'unités monosaccharidiques. Son nom reste attaché à l'utilisation de l'oxyde de dibutylétain pour promouvoir des alcylation (alkylations) régiosélectives. Il a initié les toutes premières études sur l'induction asymétrique dans des réactions de cycloaddition. Cette avancée majeure lui a permis de préparer à l'échelle d'un demi gramme le trisaccharide déterminant antigénique du groupe A.

Serge David a commencé à s'intéresser à la synthèse oligosaccharidique dès que la structure des épitopes des groupes sanguins ABO a été connue. Son apport dans ce domaine a débuté avec la synthèse d'un pentasaccharide branché qui avait été isolé en très faible quantité à partir de mucines de kystes de l'ovaire. Cette synthèse publiée en 1977 qui était, à notre connaissance, la première reportée dans la littérature pour un pentasaccharide, a été le point de départ d'un ambitieux programme de synthèse d'oligosaccharides qui s'est développé en étroite collaboration avec Ten Feizi, immunologiste à Harrow Hospital, Royaume-Uni. Grâce à la synthèse chimique univoque, cette collaboration fructueuse a permis de déterminer la structure précise des épitopes des groupes sanguins Ii.

Dans les années 80, Serge David a ouvert la voie de la synthèse enzymatique dans la chimie des sucres comme alternative à la synthèse chimique, en mettant au point une synthèse de l'acide *N*-acétylneuraminique à l'échelle de dizaines de grammes, reposant sur l'utilisation de la sialylaldolase immobilisée ; cette synthèse est maintenant appliquée au niveau industriel.

Parallèlement, à l'aide d'un réacteur combinant cinq enzymes, il a réalisé des galactosylations enzymatiques pour préparer des glycolipides et des fragments de glycoprotéines.

Tout au long de sa carrière, Serge David aura montré une extraordinaire capacité à établir des liens audacieux grâce entre autres à son immense culture et son insatiable curiosité scientifique en particulier en chimie et biochimie mais aussi en physique et en mathématiques. Il a ainsi abordé tous les aspects de la chimie des sucres et apporté des contributions majeures dans des domaines très différents. Face à un problème délicat, il pouvait ainsi poser la bonne question et la traiter de façon originale en mobilisant les moyens adéquats.

À la retraite depuis 1990, il est nommé professeur émérite et a ainsi continué à fréquenter le laboratoire presque quotidiennement pendant encore vingt ans, accomplissant à pied les dix kilomètres aller-retour entre le labo et son domicile, pour manipuler, suivre la littérature scientifique et rédiger des articles de fond. En 2013, ses dernières visites ont comme d'habitude été l'occasion de discussions passionnées sur la nature du « chemical bond » et les travaux en cours au laboratoire dirigé actuellement par le professeur David Bonnaffé.

De nature calme et réservée, Serge David a été apprécié par ses collaborateurs pour son sens de l'humour, sa finesse, sa vivacité d'esprit, sa vaste et éclectique culture, son ouverture et sa rigueur scientifique. Laisant derrière lui un héritage solide, il est à l'origine d'une véritable filiation de chimistes issus de son école.

En chimie comme en musique, ses goûts le poussaient vers les idées neuves et originales. Il avait, en somme, le goût de l'aventure.

Claudine AUGÉ, directeur de recherche, honoraire, au CNRS,  
Jacques AUGÉ, professeur, émérite, à l'université de Cergy-Pontoise,  
David BONNAFFÉ, professeur à l'université de Paris-Sud-Orsay,  
Claire DAVID-MABILLE.

**SALMON (Robert), né le 6 avril 1918 à Marseille (Bouches-du-Rhône), décédé le 23 octobre 2013 à Paris. – Promotion de 1941 I.**

*Luc Cédelle, journaliste au Monde, a publié l'article ci-dessous le 6 novembre 2013. Nous le reproduisons avec son autorisation et celle de la rédaction du Monde.*

Résistant, journaliste, fondateur en 1944 du quotidien *France-Soir*, Robert Salmon est mort le 23 octobre à Paris, à l'âge de 95 ans.

Né le 6 avril 1918 à Marseille (Bouches-du-Rhône), issu d'une famille d'industriels installée à Paris à partir de 1920, Robert Salmon, après une brillante scolarité au lycée Buffon (il est lauréat du concours général) entre en khâgne au lycée Louis-le-Grand. En septembre 1939, il est mobilisé comme observateur d'artillerie dans la Sarre, sur la ligne Maginot. Après la défaite de juin 1940, il est, avec ses camarades, convié par l'armée française à marcher vers l'Alsace, où tous sont remis aux troupes allemandes comme prisonniers. À Sélestat (Bas-Rhin), il parvient à s'évader lors du départ de sa colonne. De retour à Paris, cherchant à reprendre ses études à l'École normale supérieure où il était admissible, il rencontre un ancien condisciple, Philippe Viannay. « On se sent minuscules devant une France qui s'en va par tous les bouts », témoigne-t-il dans *Les Combattants de l'ombre*, une série documentaire réalisée par Bernard George en 2011 pour Arte. « Alors, pour des intellectuels, la réponse c'est : on va écrire, on va faire des tracts. »

Après quelques textes diffusés « auprès des copains », les deux compères, bientôt rejoints par des amis, créent une publication régulière : le premier numéro de *Défense de la France*, une feuille recto verso, paraît le 30 juillet 1941, tiré à 5 000 exemplaires et faussement daté du juillet, parce que « ça faisait plus chic ». « On s'adressait à l'opinion française pour la redresser, pour qu'elle fabrique des résistants, pour dénoncer les mensonges de Vichy et des Allemands. » *Défense de la France* devient, fin 1942, au-delà d'une publication, un mouvement, de sensibilité sociale-démocrate, lui-même affilié au Mouvement de libération nationale (MLN) rassemblant des résistants non-communistes. La publication, de plus en plus professionnelle, délivrant « des informations de premier ordre », imprimée notamment sur une machine offset cachée dans les caves de la Sorbonne, aura le tirage le plus important de toute la presse clandestine, atteignant en 1944 des centaines de milliers d'exemplaires.

En août 1944, *Défense de la France* paraît librement et sera rebaptisé quelques mois plus tard *France-Soir*, titre dont Pierre Lazareff prendra la direction. Robert Salmon est ensuite l'un des fondateurs de l'UDSR (Union démocratique et socialiste de la Résistance), formation où il côtoie René Pleven et François Mitterrand. En 1945, il est élu à Paris à la première Assemblée nationale constituante. Mais, à partir de 1947, il renonce à la carrière politique et se consacre entièrement à la presse, où il cumulera les responsabilités. Administrateur de *La Tribune économique*, il fonde en 1946

la revue *Réalités*. En 1949, il est PDG de la société France éditions et publications, qui édite *France-Soir*, *Le Journal du Dimanche*, *Elle* et *France-Dimanche*. À partir de 1962, il dirige aussi la société qui édite *Réalités*, *Connaissance des arts* et *Entreprise*. Il sera aussi secrétaire général de la Fédération nationale de la presse française de 1951 à 1977, administrateur de la Régie française de publicité de 1968 à 1979. Membre du Conseil économique et social de 1959 à 1969, il enseignera de 1967 à 1989 à l'Institut d'études politiques de Paris.

En 2004, sous le titre de *Chemins faisant*, Robert Salmon avait publié ses Mémoires aux éditions LBM.

Luc CÉDELLE

**BIGAND (Marie-Thérèse, épouse BENOÎT), née le 21 août 1921 à Mulhouse (Haut-Rhin) ; décédée le 17 février 2013 à Strasbourg (Bas-Rhin). – Promotion de 1941 L.**



Son père, Auguste Bigand, était instituteur à Mulhouse. Il y était arrivé au lendemain de l'armistice, en 1918, encore revêtu de l'uniforme militaire français. Il était syndiqué au Syndicat des instituteurs. Sa mère, Madeleine Allard, était professeur adjointe dans une école primaire supérieure à Mulhouse. Marie-Thérèse Bigand fit ses études au lycée de jeunes filles de Mulhouse, de la maternelle à la terminale. C'est dans cet établissement en effet qu'étaient regroupées les jeunes filles francophones. En 1939, du fait de la guerre, elle fit une année d'hypokhâgne au lycée de jeunes filles de Bordeaux. À la rentrée 1940, elle rejoignit Paris et prépara le concours de l'École au lycée Fénelon. De 1941 à 1945, elle fut élève de l'École normale supérieure de Sèvres évacuée à Paris.

Des années de guerre, elle disait : « Avec le recul, je pense que nous étions une espèce privilégiée à plusieurs titres. Étudiants désargentés mais sans souci du lendemain puisque mes parents pouvaient entretenir mon frère et qu'une fois à l'ENS l'État s'en chargeait pour moi, nous n'avions pas à nous soucier du ravitaillement, sinon pour nous plaindre de sa maigreur. Comme tout le monde, nous avons eu froid mais nous n'avions ni bébé ni vieillard à soigner. Quant à la politique, nous vivions dans un milieu qui n'avait pas oublié la liberté de penser et discuter, et Paris, grâce à l'anonymat de la foule, conférait une liberté de déplacements et de rencontres totale. En outre, comme il fallait bien que les artistes travaillent, il y avait les concerts, les ballets de l'Opéra, les cinémas, et quelques "tapirs" permettaient de s'offrir parfois une sortie. »

De ses études, elle disait encore : « Les miennes ont été gratifiantes, d'abord en khâgne grâce à deux profs remarquables en histoire et en philo, puis à la Sorbonne où j'eus la chance de travailler avec Cavallès (logique) et Bachelard (que tout le monde connaît), mais aussi avec un historien qui savait rendre intéressante même la mécanique d'Aristote. C'est à eux que je dois ma conviction qu'il n'y a pas de philosophie qui puisse négliger la science. Un trait je crois disparu de ces études : notre liberté était totale. On tâtait les programmes de cours en début d'année et on allait à ceux qu'on voulait. À nous de nous débrouiller pour satisfaire aux programmes d'examen en fin d'année. Encore un de mes privilèges : il n'y avait presque pas de livres chez les libraires mais je disposais de la biblio de l'École. »

Elle fut reçue à l'agrégation de philosophie en 1945.

Elle avait rencontré à l'École Henri Benoît, étudiant en physique, de la promotion 1941 : elle était la pianiste recherchée pour compléter un trio. Elle l'épousa en 1946. Il commença sa carrière à l'université de Strasbourg en tant qu'assistant à l'Institut de physique de la faculté des sciences. Il devint professeur, membre correspondant de l'Académie des sciences, et dirigea le Centre de recherches macromoléculaires fondé par Charles Sadron. Ils eurent trois enfants, qui s'orientèrent tous vers les sciences : Nicole a été enseignante-chercheuse en mathématiques à l'université Louis-Pasteur de Strasbourg, et elle est la mère d'un autre normalien scientifique, Laurent Bopp (1994 s) ; Alain est physicien, membre de l'Académie des sciences ; Éric, normalien de la promotion 1971, est enseignant-chercheur en mathématiques à l'université de La Rochelle et père d'une normalienne scientifique, Louise Benoît (2005 s).

Marie-Thérèse Benoît ne resta qu'un mois dans son premier poste, à Lons-le-Saunier (Jura), et fut nommée au lycée de jeunes filles de Strasbourg, ville redevenue française. Elle y fit toute sa carrière, jusqu'à sa retraite en 1978. Elle prit à deux reprises une année de congé pour suivre son mari invité aux États-Unis.

Elle avait adhéré au Syndicat national de l'enseignement secondaire (SNES) à Lons-le-Saunier et devint secrétaire de la section (S1) du lycée de jeunes filles de Strasbourg. La vie syndicale était compliquée par le fait que le lycée s'étendait sur trois sites (lycée Pontonniers, collège Foch et collège Sévigné), éloignés les uns des autres, ce qui gênait la circulation des informations. Le SNES fut toujours majoritaire dans cet établissement et la collaboration avec la section SGEN ne posa pas de problèmes. Cette jeune militante participa au congrès national du SNES de Lyon, en 1948, où elle prit position en faveur de l'unité et de l'autonomie du SNES et de la FEN.

Marie-Thérèse Benoît avait obtenu une année de congé après la naissance de son deuxième enfant, en 1951, lorsqu'on la pressa de devenir secrétaire académique du SNES, pour remplacer un syndicaliste qui souhaitait passer la main. Elle comptait ainsi parmi les premières femmes investies de responsabilités syndicales à un niveau académique, mais, l'année suivante, elle fut remplacée par un homme. Elle prit plus

tard la responsabilité de la trésorerie académique du SNES, qu'elle envisageait non sous sa forme purement technique, mais comme l'élément déterminant de la vitalité du syndicat et se montra inflexible sur la question des cotisations lors des élections.

Elle refusa toujours de se situer au sein d'une quelconque tendance, même si elle travailla de fait avec la liste Unité Indépendance et Démocratie (UID). Elle rejoignit la Fédération syndicale unitaire (FSU) au moment de l'exclusion du SNES de la Fédération de l'Éducation nationale (FEN).

Elle fut membre de la Commission paritaire académique des agrégés et du Conseil académique de Strasbourg.

Après sa retraite, elle devint secrétaire de la section du Bas-Rhin de la Fédération générale des retraités, dont elle appréciait qu'elle fût ouverte à d'autres professions que l'enseignement.

Ses anciennes élèves se souviennent de sa passion pour son métier et sa discipline. Elle aimait, avant tout, faire lire les textes et développer l'esprit critique.

Françoise OLIVIER-UTARD et Jacques UNGERER

#### Sources

Entretien de Françoise Olivier-Utard avec Marie-Thérèse Benoît, le 16 janvier 2006 ; *Dictionnaire biographique du mouvement social* (Le Maitron), édition en ligne « Benoît Marie-Thérèse » ; « Le Congrès de Lyon », « La Grève du bac en... 1951 », témoignage de Marie-Thérèse Benoît, in *Instits, profs et syndicats en Alsace, 1918-2000*, Alménos, 2008, p. 121 à 123.

**FAVRE (Hélène, épouse LAPERRIÈRE), née le 8 février 1921 à Entremont (Haute-Savoie), décédée le 2 avril 2013 à Paris. – Promotion de 1941 S.**

À l'automne 1939, les classes préparatoires féminines scientifiques furent regroupées au lycée de jeunes filles de Limoges. Cet établissement n'avait encore jamais hébergé de bachelières : locaux mal adaptés, règlement étriqué. Contrairement à toutes ses camarades, Hélène, souriante dans sa blouse noire, acceptait cette nouvelle vie, plus agréable à son avis que celle d'interne au lycée d'Annecy. Par son attitude, elle m'aida à supporter ma première séparation familiale, et je l'interrogeais sur ses premières années d'écolière.

Hélène est née à Entremont, où son père exploitait une scierie qui brûla peu de temps après sa naissance. Sa mère suivit alors une formation et obtint un poste d'institutrice au plateau des Glières. Faute de transports à cette époque, elle dut confier Hélène à ses grands-parents maternels à La Clusaz. Hélène y commença ses classes primaires, qu'elle terminera à Entremont comme élève de sa mère.

Reçue au concours des bourses, Hélène devint interne au lycée d'Annecy où elle fit toutes ses études secondaires ; brillante élève, elle fut autorisée, tout en restant interne, à suivre les cours de la classe de math élem. au lycée de garçons, où elle fit la connaissance d'André Laperrière.

Pendant ces sept années, son univers fut l'internat d'Annecy et les promenades en rang dans la ville, sauf pendant les trois périodes de vacances où elle retrouvait ses parents et son frère cadet Paul à Entremont, sa famille maternelle à la Clusaz, et surtout la liberté dans la montagne avec Paul.

Pendant toute sa vie, le travail soumis à un emploi du temps rigoureux, héritage de la discipline de l'internat, resta sa valeur primordiale, qu'elle imposera plus tard à ses quatre filles et aux petits-enfants qui lui étaient confiés. Mais en octobre 1944, alors qu'elle était agrégative en mathématiques, elle se consacra uniquement à militer pour le départ de la directrice de l'école, nommée par Vichy ; elle multipliera les démarches auprès du Ministère et des hommes politiques. Madame Prenant devint notre directrice, à notre grande satisfaction.

L'année suivante, elle fut profondément affectée par la mort de son frère, qui, sorti indemne du maquis des Glières, succomba à la poliomyélite. Heureusement, André était dans l'ombre : le mariage eut lieu en août 1947, juste après la réussite à l'agrégation. De leur union sont nées quatre filles. Hélène fut nommée au lycée de jeunes filles de Mulhouse, cette affectation étant liée à la carrière de son mari, ingénieur des mines de potasse à Ensisheim. Elle était très appréciée de ses élèves, avait un grand souci de leur réussite, et vérifiait minutieusement leur travail.

Elle résidera à Ensisheim pendant toute l'enfance des filles, utilisant une 4CV Renault pour rejoindre son lycée, avant de s'installer à Mulhouse jusqu'en 1965, puis à Paris où elle enseignera successivement aux lycées Honoré-de-Balzac, Janson-de-Sailly, enfin au CNTE (Centre national de télé-enseignement) des années 1970 jusqu'à sa retraite. L'arrivée à Paris avec leurs filles, qui contraignit André à faire la navette entre Mulhouse et Paris, a été motivée par le début des études de médecine de l'aînée Suzanne. Françoise et Michelle ont suivi la même voie. Quant à Anne, qui intégra l'École en 1970, elle fut reçue première à l'agrégation de mathématiques.

Malgré l'éloignement, nous sommes restées en contact épistolaire, Hélène et moi, nous retrouvant parfois : en 1946, je lui fis découvrir la mer à Mers où mes parents avaient loué une maison, en 1948 je fus invitée à Ensisheim...

Hélène, toujours méthodique avec sa vision utilitaire de tout, me proposa un « échange » : mon fils Pierre passe ses vacances de neige dans le chalet de La Clusaz, et j'accueille l'été à la mer ses deux plus jeunes filles Anne et Michelle. Cela dura des années. Pierre et Anne se marièrent : nous avons eu trois petits-enfants communs qui allaient à Noël au chalet avec leurs cousins, et l'été en Bretagne chez nous.

Malheureusement, à peine retraité, André mourut subitement en 1984. Hélène abandonna la résidence qu'ils venaient d'acheter pour leur retraite à la Grande-Breuille aux confins de l'Yonne. Paris et La Clusaz restèrent ses deux points d'attache. Mais toujours désireuse d'apprendre et de développer sa culture, autant que celle de sa descendance, elle fit avec quelques-uns de ses petits-enfants ou une cousine de nombreux voyages qu'elle préparait avec application pendant des semaines : elle leur fit découvrir l'Espagne, le Portugal, la Grèce, Israël, Cuba, New-York, la Chine, mais aussi le Club Méditerranée.

Savoyarde avant tout, elle avait un amour viscéral pour La Clusaz et sa montagne ; elle essayait de le faire partager à sa descendance et à ses amis, les entraînant dans de longues marches ou des descentes à ski dans les Aravis. Puis elle dut se limiter aux promenades dans le village où elle était très connue ; en particulier elle visitait ses locataires : la gestion de son patrimoine occupait une grande partie de ses journées savoyardes et parisiennes.

Enfin ces cinq dernières années, sa santé nécessita son hébergement dans une maison pour personnes dépendantes, dans le quatorzième arrondissement de Paris, près du domicile de sa fille Anne. Il est dommage que cette fin de vie ne lui ait pas permis de véritablement connaître ses dix arrière-petits-enfants.

Paulette MATHIEU-LÉVY-BRUHL (1942 S)

**FLORY (Georges), né à Avignon (Vaucluse) le 23 août 1921, décédé à Paris le 15 mai 2009. – Promotion de 1941 s**



*Cette notice devait être rédigée par un des camarades de la promotion 1941 s, Albert Tortrat, malheureusement décédé en décembre 2012. Compte tenu de l'amitié de plus de trente ans qui liait mon père Aimé Hennequin (1905 s) à Georges Flory, j'ai accepté d'achever cette rédaction en rassemblant un texte de Denis Monasse (1970 s), rédacteur en chef de la RMS, paru dans le volume 120, 2009-10 n°1 de cette revue et un florilège de souvenirs de Gilles Godefroy (1972 s).*

*Paul-Louis Hennequin (1949 s)*

Georges Flory est né à Avignon d'un père agent des Postes, qui fut entre autres receveur de la poste de la rue d'Ulm, et d'une mère couturière. Il est décédé à l'âge de 87 ans, ayant eu la satisfaction d'assurer sa descendance : cinq enfants, pas tous « matheux », une normalienne agrégée de mathématiques, deux polytechniciens, une violoniste et une luthière. Il a suivi toute sa scolarité au lycée de sa ville natale

jusqu'au baccalauréat obtenu en 1938, avec d'excellents résultats dans les matières scientifiques. Entré alors dans une classe de 70 élèves de mathématiques supérieures au lycée Louis-le-Grand, il se rangea tout de suite parmi les meilleurs. À la rentrée 1939, les classes préparatoires étant transférées au sud de la Loire et à l'ouest du Rhône, il fit mathématiques spéciales à Nîmes, avec comme professeur Aimé Hennequin, qu'il suivra après l'armistice au lycée Saint-Louis pour être reçu 8<sup>e</sup> à l'ENS et 20<sup>e</sup> à l'X.

Il entre en octobre 1941 à l'École où les études se déroulent à peu près tant bien que mal malgré les remous de la guerre ; en seconde année, il échappe au Service du travail obligatoire grâce à un « petit boulot » fictif à l'EDF que lui procure l'École. De cette époque date son goût prononcé pour la littérature classique, goût qui le conduira à écrire plusieurs pièces de théâtre (trois tragédies en vers, ainsi que plusieurs comédies).

Au bout de la troisième année, l'agrégation de 1944 ayant été annulée, Georges Flory occupe, dans l'attente, un poste de professeur de mathématiques supérieures au lycée Condorcet. Reçu deuxième à ce concours durant l'été 1945, il est finalement affecté comme professeur de mathématiques spéciales (Centrale) au lycée Fabert de Metz.

Dès 1947, Aimé Hennequin, qui connaissait ses qualités, lui demande de le seconder pour la rédaction de la Revue de mathématiques spéciales, en particulier pour réaliser avec un grand soin les épreuves des concours de l'époque.

Il reste à Metz jusqu'en 1956, année où il est muté à Paris. Il enseigne alors successivement en Centrale au lycée Chaptal (1956-1961), puis en spéciales A à Jacques-Decour (1961-1966), en spéciales M' à Chaptal (1966-1971) et enfin en spéciales M' à Louis-le-Grand, jusqu'en 1987, année de sa retraite : quarante-trois ans de travail et de lourdes responsabilités.

Passionné par les mathématiques et leur enseignement, ce n'est que tardivement, plusieurs années après sa retraite officielle, qu'il a cessé de faire passer des colles à ses chers élèves de prépa ! Et surtout il a activement collaboré à la Revue de mathématiques spéciales dont il a été rédacteur en chef jusqu'en 1990, et signé plusieurs livres chez son éditeur historique Vuibert

Depuis son honorariat, il s'était également lancé dans la reliure, activité précise, rigoureuse, bien en phase avec son choix des mathématiques.

À l'École il pratiquait la course à pied, dans la vie c'était aussi un homme pressé ! En famille, il aimait également le tennis, et avait fait construire un terrain dans sa chère propriété de *La Mutte* dans l'Yonne, à l'Isle-sur-Serein. Les lacs du département et cette rivière l'ont également vu pagayer, avec son épouse, à bord de son kayak toilé démontable appelé *Archicube*. Après le kayak, il a accompagné, poussé, suivi ses

cinq enfants sur l'eau salée en Bretagne, à bord d'un 420 qu'il avait acheté, puis du voilier habitable *Thulé* (acquis en 1967 – 7,22 m de long, 4 couchettes). L'hiver, sans être un grand skieur, il aimait pratiquer le ski de piste, puis de fond.

Jusqu'à la toute fin de sa vie, ses pensées allaient vers son épouse, douloureusement décédée peu d'années avant lui, vers ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants, mais aussi vers *La Mutte*, où il s'est rendu tant qu'il a pu se déplacer. Il y appréciait le calme de la nature, la verdure, s'inquiétait de ses arbres...

Même s'il avait la réputation familiale de chanter faux, il s'était essayé au violon, mais surtout, avec son épouse, il a soutenu et accompagné leurs enfants dans leurs études musicales. À partir de sa retraite notamment, il a été un soutien constant, passionné, de sa fille Isabelle, confrontée à un métier très dur, aujourd'hui bien connue comme fondatrice et responsable d'un groupe de musique de chambre, le *Quatuor Arpeggione*. Il a été longtemps trésorier de l'Association des amis de ce quatuor.

Chevalier de la Légion d'honneur, toujours courtois et cordial, il dégagait un sentiment chaleureux et rassurant qui ne l'empêchait pas d'être vif et de manier l'humour avec souplesse.

Celui qui le remplaça, au-delà des années, dans sa M<sup>2</sup> (MP\*2) de Louis-le-Grand, où il avait été son disciple peu après 68, se rappelle fidèlement ses qualités humaines et pédagogiques bien connues, sources de tant de réussites à l'X et aux ENS, mais aussi du jour où un élève planchant sur une égalité du type  $x(t)=0$ , réfléchissait à ses conséquences. Georges Flory se tourna alors vers la classe et, désignant le tableau derrière son dos, expliqua fortement : « Finalement, cette nullité va déterminer t, ce qui réglera le problème ». À ce moment, un taupin commença à pouffer, peu à peu suivi par toute la classe, professeur inclus s'essuyant les yeux. La « nullité » en question a obtenu un prix Clay en 2009.

Adieu Georges, et merci

Denis MONASSE (1970 s)

Nous sommes au lycée Louis-le-Grand, le mardi 14 septembre 1971. La quarantaine d'élèves de la classe de XM<sup>2</sup> va faire la connaissance de son professeur de mathématiques. C'est important : nous savons tous que cette année est décisive, que nos résultats mathématiques joueront un rôle crucial dans nos succès... ou nos échecs. Il nous faut apprendre, et parmi ceux qui doivent nous y aider ce professeur occupe la première place. Avec une impatience mêlée d'un peu d'angoisse, nous l'attendons.

Voici monsieur Flory. Une courte barbe blanche et quelques rides le situent dans la génération des pères. Nous saurons d'ailleurs bientôt que son fils Denis, lui aussi élève à Louis-le-Grand, passera les concours en même temps que nous. Il prend la succession de monsieur Coutard (1929 s) et les 5/2 le découvrent tout comme leurs cadets,

dont je suis. Bréviligne, il respire pourtant l'énergie. Il nous explique comment il voit le déroulement de l'année et nous confie un propos que je n'avais encore jamais entendu dans la bouche d'un enseignant : « je ne suis pas omniscient ». Puis, trêve de lyrisme, commencent les mathématiques.

Les huit mois qui s'écoulaient alors vont être pour beaucoup d'entre nous, et certainement pour moi, un temps de progrès extraordinaires. Le cours de monsieur Flory est superbe, ses exercices bien choisis, mais l'essentiel n'est pas là : il a cette faculté de mettre la pression exactement au bon niveau, pour motiver sans décourager. L'année est dure, c'est entendu. Et dans cette classe où il n'y a, vu l'époque, que des garçons, les notes des « pals » (devoirs surveillés) suscitent parfois quelques vraies larmes. Mais chacun se sent pourtant encouragé, et l'occasion aidant on peut entendre aussi des rires. Et puis l'ambiance est bonne, et loin d'être mis en concurrence les élèves se savent aidés. Un jour, début février, monsieur Flory me présente avec un sourire ses excuses devant tout le monde : une petite fille (la sienne sans doute) s'est emparée de ma copie et il me la rend ornée de quelques traces de petit-beurre mâchouillé... Mon professeur a donc une vie hors du lycée, et cette humanité me le rend sympathique. Puis voici les concours, et monsieur Flory attend fidèlement ses élèves au pied de la Maison des examens d'Arcueil, cette croix toute neuve où ils sont roués de problèmes jusqu'à séparer le bon grain de la paille. Il les attendra à nouveau dans la cour de l'École polytechnique, alors rue du Cardinal-Lemoine, où j'aurai le plaisir de le voir apprendre que son fils est désormais polytechnicien. Et quelle moisson ce jour-là ! Car ses élèves ont réussi au-delà de leurs espérances.

L'un d'entre eux, qui franchit la porte de la rue d'Ulm en octobre 1972, n'oubliera jamais ce qu'il doit à son professeur de math spé. Il y repensera en passant l'agrégation de mathématiques trois ans plus tard (où quatre anciens de la XM'2 se classeront parmi les onze premiers) puis en soutenant en sa présence une thèse de troisième cycle. Monsieur Flory était si heureux de lire dans les remerciements de cette thèse : « Merci à Monsieur Flory, mon professeur de mathématiques spéciales, qui sut rendre passionnante cette année si difficile. »

C'était bien peu de chose, pourtant, quand on a tant reçu. Oui, au nom de tous vos élèves, merci Monsieur Flory. Vous avez accompli pour chacun de nous la plus grande des missions : changer la vie.

Gilles GODEFROY (1972 s)

**TORTRAT (Albert), né à Antony (Seine) le 26 novembre 1921, décédé à Meudon (Hauts-de-Seine) le 20 décembre 2012.– Promotion de 1941 s.**



Albert Tortrat est né à Antony, second d'une famille de quatre enfants. Son père, ancien polytechnicien, était contrôleur de la marine et amateur de mathématiques. Albert effectue ses études primaires à Saint-Étienne puis, de 1930 à 1938, au lycée de Brest et ensuite en mathématiques supérieures et spéciales au lycée Buffon, replié à Orléans en 39-40.

En novembre 41, il entre à l'École. Il gardait un souvenir émerveillé de cette étape de sa vie et avait coutume de dire « je suis né à 20 ans » ; par contre, peu porté vers les langues anciennes et indigné par la place qu'elles occupaient au baccalauréat, il avait peu de relations avec les littéraires. Son camarade de promotion René Suardet, physicien, n'avait pas les mêmes intérêts scientifiques mais se souvient d'être allé fréquemment avec Albert et d'autres camarades camper et randonner dans la région parisienne en fin de semaine. Malgré l'Occupation, l'École était alors un lieu ouvert et vivant, un endroit protégé où les élèves pouvaient échanger librement leurs idées. En 1943, il échappe au Service du travail obligatoire grâce à un emploi fictif à la Compagnie parisienne de distribution d'électricité procuré par le directeur adjoint de l'École, Georges Bruhat (1905 s). Bien qu'ayant le cœur à gauche, il s'estime de santé trop fragile pour s'engager dans la Résistance comme René Suardet. En juillet 1945, il est reçu à l'agrégation de mathématiques. D'octobre 45 à décembre 46, il est nommé au lycée de Tours dans une classe préparatoire à l'École de Saint-Cyr. De janvier 47 à décembre 50 il est attaché au CNRS à Paris.

Il soutient sa thèse en mars 1950. De décembre 50 à septembre 51 il occupe un poste de maître de conférences à la faculté des sciences de Rennes, chargé de l'enseignement de mécanique rationnelle à l'École nationale supérieure de mécanique de Nantes.

D'octobre 51 à septembre 58, il est maître de conférences puis, à partir de janvier 55, professeur sans chaire à la faculté des sciences d'Alger où il enseigne successivement en MPC puis en calcul différentiel et intégral. C'est là, durant le dernier trimestre 56 que je passe à Alger comme rappelé, que je fais sa connaissance et que débute une amitié qui ne s'interrompra pas.

Il épouse en 1952 Hélène Dauvergne qui est alors la seule élève de René de Possel (1924 s) dans le certificat d'analyse supérieure qui vient d'ouvrir, après avoir été disciple de Marcel Saint-Jean (1925 s) dans la renommée « Taupé Arabe ».

Ils ont trois enfants : Pierre (3 septembre 53), mathématicien, Danièle (6 mai 55), statisticienne et Monique (19 janvier 58), artiste.

On est alors en pleine bataille d'Alger ; Albert admire Germaine Tillon et les libéraux mais trouve André Mandouze (1937 l) excessif ; l'aggravation de la situation le conduit à souhaiter son retour en métropole et il est nommé à la faculté des sciences de Lyon en Octobre 57, mais il n'est autorisé à rejoindre ce poste qu'à la rentrée 58. Presque aussitôt, Georges Darmois lui offre de venir à la Sorbonne et il y est nommé à la rentrée 59 ; la famille s'installe à Paris à la rentrée 60, puis à Meudon, à l'ombre d'un séquoia tutélaire comme Albert les aimait. Il prend sa retraite dès qu'il le peut à la rentrée 82.

Celle-ci est malheureusement endeuillée par deux tragédies :

Le décès le 28 août 84, dans un accident de montagne avec des élèves, de Pierre, ancien élève de l'ENSET, professeur agrégé de mathématiques au lycée de Besançon qui venait de rédiger trois articles sur l'itération des polynômes.

Puis, le 12 novembre 2008, celui de Monique, peintre très originale et s'impliquant profondément dans chacune de ses œuvres, emportée en deux ans par un cancer de l'œsophage.

Toujours dynamique, tant sur le plan intellectuel que sur le plan physique, Albert nous a quittés subitement et sans souffrances à la suite d'une infection des voies respiratoires.

L'œuvre scientifique d'Albert Tortrat, commencée dès 1947, comporte de nombreuses facettes et il s'est impliqué pleinement dans chacune, avec beaucoup d'originalité et hors des sentiers battus. Orienté par Georges Darmois (1906 s) et attiré par le calcul des probabilités et la physique mathématique, il étudie la mécanique ondulatoire et consacre la première moitié de sa thèse, publiée en 1953 dans le *Journal de mathématiques pures et appliquées*, aux fonctions orthogonales d'Hermite à plusieurs variables qui interviennent dans les relations d'incertitude de Heisenberg. Sur les suggestions de Robert Fortet (1932 s), il consacre la deuxième partie à un objet probabiliste : les processus strictement stationnaires de Markov et leurs corrélations. L'essentiel de ses travaux concerne la théorie de la mesure sur des espaces abstraits et les problèmes de divisibilité des lois de probabilité : mesures singulières et leur composition, convolutions infinies, mesures régulières et mesures parfaites, lois tendues, lois sur un espace topologique complètement régulier, loi dans les demi-groupes topologiques, convolutions dénombrables, lois tendues dans un groupe topologique abélien métrisable, lois indéfiniment divisibles dans un espace vectoriel topologique, mélange de lois indéfiniment divisibles, construction de processus réels homogènes non additifs, lois  $\tau$ -régulières, produits et convolution de mesures aléatoires, mélange de lois et lois indéfiniment divisibles, normes de Gross et uni-modalité des mesures cylindriques isotropes, mélange de lois normales, pseudo-martingales et lois stables,  $\tau$ -régularité des lois et prolongements  $\tau$ -réguliers, désintégration d'une probabilité et statistiques exhaustives, comparaison d'une mesure et de ses translats,

support des lois indéfiniment divisibles dans un espace vectoriel ou dans un groupe abélien localement compact, lois idempotentes dans les demi-groupes.

À partir de 1995, il se passionne pour deux sujets : la *mécanique quantique* où il remet en question l'utilisation des probabilités, l'intervention des variables cachées et la séparabilité, et la *logique formelle* dont il souligne la difficulté à formaliser l'arithmétique et l'analyse mathématique.

Par ailleurs de 1955 à 1976 une longue collaboration démarrée à Alger avec son collègue et ami André Blanc-Lapierre (1934 s) les amène à étudier des problèmes de mathématiques rencontrés par les physiciens et qui concernent des modèles statistiques en télécommunication, l'entropie en théorie de l'information, la réduction de problèmes fondamentaux de la mécanique statistique à des problèmes classiques de calcul des probabilités, la compensation des corrélations et la loi forte des grands nombres pour des fonctions aléatoires du second ordre, un problème d'indépendance, les processus markoviens jusqu'aux moments d'ordre  $K$ , les fonctionnelles des processus aléatoires à accroissements indépendants et leur application à la modélisation des systèmes déterministes non-linéaires et non-stationnaires. Mais l'œuvre scientifique d'Albert Tortrat ne se limite pas à cet ensemble de travaux qui concerne essentiellement des spécialistes. Il a eu le souci de s'adresser au plus grand nombre alors que l'enseignement du calcul des probabilités et de la statistique mathématique était encore peu développé dans notre pays et sous forme optionnelle dans les facultés des sciences et que la grande majorité des professeurs certifiés ou agrégés n'avaient la moindre idée de ce champ des mathématiques méprisé alors de beaucoup de mathématiciens.

Avec deux collègues algérois, André Blanc-Lapierre et Pierre Casal (1942 s) il publie chez Masson en 59 : *Méthodes mathématiques de la mécanique statistique*. En 61, il fait paraître, à l'intention des étudiants de psycho-physiologie, une monographie Dunod : *Principes de statistique mathématique* qui sera rééditée en 67. En 63 son cours de licence : *Calcul des probabilités*, dont une première version a été diffusée en 60 par les cours de la Sorbonne, sort chez Masson. Chez ce même éditeur, Albert publiera en 65 : *Théorie des probabilités et quelques applications* auquel il m'a offert de collaborer et qui a été, en 74, traduit en russe, puis, en 71 : *Calcul des probabilités et introduction aux processus aléatoires*.

Ses anciens élèves en témoignent, soucieux de se faire comprendre et avec une conscience poussée à l'extrême, il donnait tous les détails, au risque pour l'étudiant moyen de s'y perdre, mais il était toujours disponible pour en reparler. Dans son cours de troisième cycle sur les lois indéfiniment divisibles, il présentait ses recherches qui avaient un écho international, adoptant l'approche analytique de Khinchin mais évitant les méthodes trajectorielles de Paul Lévy, pour lequel il avait cependant une grande admiration, ce qui était rare dans les années 60. Il n'adhérait pas à la théorie

générale des processus et aux sujets à la mode. Parti volontairement dès soixante ans pour laisser la place aux jeunes, il n'a pas eu la pleine conscience d'être très apprécié par ses étudiants, ses élèves et ses collègues en raison de la modestie qui lui était propre. Ses travaux étaient estimés dans de nombreux centres étrangers et il fut invité à Prague, Loutraki, Brasov, Varsovie et Rome. Chaque année, nous l'invitions à Clermont-Ferrand pour donner une conférence à notre séminaire de calcul des probabilités, suivie le lendemain par une longue marche dans la chaîne des Puys qui permettait de fructueux échanges. Ainsi Albert Tortrat apparaît-il comme un scientifique curieux, méthodique et minutieux, n'hésitant pas à revenir sur un article pour en perfectionner un point.

Lecteur infatigable, il fréquentait les bibliothèques, et en particulier celle de l'École, se passionnant tout autant pour la médecine ou l'agriculture biologique que pour l'histoire ou la physique quantique. Il résumait chacune de ses lectures avec concision et précision de son écriture fine et élégante.

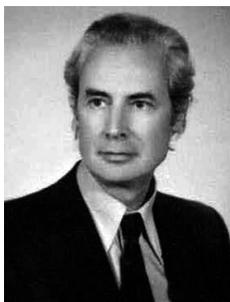
Il partageait ses étés entre la maison familiale de Saint-Chaffrey, point de départ de belles courses en montagne et la villa de Gaou-Bénat, proche du Lavandou qui lui permettait de pratiquer natation et bicyclette. Grand randonneur, il a sillonné la Corse chaque année de 83 à 88, suivant avec son créateur le fameux GR20. Plus tard, nous avons parcouru Causses et Cévennes. Il préparait minutieusement chaque étape, puis après avoir pratiqué quelques « raccourcis », reportait sur sa carte au 25 000<sup>e</sup> l'itinéraire suivi assorti de commentaires sur son charme ou sa difficulté. Tout en marchant, il aimait raconter ses lectures et pouvait parler durant des heures aussi bien du déclenchement de la Première Guerre mondiale ou de la position du Vatican durant la Seconde, que de la biologie moléculaire du cartilage ou de l'affaire Dominici. C'était un grand admirateur du commandant Cousteau, de Konrad Lorenz, de Jean-Marie Pelt et de Simone Weil. Il s'enthousiasmait aussi pour une filature coopérative de Saint-Chaffrey.

Il avait encore quelques amis très chers rencontrés il y a plus de soixante ans qui sont unanimes à témoigner de la chaleur et de la profondeur de leurs relations où il se montrait attentif aux autres, délicat, riche de cœur, avec beaucoup de pudeur et de discrétion.

Merci, Albert, pour tout ce que nous te devons !

Paul-Louis HENNEQUIN (1949 s)

**DEBEAUVAIS (Michel)**, né le 10 janvier 1922 à Saint-Quentin (Aisne), décédé le 13 décembre 2012 à Neuilly-sur-Seine (Hauts-de-Seine). – Promotion de 1942 I.



C'est avec émotion que je retrace ici brièvement la carrière de Michel Debeauvais, mon cousin, que j'ai connu surtout dans la dernière partie de sa vie où il avait cessé ses hautes fonctions internationales pour se consacrer à la publication de souvenirs laissés par plusieurs membres de notre famille à la fin du siècle dernier et pendant la Grande Guerre. Je m'appuierai sur un bref résumé de sa vie, qu'il avait rédigé sous le titre *Mémoires pour moi*.

Boursier en khâgne en 1940 à Henri-IV, il est séduit par le pacifisme du successeur d'Alain, et passe le concours en juin 1942. Profondément acquis au message de la Résistance, il ne restera que six mois à l'École, cherchant tous les moyens de trouver la bonne filière qui lui permettra de rejoindre ses rangs. De son court séjour rue d'Ulm, il me parlait parfois en regrettant de n'avoir pas connu ce qu'il appelait plaisamment le « règne des idées *sub specie aeternitatis* ». Pour lui qui fut toute sa vie plongé au cœur des problèmes les plus contemporains, ce regret montrait sa hauteur de vues pour aborder tous les problèmes et il avait gardé très présent à l'esprit le souvenir des cours de Maurice Clavel (1938 I) et de ceux de Maurice Halbwachs (1898 I) en Sorbonne. Moins philosophe que déjà conquis par l'histoire, il suit à Sciences-Po les séminaires de Pierre Renouvin et de Marcel Reinhardt.

Mais, trait beaucoup plus rare pour l'époque et qui montre la force de son engagement futur, il va suivre également des cours d'allemand à l'Institut allemand, « afin de se préparer en prévision d'interrogatoires de la Gestapo ». Lucide prémonition de ce qui lui arrivera peu après. Il quitte l'École en mai 1943 avec une adresse à Lyon que lui a procurée Charles Ximénès (1937 s, mort en déportation) et rejoint le « Grand Serre » dans la Drôme, un des fiefs du maquis, où il a la responsabilité d'un groupe de paysans fuyant le STO, qu'il doit former lui-même sans aucune expérience militaire. Avec son humour habituel, Michel raconte que n'ayant que deux fusils Lebel et un fusil mitrailleur, il leur apprenait plutôt les règles du foot ! À partir de juillet 1943, il est appelé par des responsables de la Résistance à Lyon et il assure la liaison avec les officiers des Bureaux régionaux, parcourant alors la France pour leur remettre documents et argent, au péril d'un contrôle de train. Il travaille aussi au codage des messages pour les parachutages et s'efforce de convaincre le service radio de choisir des vers complets d'Apollinaire (il faudra un jour faire une thèse sur « La poésie française dans les messages codés de la Résistance »). Arrêté en octobre 1943 par la Gestapo, il est envoyé à Buchenwald dans les commandos disciplinaires et, comme

beaucoup de rescapés l'ont raconté, il se récite Apollinaire et Mallarmé, « souverain remède contre la température glaciale ». Ensuite, c'est le camp de Dora, puis Laura-Ellrich, camp du Harz où les conditions de travail sont encore plus dures. Il est sur le point d'y mourir de faim quand il est libéré.

De retour en France, il est, selon la formule officielle, « homologué à titre provisoire dans le grade fictif d'aspirant », et le caractère dérisoire de cette pseudo-affectation l'amusait. Il passe brillamment le concours de l'ENA en 1946 (Promotion « France combattante ») et travaille dès lors au ministère des Affaires étrangères. Il est d'abord consul de France à Berne où il succède à Romain Gary, puis consul de France à Anvers ; il crée ensuite avec Stéphane Hessel le service appelé « Assistance technique aux pays sous-développés ». Ce sera l'axe majeur de son activité inlassable au service des autres, avec comme mot-clé : l'éducation. Pratiquement toutes les fonctions qu'il a occupées à l'OCDE comme chef de division à la direction des affaires scientifiques (1964-1968), puis conseiller technique à son Centre de développement (1969-1975), ensuite à l'Unesco comme directeur de l'Institut international de planification de l'éducation de l'Unesco (1977-1982), concernent l'enseignement, et son champ d'action en ce domaine était tout simplement mondial. Car, en dehors de sa présence dans de nombreux organismes chargés de promouvoir ou de développer l'éducation, surtout en pays francophones, il était l'homme des expertises de haut niveau, le consultant appelé pour résoudre des problèmes que sa grande capacité de synthèse et son expérience multiculturelle lui permettaient d'affronter. « Voyageur sans bagages », comme il aimait à le dire, mais qui signifiait en fait « sans œillères », il était sollicité pour cette liberté d'esprit par tous les gouvernements, sauf en URSS où ses prises de position contre le stalinisme lui valurent un complet ostracisme. Il faut préciser que son envergure d'esprit lui permettait de traiter du problème de l'éducation non pas comme un simple « spécialiste de l'éducation », mais toujours dans le contexte plus large du développement économique et social d'un pays.

Malgré ces missions, il trouva le temps de se consacrer aussi à l'enseignement à la Sorbonne, de 1959 à 1965, dans le cadre de l'Institut d'études du développement économique et social, à l'École pratique des hautes études (VI<sup>e</sup> section) de 1965 à 1970, mais surtout à l'université de Paris-VIII, de 1969 à 1977 puis de 1982 à 1987, où il enseigna en pionnier les sciences de l'éducation. Les « Pères fondateurs » de Vincennes connaissent bien son rôle dans les débuts de la nouvelle université dont il fut l'un des créateurs, jetant avec flamme toutes sortes d'idées, de concepts et de changements véritablement révolutionnaires par rapport aux vieilles structures de l'antique Sorbonne.

D'où tenait-il cette capacité d'« agitateur d'idées », lui que sa grande stature fine et distinguée, sa voix discrète ne prédisposaient pas à jouer les Danton dans une assemblée ? Peut-être de la longue connivence qui l'avait lié à Jean Vilar. Car Michel fut aussi un compagnon de route de Vilar qui lui proposa même d'être l'administrateur

du TNP en plein essor. Il admirait l'abnégation de l'acteur, qui avait su discrètement sacrifier sa carrière personnelle pour se dévouer au public et créer un théâtre véritablement « populaire ». Il créa avec lui, et en symbiose avec le Festival d'Avignon, une sorte d'université d'été qui réunissait chaque année les acteurs du développement culturel les plus divers et Michel jouait dans ces réunions bouillonnantes d'idées le rôle de « modérateur » (dans notre jargon actuel), équivalent à cette époque, me disait-il, « à celui qui jette de l'huile sur le feu ».

C'est peut-être cela que ceux qui l'ont entendu retiendront de Michel Debeauvais, un « semeur d'idées », d'un grand charisme et avec une liberté souveraine pour inventer des projets nouveaux et les faire partager.

Henri LAVAGNE (1962 I)

*Michel Debeauvais avait apporté sa contribution au dossier consacré à « La Coopération intellectuelle internationale » publié dans L'Archicube n° 12 de mai 2012, sous la forme d'un article intitulé « Un itinéraire normalien : soixante années auprès de l'Unesco » (p. 112 à 119).*

La carrière professionnelle de Michel Debeauvais a été marquée par des engagements qu'il a su rendre complémentaires : au ministère des Affaires étrangères et dans les organisations internationales chargées de l'éducation, ainsi qu'à l'université dans les domaines de l'économie de l'éducation et de l'éducation comparée.

Son affectation au ministère des Affaires étrangères, à sa sortie de l'École nationale d'Administration, de 1947 à 1959, l'avait conduit en particulier à suivre toutes les questions qui ont marqué les débuts de l'Unesco. Il participa à la création à la Sorbonne de l'Institut d'étude du développement économique et social (IEDES), issu d'un projet alors non abouti d'« Université mondiale du développement économique et social », dans le cadre de l'ONU. Ce projet le conduisit à se spécialiser dans le domaine de l'économie et de la sociologie du développement et à coopérer avec la nouvelle unité de « planification de l'éducation » de l'Unesco. Après avoir quitté l'IEDES en 1965, il poursuivit ses recherches dans ce domaine dans le cadre de l'École pratique des hautes études, VI<sup>e</sup> section, devenue EHESS. Il eut ensuite une autre perspective sur la planification des ressources humaines à la direction des affaires scientifiques et au centre de développement de l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE).

Ces étapes devaient l'amener naturellement à être nommé directeur de l'Institut international de planification de l'éducation (IIPÉ) de l'Unesco, poste qu'il occupa de 1977 à 1982. Il y conduisit des activités de formation et de recherche en matière de politiques, de planification et d'administration de l'éducation, et initia de nouveaux projets sur tous les thèmes qui intéressent les états membres.

Sensible aux défauts et aux dysfonctionnements des Organisations internationales, il n'en tirait pas de conséquences pessimistes ni démobilisatrices, militant pour l'utilisation responsable par chacun de sa liberté et de ses marges d'autonomie au service des objectifs du développement.

Simultanément ou en alternance avec son activité au ministère des Affaires étrangères puis dans les organisations internationales il poursuivit, après l'IEDES et l'EPHE, une carrière d'enseignant et de chercheur au centre expérimental universitaire de Vincennes, devenu par la suite université de Paris-VIII, de sa création en 1969 à 1977, puis de 1982 à sa retraite en 1987, enfin comme professeur émérite. Il avait été appelé à participer au petit groupe chargé de la conception et de la création du centre par le président Edgar Faure, ministre de l'Éducation nationale chargé de la réforme des universités après les événements de 1968.

En même temps, il était associé à la préparation du VI<sup>e</sup> plan de l'Éducation par la commission de l'Éducation créée dans le cadre du Commissariat général au Plan : il avait été chargé d'y apporter un éclairage de comparaisons internationales. Jeune administrateur affecté au ministère de l'Éducation nationale en 1969 et l'un des rapporteurs de cette commission, je l'avais rencontré pour la première fois à cette occasion et j'avais été frappé par son enthousiasme communicatif pour cette approche encore marginale et parfois décriée, sans qu'il en méconnaisse les difficultés méthodologiques. Alors que ce champ de recherche était très développé dans de nombreux pays, il l'était paradoxalement peu en France. Michel Debeauvais se plaisait fréquemment à rappeler qu'il s'agissait pourtant d'un domaine de recherche d'origine française depuis Marc-Antoine Jullien et son *Esquisse d'un ouvrage sur l'éducation comparée* (1817) qui visait à « comparer les établissements d'éducation de toute l'Europe ». On voit aujourd'hui, dans le contexte de la mondialisation, l'impact grandissant sur les opinions publiques et sur les politiques éducatives des nombreuses comparaisons internationales, et les débats scientifiques et passionnels sur leurs résultats et leurs méthodes.

Dans le cadre du Département des sciences de l'Éducation qu'il avait contribué à créer à l'université de Vincennes, il s'attacha à développer le champ de l'économie de l'éducation, notamment sur les thèmes des inégalités sociales et de l'accès à l'éducation, ainsi que le champ de l'éducation comparée.

Pour développer et consolider cette discipline en France et dans l'espace francophone, il avait travaillé à fonder l'Association francophone d'éducation comparée (AFEC) dont il était devenu le premier président de 1973 à 1978. Il avait été ensuite élu président du conseil mondial des associations d'éducation comparée (WCCES, World Council of Comparative Education Societies) de 1983 à 1988.

En 1995 il fondait le Groupe d'étude de l'éducation en Afrique (GRETAF), soucieux de lutter contre ce qui lui paraissait une baisse injustifiée d'intérêt pour

l'Afrique. Il y avait développé des travaux sur le programme « Éducation de base pour tous » et sur les indicateurs de l'éducation dans les pays africains francophones.

Son goût et son sens du débat s'exerçaient toujours dans l'écoute attentive des points de vue de tous, mais toujours à la recherche de cohérence théorique et des leviers qui permettraient à l'échange le plus libre de déboucher sur la mise en œuvre de projets pratiques. Son dynamisme, sa curiosité inlassable et son exigence intellectuelle le menaient à un questionnement incessant, avec un sens de l'humour et des paradoxes qui pouvait en déconcerter certains mais qui était toujours stimulant. Il manifestait une courtoisie et une grande disponibilité aux autres, quel que soit leur statut ou leur âge, sans céder jamais sur ses convictions profondes.

Thierry MALAN (ENA 1969)

**AYÇOBERRY (Pierre), né le 29 avril 1925 à Montrouge (Seine), décédé le 24 octobre 2012 à Strasbourg (Bas-Rhin). – Promotion de 1944 I.**

Né en 1925, Pierre Ayçoberry avait commencé ses études supérieures dans la France occupée et vichyssoise, ce qui fit de lui, écrit Patrick Fridenson (1962 I), « un critique inlassable à la fois des notables et du totalitarisme ». Entré, après deux années de khâgne à Louis-le-Grand, à l'École normale supérieure début 1945, il s'engagea aussitôt dans l'armée alors que le service militaire n'était pas obligatoire et, dans les Forces françaises d'Allemagne, fut le témoin du passage du nazisme à la démocratie. À son retour, au début de 1946, il rejoignit l'ENS, fut reçu à l'agrégation d'histoire et occupa le poste d'agrégé-répétiteur à partir de 1947.

Appartenant moi-même à la promotion 1947 lettres, et entré à l'École avec la ferme intention d'y entreprendre des études supérieures en histoire, qu'il me soit permis d'apporter ici mon témoignage sur les débuts d'Ayçoberry dans la carrière enseignante. Il m'a laissé la première et vivante image d'un serviteur de grande qualité de cet enseignement supérieur où je faisais mes premiers pas comme étudiant. Spontanément à l'aise dans le contact simple et direct avec ceux qui, à quelques années près, auraient pu être ses camarades d'études, Ayçoberry caïman a su dès ses débuts inspirer la confiance d'un « tuteur » plein d'une autorité déjà légitime, à la fois rassurante et respectable, aux auditeurs dont il allait être le guide et le formateur. Je n'ai cessé dès lors et jusqu'à l'agrégation d'apprécier la pédagogie, les conseils et le savoir qu'il dispensait avec sérieux, mais sans manières.

Pour certains d'entre nous au moins, le contact s'établissait avec Ayçoberry également à un autre niveau, d'ordre privé, en raison de ses convictions religieuses, qui pour autant ne dressaient aucune barrière entre lui et les autres. Il devint rapidement

une figure de référence du groupe des normaliens catholiques, et noua pour la vie une relation très proche avec l'abbé André Brien, pendant de longues années aumônier de ce groupe. J'ai recueilli sur ce point le témoignage de Jean Ehrard (1946 l) : « Cette appartenance », rappelle-t-il, « n'engendrait aucune animosité chez nos camarades qui 'n'en étaient pas'. Le premier principe de la convivialité normalienne était la tolérance, et cela même en politique, malgré les fortes tensions du moment. Les différences de convictions et d'engagements n'empêchaient pas les sympathies individuelles. La mort de Pierre Ayçoberry m'a beaucoup ému. Cette nouvelle apportée par *Le Monde* a réveillé en moi des souvenirs aussi précieux que fugaces, silhouette sympathique, démarche énergique, voix chaleureuse, autorité personnelle. L'incroyant lui aussi a le droit de rêver : je rêve du dialogue sans fin de deux ombres qui se rencontreraient dans la douce fraîcheur des Champs Élyséens ».

Il convient d'abord de rappeler les principales étapes de sa carrière académique. Devenu attaché de recherche au CNRS, il passa deux années à Cologne, et s'affirma dès lors comme un spécialiste de l'histoire sociale de l'Allemagne contemporaine. Professeur au lycée de Metz (1954), assistant (1957) puis maître-assistant à l'université de Clermont-Ferrand auprès de Jacques Droz, grand spécialiste de l'histoire de l'Allemagne, il fut nommé en 1968 à l'université de Paris-X-Nanterre. Il soutint sa thèse de doctorat d'État sur *l'Histoire sociale de Cologne 1815-1875* à l'université de Paris-I (30 avril 1977). Il passa en 1979 à l'université de Strasbourg, où il prendra sa retraite en 1993, sans avoir jamais manifesté la volonté de construire sa carrière à la manière d'une pyramide des honneurs. Il aura dans ce parcours marqué de nombreux étudiants par sa rigueur intellectuelle et son exigence, et toujours œuvré aux liens entre lycées et universités.

Il revient cependant à Patrick Fridenson (1962 l) de rappeler ici que si la carrière académique de Pierre Ayçoberry a été celle d'un historien bénéficiant d'une réputation scientifique internationale, il fut aussi un homme d'engagement, l'un des grands piliers du syndicalisme CFTC-CFDT et SGEN.

« S'il n'avait pas fait partie du puissant groupe des normaliens communistes des années de la Libération, écrit notre camarade, et ne s'était syndiqué qu'en 1949 (et au SNES), en 1950 il accepta la suggestion d'un de ses professeurs de lycée, qui avait été le premier secrétaire général du SGEN, de rencontrer Paul Vignaux, puis la proposition de ce dernier d'entrer à *Reconstruction*, cette alliance entre intellectuels et leaders ouvriers qui transforma la CFTC en CFDT, poussa à la décolonisation et contribua à la rénovation de la gauche. Publiant de nombreuses études dans les *Cahiers Reconstruction*, il adhéra au SGEN à Metz en 1954, et en 1957 fut élu au Comité national (l'ancêtre lointain de l'actuel Conseil fédéral), où il fut actif sur de nombreux sujets jusqu'en 1970. Il joua aussi un rôle important concernant l'Algérie au Congrès du SGEN et au Congrès confédéral de 1957.

En poste à Clermont-Ferrand, il devint membre du bureau académique du SGEN et secrétaire administratif de l'Union départementale CFDT. À ce titre, il collabora syndicalement avec les militants ouvriers de Michelin puis fut un des acteurs de Mai 1968 à Clermont. Passé à Nanterre à l'automne 1968, il fit naturellement partie des enseignants-chercheurs qui y combattirent le mandarinat tout en reconstruisant l'université. Cet élan l'amena à participer activement à la minorité qui renversa la direction nationale du SGEN en 1972. Les minoritaires lui avaient proposé le poste de secrétaire général du SGEN, il le refusa. Mais quelque temps après il accepta de représenter le SGEN comme élu au CNESER durant la dure période des années Saunier-Séité (1976-1981). Il y fut à la fois un porte-voix très attentif des avis des sections locales et, souvent en tandem avec Jacques Natanson, le tenant de la ligne SGEN de transformation de l'enseignement supérieur. Devenu professeur à Strasbourg en 1979, il s'engagea après sa retraite (1993) dans un club de cette ville orienté à gauche et dans une association de dialogue citoyen. Tenu en haute estime par les militants syndicaux pour l'intensité de son engagement comme pour sa rectitude morale, « Ayço », comme nous l'appelions tous, était un homme d'une grande modestie. Il refusait de plier devant les hiérarchies et croyait en la valeur du collectif à condition qu'il soit démocratique et critique. À 87 ans, il était toujours sur la brèche ».

Cette notice n'est pas le lieu pour faire le recensement bibliographique des travaux scientifiques de Pierre Ayçoberry. On peut se reporter, pour prendre conscience à la fois du volume et du retentissement de ses publications, à la synthèse qui en a été proposée dans la revue *Historiens et Géographes* (n° 421, janvier-février 2013, p. 12), organe de l'Association des professeurs de ces disciplines à la vie de laquelle il n'a cessé d'apporter son soutien actif.

En revanche, on doit à sa mémoire de rappeler toute l'importance et l'originalité de sa contribution à un renouveau, du côté de la France, des recherches dans le domaine de l'histoire de l'Allemagne des XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles. Je dois à l'obligeance de Hartmut Kaelble, professeur à la Humboldt Universität de Berlin, qui ne fut pas le condisciple de Pierre à l'ENS mais reste un acteur de premier plan du développement, entre historiens, des échanges franco-allemands, le précieux et émouvant témoignage que voici :

« Parmi toutes mes rencontres avec des historiens français, celle de Pierre Ayçoberry fut à mes yeux l'une des plus importantes. J'évoquerai ici des souvenirs personnels de ces rencontres. J'ai trouvé en Pierre Ayçoberry un collègue d'une modestie sortant de l'ordinaire, d'une grande érudition, dénué de toute arrogance et doué d'un rire communicatif irrésistible. Il écoutait avec la plus grande attention ses interlocuteurs qu'il considérait tous comme des pairs, argumentait avec une grande précision et réflexion sans jamais dévier de ses engagements politiques aussi clairs que solides. Il

avait quelques années décisives de plus que moi et avait vécu la guerre puis l'après-guerre comme jeune adulte alors que je n'étais encore qu'un enfant. Nous n'avons malheureusement jamais eu l'occasion de nous entretenir des années 1945-1946 durant lesquelles nous nous trouvions tous les deux dans le sud-ouest de l'Allemagne, lui en tant que soldat, moi enfant à la maternelle, pour qui lier connaissance avec l'armée française était important et tout sauf déplaisant.

Dans les années 1970 et 1980, Pierre Ayçoberry avait une approche de l'histoire allemande fort différente de celle des historiens allemands de mon âge. À cette époque-là, nous nous intéressions énormément au *Sonderweg* allemand, qui se différenciait à nos yeux également de l'histoire française par un libéralisme beaucoup moins marqué, une introduction difficile de la démocratie et un penchant prononcé pour l'État autoritaire. Pierre Ayçoberry ne s'inscrivait pas dans cette démarche. Dès son ouvrage sur Cologne au XIX<sup>e</sup> siècle, il considérait que les distinctions historiques entre la France et l'Allemagne relevaient de l'ordre de 'l'illusion... vite dissipée'. Il voulait écrire l'histoire allemande du XIX<sup>e</sup> siècle 'sans être obsédé par la recherche des signes avant-coureurs'. Il avait également une conception différente de l'histoire sociale, dans laquelle nous voulions et pensions alors trouver de meilleures explications de l'histoire politique. Lui se refusait précisément à continuer de concevoir la société comme le fondement de la politique. J'appris progressivement qu'il représentait un courant de l'historiographie française, prenant place au sein d'autres débats que l'historiographie allemande de l'époque, devant se positionner sur l'histoire totale – Labrousse et Braudel – et débattant aussi d'une tout autre façon du marxisme, de la sociologie ou de l'histoire culturelle.

Son approche de l'histoire du nazisme différait aussi de celle dont nous étions familiers pour trois raisons. À l'époque, il était atypique d'écrire une histoire sociale du régime nazi. En 1998, lorsque son livre *La Société allemande sous le III<sup>e</sup> Reich* est sorti, il existait déjà de nombreuses recherches particulières, mais pas de synthèse sur ce sujet, si l'on excepte l'ouvrage de l'historien américain David Schoenbaum, publié trente ans auparavant sous un titre similaire. Celui de Norbert Frei, *L'État hitlérien et la société allemande*, avait été publié quinze ans plus tôt en allemand avec un titre qui évitait toute référence à l'histoire sociale et n'en constituait pas non plus une au sens de Pierre Ayçoberry. Ce dernier écrivit en revanche son livre en partant d'un concept résolu d'histoire sociale, qu'il concevait comme une histoire des 'collectifs', selon ses propres termes, et des classes sociales. Il est parvenu à livrer une mosaïque très convaincante d'histoire des classes sociales et de thèmes particuliers de l'époque nazie, de la violence et de la communauté populaire (*Volksgemeinschaft*), des profiteurs et victimes du régime, de la guerre et des camps de concentration. Il opérait de surcroît une distinction très nette entre régime nazi et société allemande, ce dont témoignait déjà le titre de l'ouvrage. Il s'intéressait en particulier aux modifications

des dispositions d'esprit de la société allemande à l'égard du régime nazi, à la réserve qui côtoyait le soutien.

Son livre est une histoire des relations mouvementées entre le régime et la société, écrite avec un raffinement passionnant et mettant au jour des solidarités sociales autonomes au sein de la société allemande. Il trace parfois même des parallèles entre les sociétés française et allemande sous le III<sup>e</sup> Reich. Dans le dilemme de l'historien tiraillé entre jugement moral et analyse distanciée – qui le préoccupait beaucoup –, il réussissait à éviter un jugement moral trop rapide sans renoncer aux valeurs fondamentales. Ses opinions surprenantes m'amènèrent aussi à reconsidérer certaines de mes réflexions. Pour ne citer que quelques exemples : il traitait de l'attentat du 20 juillet 1944, acte de résistance exalté en Allemagne, dans le chapitre des complots militaires. Le travail forcé en Allemagne était évoqué sous le titre, parfaitement insolite, de *Comment cohabiter avec dix millions d'exclus*. Il incarnait un regard extérieur sur l'histoire allemande qui n'était pas le regard anglo-saxon, mais celui de la France touchée par le régime nazi d'une façon fort différente.

Lui qui a longtemps été le meilleur connaisseur français de l'histoire nazie, voyait aussi son rôle dans les relations franco-allemandes d'une manière qui m'a beaucoup surpris. Je pensais que tous les spécialistes non-allemands du nazisme intervenaient souvent dans l'espace public allemand, à l'instar des experts américains et anglais de l'histoire allemande, qui influençaient fortement les chercheurs de ce pays. Nos attentes étaient aussi marquées par Alfred Grosser, Joseph Rovin et Robert Minder. Il ne s'agissait certes pas là d'historiens, mais nous étions habitués aux prises de parole de ces passeurs entre la France et l'Allemagne dans les espaces publics des deux pays et les entendions souvent en Allemagne. Pierre Ayçoberry n'a jamais endossé ce rôle. Ses ouvrages sur le III<sup>e</sup> Reich ne sont pas traduits en allemand et il n'a pratiquement rédigé aucun article en allemand sur cette période. Il se voyait avant tout comme un expert de l'Allemagne évoluant dans la sphère publique française. J'ignore encore aujourd'hui pourquoi il n'est pas intervenu plus souvent en Allemagne, si l'on doit reprocher aux historiens allemands d'avoir fait trop peu de cas de la recherche française, ignorance dont avait déjà pâti l'école des Annales, ou si Pierre Ayçoberry pensait ne pas pouvoir être apprécié à sa juste mesure par une opinion publique allemande fonctionnant selon des codes particuliers. Un savoir en partie puisé dans ses expériences de militant syndical qui n'ignorait rien des profondes différences entre la France et la République fédérale, ni de la difficulté du rôle de passeur. J'aurais tant aimé discuter de nouveau avec lui de toutes ces questions dans ce nouveau millénaire, à plus grande distance des événements. Il est malheureusement trop tard. » (Traduit de l'allemand par Valentine Meunier)

Louis BERGERON (1947 I),  
*qui exprime sa vive reconnaissance aux auteurs de ces témoignages.*

**FRANÇOIS (Marie), née à Paris le 10 janvier 1925, décédée à Paris le 12 février 2013. – Promotion de 1944 S.**

Marie François était l'aînée de trois filles. Pendant la guerre, la famille se réfugie à Dinan où le père, prévoyant, avait acheté une maison en 1937. Elle y termine ses études secondaires (bacs math élem. et philo) mais a la douleur de perdre son papa en 1941. Elle revient à Paris en classes préparatoires au lycée Fénelon. En 1944, elle est reçue au concours d'entrée à Sèvres, passé « en épisodes » dans les conditions difficiles que l'on imagine. Elle choisit les sciences physiques, mais obtient également la licence de mathématiques. Après l'agrégation, une bourse lui permet d'aller faire deux années de recherche à l'université de Reading (Grande-Bretagne).

Sa carrière de professeur commence à Orléans où elle reste trois ans avant de revenir à Paris au lycée Fénelon où elle ne tardera guère à enseigner en math sup. Je l'y ai rejointe en septembre 1968 et nous avons fonctionné en « binôme » jusqu'à sa retraite en 1989.

Mes compétences ne me permettent pas d'émettre un avis sur ses qualités de physicienne. Je peux tout de même dire que nombre d'élèves se sont orientées vers la taupe B' (ultérieurement P') parce qu'elles avaient « découvert la physique » avec Marie. Et beaucoup d'entre elles ont intégré Sèvres (la fusion avec Ulm n'a eu lieu que peu d'années avant sa retraite).

Une collègue physicienne, Chantal Mathon, a donné son témoignage dont j'extrais ces lignes : « Quand je suis arrivée au lycée Fénelon en 1972, au début de ma carrière, Marie François m'a prise sous son « aile protectrice », toujours disponible pour un conseil, une idée de cours ou de TP et m'a ainsi beaucoup aidée dans ma profession. Je me souviens de sa façon toute personnelle d'appréhender un phénomène physique. Nous avons perdu un esprit atypique qui a marqué des générations d'élèves. »

Nous étions assez différentes : elle avait « le sens de la physique » qui me faisait défaut tandis que je privilégiais la rigueur du raisonnement mathématique. Mais cela n'a jamais posé de problème dans notre travail auprès de nos élèves : nos regards complémentaires ont souvent permis de leur suggérer la meilleure orientation. Marie a été très compréhensive pour adapter nos emplois du temps à mes contraintes de jeune mère de famille habitant en banlieue.

Elle était très sociable et active. Elle fut en effet trésorière de l'Union des professeurs de spéciales (UPS) de 1969 à 1987, membre du bureau de l'Association des anciennes et anciens élèves du lycée Fénelon, membre du Bureau de la Société des agrégés, membre de l'Association des anciennes sévriennes puis des anciens élèves de l'ENS. Elle a également participé au mouvement « Paroisse Universitaire ».

Elle lisait beaucoup, aussi bien en anglais qu'en français, et excellait au Scrabble (dans les deux langues). C'était également une sportive : elle a sillonné la Bretagne

(et aussi l'Écosse) à vélo, a pratiqué le ski et le tennis, malgré sa difficulté à voir loin qui l'a empêchée de conduire. Avec sa sœur Monique, elle accueillait volontiers dans leur belle maison de Dinan entourée d'un grand jardin. Elle laissait à Monique le soin de faire la cuisine mais elle aimait s'occuper de la cueillette et des fleurs. Toutes deux étaient de grandes tricoteuses et nous sommes nombreuses à en avoir profité pour nos enfants.

Marie aimait la vie et savait apprécier le moindre plaisir. En septembre 2012, nous avons encore fait ensemble des visites lors des journées du patrimoine, et elle ne se lassait pas de contempler la mer, exprimant à peine un regret de ne plus pouvoir « pêcher à pied » à Saint-Jacud lors de la grande marée, mais ravie que le jardinier lui apporte des palourdes fraîches. Elle a fêté avec joie son 88<sup>e</sup> anniversaire. Elle s'en est allée sans bruit, paisiblement, sans connaître de déchéance physique ni mentale et a rejoint ses parents et ses sœurs, partis avant elle.

Annie ROIBET-RIQUET (1963 S)

**GUICHARNAUD (Jacques), né le 4 juillet 1924 à Paris, décédé le 5 mars 2005 à New Haven (États-Unis). – Promotion de 1945 I.**

Jacques Guicharnaud est décédé chez lui à l'âge de quatre-vingts ans ; il était retraité de l'université de Yale.

Il avait occupé la chaire Benjamin J. Barge de littérature française à Yale, où il enseigna continûment de 1950 à sa retraite en 1997 – si l'on excepte une parenthèse à Harvard en 1977-1979. Spécialiste de la littérature française des XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, Guicharnaud était connu dans la communauté scientifique pour ses ouvrages *Modern French Theatre from Giraudoux to Beckett* (1961, en collaboration avec son épouse June Beckelman Guicharnaud), *Molière, une aventure théâtrale* (1963) et *Raymond Queneau* (1965).

Jacques Guicharnaud est l'auteur de nombreux articles de recherches, de traductions de Tennessee Williams (*Portrait d'une madone ; Soudain l'été dernier ; Le Train de l'aube ne s'arrête plus ici ; Baby Doll...*) et Ring Lardner (*Dix nouvelles*), d'un recueil de nouvelles et d'un roman, *Santarem* (1960), co-écrit avec Rollin Osterweis, professeur d'histoire à Yale.

Son collègue et ami de longue date, Charles Porter, professeur émérite de français à Yale, confie : « C'était un enseignant apprécié des étudiants, très attentif, et ses cours sur le théâtre français ont toujours été parmi les plus populaires. Affable avec ses collègues et ses étudiants, il était d'un commerce amical et racontait toujours des anecdotes passionnantes. »

Jacques Guicharnaud effectua ses classes préparatoires durant l'occupation allemande ; il fut élève à l'ENS après la guerre. En 1949, il commença à enseigner aux États-Unis, à Bryn Mawr College. L'année suivante, il rejoignit Yale University où il fut d'abord maître de langue. Outre ses tâches d'enseignement, il fut administrateur de deux composantes de Yale, Jonathan Edwards College en 1968 (trimestre de printemps) et Morse College en 1972-1973. Jacques Guicharnaud participait activement à la formation des Études théâtrales de Yale.

Une commémoration a eu lieu aux pompes funèbres Lincoln Hawley, 493 Whitney Avenue, New Haven, à 14 heures, le samedi 12 mars 2005. Un service religieux s'est déroulé au printemps.

Traduit et complété par Florence BOURGNE (1986 I),  
d'après l'annonce parue sur le site de *Yale News* le 10 mars 2005.

**MARGOLIN (Jean-Claude), né à Paris le 27 mars 1923, décédé à Paris le 2 février 2013. – Promotion de 1945 I.**



Le père de Jean-Claude Margolin était arrivé d'Ukraine vers 1910 pour préparer à Toulouse un diplôme d'ingénieur, mais sa vie bifurqua lorsqu'il vint s'installer à Paris, et y ouvrit, aidé par son épouse originaire des Vosges, un commerce d'épicerie. Un frère aîné, Georges – lui-même futur normalien littéraire, promotion 1941 – fut d'emblée sa référence et son modèle ; il aimait raconter qu'à l'âge de cinq ans il avait appris à lire sous sa tutelle.

Excellents élèves l'un et l'autre, Jean-Claude et Georges furent la fierté de leurs parents qui les suivirent avec bonheur dans la progression de leurs études. Jean-Claude Margolin entra en 1933 au lycée Henri-IV où, après un parcours sans faute et une nomination au Concours général, il obtint la mention Très Bien à la première partie du baccalauréat.

Survinrent alors la guerre, la débâcle et l'exode. Autant jusqu'ici l'existence de Jean-Claude Margolin avait été sereine, autant les années à venir allaient être riches en drames et en ruptures. En juin 1940, juste avant l'arrivée des Allemands, la famille Margolin décida d'abandonner l'appartement du sixième étage, boulevard Saint-Germain, et vint s'installer à Toulouse. Jean-Claude Margolin parvint à y reprendre rapidement ses études : seconde partie du baccalauréat, puis inscription en khâgne, largement pour la beauté du geste car il était interdit aux étudiants « non-aryens » de se présenter au concours d'entrée à l'École normale supérieure (demeurait toutefois autorisée la préparation parallèle d'une licence de lettres classiques à la faculté des

lettres). Tout fut à nouveau bousculé lorsqu'en novembre 1942 l'armée allemande envahit la zone Sud : c'était la menace d'une déportation qui pesait désormais sur les deux frères. Fuyant Toulouse ils trouvèrent refuge dans les Pyrénées, et travaillèrent comme bûcherons dans une entreprise locale. De là, quelque temps plus tard, ils rejoignirent le maquis et combattirent aux côtés des FFI engagés dans la reconquête de la vallée de l'Aude. En octobre 1944, l'ensemble de la région toulousaine était libéré et Jean-Claude Margolin put reprendre le chemin de la khâgne. En 1945, il se présenta, cette fois de plein droit, au concours de l'ENS, où il fut reçu dès son premier essai.

Nous partagions la même thurne pendant notre première année d'École. La guerre avait aiguisé les profils individuels. Nous savions qu'elle l'avait durement éprouvé, et qu'il avait répondu à ses défis avec courage, mais il n'en tirait nulle gloire, préférant évoquer non sans humour les rôles à contre-emploi qu'on lui avait fait jouer, comme celui de bûcheron admonesté un jour par un contremaître à cause de tous ces bouquins qu'il traînait dans son sac, ou comme celui de résistant combattant, frappant de panique un prisonnier allemand quand il se mit à lorgner sur ses chaussures... moins fatiguées que les siennes. Nous aimions en Jean-Claude Margolin un alliage de détermination et de gentillesse, d'enthousiasme et de discrétion, qui faisait de lui le plus agréable des camarades.

Les quatre années qu'il passa rue d'Ulm jusqu'à l'agrégation de philosophie (1949) correspondent à une inflexion majeure de sa carrière. Déjà titulaire d'une licence de lettres classiques, il entreprit la préparation d'une licence de philosophie, suivit à l'École ou à la Sorbonne les séminaires de quelques-uns des maîtres de sa nouvelle discipline. Il devait être particulièrement marqué par Gaston Bachelard, dont il admirait la capacité d'associer à la rigueur scientifique la fraîcheur de l'imagination. Mais à la fin des années 40, l'Université est un horizon lointain pour un jeune agrégé. Il enseigna successivement aux lycées de Roanne, le Mans, Beauvais, et Saint-Maur, avant de rejoindre en 1962, comme assistant, le Centre d'études supérieures de la Renaissance, créé quelques années plus tôt à Tours par Pierre Mesnard. Commença alors un parcours classiquement jalonné : maître-assistant (1966), chargé d'enseignement dans une maîtrise de conférences (1969), professeur titulaire d'une chaire de « Philosophie de la Renaissance et Histoire de l'Humanisme » (1974). Ultime promotion et en même temps consécration, Jean-Claude Margolin est élu directeur du Centre en 1978. Désormais sa vie professionnelle, enseignement, recherche et organisation de colloques mêlés, se confondra avec la vie du Centre.

N'étant pas orfèvre en la matière, je n'essaierai pas de décrire ou de résumer ce que fut la contribution de Jean-Claude Margolin aux études seiziémistes. Je n'essaierai pas davantage de décliner ses nombreux titres ou distinctions en France et à l'extérieur de nos frontières. Un coup de pouce du hasard – la commande d'une traduction avec

notes de *Encomium moriae*, le célèbre *Éloge de la folie* d'Érasme – l'avait mis dès 1954 sur la voie de ce qui allait devenir son domaine d'élection. Dix ans plus tard, sa thèse de troisième cycle est consacrée à l'étude critique et à la traduction de *De pueris instituendis* (*De l'institution des enfants*). Pendant plusieurs décennies vont s'enchaîner, et s'éclairer de proche en proche, recensions exhaustives, traductions, éditions savantes, recueils d'articles aussi bien qu'études ciblées comme *Érasme et la musique* (1965). Deux ouvrages d'une superbe amplitude couronnent cet immense travail : *Érasme précepteur de l'Europe* (1995) et, en collaboration, *Anthologie des humanistes européens de la Renaissance* (2007, pas moins de 170 entrées). Tout dernièrement, Jean-Claude Margolin avait encore fait entendre sa note dans l'hommage collectif rendu à Érasme à l'initiative du maître de la viole de gambe Jordi Savall.

Il ne faudrait pas qu'égarés par cette exceptionnelle production nous imaginions Jean-Claude Margolin claquemuré dans son bureau et fuyant le contact de ses semblables. Fidèle à l'esprit d'Érasme, pédagogue dans l'âme, il avait la passion du partage et tenait toujours sa porte ouverte aux jeunes chercheurs. C'est pourquoi l'arrivée de la retraite ne bouleversa pas son mode de vie. Elle lui permit simplement de donner plus de temps à sa famille, à Micheline, sa femme, surtout ; elle-même professeur d'anglais, elle l'avait toujours épaulé dans les obligations de sa carrière, l'avait pour l'essentiel déchargé des soucis domestiques, et avait assuré le suivi dans l'éducation des enfants.

Lorsque, de loin en loin, je rendais visite à Jean-Claude Margolin, notre conversation prenait très vite un tour familial, presque intime. Il me parlait de ses deux enfants, Françoise, qui avait opté pour une carrière commerciale, et Jean-Pierre, ancien X, en charge de grands projets d'infrastructures qui le conduisaient fréquemment à l'autre bout du monde ; et aussi avec beaucoup de fierté de ses quatre petits-enfants. Jean-Claude Margolin a eu le privilège de ne pas connaître le déclin. Après deux semaines de coma, il a été emporté par une infection respiratoire aggravée. Il n'a pas pu de ce fait honorer une invitation du professeur Carlo Ossola, qui lui avait demandé de présenter dans le cadre de son séminaire au Collège de France un exposé sur « Érasme et la vérité ». Jusqu'au dernier moment il avait travaillé à cette présentation...

Maurice GONNAUD (1945 l.)

Je remercie pour leur aide précieuse Jean-Pierre MARGOLIN son fils, et M. Alexandre VANAUTGAERDEN, directeur de la bibliothèque de Genève.

**MEUNIER (Suzanne, épouse TISSERAND), née le 24 septembre 1925 à Guéret (Creuse), décédée le 15 avril 2012 à Mâcon (Saône-et-Loire). – Promotion 1946 L.**



Suzanne Meunier a été l'élève de ses parents qui étaient instituteurs dans la Creuse, avant d'effectuer sa scolarité secondaire au lycée de Guéret. Elle est restée toute sa vie attachée au rude pays de son enfance et de son adolescence.

Admise à Sèvres au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, elle a préparé l'agrégation des lettres à la Sorbonne ; elle y a rencontré Philippe Tisserand qui s'appretait à présenter celle de grammaire ; elle l'épousa après qu'ils eurent été reçus à l'un et à l'autre de ces concours.

Suzanne Tisserand et son mari ont presque toujours servi l'Éducation nationale dans les mêmes établissements scolaires, elle demeurant professeur de lettres durant toute sa carrière, dans les lycées du Puy-en-Velay, d'Aurillac, de Besançon, et surtout dans le lycée Lamartine de Mâcon, dont Philippe Tisserand a été proviseur pendant seize ans, après avoir enseigné les lettres, comme elle, à Puy-en-Velay et avoir été censeur à Aurillac, puis responsable d'un nouveau lycée créé à Besançon.

Suzanne Tisserand était un professeur très apprécié de l'Inspection générale (qui avait, en 1958, proposé sa nomination comme professeur de lettres supérieures et de première supérieure au lycée de Clermont-Ferrand), de ses collègues et davantage encore de ses élèves. Elle n'a cessé de lire et de relire les plus belles œuvres des grands auteurs des littératures française et gréco-latine, jusqu'au jour où elle fut brusquement enlevée à l'affection des siens, de sa fille institutrice près de Mâcon et de ses deux fils, ainsi que de ses quatre petits-enfants et de son arrière-petit-fils.

Voilà ce que m'a dit, pour que je vous le transmette, Philippe Tisserand, âgé de quatre-vingt-treize ans, inconsolable du départ de son épouse et de notre camarade.

Laurent WETZEL (1969 l)

**POUDENS-MAROSELLI (Jacqueline, épouse POULAIN), née le 3 mai 1925 à Marseille, décédée le 16 janvier 2013 à Marseille. – Promotion de 1946 L.**



C'est avec émotion que je vais tenter d'évoquer ici, comme on me l'a demandé, la personnalité de ma grande amie, Jacqueline Poudens-Maroselli – Madame Daniel Poulain, décédée en janvier dernier.

Nous devons à l'ENS et à la promotion 1946 L d'avoir fait connaissance, d'avoir d'emblée sympathisé et volontiers « cothurné », étant seules, celle année-là, à intégrer, elle, de Marseille, moi, de Toulouse ; et nous sommes restées très liées.

Modeste et chaleureuse : tels sont les mots qui me paraissent le mieux définir ce qu'elle fut sa vie durant. Si elle n'a pas cherché à se faire connaître, si elle n'a rien publié, si elle n'a jamais brigué un poste dans l'enseignement supérieur, elle n'a, en revanche, jamais cessé de déployer une grande activité intellectuelle, et autour d'elle, ses grandes qualités de cœur – d'abord au profit de sa famille, de ses deux sœurs fragiles et, comme elle, orphelines ; puis de son mari Daniel, de ses quatre enfants, de ses petits-enfants, mais aussi de ses amis, de ses élèves.

Après les années d'ENS et l'agrégation des lettres classiques, sa carrière d'enseignante a commencé au lycée de Béthune (1949-1950) puis à Reims (1950-1951). Elle enseigna ensuite pendant trois ans (1951-1954) en Tunisie, à Bizerte, premier poste du jeune ingénieur centralien qu'elle venait d'épouser.

Son mari dut, avec son entreprise, et en raison des premiers mouvements tunisiens pour l'indépendance, se replier en France. Il y retrouva une bonne situation au Port autonome de Marseille. Ce fut, pour Jacqueline, le début de plus de vingt années d'enseignement au lycée Longchamp (1963-1985).

Elle y créa et anima un ciné-club. Elle fut l'une des fondatrices du foyer du lycée. Elle organisa et accompagna de nombreux voyages d'élèves en Italie et en Grèce. Certains lui doivent de brillantes carrières, dans le théâtre notamment. Elle a aussi aidé bon nombre d'enfants d'immigrés, de réfugiés qui lui en sont restés très reconnaissants. Elle partageait par ailleurs avec son mari ses goûts pour le cinéma (ils étaient au nombre des Amis de la cinémathèque de Marseille), pour la musique, les concerts en France et à l'étranger, pour les arts et les expositions et surtout pour les voyages. Ensemble, ils n'ont cessé de visiter le monde entier. Veuve à 63 ans, c'est avec ses petits-enfants qu'elle fit en Grèce son dernier voyage.

Elle est restée jusqu'à ses derniers jours très active et avide de nouvelles connaissances. Elle suivait les conférences de l'École du Louvre. Elle apprenait le grec moderne. Pendant sa retraite, elle a surtout beaucoup œuvré au sein d'Amnesty

International. Elle a été pendant vingt ans secrétaire du groupe de Marseille Amnesty et tenait encore la permanence hebdomadaire alors qu'elle ne pouvait plus se déplacer qu'en taxi.

Elle n'a pas pu lire ma dernière lettre arrivée au moment où, suite à une opération, elle venait de décéder.

Janine LAHILLE-FILLION (1946 L)

*Le décès à quelques heures d'intervalle des jumeaux André et Étienne Bernand (1946 L) a unis dans la mort ces deux personnalités reçues au même concours, spécialistes tous deux de l'épigraphie grecque d'Égypte et dont les carrières universitaires furent parallèles, André enseignant le grec à Dijon puis à Lille, Étienne demeurant fidèle à Besançon ; il ne peut être question ici que de résumer leur œuvre scientifique dont la qualité et la quantité impressionnantes ont suscité un renouveau des études sur les inscriptions grecques de la Vallée du Nil, du Delta et des « confins », ces déserts libyque et arabe qui livrent maintenant leurs secrets. Leur exegi monumentum devait se dire en grec ; mais le nombre d'œuvres n'a pas la première personne, donc chaque notice rappellera leur spécificité et témoignera d'une existence, mouvementée ou non, consacrée à la recherche de la vie qu'ils savaient si bien faire jaillir des pierres par-delà les siècles.*

P.C.

**BERNAND (André), né à Molenbeek-Saint-Jean (Belgique) le 11 juillet 1923, décédé à Paris le 17 février 2013. – Promotion de 1946 I.**



*Notre camarade ayant souhaité que sa notice fût « réduite à l'énumération des postes qu'il a occupés durant (sa) carrière », je crois pouvoir être fidèle à sa mémoire et à ses intentions en reproduisant avec quelques adaptations cette page rédigée en novembre 2005 à l'intention du secrétariat de l'Association, et en renvoyant à l'article publié par Étienne Bernand, Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik 139 (2002) « État du corpus des inscriptions grecques d'Égypte et de Nubie, décembre 2001 », p. 122 à 126 pour la liste, à cette date, de toutes ses publications, livres, articles, conférences et interventions dans les médias autres qu'audio-visuels.*

Pupille de la Nation au décès de son père (1939), André Bernand fut reçu 24<sup>e</sup> au concours littéraire de 1946, après une préparation au lycée Louis-le-Grand perturbée

par les circonstances. Il soutint son diplôme d'études supérieures sous la direction de Charles Picard en juillet 1948, acheva sa licence en novembre 1948 et fut adjoint d'enseignement à l'Institut français d'Athènes, sur la recommandation de Fernand Chapouthier (1918) en 1950 ; l'année suivante il devint lecteur à l'université du Caire (Aïn Chams), puis maître de conférences quand il fut reçu à l'agrégation des lettres en 1952. En novembre 1956 il fut expulsé d'Égypte suite à la crise de Suez : nommé professeur de première supérieure au lycée Buffon, il fut ensuite, d'octobre 1957 à septembre 1967, attaché puis chargé de recherches au CNRS.

Le 1<sup>er</sup> octobre 1967, il fut chargé d'enseignement de grec à la faculté des lettres de Dijon : il y succédait à Raymond Weil (1946) ; il soutint sa thèse d'État « Le Delta égyptien d'après les textes grecs : les confins libyques » et sa thèse complémentaire « Les Inscriptions grecques de Philæ, époque ptolémaïque » en Sorbonne (21 février 1970). Professeur de littérature et civilisations grecques à Dijon, il fut élu à l'université de Lille-III pour la rentrée de 1976 dans une chaire intitulée « Littérature, épigraphie et civilisation grecques » ; il y resta jusqu'en janvier 1992 et obtint l'éméritat en septembre. Il siégea au jury de l'agrégation des lettres de 1976 à 1979.

Il renvoie à son ouvrage *Guerre et violence dans la Grèce antique* (Hachette Littérature 1999) pour la liste de ses publications scientifiques ; il convient ici d'attirer l'attention sur les notices de Roger Rémondon (1942) et de José Grosdidier de Matons (1945), dans les *Annuaire*s de 1973 et de 1985, d'ajouter deux publications ultérieures : *L'Égypte engloutie* (2002) où il reconstitue le Phare d'Alexandrie et son environnement, d'après les recherches sous-marines de Frank Goddio et les travaux de son élève Jean-Yves Carrez-Maratray, et *La Joie des Jeux* (2003), et de signaler la troisième édition de sa classique *Alexandrie la Grande* (1998), ainsi que sa carte du Delta du Nil dans le *Barrington Atlas of Græco-Roman World* de R. A. Talbert (Princeton 2000).

Il avait épousé en 1966 Carmen Muñoz, ethnologue spécialiste de l'Amérique précolombienne, que lui avait présentée Alain Touraine (1945). Leur fils naquit en 1972 et fut prénommé Alexandre comme son grand-père.

Il repose au cimetière de Voncq (Ardennes), près de la grande demeure familiale qu'il aimait tant, et qui avait été construite en 1789 pour les grands-parents Cuif d'Arthur Rimbaud. L'adresse en était « rue du Paradis ».

*Le secrétariat de l'Association tient à la disposition des lecteurs quatre feuillets dactylographiés où André Bernand évoque en détail sa famille et sa jeunesse.*

Patrice CAUDERLIER (1965 I)

**BERNAND (Étienne), né le 11 juillet 1923 à Molenbeek-Saint-Jean (Belgique), décédé le 15 février 2013 à Paris. – Promotion de 1946 I.**



Étienne Bernand est né, avec son frère jumeau André, qui sera également normalien de la promotion 1946 lettres, à Molenbeek-Saint-Jean, en juillet 1923. Son enfance a été dominée par le très mauvais état de santé de son père gazé pendant la guerre de 14-18 et qui mourra pendant la drôle de guerre que sa famille passait avec lui à Saint-Malo laissant ses enfants pupilles de la nation. Revenu à Paris il mena des études de lettres qui le conduisirent à la khâgne de Louis-le-Grand et à l'École en 1946. Son frère et lui, de très bonne heure, s'orientèrent vers les études grecques, et probablement par goût des études difficiles et par souci d'étendre les bases les plus solides de la connaissance dans les études grecques, il choisit comme spécialité l'épigraphie. Dès le début, sa vie professionnelle fut tracée. Maintenant qu'elle vient de s'achever, on est saisi d'admiration par l'immensité du travail accompli. Étienne et André Bernand ont relevé, analysé et publié la plus grande partie du corpus des inscriptions grecques en Égypte, dont celles du Colosse de Memnon, du Temple de Philae et de bien d'autres sites, condamnés à disparaître dans les eaux du lac Nasser creusé dans le Nil. Ceux qui sont conscients que nos connaissances sur la Grèce antique et le monde hellénique viennent de plus en plus de l'épigraphie, alors que les grandes expéditions archéologiques sont difficiles à réaliser, comprennent donc facilement l'extrême importance d'une telle œuvre d'érudition qui nous permet de comprendre en particulier les mécanismes de fonctionnement de l'État et la carrière des hauts fonctionnaires, des chefs militaires et des prêtres. La longue série des volumes publiés par Étienne, comme par son frère, les a placés au premier rang dans le groupe des grands érudits européens et américains dans lequel ils avaient été introduits par Louis Robert (1924 I) dont Étienne fut très proche.

Dans la dernière partie de sa carrière il étendit largement son champ d'investigation et publia en collaboration un recueil (en trois volumes) des inscriptions grecques de l'Éthiopie des périodes pré-axoumite et axoumite (1991-2000) avant de revenir sur un terrain plus classique, celui des inscriptions grecques d'Alexandrie ptolémaïque. Il fut associé dans cette ville, comme le fut plus encore son frère, aux travaux d'archéologie sous-marine dirigés par monsieur Franck Goddio. Les « Mélanges Étienne Bernand », édités par Nicole Fick et Jean-Claude Carrière en 1991 à Besançon montrent l'ampleur de son travail et aussi sa volonté de publier dans les meilleures revues des pays où les études helléniques ont atteint leur plus haut niveau. Étienne ne quitta l'Égypte que lorsque le colonel Nasser expulsa les Occidentaux pour punir l'expédition militaire de

la France, de la Grande-Bretagne et d'Israël menée pour prendre le contrôle du canal de Suez et faire capituler l'Égypte. Ainsi se termina, non seulement l'activité principale de quelques spécialistes des mondes anciens, mais aussi de manière douloureuse cette civilisation alexandrine et cairote qui était si internationale et si profondément égyptienne à la fois. Étienne lui-même avait mené une double carrière, de pensionnaire à l'Institut français d'archéologie orientale du Caire et de professeur de français à l'université d'Aïn Shams dans la même ville. Mais non seulement son travail et son intérêt professionnel pour l'Égypte ne furent pas arrêtés par cet accident grave de l'histoire, mais Étienne est resté pendant toute sa vie étroitement attaché à ce pays qui était devenu pour lui beaucoup plus qu'un champ de travail. C'était un pays dont il aimait les habitants et les paysages autant que les monuments. C'était un pays où il se fit beaucoup d'amis de diverses nationalités, et surtout pour lui, le pays où il épousa Marie Baladi qu'il avait rencontrée à Paris. Marie était égyptienne, descendante d'une famille chrétienne de Bagdad et de Damas, de plus historienne et arabisante de grande qualité et qui l'accompagna partout dans ses activités comme dans ses voyages, jusqu'à sa mort prématurée, imprévisible, survenue pendant un séjour à Saint-Petersbourg et dont il faut bien rendre responsable la mauvaise organisation des services de santé publique en Union soviétique à cette époque.

La disparition de Marie l'ébranla au plus profond de lui-même, comme en témoignent des carnets conservés de cette époque. Il fut sauvé d'une mélancolie de plus en plus profonde par une sœur plus jeune de Marie, Germaine Baladi, avec qui il retrouva le milieu franco-égyptien qu'il aimait tant et connut une nouvelle joie de vivre.

Étienne, en même temps qu'il s'identifiait à l'œuvre immense dont il s'était chargé, garda toujours un plaisir de vivre, un souci des autres, un goût des relations familiales et amicales, un penchant même pour le rire et l'humour qui ne l'abandonnèrent pas jusqu'à la fin de sa vie.

Derrière le Français et l'Égyptien qu'il portait en lui, j'ai toujours eu le sentiment d'apercevoir la silhouette d'un gentleman, aussi attentif aux bonnes manières qu'à la couleur discrète d'une cravate et surtout toujours prêt à donner à tous ceux qu'il rencontrait le sentiment que leurs mérites étaient plus admirables que les siens, alors que la vérité la moins contestable allait le plus souvent en sens contraire. Le plaisir qu'il eut à passer de nombreuses années à l'université de Besançon, présidée par un historien de la Grèce antique et helléniste remarquable, son ami Pierre Lévêque, s'explique par l'attention extrême qu'il a toujours portée à ses étudiants dont plusieurs sont devenus pour lui non seulement des collègues mais aussi et surtout des amis. Il aimait ce milieu universitaire où des esprits souvent remarquables se tenaient à l'écart des agitations et des coteries, accomplissant souvent des œuvres destinées à un public de spécialistes qui ne se rendait pas toujours compte de l'extrême difficulté

des travaux dont les résultats étaient présentés avec tant de clarté et de simplicité. Étienne Bernand appartient à cette catégorie plus nombreuse qu'on le croit quand on regarde ce milieu du dehors, celle des savants, des érudits et des penseurs qui veillent à toujours maintenir leur expression en deçà des interprétations que leur travail leur permettrait d'avancer en prenant quelques risques. Il a consacré les meilleurs moments de sa vie à lire des textes et à corriger la lecture d'autres spécialistes sans même être toujours certain que son éblouissante érudition ferait apparaître une vérité qui modifie nos idées reçues. Mais rien ne serait plus faux que de séparer, dans une discipline comme la sienne, les érudits des interprètes. Étienne fut de ceux qui s'efforcèrent constamment de réduire la distance entre les instruments de travail et les significations qu'ils permettent d'atteindre.

Quand la maladie se révéla plus forte que son désir de vivre il quitta la vie quelques heures seulement avant son frère jumeau qui avait mené la même vie professionnelle que lui. Parallélisme biologique qui n'empêcha pas les deux frères, restés aussi proches au moment de mourir qu'au moment de naître, de développer des personnalités et de mener des vies aussi différentes l'une de l'autre que furent les compagnes qui partagèrent leur vie.

Alain TOURAINE (1945 l)

**VERRET (Guy), né le 31 janvier 1925, à Troyes (Aube), décédé le 4 mai 2013, à Paris – Promotion de 1946 l.**



Lorsque l'on quitte les bords de la Garonne pour rejoindre les hauteurs de Cambes, sur la rive droite du fleuve, un peu en amont de Bordeaux, là où se trouve « la Costière », le domicile habituel de Guy et de Monique Verret, on s'élève d'abord progressivement dans l'ombre d'une grande futaie, pour déboucher en pleine lumière, sur le plateau, verdoyant ou flamboyant selon la saison, recouvert des vignobles de l'Entre-Deux-Mers. Une fois franchi le portail d'entrée de la propriété, les frondaisons denses d'une allée couverte reproduisent la demi-ombre du coteau, jusqu'à une vaste clairière ouverte sur l'Ouest, où nous avons si souvent attendu, en plein été, comme à Versailles, le coucher de ce roi qu'on appelle le soleil. Cette succession de zones d'ombres et de lumières nous paraît à l'image de Guy Verret, que sa modestie innée amenait souvent à s'abriter des regards et à se préserver des feux de l'apparat, tout en éblouissant ceux qui le connaissaient de sa culture et de son savoir. Ce modeste était un homme de lumières, un réservoir de connaissances et un dispensateur de savoir.

Au cœur de cette nature estivale, qui sentait le foin coupé, nous avons bien des fois découvert là les membres d'une intelligentsia cosmopolite – Serbes, Polonais, russisants, germanistes et germanophones, orientalistes et orientaux, bien souvent inconnus de nous et qui nous ont donné par cette rencontre le plaisir d'une connaissance ultérieure prolongée – ; Ils scellaient la présence d'une culture internationale au sein d'une nature bien de chez nous, bien française, mêlée à des collègues bien connus, des enseignants, des littérateurs et des artistes régionaux. Tous les vingt-et-un Juin, avant même l'invention d'une fête de la musique, nous nous sommes réunis au fond de la clairière, à l'orée des bois, à la nuit tombante et puis tombée, autour d'un « feu de la Saint-Jean », où chacun des membres de cette compagnie bigarrée récitait les plus beaux des textes littéraires de son pays. Tel est le décor de nature et de culture dans lequel notre mémoire replace le plus souvent, pour son bonheur, le souvenir de Guy Verret.

Guy Verret est né en 1925, à Troyes, dans une famille modeste de travailleurs manuels. Il appartient à une génération qui a connu, dans son adolescence et à l'arrivée de l'âge adulte, les années noires de la guerre, et les tumultes de la Libération. C'est également cette « classe quarante-cinq » qui fut l'une des deux classes d'après-guerre pour qui il n'y a pas eu de service militaire. Guy a donc immédiatement préparé le concours de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, où il est entré en 1946. En 1947, il est titulaire d'une licence et en 1949 d'une agrégation de grammaire. L'expérience de polyvalence culturelle propre à l'École l'a incité à chercher un point d'application concret à ses connaissances générales de linguistique. C'est vers les langues slaves que son intérêt dès cette époque l'a porté. Ce domaine d'études était encore peu développé dans l'Université. Ce choix, qui répondait à la fois à un appel et à un besoin, lui a permis d'être nommé, en 1950, à la faculté des lettres de Bordeaux, dans un emploi créé spécifiquement pour lui de « professeur agrégé assistant ». En 1951, il dépose, sous la direction du professeur Georges Luciani, qui était lui-même archicube et directeur des études slaves, un sujet de thèse d'État sur « Alexis Nicolaïevitch Tolstoï (1883-1945) », accompagné, car telle était la règle à cette époque, d'une « thèse complémentaire » sur la « traduction de la correspondance d'Ivan le Terrible et du prince Kourbaki ».

Son statut de « professeur agrégé assistant » lui permet d'assurer à la faculté des lettres de Bordeaux les cours de « grammaire et philologie », suivant la terminologie de l'époque, propres aux licences littéraires, en même temps que des cours de licence de russe. En 1959, il est nommé « chargé d'enseignement » pour la licence de langues slaves, et maître-assistant en 1962. En 1972, il acquiert le titre de « maître de conférences ». Cette appellation d'époque, qui a changé de sens aujourd'hui, correspondait à un grade intermédiaire entre maître-assistant et professeur d'Université. Docteur d'État, il devient « professeur sans chaire » en 1973 et professeur titulaire en 1975,

passant en « première classe » en 1979. Dès lors, les activités du professeur Verret vont se partager de manière équilibrée entre son travail d'enseignant, ses recherches d'enseignant-chercheur sur son domaine de spécialité, et ses fonctions d'administrateur. Cet équilibre mérite d'être souligné, car très souvent on voit un choix préférentiel se dessiner à l'Université entre ces trois secteurs, en particulier vers l'Administration, qui conduit éventuellement à la voie politique, ou vers la recherche intensive qui conduit aux Instituts spécialisés.

Son caractère affable et d'apparence tranquille lui a fourni mainte occasion de faire valoir son sens diplomatique et ses qualités humaines qui sont, quoi qu'on en dise, un atout important de réussite et d'influence dans le secteur, souvent rigide et dénoncé comme borné, de l'Administration. Son esprit de conciliation lui a permis de réfréner ou de neutraliser quelques décisions parfois intempestives prises au sein du département, ce qui lui a valu la sympathie, la confiance et le respect de ses plus jeunes collègues. Cette confiance accordée au fait qu'il a été appelé à de nouvelles responsabilités : directeur de l'UFR de « Langues B », comprenant en particulier les langues orientales de l'Europe et les langues extrême-orientales, en 1984, président de la Commission de spécialistes n° 5, chargée du recrutement des enseignants linguistes, littéraires et historiens dans le domaine slave, membre du Conseil d'administration de l'université, où l'on se souvient encore de ses prises de parole pour la défense de son UFR, membre du Conseil national des universités, expert auprès du ministère chargé de l'Évaluation des universités.

Ses activités de recherche se sont manifestées par l'animation de Centres et une publication régulière de ses travaux personnels. Ses articles, de spécialiste dans le domaine slave et de généraliste dans le domaine linguistique, s'étalent sur une période qui va de 1968 à 2008, sur un rythme d'abord uniforme de deux ou trois articles par an, puis uniformément accéléré vers la fin. On y relève, parmi plus d'une soixantaine de titres, les noms de Andric, Bakhtine, Biely, Boulgakov, Gorki, Dostoïevski, Pasternak, Platonov, Pouchkine, sur lequel on peut citer l'article très consulté « Métrique pouchkinienne et rythmes français », paru dans la *Revue des Études Slaves*, 1994, Tchekhov, A. N. Tolstoï et Léon Tolstoï, et des études générales et comparatives portant sur les langues ou la méthodologie de la traduction. En 1976, la création à l'université de Bordeaux-III d'un Centre interdisciplinaire d'étude des œuvres littéraires, le laboratoire pluridisciplinaire de recherches sur l'imaginaire appliquées à la littérature « LAPRIL », donne l'occasion aux chercheurs spécialisés en langues slaves et orientales, avec les « Cahiers » du Centre, devenant bientôt revue, puis collection sous le nom d'*Eidôlon*, d'avoir sur place un moyen de publication. Guy Verret, suivi de plusieurs de ses collègues français et serbes qui s'associent aux activités, devient membre du Comité de direction et publie une vingtaine d'articles dans la revue. En 1988, il fonde à son tour un Centre de recherche universitaire intitulé « Centre

interdisciplinaire de méthodologie appliquée à la traduction », dont il dirige les activités et les publications à travers des « Cahiers » qui leur sont associés. Son accession à l'éméritat en 1993 et la période qui suivit ne virent pas de ralentissement, mais au contraire un développement de ses activités de recherche, avec notamment l'élaboration d'un volume, dans la prestigieuse collection de la « Bibliothèque de la Pléiade », publiée par Gallimard, consacré aux *Œuvres* de Gorki. Une édition française des *Œuvres complètes*, en vingt volumes, avait été réalisée par Jean Pérus. Celui-ci, sollicité par Gallimard, pour une édition d'« Œuvres choisies » dans « la Pléiade », tombe malade et doit renoncer à poursuivre la mise au point. Il désigne Guy Verret pour être son successeur. Celui-ci prend en main le chantier à peine commencé, et produit un volume, accompagné de l'apparat critique et des annexes chronologiques et littéraires approfondis imposés par cette collection. L'ouvrage paraît en 2005 sous l'intitulé : Maxime Gorki, *Œuvres*, sous la direction de J. Pérus et G. Verret. Une édition détachée de *Mon Compagnon*, avec la présentation et les notes de Guy Verret, paraît en 2008 chez Gallimard.

Les activités d'enseignement de ce professeur respecté de ses étudiants et de ses collègues, n'ont pas seulement consisté à donner des cours dans le cursus universitaire, mais à animer des séminaires, à faire des communications et des conférences, à recruter des collaborateurs compétents et susceptibles de travailler en équipe soudée. La qualité de ce travail est unanimement saluée. Cette reconnaissance se manifeste par la tristesse qu'a causée son décès, attestée par les témoignages de ses collègues et de ses anciens étudiants, qui lui sont restés fidèles, et par l'empressement qu'ils ont mis à vouloir honorer sa mémoire. Elle s'est également manifestée de la part de l'Éducation nationale et du ministère de l'Enseignement supérieur par son élévation, à l'intérieur de l'ordre des Palmes académiques, jusqu'au grade de commandeur.

Il n'est pas possible d'évoquer la vie et la carrière de Guy Verret en le laissant enfermé entre les murs de l'Université et sans signaler le rôle et l'importance auprès de lui de son épouse Monique. Ce couple très uni a fourni une image exemplaire d'harmonie dans tous les domaines, et particulièrement dans le domaine intellectuel. Guy Verret a épousé en 1964 Monique, originaire de la même région, professeur agrégé de lettres classiques, qui a enseigné à Bordeaux, et a manifesté sa passion des lettres par des activités culturelles annexes, dans lesquelles elle a entraîné son mari. Le couple a participé à la fondation et aux activités de l'Association régionale des diplômés d'université d'Aquitaine (ARDUA), liée à la ville de Bordeaux, qui tous les ans a attribué un prix littéraire à un écrivain ou artiste de renom comme Yves Bonnefoy, le Mime Marceau ou Pascal Quignard. L'avant-dernier prix a eu pour lauréat notre camarade de l'ENS Éric-Emmanuel Schmitt, philosophe, dramaturge et romancier, promotion 1980 lettres, reçu à Bordeaux par un autre archicube célèbre, Alain Juppé. La tradition est d'organiser, l'année suivant la remise du prix, un colloque sur

l'œuvre du lauréat. Tous les deux ont marqué de leur empreinte et de leur action le choix des candidats aux prix, par une enquête préalable, et ont illustré chaque nom par des communications reçues avec reconnaissance et sympathie. Monique Verret a également fondé à Cambes un groupe d'activités culturelles, le TRAL. Ce groupe, qui organise des conférences, a reçu des prestataires de renom, comme Jean-Didier Vincent, qui a là des attaches. Les deux dernières années de ce couple exemplairement uni et solidaire se sont déroulées entre les deux pôles de leurs activités et de leur vie, leur maison de Cambes avec leurs attaches bordelaises et leur coin de nature, et leur appartement de Paris, avec leurs contacts familiaux et les possibilités de ressourcement aux lieux de culture.

Claude-Gilbert DUBOIS (1954 l)

**MERCIER (Albert)**, né le 11 décembre 1926 à Riorges (Loire), décédé le 27 mars 2008 à Jouy-en-Josas (Yvelines). – Promotion de 1947 l.

Nous nous étions connus à l'oral du concours de 1947, et nous nous étions très vite découvert des affinités, en raison sans doute de nos origines provinciales (lui de Lyon, moi de Toulouse) et d'une commune défiance à l'égard des engouements intellectuels de la capitale. Albert Mercier appartenait, comme nous tous, à cette génération qui, grandie sous l'étouffoir de l'Occupation, respirait avec quelque ivresse le grand vent de la Libération qui soufflait encore. Saturés de latin, de grec, de philosophie, d'histoire, nous étions nombreux à éprouver le besoin de chercher ailleurs, et à sentir l'attraction des frontières qui, timidement, commençaient à s'ouvrir. Et voilà comment, après avoir exploré diverses orientations possibles, Albert, qui n'avait jamais étudié l'espagnol avant d'entrer à l'École, vint me rejoindre, au début de l'année 1949, à Madrid, où je me trouvais à peine depuis quelques mois.

On imagine mal maintenant ce qu'était, matériellement et idéologiquement, le climat morose de cette Espagne franquiste d'où avaient totalement disparu, en quelques années, les vestiges de ce qui avait fait la grandeur de la Deuxième République. Les journaux étaient illisibles, la radio insupportable, l'université de Madrid, colonisée par l'Église et la Phalange, infréquentable. Il fallait, pour ne pas se rebuter et sombrer dans une indignation continuelle, beaucoup de bonne humeur, et Albert, heureusement pour nous deux, n'en manquait pas. Sa présence m'aida beaucoup à surmonter les premières déceptions et à chercher, sous la carapace officielle, l'Espagne véritable.

Nous finîmes par apprécier nos pensions de famille, avec leurs bons et leurs mauvais côtés, le monde de la rue et celui des cafés, l'inconfort et la cordialité des inénarrables wagons de 3<sup>e</sup> classe, car nous voyagions beaucoup, chacun de notre côté

pour oublier la langue maternelle... Albert prenait toujours des notes sur tout ce qu'il voyait et entendait : il adorait ce genre d'études non-livresques.

C'est ainsi que, pris au jeu, il prolongea d'une année, et puis de deux, l'achèvement de son diplôme d'études supérieures, ce qui l'obligea, pour remplacer sa bourse de séjour, à accepter un poste de lecteur à l'université de Grenade. Il y vit d'abord un désagrément mais, en fin de compte, ce fut la période la plus heureuse de ses études. Il se trouva merveilleusement à l'aise dans l'ambiance plutôt nonchalante de cette faculté très méridionale, dialoguant interminablement avec les jeunes collègues et avec les étudiants, dont il se plaisait à cultiver « les doutes et les inquiétudes », comme il disait. Son diplôme prit encore un peu plus de retard, au grand désespoir de l'archicube Gaspard Delpy (1909 l) qui, depuis sa lointaine Sorbonne, surveillait avec une attention paternelle et tyrannique l'assiduité de ses chers – et rares – normaliens.

Passée enfin l'agrégation, Albert Mercier fut nommé au lycée de Nîmes (en 1954 si je ne me trompe), où il enseigna honnêtement mais sans grande conviction, et quelques années plus tard au lycée Hoche de Versailles. Il se maria et, autre événement non moins décisif, fit la rencontre de Jacques Rebersat, professeur de khâgne à Louville-Grand, qui lui proposa de collaborer avec lui à la collection des manuels d'espagnol qu'allaient lancer les éditions Armand Colin. C'est alors qu'Albert commença à se passionner vraiment pour son métier d'enseignant.

Lui que j'avais toujours connu fuyant les bibliothèques et bien décidé à ne jamais entreprendre de thèse, je le vis alors explorer la littérature espagnole la plus récente, fouiller des archives photographiques, feuilleter de vieilles revues, sélectionner minutieusement des informations de toute sorte. Il me faisait part de son enthousiasme quand il avait mis la main sur la photo inattendue, le document oublié, le texte irréfutable.

Le premier volume né de cette collaboration, *Siglo veinte*, destiné aux classes terminales et préparatoires, parut en 1964. Le succès fut immédiat. Les collègues du secondaire « virent le ciel s'ouvrir », comme on dit en Espagne. Ils avaient enfin entre les mains de quoi parler avec leurs élèves de la République espagnole, de la guerre civile (vue des deux côtés, comme tous les sujets abordés dans le livre), de Franco (qui en avait encore pour une longue décennie avant de disparaître), de Lorca, de Neruda, de Cuba, de Fidel, du Che et de tous les problèmes de l'Amérique latine actuelle. « Nous n'avons pas », avertissaient les deux auteurs, « cherché à éluder les problèmes, bien au contraire : nous savons d'expérience que les jeunes esprits aiment la vérité, même lorsqu'elle est dure ». Le même souci se retrouva dans les autres volumes de la collection. Indéniablement cette série, aujourd'hui inévitablement dépassée, contribua de façon décisive à l'essor de l'espagnol dans l'enseignement secondaire.

Mercier n'était pas très épistolier, moi non plus, de sorte que nous nous perdîmes un peu de vue, quand je commençai à espacer mes voyages à Paris, qui avaient été

l'occasion de tant de rencontres. N'ayant pas réussi à établir le contact avec ses enfants, je n'ai pas les renseignements nécessaires pour parler de sa retraite, et je le regrette beaucoup. J'ai su qu'il s'était proposé pour aider René Sazerat dans la gestion de l'Association des anciens élèves. Il lui arrivait de hanter quelquefois les couloirs de l'École et c'est finalement dans ce décor, parmi les souvenirs de nos vingt ans, qu'il me plaît de l'imaginer, sans mélancolie (il n'eût pas aimé), toujours jeune, tel que l'évoque notre camarade Louis Bergeron, dans ces quelques lignes qu'il a eu la prévenance de m'envoyer :

« Albert Mercier et moi-même avons cothurné, en compagnie de Perrin et de Favre, dès 1947-1948. Je garde de lui un souvenir ineffaçable : celui de sa gentillesse et sa bonne humeur permanentes, de l'humour et de l'aisance avec lesquels il savait se débarrasser des contraintes universitaires, de la convivialité avec laquelle il était toujours prêt à partager un café au lait concentré sur le coup de 23 heures ou davantage – et aussi, soyons justes, le souvenir d'avoir commencé à pénétrer un peu, grâce à lui, une culture hispanique qui m'était jusque-là demeurée assez étrangère. Toutes ces qualités humaines et intellectuelles, Albert Mercier les dissimulait derrière une discrétion et une modestie rares. C'était, aussi, dans le cadre d'une thurne de provinciaux un petit peu à l'écart des stars parisiennes ».

Robert JAMMES (1947 l)

**LURÇAT (François), né le 11 octobre 1927 à Paris, décédé le 14 octobre 2012 à Montrouge. – Promotion de 1947 s.**

François Lurçat était né dans une famille d'intellectuels et artistes. Son père, André Lurçat, était architecte et se réclamait du cubisme, son oncle, Jean Lurçat, était peintre, céramiste et créateur de tapisserie, connu pour le renouveau qu'il a apporté à cet art à partir des années 1940.

L'engagement communiste de sa famille vaut au jeune François de vivre avec ses parents à Moscou pendant trois années à la fin de la dure décennie de l'immédiat avant-guerre. Il y apprend le russe. On trouvera quelques-uns de ses souvenirs d'enfance sur le site <http://vudejerusalem.20minutes-blogs.fr/francois-lurcat/>. Dans la tradition familiale, il adhère au Parti communiste français (PCF) dès sa jeunesse.

Élève au lycée Louis-le-Grand, il entre à l'École normale supérieure en 1947 et y devient physicien. Il rencontre et épouse Liliane Kurtz, née à Jérusalem, qui a connu l'emprisonnement à Drancy (avant d'être libérée en tant que sujet britannique, puisque tel était le statut des juifs émigrés en Palestine avant la guerre). Ils auront trois enfants qui seront élevés avec le fils d'un premier mariage de sa femme. Liliane,

psychologue, proche collaboratrice de Henri Wallon, est spécialiste de l'écriture et du dessin enfantins ([http://www.penandco.com/liliane-lurcat/accueil\\_us.html](http://www.penandco.com/liliane-lurcat/accueil_us.html)).

Après une thèse sur la résonance magnétique nucléaire présentée en 1956, François Lurçat se tourne vers la physique théorique. Il est successivement chercheur au CNRS (1952-1959), maître de conférences à la faculté des sciences de Lille (1959-1962), puis professeur à la faculté des sciences d'Orsay, plus tard université Paris-Sud, où il est l'un des piliers du laboratoire de physique théorique (1963-1987). Il passe une année sabbatique à l'Institut des hautes études scientifiques de Bures-sur-Yvette (1962-1963) puis une autre à l'Institute of Advanced Study de Princeton (1966-1968).

François Lurçat montrera toujours un vif intérêt pour les questions philosophiques posées par la physique contemporaine. Son engagement communiste ne l'empêchera pas, dans les années 1960, de s'élever contre le dogmatisme soviétique qui tenait encore en suspicion les avancées de la physique quantique et prétendait leur imposer une interprétation « matérialiste dialectique », posture relayée à cette époque par d'influents scientifiques membres du PCF (voir le débat sur cette question entre J.-P. Vigier et F. Lurçat, P. Lehmann, J.-M. Lévy-Leblond, dans le mensuel de l'Union des étudiants communistes, *Clarté*, n° 53, janvier 1964).

Les travaux de recherche essentiels de François Lurçat portent sur les questions fondamentales de la physique des particules, y développant en particulier le rôle de la théorie des groupes, dans le prolongement de l'œuvre d'Eugene Wigner, souvent en collaboration avec Louis Michel. Ce sont les aspects conceptuels plus que formels de la théorie qui le mobilisent. Il propose entre autres de reformuler la théorie quantique relativiste des champs en remplaçant l'espace-temps de Minkowski par le groupe de Poincaré lui-même. Il travaille dans cette direction et publie jusque dans les années 2000.

Pendant toute sa carrière, François Lurçat consacre une grande part de son énergie à l'enseignement, activité pour laquelle il avait un véritable amour, ce qui lui valait d'être hautement apprécié par ses étudiants. Dans cette perspective, il suit de près les travaux que sa femme Liliane Lurçat consacre à la critique des transformations de la pédagogie scolaire.

Au début des années 1970, après les ébranlements de 1968, son engagement politique le rapproche du maoïsme (il fait un voyage en Chine en 1971), avant qu'il ne quitte, désillusionné, la voie marxiste. C'est vers la culture et la philosophie judaïque qu'il se tourne, se rendant régulièrement en Israël. Lecteur attentif de Husserl, il se consacre à un travail de réflexion sur la nature de la science contemporaine, mettant en lumière et analysant dans plusieurs ouvrages les inquiétantes évolutions de la technoscience contemporaine.

François Lurçat était un homme d'ardeur. Outre ses passions pour la science (et contre ses dérives), pour la politique et la philosophie, il pratiquait une intense

activité sportive (marche, escalade, nage, ski), était un lecteur acharné et un mélomane enthousiaste.

François Lurçat, qui a dirigé ma thèse, a beaucoup compté pour moi, en me montrant qu'on peut être scientifique sans devoir n'être que scientifique.

Jean-Marc LÉVY-LEBLOND (1958 s)

#### Bibliographie sommaire

- *L'autorité de la science : neurosciences, espace et temps, chaos, cosmologie*, Cerf, 1995. Sur cet ouvrage, voir un passionnant dialogue avec Claude Allègre dans l'émission « Répliques » d'Alain Finkielkraut, publié dans « Promesses et menaces de la science », *Alliage*, n° 27, 1996 (en ligne sur <http://www.tribunes.com/tribune/alliage/27/fnk.htm>).
- *La science suicidaire : Athènes sans Jérusalem*, F.-X. de Guibert, 1999.
- *Le chaos*, PUF, « Que sais-je ? » n° 3434, 1999.
- *Niels Bohr et la physique quantique*, Seuil, « Points-Sciences », 2001.
- *De la science à l'ignorance : essai*, le Rocher, 2003.

**LAUFER (Roger)**, né le 11 juillet 1928 à Paris, décédé le 19 décembre 2011 à Lisieux (Calvados). – Promotion de 1948 I.

Roger Laufer est entré à l'École en 1948, après des études secondaires au lycée Carnot et une khâgne au lycée Henri-IV. Licencié de lettres classiques et d'anglais, agrégé d'anglais, docteur ès lettres, il a enseigné successivement, entre 1949 et 1967, à l'université de Liverpool, à Yale University, à l'université de Sydney et à la Monash University de Melbourne, dont il a dirigé la section de français et où il a fondé une revue d'études françaises toujours publiée aujourd'hui, l'*Australian Journal of French Studies*. Maître de conférences à l'université d'Aix-Marseille de 1967 à 1970, il a été nommé en 1970 professeur de littérature française et de sciences de l'information et de la communication à l'université de Paris-VIII. Il a reçu les insignes de commandeur de l'ordre du Mérite en novembre 1992.

Roger Laufer a spécialisé ses recherches et ses publications dans deux directions principales : la littérature française du XVIII<sup>e</sup> siècle et l'analyse génétique des textes, celle-ci conçue moins pour l'étude de l'évolution des états manuscrits que pour celle des transformations de tous ordres que leur fait subir la succession des éditions imprimées. De là, d'une part ses deux livres d'histoire et de critique littéraires, *Style rococo, style des lumières* (1966) et *Lesage ou le métier de romancier* (1971), ses éditions critiques du *Comte de Gabalis* (1963), du *Diable boîteux* (1970 et 1984), de *Gil Blas de Santillane* (1970) ; d'autre part les ouvrages qui ont fait de lui un des principaux maîtres de la textologie : *Introduction à la textologie* (1972), *Texte, hypertexte, hypermedia* (1991), direction scientifique et co-rédaction de *La Machine à écrire, hier et*

*aujourd'hui* (1982), *La Notion de paragraphe* (1965), *Le Texte en mouvement* (1988), *Le Texte et son inscription* (1989).

Roger Laufer était également expert en écriture près la cour d'appel et le tribunal administratif de Paris.

J'ai été son condisciple dans l'une des deux khâgnes du lycée Henri-IV. Et surtout nous étions cothurnes à l'École pendant l'année 1948-1949. C'est là que s'est nouée une amitié durable. Nos rencontres allaient pourtant se raréfier après notre première année commune à l'École, en raison de ses deux séjours d'études à l'étranger, avant l'agrégation (en Grande-Bretagne et aux États-Unis), de son année de service militaire, puis de son départ pour l'Australie en janvier 1954, en compagnie de son épouse norvégienne. Je l'ai retrouvé en 1970, à l'université de Paris-VIII, où j'avais appuyé sa candidature en raison de son profil : sa spécialité d'historien de la littérature, sa connaissance des littératures de langue anglaise, russe et norvégienne, son intérêt de pionnier pour l'informatique éditoriale naissante, son expérience – si rare – des institutions universitaires étrangères, et la distance, souvent ironique, qu'il savait prendre à l'égard de l'académisme et des discours reçus, qu'ils soient anciens ou (d'apparence) modernistes.

L'œuvre de Roger Laufer s'est donc étendue sur deux époques, qui se distinguent à la fois par leur ancrage géographique et par leur orientation disciplinaire : l'époque australienne et l'époque parisienne. C'est à la première qu'appartiennent ses deux contributions majeures aux études dix-huitiémistes, chacune d'elles s'édifiant sur les deux portées de l'histoire des idées et de l'histoire des styles, clairement réunies sous ce titre : *Style rococo, style des lumières*, et sous celui d'une communication ultérieure : « Rococo et lumières »<sup>1</sup>. On devra continuer à méditer cette association, argumentée par Roger Laufer en tous domaines, littérature, arts de l'image, musique, et qui a construit hardiment, dans la lignée des grandes hypothèses du structuralisme historique et en un langage sans fissures ni enflures, une vision unificatrice des principaux courants de création du siècle : « Les artistes et les hommes de lettres ont élaboré un style commun. Le trait général de ce style est de réunir avec élégance, par la simple force de leur contraste, des éléments opposés. Dans ses manifestations les plus hautes, le style rococo est un style de la mise en question ».

La seconde époque, celle de Paris-VIII (Vincennes, puis Saint-Denis à partir de 1980), où Roger Laufer restera jusqu'en 1993, année de sa retraite, atteste un virage, non dans les options théoriques et la rigueur des analyses, mais dans les objectifs et les terrains d'exploration. À l'écart des jeux d'écoles et de pouvoirs et des emballements rhétoriques et terminologiques, il poursuivait une recherche originale et exigeante sur la matérialité du texte littéraire : circonstances et conditions de sa naissance, écritures initiales, dispositifs linéaires et tabulaires, avatars de la copie, de la correction, de l'impression, de la révision, de la réédition, etc. : « Le texte et son inscription ». Lui

qui avait tant travaillé sur les idées, les imaginaires et les styles, s'adonnait désormais à la discipline de la lettre, de la littéralité, plus ascétique encore que la critique génétique, et en même temps plus curieuse de la vie du texte après son édition originale.

Était-ce si éloigné du sport non moins rude et solitaire qu'il avait pratiqué dans sa jeunesse : l'haltérophilie, et qui lui avait valu à vingt ans la médaille d'argent aux championnats de France toutes catégories, mais aussi l'admiration des paysans bourguignons ? Roger était venu en août 1949 passer quelques jours dans mon village natal de l'Avallonnais. C'était l'époque des battages. Dans la cour voisine, les cultivateurs, costauds de nature, s'affairaient sur et autour de la batteuse, dans le bruit et la poussière, en considérant avec une cordialité amusée ce jeune Parisien en vacances. Les sacs de blé se remplissaient au bas de la machine. Roger s'approcha du plus plein, et soudain, d'un coup de reins, le chargea sur ses épaules, quatre-vingt kilos au bas mot ; puis il le monta d'un pas allègre jusqu'au grenier, par l'escalier de bois, laissant les batteurs stupéfaits. Aussitôt redescendu, aussitôt embauché, avec une considération cette fois fort sérieuse, et une invitation enthousiaste au repas de battage. De nos jours, les moissonneuses-batteuses et les engins élévateurs ont remplacé depuis longtemps les épaules des normaliens haltérophiles...

Roger Laufer a passé ses dernières années à cultiver des dons déjà manifestes dans sa jeunesse, mais que les contraintes professionnelles avaient bridés : au premier chef le talent musical, piano et études de composition, et puis le plaisir de lire, boulimie de romans dans ses trois langues préférées, et même le travail de la terre et des arbres, déjà pratiqué en Australie et retrouvé dans le pays d'Auge. Historien, critique, textologue, pianiste, créateur de bois et de jardins, haltérophile, escrimeur aussi... Tout compte fait, de corps et d'esprit, un homme des Lumières, humaniste, libre, amoureux de la nature, des langues, des littératures et des arts : très proche parent des écrivains et des artistes auxquels il avait consacré une partie de sa vie de chercheur, de professeur et d'auteur.

Je laisse à mon camarade Charles Delamare les dernières touches – et non les moindres – du souvenir, du portrait, et de l'affection.

Henri MITTERAND (1948 I)

#### Note

1. Colloque sur *La Littérature des lumières*, université de Wrocław, 1976.

Il était externe à la khâgne d'Henri-IV, donc parisien, et moi interne, donc provincial. Nous ne nous fréquentions pas. À l'entrée à l'École, en octobre 1948, nous vîmes que nous pouvions parler ensemble. D'abord de la bêtise du bizutage, qui nous offrait une pseudo-initiation à des rites d'une stupidité ennuyeuse. Ensuite, nous découvririons la frugalité, pour ne pas dire la crasse et la misère, de la vie dans les bâtiments

croulants de la rue d'Ulm. La guerre en était le légataire universel. Après dix ans de pensionnat à Évreux, puis à Paris, je rempliais dans la vie communautaire, sans goûter, comme d'autres, délivrés de leurs liens familiaux, le zeste de libération flottant sur les décoctions du Pot et les virées au Café Guimard. Roger ne pensait guère différemment. C'est pourquoi nous accueillîmes avec grand intérêt les décisions de la Direction, qui opérait un tournant dans sa stratégie et poussait les nouveaux entrants à se diriger vers l'agrégation de langues vivantes plutôt que de persister à barboter dans le latin-grec.

Ainsi je fus promu « germaniste », alors que mon seul contact avec la patrie de Goethe avait été celui, assez réservé, avec les représentants de la Wehrmacht qui occupèrent sporadiquement notre maison, en Normandie. Quant à Roger, obligé, pendant ce temps, de dissimuler ses antécédents d'Europe centrale, il cherchait dans les dictionnaires à retrouver la prononciation d'Oxford. Mais l'ampleur des problèmes qu'allait nous apporter ce changement d'orientation ne nous effrayait pas. Bien au contraire ! Nous devions quitter, dès la deuxième année, la rue d'Ulm pour nous rendre dans des pays où l'on entendrait, enfin, comment leurs indigènes manient le langage que nous étions destinés, beaucoup plus tard, à enseigner. Les contrées où je pouvais être installé ne brillaient pas par leur prospérité, en raison de la guerre et de la défaite, mais l'armée d'occupation, la nôtre, m'assurerait le gîte et le couvert. Libre à moi de me consacrer aux arts et aux lettres, s'il en restait en Allemagne et en Autriche, pays réduits, à l'époque, au niveau de vie du Sénégal ! Quant à Roger, il salivait de plaisir, à l'avance, de sa promotion dans le camp des vainqueurs principaux et par conséquent brillant de tous les feux de la culture et de toutes les tentations du ravitaillement !

Cette audacieuse ouverture pratiquée par la direction de l'École vers le grand large a fortement influencé nos vies. Je me suis si bien attaché à Vienne que je m'y suis marié. Roger a rencontré une Norvégienne en Angleterre et a subi le même traitement. Pour le reste nos chemins ont divergé. Il a poursuivi sa carrière dans l'Université, en passant une grande partie de celle-ci en Australie, où il a animé les études du français en même temps qu'il donnait libre cours à ses instincts athlétiques, déjà visibles à l'entrée à l'École, où ses biceps d'haltérophile étonnaient même ce maître ès sports qu'était Ruffin, un des meilleurs professeurs que j'ai rencontré.

Son retour en France, déterminé par la crainte (peu justifiée à mes yeux) que ses enfants, grandissant, ne puissent ni ne veuillent le suivre, ne lui a pas offert les satisfactions universitaires dont il avait rêvé. Le cinquième continent lui avait laissé la nostalgie d'une bien meilleure utilisation que chez nous des talents des professeurs et des étudiants.

Mais ce retour me permit de reprendre contact avec lui et avec sa famille. Cette dernière souffrait d'avoir dû se séparer d'une propriété en pleine nature, située dans

les collines du Dandenong au nord de Melbourne. Toute la famille, de ce fait, a ressenti le besoin de retrouver un havre de paix en pleine nature. C'est pourquoi elle trouva un nouvel équilibre en passant beaucoup de temps dans une campagne, située à la limite du Calvados et de l'Orne, près de Camembert et de Livarot, aux Autels-Saint-Bazile, et très proche de Sainte-Foy-Montgomery où le 17 juillet 1944, Jacques Remlinger, aviateur alsacien engagé dans la RAF, pilotant son Spitfire, blessa si gravement Rommel qu'il décida largement du sort de la bataille de Normandie. Cette retraite partielle lui permit de cultiver la musique et de l'enseigner à ses enfants.

Il y déploya des talents éclatants de forestier. Il abattit les arbres médiocres qui proliféraient sournoisement dans son domaine et il en replanta de nouveaux, de bonne qualité, en des quantités telles qu'il y compromit la résistance de son dos, pourtant bien musclé par ses exercices d'haltérophile.

Nous nous fréquentions, pas assez souvent, mais je conserve de Roger Laufer un souvenir très chaleureux, preuve que nos courtes rencontres dans ces locaux dont, dans notre jeunesse, nous déplorions la vétusté, possèdent une essence particulière et nous instillent le doux poison de la nostalgie, dans notre vieillesse !

Charles DELAMARE (1948 l)

**TAILLANDIER (Marie-Antoinette, dite Miette, épouse TOUYAROT), née le 7 juin 1928 à La Bourboule (Puy-de-Dôme), décédée le 15 mars 2013 à Paris. – Promotion de 1948 S.**



Miette Touyarot passe ses jeunes années à l'école de La Bourboule, où sa mère est directrice, puis au lycée Jeanne-d'Arc de Clermont-Ferrand. Elle prépare ensuite les concours à Paris où elle est pensionnaire au lycée Fénelon.

À Sèvres, responsable des Jeunesses musicales elle organise la distribution des places de concert, concerts où elle ira toujours passionnément avec ses amies ou ses enfants et petits-enfants.

Pendant le stage d'éducation physique des ENS de l'été 1949 au CREPS de Montpellier, elle rencontre Charles Touyarot (ENS Saint Cloud 1948 lettres) et ils se marient en 1951.

Après un premier poste au lycée de Troyes, Miette et Charles choisissent d'être professeurs en école normale car ils s'intéressent tous deux déjà à la pédagogie de l'enseignement. Ainsi Miette enseignera à Savenay (1955-1960), Caen (1960-1971), Auteuil puis Versailles.

Ce parcours dans les Écoles normales d'instituteurs va s'accompagner dès 1966 d'un engagement particulier auprès de l'association des professeurs de mathématiques afin de moderniser l'enseignement des mathématiques ainsi que le relate Paul Louis Hennequin, et il se concrétisera aussi dans la publication d'ouvrages scolaires, dans un travail d'équipe que Jocelyne Debayle raconte ci-dessous.

En continuité avec la formation des maîtres, Miette a également formé les inspecteurs de l'Éducation nationale, ainsi qu'en témoigne Jean Hébrard.

Miette a su concilier une activité professionnelle intense et une présence bienveillante auprès de ses enfants et petits-enfants, pour qui son niveau d'exigence reste un modèle.

Curieuse, elle suivait depuis 1999 des cours à l'École du Louvre, déchiffrait les hiéroglyphes et voyageait en Égypte.

Marie-Laure TOUYAROT-GARRIGUES et Annik PILON (1948 S)

Élue au Comité de notre Association en 1966, Marie-Antoinette Touyarot est aussitôt, en tant que professeur à l'École normale de Caen, vice-présidente chargée des écoles normales et responsable de la commission Enseignement élémentaire de 1966 à 1968 alors que notre association qui s'intitule encore APM (Association des professeurs de mathématiques) n'est pas encore ouverte aux instituteurs. Elle publie dans le Bulletin un article relatant une expérience avec trente-et-un élèves sur le programme proposé par la Grande Commission au cours préparatoire<sup>1</sup> et rend compte d'un stage de 3 journées d'études des Mathématiques modernes à l'IPN<sup>2</sup>.

Succédant à Maurice Glaymann, elle est élue présidente de l'APM le 12 mai 1968, en pleine tempête. Elle est à la fois la première présidente de l'association et la première ayant une pratique de l'enseignement élémentaire.

Son premier article dans ces fonctions<sup>3</sup> ne manque pas de lyrisme : « Cette année scolaire doit être l'An 1 d'une vie nouvelle pour l'Éducation nationale... Sans doute une rénovation aussi profonde de tout l'enseignement ne peut être réalisée totalement. Mais il faut en prévoir les étapes et se mettre à l'œuvre déjà. »

L'audience ministérielle du 19 décembre<sup>4</sup> détaille rigoureusement les questions de l'APM au Ministère qui élude celles concernant la création d'IREM (Institut de recherche sur l'enseignement des mathématiques) à la rentrée 1969 et la poursuite des travaux de la commission Lichnerowicz.

Son rapport d'activité<sup>5</sup> décrit le chemin parcouru en une année qui n'a pas été banale, et les propositions formulées dès le 9 juin 1968 par l'APM pour sortir l'Éducation nationale de sa routine et mettre en chantier une profonde rénovation de la vie scolaire, de la pédagogie, de la formation des maîtres. Dans ce même numéro, elle rassemble les propositions concernant une réforme de l'enseignement élémentaire,

inspirées de la charte de Chambéry et formulées par les commissions « Recherche et réforme 1<sup>er</sup> degré », « Rénovation pédagogique sur l'enseignement élémentaire », « Formation des maîtres du 1<sup>er</sup> degré » et durant les journées organisées en janvier 1969 par l'Institut pédagogique national. Ces propositions distinguent un projet A immédiatement applicable concernant le calcul et un projet B d'un enseignement plus explicitement rénové. Elle conclut : « Un hiver laborieux s'achève. Partout la nécessité de cette mutation de l'enseignement élémentaire a été reconnue, avec une unanimité indifférente aux rares voix qui parlent de catastrophe ou simplement d'aventure... Tout cela renforce notre propre conviction, notre vigilance et notre souci de continuer à agir efficacement. »

Dans le numéro spécial *La Mathématique en sixième par ceux qui l'enseignent*, elle écrit deux articles, le premier<sup>6</sup> sur les significations du mot « relation » chez différents auteurs : Papy, Kuratowski, Bourbaki, Dieudonné... et dans les instructions officielles de février 1969. Dans le second<sup>7</sup>, quelques mots encore, elle tient des propos qu'on croirait formulés aujourd'hui : « Ceux qui paraissent croire que seule la "géométrie" permet l'apprentissage de la déduction devraient être enfin persuadés que les sujets "modernes" s'y prêtent mieux encore... » Un effort général a d'autre part été accompli pour améliorer la participation des élèves à la recherche, à la découverte, à l'exploitation des découvertes. Elle conclut par une belle envolée : « nous ne connaissons sans doute pas toujours l'euphorie des pionniers, mais leur exemple nous permet de surmonter toute méfiance et toute crainte et d'être sûrs qu'en cette année où l'Homme met enfin le pied sur la Lune, il est heureux que notre enseignement ait lui aussi fait le 15 septembre 1969 un petit pas de géant. »

- Dans son second rapport d'activité<sup>8</sup>, elle détaille les axes d'action de l'Association :
- Pour la réforme de l'enseignement, à tous les niveaux :
    - Enseignement élémentaire : lui faire une plus grande place dans le Bulletin et les brochures ;
    - Premier cycle secondaire : préparer de loin l'approche de notions aujourd'hui essentielles ; Cinquième et Quatrième : remettre à l'étude le projet de programme avec la participation de collègues ayant des classes expérimentales ;
    - Second cycle : faire face aux difficultés de la première année ; rétablir une collaboration sincère avec l'Inspection générale.
  - Pour la formation permanente des maîtres :
    - Étoffer les Bulletins, publier des cours, organiser des stages, des émissions télévisées, obtenir la création d'un IREM dans chaque académie, assortie de décharges de service.
    - Pour tenir le cap et obtenir de l'Administration des avancées aussi remarquables que la création des IREM, pour harmoniser les propositions des fortes personnalités

qui s'exprimaient au Comité et au Bureau, pour présenter les positions dynamiques de l'APM aux dix mille adhérents, les uns piaffant d'impatience, les autres épouvantés par le bouleversement de leurs habitudes, il fallait une présidente énergique, persévérante et diplomate.

À coup sûr, Marie-Antoinette a su prouver dans ces deux années de pilotage qu'elle avait ces qualités et que l'APMEP (Association des professeurs de mathématiques de l'enseignement public) pouvait être dirigée efficacement par une présidente spécialiste du premier degré.

De 1967 à 1990, elle a publié sous le label *Itinéraire mathématique* une centaine de fascicules, manuels, livres de l'élève et du maître, fiches, dont quelques-uns en anglais et concernant les différents cycles de l'enseignement élémentaire. Elle y a manifesté sa passion pour moderniser cet enseignement si fondamental.

Paul-Louis HENNEQUIN (1949 s)

Texte repris du n° 506, novembre-décembre 2013, du *Bulletin* de l'APMEP

#### Références

1. 252, mars 1966, p. 183-186.
2. 254-5, sept 1966, p. 574-577.
3. 263-4, juillet 1968, p. 397.
4. 266, janvier 1969, p. 75-78.
5. 267, avril 1969, p. 105-113 et p. 120-132.
6. 269-70, juillet 1969, p. 363-369.
7. 269-70, juillet 1969, p. 517-520.
8. 272, janvier 1970, p. 9-14.

Miette Touyarot était une passionnée de pédagogie. Dans les années 1970, le débat sur les « mathématiques modernes », en fait une alliance du formalisme mathématique français et de la psychologie génétique genevoise, faisait rage. Miette avait pris une position sage en proposant à l'éditeur Nathan de publier tous les instruments nécessaires à un apprentissage raisonné de l'arithmétique qui ne rompait pas vraiment avec la tradition pédagogique tout en introduisant la rigueur et les audaces de la nouveauté.

C'est sur cette proposition intellectuelle qu'elle avait rejoint à l'ENS de Saint-Cloud le Centre de formation tout nouvellement créé des professeurs d'écoles normales d'instituteurs et institutrices. Avec Frank Marchand, Jean-Pierre Serri et Jean Hébrard elle recevait chaque année une trentaine de tout jeunes agrégés et certifiés qui venaient d'être nommés dans une école normale et bénéficiaient d'une année de stage pour se former. Par manque de place à Saint-Cloud, on avait installé le centre au dernier étage d'une école de Boulogne-Billancourt, pas très loin du stade. Ces

jeunes gens étaient relativement turbulents et plein d'idées « nouvelles ». Il avait été décidé un jour, lors d'une « assemblée générale » que, faute d'un restaurant universitaire accessible, les stagiaires et leurs professeurs prépareraient chaque jour le repas de midi. Miette s'était révélé une cuisinière exquise. On se bousculait pour être « de popote » avec elle.

Ces années ont été exceptionnelles. Des talents aussi variés que brillants étaient rassemblés là pour penser ensemble à ce que pouvait être une véritable transmission des connaissances et des savoir-faire. On ne savait jamais qui formait l'autre. À cette époque, il y avait peu de place dans les universités et être nommé dans une école normale plutôt que dans un collège était un privilège. Les animateurs de ces sessions avaient l'extraordinaire chance de bénéficier de la réflexion et de l'intelligence des meilleurs étudiants français.

L'inspection générale qui, depuis plus d'un siècle, disputait aux ENS de Saint-Cloud et Fontenay le monopole de la formation de ces jeunes esprits, pensant que l'endoctrinement était préférable à l'ouverture et à la liberté, obtint du Ministère qu'il mette de l'ordre dans ces « excès » ! Le stage de formation des professeurs d'école normale fut placé sous leur autorité directe et installé dans les locaux de l'école normale d'instituteurs de la Seine.

Toute l'équipe d'encadrement suivit mais jamais plus l'esprit qui soufflait à Boulogne ne put être retrouvé. Miette, comme chacun des anciens de l'ENS, fit contre mauvaise fortune bon cœur. Sa générosité était sans pareille. Elle rencontra là de nouveaux amis, apporta de nouvelles idées. Jamais elle ne se départit de son enthousiasme, sans cesse relancé par le bonheur de la fréquentation de ces jeunes talents. Le ministère essaya de noyer leur turbulence en rapprochant la formation des professeurs de celle des inspecteurs départementaux de l'éducation nationale qui n'avaient ni la jeunesse ni la liberté des premiers. Plus qu'aucun de ces collègues, Miette sut ruser avec ces mélanges parfois explosifs et, dans cet étrange assemblage, pousser chacun à donner le meilleur de lui-même. Cette pédagogue née ne démissionnait jamais de la mission qu'elle s'était imposée : éduquer, toujours éduquer.

Jean HÉBRARD

Lorsque je l'ai connue, Miette Touyarot avait été nommée à l'école normale de Versailles, où je venais d'avoir un poste en lettres. À la fin de l'année 1987-1988, elle me parla d'un projet auquel elle voulait m'associer. Charles Touyarot, son mari récemment décédé, philosophe, avait été un grand spécialiste de la pédagogie de la lecture. Il avait publié chez Nathan des ouvrages théoriques, mais aussi dirigé la publication d'un manuel d'apprentissage de la lecture, *Au fil des mots*, qui avait été très utilisé dans les classes de CP. Miette souhaitait réactualiser cette méthode, en tenant compte

des recherches en cours sur la didactique de la lecture et elle me proposa de l'aider, en tant que « spécialiste » par ma discipline. Car si elle avait beaucoup contribué à la réflexion et à l'élaboration d'outils pour l'enseignement des mathématiques, elle abordait là un terrain neuf.

Commença alors une « aventure » d'environ quatre années, où Miette révéla des qualités que je n'avais pas eu l'occasion encore d'apprécier. Elle venait de prendre sa retraite, mais ce fut pour se consacrer avec une rigueur et une exigence remarquables à la tâche qu'elle avait conçue.

Elle montra d'abord ses qualités « humaines ». L'ancienne équipe fut en partie associée. Miette se chargea des relations avec la directrice d'édition chez Nathan. Elle agissait avec clarté, une grande courtoisie et de véritables talents de diplomate.

Les réunions de travail, qui eurent lieu chez elle, étaient toujours soigneusement préparées de façon que nous puissions avancer avec un cap visible. Au fur et à mesure des questions théoriques ou pratiques qui se posaient et qui parfois suscitaient des oppositions de point de vue et d'orientation, par un travail personnel de recherche considérable, elle apportait un avis éclairé et d'autant plus précieux qu'elle était en dehors des positions de « chapelle ». La linguistique et notamment la phonologie lui devinrent bientôt apparemment aussi familières que les mathématiques qu'elle aimait. J'étais souvent impressionnée par l'étendue des documentations qu'elle rassemblait d'une semaine à l'autre selon les sujets que nous abordions et qu'elle voulait toujours comprendre plus à fond. Cette exigence intellectuelle était un modèle entraînant.

Grâce à de telles qualités, humaines et intellectuelles, le travail intensif nécessaire pour aboutir à la réalisation de cet ensemble pédagogique, malgré les obstacles nombreux, ne parut jamais pesant ni pénible. Bien que s'ajoutant à mon métier de formateur et exigeant de lui consacrer des week-ends et des vacances, ce travail me donnait au contraire le plaisir d'échanges passionnants, aboutissant à un objet concret, que nous espérions utile. J'acceptai avec bonheur de continuer avec elle et un maître formateur, M. Gâtine, le même projet pour le CE1, en 1991. Il demandait de s'appuyer sur la littérature de jeunesse, que Miette explora avec le même enthousiasme et la même compétence.

Ce furent de beaux moments partagés, chaleureux, que ni le temps ni la disparition n'effacent.

Jocelyne DEBAYLE

**CRÉPIN (André)**, né le 9 juin 1928 à Abbeville (Somme), décédé le 8 février 2013 à Amiens (Somme). – Promotion de 1949 I.



J'ai commencé à assister au séminaire d'André en Sorbonne en 1987 ; comme pour tant d'autres de ses élèves, cette rencontre a scellé mon destin de médiéviste, et c'est avec un immense chagrin que je rédige cette notice.

André n'a guère connu son père, Louis Crépin (1886-1936), mais adorait sa mère Marguerite (1891-1967). Il grandit avec sa sœur Simone (†2004), sous la protection attentive de leur aînée Suzanne (†2003), dont il dira souvent qu'il lui devait toute sa carrière, tant elle eut le souci de ses études.

Fidèle à sa Picardie d'origine, il continua à habiter la demeure familiale à Amiens ; il posséda longtemps une petite maison à Machy, qu'il appelait sa « datcha », et dont il ne se sépara qu'à regret en 1998. Il ne résistait pas à l'emploi savamment dosé de régionalismes, dont il revendiquait avec humour le côté pratique et ramassé, comme lorsqu'il nous promettait de nous dire « quoi » pour « ce qu'il en serait » — il connaissait par ailleurs fort bien le picard ! C'était un membre assidu de l'Académie des sciences, lettres et arts d'Amiens et nos séminaires mensuels du samedi évitaient scrupuleusement le « deuxième samedi du mois », lorsqu'il retrouvait ses collègues de la Société des antiquaires de Picardie.

Très seul lors de ses années de classes préparatoires à Louis-le-Grand, il est accompagné pour ses premières promenades dans Paris par Madeleine Lazard (amiénoise amie de toujours, alors agrégative, et dont le mari parrainera André à l'Institut) ; le goût de la marche demeure un des grands traits d'André. Lors d'un mémorable congrès international de chaucériens, en juillet 1998, dépassant le lieu du repas de clôture, il épuisa littéralement deux collègues britanniques en les entraînant par 30 °C de la Sorbonne jusqu'à la tour Eiffel...

Après l'agrégation d'anglais, la carrière d'André débuta dans des lycées d'Arras puis d'Amiens ; après son passage à la Fondation Thiers, il fut brièvement assistant à la Sorbonne. Puis, de 1965 à 1983, il participa à la transformation du Collège littéraire universitaire d'Amiens en l'université de Picardie-Jules Verne ; tout attaché à la diversité du champ des études anglophones, il y encouragea la création de cours de littérature américaine, de linguistique, de phonétique. Il participa ensuite activement au jumelage de son université avec celle de Ouagadougou.

Élu à la Sorbonne en 1984, il dirigea l'UFR d'études anglophones de 1990 à 1995 ; correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres à partir de 1996, il y fut élu à sa grande joie en 2002 – c'est avec émotion qu'il y a quelques jours je remarquai

son nom sur les plaques commémoratives de la salle des Actes de l'École. André était chevalier de la Légion d'honneur ; commandeur des Palmes académiques ; il était Honorary Officer dans l'Order of the British Empire, pour services rendus à la culture britannique. Cette dernière décoration lui tenait à cœur – il affirmait avoir été au Paradis lors de ses séjours en Angleterre, comme lecteur à Brasenose (Oxford), puis, à sa retraite, comme invité d'honneur d'Emmanuel College à Cambridge. Ses amitiés avec Peter Clemons et Derek Brewer couraient en parallèle avec des échanges savants qui me rappellent les correspondances de Chaucer avec les poètes Eustache Deschamps et Othon de Grandson.

Ces honneurs, auxquels sa modestie était tout de même sensible, ne rendent pas justice à l'esprit d'André. Son érudition toujours en mouvement le poussait vers foule de sujets, sur lesquels il ne se confiait pas toujours. Passionné de sa chère cathédrale d'Amiens, il nous avait fait ouvrir les magnifiques stalles du XVI<sup>e</sup> siècle à l'occasion de la remise d'un volume anniversaire – nous sentions bien qu'il était là chez lui. Il accumula sur Richelieu toute une bibliothèque ; il adorait la poésie, et je me souviens qu'il avait réservé avec délices chez le libraire Giraud-Badin une première édition d'Anna de Noailles ; c'était un grand lecteur des *Lundis* de Sainte-Beuve, il citait volontiers Valéry. Ses goûts littéraires transparaissaient dans sa plume élégante et limpide d'écrivain et de traducteur.

André avait une double spécialisation de linguiste et de médiéviste. Il s'intéressait autant au moyen anglais (influencé par le français, après la Conquête de 1066), qu'au vieil anglais, langue germanique ; ses grandes passions d'études furent Chaucer (poète londonien du XIV<sup>e</sup> siècle, auteur des *Contes de Canterbury*) et *Beowulf* (poème héroïque conservé dans un manuscrit de l'an mil).

Ses ouvrages témoignent de son érudition, et de son sens aigu du bien commun. Il n'a écrit ou dirigé que des volumes « qui servent » : son *Histoire de la langue anglaise* (Que Sais-Je, 1967), sa *Grammaire historique de l'anglais : du XII<sup>e</sup> siècle à nos jours* (PUF, 1978), son manuel *Deux mille ans de langue anglaise* (Armand Colin, 1994) – accompagné d'exercices pratiques fort utiles.

Dans *La Versification anglaise* (Armand Colin, 1996), il vulgarise les hypothèses esquissées dès sa thèse : André propose d'analyser les hémistiches de la poésie vieil-anglaise, qui forment des formules, en fonction du poids des syllabes, calculées d'après un système qui permet de simplifier et rationaliser les règles de la métrique – tandis que Sievers distinguait, selon André, un nombre inutile de types de vers.

Soucieux d'ouvrir le champ médiéval anglais, il laisse une série de traductions majeures. Ses *Poèmes héroïques vieil-anglais* (10/18, 1981), épuisés, sont partiellement repris dans *Beowulf et alentours. Textes traduits du vieil anglais et commentés* (Reineke, 1998). Dans sa somme, *Beowulf (édition, traduction et commentaires)* (Kümmerle, 1991), il décrypte et décrit le manuscrit, dessine lui-même les objets ou motifs

décoratifs indispensables à la compréhension du poème, au service de son lecteur, en compagnonnage. Ses recherches sur la poésie vieil-anglaise sont synthétisées dans *Old English Poetics : A Technical Handbook* (AMAES, 2005) ; il a contribué aux volumes de l'*Histoire ecclésiastique* de Bède dans la collection des Sources chrétiennes ; sa traduction de *Beowulf* a été reprise dans la collection Lettres gothiques en 2007.

Anti-mandarin absolu, André lançait des collaborations où il s'acquittait lui-même des corvées. Après l'écriture à deux mains, avec son élève et amie Hélène Dauby, de l'*Histoire de la littérature anglaise au Moyen Âge* (Nathan, 1993), il impulsa et coordonna la traduction des œuvres complètes de Chaucer. D'abord invités dans la collection de la Pléiade par Jacques Cottin, *Les Contes de Canterbury et autres œuvres* furent finalement publiés chez Robert Laffont en 2010, grâce à son amie Isabelle Philippe.

André avait suivi les cours de Georges Dumézil ; il avait rencontré Fernand Mossé (1892-1956), spécialiste de la langue médiévale anglaise. Il avait le sentiment de s'inscrire dans une lignée, et lisait ses prédécesseurs : Jusserand (1855-1932), diplomate et chantre des « nomades » de l'Angleterre du XIV<sup>e</sup> siècle ; Legouis (1861-1937), illustre spécialiste de Chaucer ; il rappela leur souvenir lors d'une exposition en 1998. Avant même l'achèvement de sa thèse d'état, *Poétique vieil-anglaise : désignations de Dieu*, en 1970, il fonda un centre de recherche pluridisciplinaire avec ses collègues amiénois en littératures française et allemande. À la tête de l'Association des médiévistes anglicistes de l'Enseignement supérieur, il persévéra et organisa, une fois professeur à la Sorbonne, des « journées d'études » toujours novatrices – son *Chaucer et l'Orient* devançant la mode des études post-coloniales ! Pour redonner vie aux études anglo-normandes en France, il convia trois journées d'études à l'Institut de France (deux publiées en 2009 et 2012, la troisième sous presse). Son manuel d'anglo-normand reste hélas à l'état d'ébauche.

André aimait expliquer que son nom Cré-pin était un modèle d'étymologie médiévale, puisqu'enseignant il gagnait son « pain » avec la « craie ». Sa pédagogie s'inspirait de l'École pratique des hautes études, tout en exemples (souvent très drôles on l'aura compris), limpide, sans prétention alors même qu'il mettait à la disposition de tous de précieux éléments de recherche. La pratique primait : à sa séance mensuelle d'initiation à l'anglais médiéval, les passionnés traduisaient à tour de rôle – sous sa houlette plus que bienveillante. Enthousiaste et ouvert, il accepta de travailler d'après des images de manuscrits, applaudit à l'usage d'internet qui nous permettait de consulter en direct dictionnaires, bases de données... André aimait les nouvelles technologies : lors d'une séance de présentation d'outils informatiques, il avait fourni la matière de tous les exercices pour l'utilisation des bases de données de vieil anglais, discutant en expert de l'intérêt des différents types d'interrogation (booléen ou non). Nous nous réunissons toujours, mais il nous manque fort.

Car devenir élève d'André, c'était prolonger Ulm, entrer dans une sorte d'amicale chaleureuse et délicieusement démodée : il ne tutoyait que ses amis hommes, par respect pour les femmes, s'excusait-il, nous invitait sans cesse à déjeuner et insistait pour nous offrir de bons bordeaux. Fidèle et attentionné en amitié, il nous présentait « son copain » l'helléniste Marcel Chantry, qui le « traînait » au cinéma ; nous rencontrions son ami de toujours Jean-Claude Martin, dont il aimait les photographies, et qu'il imitait en prenant sans cesse des clichés – dont je sais maintenant qu'il les classait et regardait souvent de retour à Amiens. André, avec un sens de l'humour très britannique, ne se prenait jamais au sérieux, et souffrait parfois du manque de considération que sa simplicité pouvait inspirer aux imbéciles – d'où des colères homériques lorsqu'il nous défendait contre des serveurs insolents ! Nous aimions travailler et rire avec lui.

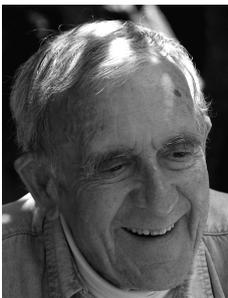
Je ne peux conclure sans évoquer la foi d'André, dont il ne parlait jamais, mais qui l'animait tout entier. Il ne s'autorisait aucun prosélytisme, pratiquait discrètement, aimait se recueillir à la chapelle de l'Adoration, rue Gay-Lussac, lors de ses visites rue d'Ulm.

André était le parrain de Marika Martin et François Kerlouégan ; il laisse sa nièce Anne Wéry-Crépin, qu'il avait adoptée et considérait comme sa fille.

Je remercie Hélène Dauby, Bernard Gensane, Pierre Kerlouégan, Madeleine Lazard, Jean-Claude Martin et André Rousseau, qui ont répondu à mes questions et m'ont confié des documents personnels.

Florence BOURGNE (1986 l)

**FLACON (Michel), né le 11 novembre 1927 à Formerie (Oise), décédé le 16 novembre 2012 à Toulon (Var). Promotion de 1949 I.**



Michel Flacon, professeur, journaliste et critique de cinéma, nous a quittés le 16 novembre 2012 à Toulon, dans sa maison du Mourillon, après une brève maladie. Il avait 85 ans. J'ai eu la chance d'avoir été son élève au lycée Dumont-d'Urville, à Toulon, où il enseignait en lettres supérieures. Et la chance encore plus grande de rester en contact amical avec lui et son épouse tout au long des années qui ont suivi. C'est à ce double titre d'ancienne élève et d'amie que j'ai entrepris, en accord avec sa compagne, de rédiger cette notice. Il en sourirait finement, sans doute...

Il est né à Formerie, dans l'Oise, le 11 novembre 1927, de parents enseignants. Ils s'installent à Caen où la guerre les atteindra de plein fouet : le père prisonnier, la

mère restée seule avec son fils adolescent, puis la maison bombardée et entièrement détruite. Évacuation en camion, sans nul autre bien que les vêtements qu'on a sur soi : bien des familles ont connu ces traumatismes, surtout dans une région aussi exposée que la Normandie. L'euphorie du débarquement, puis le retour progressif à la normale coïncidèrent pour Michel Flacon avec la fin des études secondaires et les premiers grands choix d'orientation.

C'est un littéraire dans l'âme : l'année scolaire 1945-1946 le trouve en lettres supérieures au lycée Malherbe, à Caen, où l'on remarque déjà ses qualités de style. La suite, c'est la khâgne à Louis-le-Grand, où son esprit « distingué et fin » fait l'objet de remarques parfois sourcilleuses : « Vous jouez avec les mots. Vous cédez aussi au morceau de bravoure... ». Savoureux, pour qui connaît le devenir de cette écriture dans sa maturité, lorsqu'elle aura pactisé avec les juvéniles tentations de la formule à tout prix...

Une fois normalien, il donne libre cours à sa fantaisie et sa curiosité. Et particulièrement à une des passions majeures de son existence : le cinéma. Avec Gilles Jacob, ami et ancien condisciple, il crée en 1950 la revue *Raccords*, consacrée à la critique de films, dont il est le directeur de publication pendant sept numéros. Il y en aura neuf en tout... Expérience de courte durée, mais acte fondateur : voir et donner à voir des films, écrire sur le cinéma figureront toujours parmi ses priorités.

La vie de normalien est si active pour lui que ses résultats aux examens en souffrent : on lui enjoint, pour passer le dernier, de s'éloigner à au moins sept cents kilomètres de Paris. Il choisit Aix-en-Provence... et c'est la découverte éblouie du Midi, qu'il ne voudra plus jamais quitter. Il choisira de faire à Toulon toute sa carrière de professeur. C'est à Toulon aussi qu'il fera la rencontre, décisive pour son histoire personnelle, de celle qui sera la compagne de sa vie entière.

Devenu agrégé des lettres, il est nommé en 1955 au lycée Dumont-d'Urville, qui venait de prendre naissance à Toulon et comportait déjà une classe de lettres supérieures. Celle-ci lui est rapidement confiée, et il en fait au fil des années un espace quasi mythique pour des générations de jeunes littéraires : à ces débutants voués à l'excellence, il offre tout simplement la sienne, avec la générosité désinvolte d'un aristocrate du savoir... Le phénomène n'échappe pas à l'inspection générale, qui lui proposera une khâgne à Henry-IV. Qu'il refuse : son but n'est pas de faire carrière, et il n'aura jamais d'autre ambition que celle de vivre harmonieusement ses choix et ses passions. Il n'ira donc pas vers la khâgne, fût-elle prestigieuse et parisienne, mais la khâgne viendra à lui : il parvient à obtenir la création d'une classe préparatoire à ce qui était alors l'ENS de Fontenay-Saint-Cloud. Cette section qu'il a fait naître n'a fait que se renforcer depuis, et elle est un des fleurons post-bac du lycée Dumont d'Urville.

Brillant, cultivé et généreux, c'est un enseignant hors pair. Tous ceux qui ont été ses élèves ont gardé le sentiment d'avoir reçu, simplement parce qu'ils étaient là, un

cadeau inestimable et dont la rareté fait tout le prix : la culture (la vraie, pas celle qui n'est qu'un empilement de savoirs) transfigurée par le pouvoir du verbe – au lieu d'être standardisée par la seule rhétorique.

Il est toujours difficile de mesurer l'impact réel de l'enseignement qu'on dispense. Il est d'autant plus significatif et touchant de voir affluer les hommages émus, disant la force du souvenir, le sentiment resté vivace d'une rencontre exceptionnelle, l'estime et l'admiration intactes malgré les années écoulées : c'est ce qu'a provoqué l'annonce de son décès, au fur et à mesure que la nouvelle se propageait.

À peine engagé dans son métier, il en fait aussitôt éclater les limites. Conscient que le cinéma n'est bien souvent pour les lycéens qu'un divertissement, sorte d'antidote aux contraintes scolaires, il leur offre une passerelle de choix entre les deux : par une approche critique savamment dosée, mais aussi par une démarche de création collective. Il anime ainsi des années durant un ciné-club dont chaque séance était une passionnante aventure. Parallèlement, avec un petit groupe de professeurs enthousiastes, parmi lesquels son ami Jo Lion, il met sur pied dès avril 1956 le *Club des cinéastes amateurs du lycée Dumont-d'Urville*. Un vrai travail se met en place avec les élèves, exigeant, tenace et productif. *Notes sur Toulon*, court montage documentaire, est le fruit du premier exercice. Le second essai s'attaque à la fiction : ce sera *21 juin*, peinture satirique d'une certaine jeunesse lycéenne. L'été précédent, il avait aiguisé son appétit en réalisant avec Jo Lion un film à prétexte touristique, *Lettre de Toulon*. Une élève du conservatoire y interprète le rôle principal : elle s'appelle Mireille Aigroz, et deviendra célèbre sous le nom de Mireille Darc... Ces films furent primés dans plusieurs festivals internationaux de cinéma amateur.

La collaboration avec Jo Lion est bien rôdée, mais elle ne s'arrête pas là : en 1960, lorsque ce dernier conçoit et réalise un court-métrage en 35mm, *Des fleurs pour Alicia*, Michel Flacon est l'auteur des dialogues. Bien plus tard, il travaillera avec Pierre Billard, journaliste et ami de longue date, à la rédaction d'un scénario, *Les châteaux de sable*, dont il écrit également les dialogues : une lauréate du Goncourt voit toute sa vie peu à peu détruite par le succès – la gloire n'aura été pour elle, comme disait M<sup>me</sup> de Staël, que « le deuil éclatant du bonheur ». Si leçon il y a, elle n'est sans doute guère éloignée de sa philosophie personnelle.

Michel Flacon aime le cinéma, et il aime écrire : écrire sur le cinéma s'impose comme une évidence. Cet « orfèvre du style », selon l'expression de Gilles Jacob, met très vite son talent au service de la critique de films. Aux côtés de Pierre Billard, il sera le collaborateur régulier de *Cinéma 58* (et suivantes), pendant près de dix ans. Et puis, en 1972, un groupe de journalistes dissidents de *L'Express* crée un nouvel hebdomadaire, *Le Point*. Parmi eux, Pierre Billard, qui propose aussitôt à Michel Flacon de rejoindre l'équipe. La décennie qui s'ouvre alors est une période exaltante pour la critique de cinéma : on débat sur les films au lieu d'en faire la promotion, on

est plus sensible aux enjeux esthétiques qu'aux succès commerciaux. Parfois de fines plumes que tout oppose, sauf l'amour du cinéma, s'affrontent avec délectation : les passes d'armes entre Jean-Louis Bory et Georges Charensol dans l'émission *Le masque et la plume* sont restées célèbres.

Il fallait ce climat d'effervescence intellectuelle et de sincérité exigeante pour pouvoir, comme l'a fait Michel Flacon dans *Le Point*, fustiger la Nouvelle vague vieillissante ou défendre *La grande bouffe* en plein scandale cannois... Il sera en effet chargé de la critique des films français, qu'il assurera jusqu'en 1978, à la notable exception de l'immense film de Visconti, *Ludwig ou le crépuscule des dieux*, qu'il alla visionner à Milan en remplacement de Robert Bénayoun. Mais cette nouvelle activité, qu'il assume avec beaucoup d'engagement, ne change rien à ses choix de vie : pas de plongée pour lui dans la bouillonnante chaudière du journalisme parisien. Et donc beaucoup de trajets en train, à une époque sans TGV. De ces incessantes allées et venues, en compagnie de son épouse Mirèse qui assiste avec lui aux projections privées, vont naître d'innombrables articles de toutes tailles, tous plus étincelants les uns que les autres, affectueusement réunis par Pierre Billard en un recueil dont la taille étonne. Dans une courte préface, il rappelle la virtuosité de « ces phrases raffinées, percutantes, narquoises ». Mais frappé lui-même que de ce rassemblement émerge véritablement une œuvre, il souhaite « qu'à l'estime amusée qui salue les éclairs de Michel viennent s'ajouter le respect et l'admiration auxquels il a droit ».

Sa collaboration avec *Le Point* se poursuit sous diverses formes jusqu'en 1984. Il écrit sur des écrivains (François Nourissier). Il fait des portraits d'hommes politiques (Jean Lecanuet, Raymond Barre, François Mitterrand). Il excelle dans le pastiche. Et il alimente abondamment la rubrique « Jeux » : mots-croisés, parcours-devinettes en littérature ou cinéma, autant de pièges tendus au lecteur averti.

Sa prédilection pour le jeu avait une autre dimension, bien connue de ses proches : le turf. Les champs de courses lui offrent, en même temps qu'une bouffée d'air frais, une sorte de mise en espace de son goût pour une spéculation ludique, fondée autant sur l'observation que sur l'intuition... Et la beauté du spectacle n'est pas étrangère au plaisir ressenti. Un plaisir *in vivo*, pour une fois échappé au langage.

Car l'amour des mots était à l'œuvre jusque dans les replis du quotidien. En toute occasion la poésie était son recours favori : la forme courte, alerte et souvent drôle. Des centaines de quatrains se sont ainsi envolés de lui en direction de ses proches. Poésie de circonstance, certes, mais enchantée par une délicieuse connivence avec le destinataire. Et comme un véritable amoureux de la littérature ne peut jamais la trahir tout à fait, au cœur même de l'artifice palpait toujours l'étincelle de la poésie véritable.

Mais tout autant que sa verve inimitable, on aimait ce regard qu'il portait sur le monde, aussi acéré que bienveillant. Indulgence amusée, distance ironique, mais

profonde et discrète humanité : sa bonté était la plus délicate qui soit, celle qui ne s'avoue pas comme telle.

Rendre compte d'une vie en quelques pages est difficile, évoquer avec justesse une personne l'est plus encore. Ceux qui ne connaissaient pas Michel Flacon pourront peut-être le découvrir un peu. Ceux qui le connaissaient sauront lire entre les lignes.

Monique SERPINSKY

**GODEFROY (Lucien), né à Lassigny (Oise) le 10 août 1927, décédé à Dijon (Côte-d'Or) le 24 juillet 2013. – Promotion de 1949 s.**

Lucien Godefroy est né le 10 août 1927 à Lassigny dans l'Oise. Il fréquenta l'école primaire de Ressons puis le collège de Compiègne ; à l'époque, l'enseignement des collèges menait jusqu'au baccalauréat. Compte tenu de ses brillants résultats, il partit préparer les concours d'entrée aux Grandes Écoles au lycée Saint-Louis de Paris. Reçu en 1949 à l'École normale supérieure, section des sciences, il va passer les certificats de physique générale, de calcul différentiel et intégral, mécanique rationnelle, chimie générale et aussi mécanique des fluides... Il va hésiter entre la physique et les mathématiques mais après deux ans d'École, il décide de partir faire son service militaire pour un an car bientôt celui-ci allait passer à 18 mois. De retour à l'École normale supérieure, sa vocation de physicien se précise.

Depuis 1945, Yves Rocard était directeur du Laboratoire de physique de l'ENS, il était aussi conseiller technique de la Marine nationale. Excellent détecteur de talents et aussi maître respecté, il avait fait appel à Pierre Aigrain sorti de Navale pour aller de l'avant. Dans la genèse des semi-conducteurs, ce dernier occupa une place déterminante : les plus anciens ont vu Pierre Aigrain manœuvrer de petites pointes sur un morceau de germanium. L'appui de Rocard permit le développement d'une équipe autour des semiconducteurs. Entre 1948 et 1955, la première génération de normaliens venus travailler comptait par exemple Pierre Baruch, Claude Benoit à La Guillaume, Jean-Marie Thuillier, Pierre-Gilles de Gennes (qui ne passa qu'un an, pour son DES), Philippe Nozières, Julien Bok, et Lucien Godefroy. Jean-Marie Thuillier, trop tôt disparu ; elle initia, avec Lucien Godefroy, Claudette Rigaux, Roland Schuttler des études sur les surfaces des semiconducteurs en particulier l'oxyde de zinc et l'oxyde de titane. Dès 1951-52, Lucien Godefroy avait fabriqué un transistor à effet de champ en évaporant du tellure sur du titanate de baryum. Ce transistor, peut-être l'un des premiers au monde appliquant des idées de Shockley, était opérationnel mais ne put être transféré à l'industrie en raison du manque de maîtrise dans l'élaboration du matériau.

En 1954 il fut reçu à l'agrégation de physique et devint agrégé préparateur à l'ENS, caïman dans le langage de l'École ; son enseignement consistait essentiellement à préparer les élèves et les auditeurs libres à l'agrégation. C'est ainsi qu'il va connaître sa future épouse en lui démystifiant les problèmes liés à l'oscilloscope cathodique et le 15 avril 1957 Geneviève et Lucien se diront oui devant Monsieur le Maire. René naîtra l'année suivante en novembre et Odile trois ans plus tard.

C'est la période où Lucien Godefroy s'intéresse au tellure, à la modulation de la conductance par un champ électrique, à la variation de conductivité par influence électrostatique. Il aura une grande soif de vulgariser les meilleurs ouvrages, il traduit en français « Les Semiconducteurs électroniques : introduction à la physique des redresseurs et des transistors » de Spenke.

Viendra alors le moment de soutenir sa thèse de doctorat, en 1963, sur un sujet faisant appel aux rayons X dont il sera un spécialiste reconnu. Le titre de sa thèse est « Photométrie différentielle des rayons X : application à la magnétostriction du ferrite de cobalt ».

Le 1<sup>er</sup> septembre 1963, toute la petite famille s'installe près de Dijon à Saint-Apollinaire, rue des Clairs-Logis mais rapidement elle va à Dijon, rue du Docteur-Laguesse. Lucien Godefroy a laissé son poste de maître-assistant à la Sorbonne pour un poste de maître de conférences à la faculté des sciences de Dijon et son épouse est maître-assistant dans la même faculté ; une vraie carrière universitaire peut s'ouvrir devant eux. La physique à Dijon se cherche quelque peu depuis son arrivée sur le campus dijonnais en 1957 et il y a de la place pour créer. Lucien et Geneviève vont alors lancer un laboratoire consacré aux diélectriques qui évoluera ensuite vers la ferroélectricité. C'est la grande époque à Dijon de l'entreprise « Bourgogne électronique » et Lucien Godefroy va travailler avec les ingénieurs locaux notamment sur les diélectriques et les ferroélectriques. Il traduit le livre de Thermodynamique de Fermi et « Les Diélectriques » d'Anderson, et publie chez Dunod le petit ouvrage : « Éléments de statistique quantique appliquée à la thermodynamique isotherme ».

Arrivent alors les événements de Mai 1968. Lucien Godefroy y participe et bien que je ne fusse encore qu'un jeune assistant, nous fîmes un peu plus connaissance lors des nombreuses réunions qui aboutiront à la création de l'Unité d'enseignement et de recherche Mathématiques informatique physique et chimie (MIPC), dont il deviendra bientôt le doyen.

La ferroélectricité est le fer de lance du laboratoire. Les contacts internationaux se développent, les chercheurs étrangers viennent au Laboratoire. Nous nous souvenons tous de Burfoot et d'Arendt ; ce dernier deviendra docteur *honoris causa* de l'université de Bourgogne.

Au niveau national, le professeur Godefroy va faire partie de nombreux comités consultatifs de l'université (23<sup>e</sup> section) et localement de nombreux conseils d'UFR ou d'université.

Lucien Godefroy va publier alors un article dans *l'Encyclopaedia Universalis* consacré à la ferroélectricité puis ce seront des articles sur la théorie statistique de la ferroélectricité, les mesures de bruit dans les ferroélectriques, la diffusivité thermique, le renversement de polarisation.

La faculté des sciences arrive sur le campus de Mirande et en 1971, le laboratoire organise le 2<sup>e</sup> congrès européen de ferroélectricité à Dijon. La réussite parfaite de ce congrès pousse alors Geneviève Godefroy à proposer Dijon pour le Congrès national de la Société française de physique, en 1975 - onze colloques en parallèle. Ce fut un succès extraordinaire, tous les laboratoires dijonnais malgré leurs rivalités travaillèrent main dans la main pour que ce congrès fasse date dans les esprits. Odile distribuait les tickets de restaurant ! Nos laboratoires étaient tous un peu indépendants et ce fut une excellente façon de mieux nous connaître et de travailler un peu plus en commun.

La ferroélectricité poursuit sa route et plusieurs thèses de doctorat d'État furent soutenues au laboratoire sur les propriétés diélectriques et optiques des pérovskites, la simulation numérique des courants et des distributions de porteurs dans les diélectriques, le bruit dans les diélectriques ferroélectriques, les perturbations vibrationnelles dans le titanate de baryum.

Tout cela aboutit finalement à l'organisation du Congrès international de ferroélectricité en 1992.

1993 sonna l'heure de la retraite pour Lucien Godefroy : il était professeur de première classe, il devint professeur émérite.

Je n'ai pas parlé jusqu'à présent de son enseignement à Dijon. Il fit essentiellement ce que l'on appelait des cours magistraux en amphithéâtre. Il enseigna la thermodynamique, l'électricité dont les diélectriques, les semi-conducteurs, mais aussi la mécanique quantique, la physique pour les géologues. Il fut responsable également du troisième cycle de physique.

Je n'ai jamais eu monsieur Godefroy comme enseignant, je ne l'ai écouté que lors de séminaires inter-laboratoires. C'était un pédagogue extraordinaire qui savait souligner à la fois l'aspect expérimental et l'aspect théorique avec une chaleur communicative. Il parlait toujours du plus simple pour aller au plus difficile. Et ses connaissances mathématiques étaient alors précieuses.

J'ai encore en mémoire une solution qui porta ses fruits lorsque j'ai été directeur du département de physique. Tous les enseignants se réunissaient dans un amphithéâtre pour se répartir au mieux les divers enseignements suivant les sensibilités de chacun. C'était en 1970, il fallait organiser la préparation à l'agrégation et personne ne voulait

en prendre la responsabilité. C'est ainsi qu'un triumvirat fut créé avec Geneviève Godefroy, Lucien Godefroy et moi-même ; nous avons coupé le programme de révision en trois parties égales et vogue la galère. Le résultat dépassa nos espérances : sept reçus la première année et, l'année suivante, la major toutes sections hommes et femmes confondues fut une jeune dijonnaise qui avait fait toutes ses études à Dijon. Je revois notre joie à tous les trois devant ce résultat inespéré ! Nous avons eu la chance d'avoir une candidate absolument remarquable... et les journaux nous ont classé « meilleure préparation à l'agrégation de physique de France ». Cela ne dura malheureusement pas car les structures changèrent et la préparation fut supprimée

Que faire lorsque l'on est en retraite et que l'enseignement et la recherche ont été votre passion ? Lucien Godefroy voulut alors continuer à faire de petites expériences. Il reprit son fer à souder pour le plus grand plaisir de ses petits-fils qui, à Passavant, se pressaient autour de lui pour découvrir les secrets qu'il leur divulguait. Il faisait aussi de petits personnages et des décors pour illustrer les contes racontés par son épouse. Il reprenait son crayon et griffonnait des calculs ; quand je dis « griffonnait » ce n'est pas vrai car j'ai toujours admiré la belle écriture de mon collègue. Ses griffonnages aboutirent en 2009 à un remarquable article paru dans le Bulletin de l'Union des physiciens « Approche simplifiée de l'électronique numérique ».

Permettez-moi encore d'évoquer des souvenirs très personnels de retraités partagés avec Lucien et Geneviève Godefroy et Michel Jannin.

À la fin de ma carrière universitaire, j'ai souhaité m'orienter davantage vers la diffusion de la culture scientifique et technique en créant un laboratoire intégré au Laboratoire de physique des solides. C'était assez difficile à faire admettre à l'époque mais Lucien et Geneviève Godefroy l'ont très bien accepté ; c'est ainsi qu'en retraite j'ai pu continuer à faire des expositions à caractère scientifique.

Lune, sur les hautes tensions, fut présentée au Musée de la Vie bourguignonne. Il m'a fallu faire appel à toute la science de Lucien Godefroy pour essayer de comprendre la déviation d'un petit jet d'eau par une paille à boire frottée. Je me souviens avec beaucoup d'émotion des visites privées que nous organisions de nos expositions pour monsieur et madame Godefroy, elles duraient longtemps, c'était pour nous un vrai bonheur de les voir s'intéresser à nos explications, aux expériences proposées avec Michel, à mes fantaisies sur le nombre d'or ou les labyrinthes... Monsieur Godefroy repartait toujours avec les copies du cahier d'expériences.

Pour la dernière exposition, sur le canal de Bourgogne, tout était prêt pour une visite. Mais l'état de santé de monsieur Godefroy ne l'a pas permis et je regrette finalement de ne pas être venu le voir lui, et son épouse, avec une exposition simplifiée : il aurait ainsi renoué avec la mécanique des fluides de ses années de normalien et sa curiosité aurait été très stimulante pour son ancien collègue qui avance lui aussi en âge.

Il n'en a pas été ainsi, Lucien Godefroy, qui était devenu un ami au cours de sa retraite, s'est éteint tout doucement à son domicile dijonnais le mercredi 24 juillet 2013 admirablement soigné et entouré par son épouse.

Michel PAUTY

**JANCOVICI (Bernard)**, né à Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine) le 25 juillet 1930, décédé à Fontenay-les-Bris (Essonne) le 14 juin 2013. – Promotion de 1949 s.



J'ai rencontré Bernard Jancovici, dit Janco, pour la première fois à l'automne 1976. Il enseignait la mécanique statistique au DEA de physique théorique commun à l'ENS et aux universités de Paris-VI et de Paris-XI, auquel je m'étais inscrit. Le discours était sobre et très clair. Sur le tableau, les points importants ressortaient comme une évidence, à travers une seule formule ou une seule phrase remplissant tout l'espace ! L'élégance de l'écriture contribuait à rendre le propos encore plus imparable... Janco était professeur à l'université de Paris-XI à Orsay, et il a donné la plupart de ses cours à des générations d'étudiants, toujours avec le même soin scrupuleux de l'exposé vraiment magistral. Quel que fût l'auditoire, le discours gardait la même puissance pédagogique. Dans les discussions scientifiques à deux ou trois devant un tableau noir, il adoptait spontanément le ton et le style de ses cours. Il incarnait en permanence le Professeur. Et cet investissement au service de la transmission du savoir, lui a valu une grande reconnaissance, autant des étudiants que de ses collègues.

Après les démonstrations lumineuses de Janco en DEA, je me suis naturellement adressé à lui pour encadrer ma thèse de 3<sup>e</sup> cycle au laboratoire de physique théorique et des hautes énergies d'Orsay. Le sujet m'avait fasciné : prédire l'évolution des naines blanches, de petites étoiles très âgées, tout en jouant avec la constante de Planck. L'expérience fut une révélation, qui allait m'entraîner suivant le Maître, dans l'aventure de la recherche en mécanique statistique. Janco s'était tourné vers ce domaine, ouvert et fécond, dans les années 60. Ses premiers travaux furent rapidement remarqués, ce qui lui valut d'ailleurs d'être cité dans la prestigieuse collection des ouvrages des physiciens soviétiques Landau et Lifchitz. C'était une reconnaissance exceptionnelle, ces auteurs étant peu enclins à mentionner les travaux de chercheurs occidentaux en pleine guerre froide. Progressivement, Janco s'est intéressé à la physique des systèmes coulombiens, dont il allait devenir un des plus grands noms. L'étude de ces systèmes, constitués de particules portant une charge

électrique, présente de nombreuses applications, notamment en astrophysique. Ainsi, plusieurs travaux de Janco dans les années 70 furent inspirés de discussions avec Évry Schatzman (1939 s), un des pères de l'astrophysique française. À partir des années 80, Janco a énormément contribué à l'élaboration de résultats exacts, modèles solubles ou règles de somme, d'une grande importance pour la compréhension des propriétés des systèmes chargés. Il est extrêmement rare de pouvoir mener à bien de manière détaillée et sans approximation tous les calculs intervenant dans le cadre de la mécanique statistique. Les quelques solutions exactes établies à ce jour mettent en évidence des propriétés génériques. Aussi les règles de somme caractérisent des comportements fondamentaux universels.

Janco a grandement contribué au développement de la mécanique statistique en France et à son rayonnement international. L'acuité de ses raisonnements, son sens physique empreint de la plus grande rigueur, sa vaste culture scientifique, ont profondément inspiré les étudiants qu'il a dirigés en thèse, comme Françoise Cornu (1983 S) ou moi-même. Toutes ces qualités scientifiques exemplaires, ainsi que la portée de ses résultats lui ont valu la reconnaissance de ses collègues, tant au niveau national que sur le plan mondial, avec notamment et sans prétendre à l'exhaustivité, des physiciens réputés comme son ami Joel Lebowitz (Rutgers, États-Unis), Michael Fisher (Washington, États-Unis) ou Philippe Martin (Lausanne, Suisse).

Dès le début de ma thèse, Janco m'a invité chez lui et m'a témoigné son affection. J'ai ainsi partagé, très naturellement et comme si j'étais un des leurs, la vie familiale avec sa femme Odette, sa fille Anne et son fils Jean-Marc. Cette hospitalité, cette générosité, se manifestaient aussi dans toutes les invitations aux collègues, locaux ou de simple passage, à passer un moment chez les Janco. Ainsi adopté et couvé, de même que Françoise, j'ai été initié à d'autres pratiques, comme la dégustation d'un bon vin ou le ski et la randonnée lors de séjours mémorables dans le chalet familial à Gaudissart dans les Hautes-Alpes. Ayant eu la chance et le plaisir de côtoyer le Janco père de famille, je suis très admiratif de l'amour et de l'attention qu'il portait à tous les siens, notamment sa fille Anne, malheureusement handicapée. Il est toujours resté patient, serein et affectueux, faisant preuve d'une force et d'une bonté intérieures à toute épreuve.

Janco était clairement une figure de la physique française. En plus de sa dimension scientifique incontestable, son flegme, sa retenue, son discours en faisaient un gentleman. Modeste, il ne courait pas après les honneurs ou les récompenses. Il aimait passionnément la physique, et en percer les mystères était en soi un jeu prodigieux qui dépassait tous les autres... Sauf peut-être celui de flâner en montagne en quête d'autres sommets. Cet appétit intellectuel ne l'a jamais empêché de se montrer prévenant et attentionné pour les autres, ses proches comme ses collègues. Cela lui a valu une grande estime dépassant le strict cadre scientifique. Il a été pour moi-même

beaucoup plus qu'un simple directeur de thèse, un père spirituel inspirant le respect de la science et des hommes.

Angel ALASTUEY (1975 s)

*Nous reproduisons ci-après la lettre qu'André Martin a envoyée à Odette, l'épouse de Bernard Jancovici après son décès.*

Chère Odette,

Même si sa fin a été si pénible, pour lui et pour toi, Anne, Jean-Marc (1) et Liliane (2), tu ne regrettes sûrement pas d'avoir reçu un billet d'avion pour aller épouser au consulat de France à Tokyo un homme remarquable, un excellent chercheur, un enseignant vraiment excellent (je dis vraiment parce qu'on a dit cela d'autres qui ne le méritaient pas) un homme chaleureux et courageux dans l'adversité qui ne l'a pas épargné. Tout d'abord, la mort de ses parents dans les camps, alors que lui et sa sœur Liliane étaient cachés dans des pensionnats religieux. Puis le suicide de sa grand-mère qui les avait élevés, adolescents, son asthme, la tuberculose de Liliane, les problèmes d'Anne, ton père tué par un chauffard et enfin cette maladie mystérieuse. Schu (3) a fait votre connaissance à votre retour de Tokyo lorsque vous vous êtes arrêtés à Genève et tout de suite elle vous a adoptés. Il nous reste un plateau en laque de votre visite. Quelques mois après, Janco nous a préparé une délicieuse bouillabaisse, à Éguilles où vous étiez installés chez les Mandelbrojt, alors que nous étions en route pour Cargèse.

J'ai fait la connaissance de Janco en taupe, au lycée Saint-Louis. C'était un excellent élève. D'ailleurs il avait été lauréat du Concours général en physique et en mathématiques. Sa vocation scientifique lui venait d'avoir bricolé des postes de radio dans l'atelier de son père. Nous nous estimions mais nous n'étions pas spécialement amis.

C'est à l'automne 1949, à l'École normale, que se constitua le « Gang du Palais » formé de Janco, Loup Verlet, Michel Gourdin, Lucien Godefroy, Jacques Winter, Jean-Claude Pébay, accessoirement Joseph Cohen, et moi. Nous nous « tapirisions » mutuellement : ainsi Janco nous fit un cours sur la relativité générale. C'est là que nous devînmes vraiment amis. J'invitais souvent Janco chez mes parents qui se prirent d'affection pour lui. Plus tard il réciproqua en nous invitant à déguster du canard à l'orange dans l'appartement qu'il occupait boulevard Lefèbvre avec Liliane. Il me fit connaître ses amis, Philippe et Monique Gutmann [Robert Pick (1953 s) n'avait pas encore apparu]. Ceux-ci m'invitèrent à des parties très sympa. Après il y eut les expéditions de ski, les premières à Saint-Jean-de-Sixt puis à La Daille. C'est de la Daille que Janco et Jean-Claude Pébay, lui aussi disparu, montèrent à peaux de phoques au sommet de la Grande Motte (maintenant accessible en téléphérique). Janco

m'entraîna aussi dans un tour de la Corse, à pied, en stop, en bateau et en train. Au retour je passai quelques jours à Nice chez sa grand-mère qui était charmante et nous préparait des « Pojarski », des hamburgers de veau faits avec des escalopes hachées. Janco chantait faux, en particulier « l'homme sans chemise », mais reçut une bonne éducation musicale de Loup et Michel (pour le Jazz, c'était Jacques). Janco nous initia aussi à la montagne. Dans la traversée des Petits Charmoz, il me tira à bout de corde dans un « dièdre » impossible. Il aimait aussi être provocateur : rencontrant un groupe de jeunes Anglais, il leur dit « why did you kill Joan of Arc ? ». Dans un refuge il rencontre pour la première fois Pierre Lehmann qui lui dit qu'il était élève de Polytechnique il lui répond « Ah ! La seconde école de France ! ». Je suppose qu'il ne l'a pas répété à Jean-Marc.

Janco fit son diplôme chez Aigrain sur les impuretés dans les semi-conducteurs, mais ensuite Janco et Michel Gourdin se joignirent à Loup et moi dans le groupe de Maurice Lévy, mais bientôt il partit pour un an à Princeton, inaugurant la bourse « Procter » (de Procter and Gamble) et Wigner le prit sous sa protection. Wigner lui dit : « Look at these children playing on Palmer Square. If the Russians come, they will kill them all ». Wigner lui proposa comme sujet le Carbone 14. À son retour, il me dédicaça son article : « À André Martin, en lui souhaitant une vie aussi longue que le Carbone 14 ». Wigner fut déçu que Janco ne continuât pas en physique nucléaire. Alors, il se mit à la physique des particules. Ainsi, il fut envoyé via Mats (transports de l'U.S. Air Force) à une conférence à Stanford. Après une panne de voiture dans la vallée de la mort, il revint en donnant un séminaire étincelant décrivant la merveilleuse expérience de Maurice Goldhaber (mort à 100 ans !) sur l'hélicité du neutrino. Plus tard, Janco fit le bon choix en se lançant dans la mécanique statistique théorique (par opposition à la mécanique statistique numérique de Verlet) qui fit sa gloire. Il fut reconnu par les grands de ce monde. Joel Lebowitz et Lesser Blum organisèrent une conférence en son honneur à Porto Rico en mars 1996, et un numéro spécial du *Journal of Statistical Physics* (vol 89, n° 1 et 2, 1997) lui fut dédié. Je recommande à tous la lecture de l'introduction par Lebowitz.

Nous nous souviendrons longtemps de votre extraordinaire hospitalité. À chacun de nos passages dans la région parisienne vous avez tenu à nous inviter avec des amis que nous aimions : les Chéret, les Pick, les Gutmann, les Chadan, Colette, les Verlet, les Puiseux. Au cours d'une des premières invitations nous avons été initiés au Savigny-les-Beaune de Simon Bize. Les derniers temps, Schu me demandait de ne pas rendre visite à ton mari pour qu'il ne se croie pas obligé de nous inviter. Cependant en avril 2008, il apprit que nous étions là et nous invita avec Liliane et son mari, Loup et Marianne. C'était super sympa. Simplement, il parlait un peu lentement, mais nous ne réalisons pas l'évolution future. Il y a un peu plus de deux ans j'ai vu ce qu'il en était, mais j'ai été heureux de pouvoir, d'une certaine façon, communiquer avec lui.

Schu m'a dit souvent que parmi mes amis, Janco était l'un de ses préférés. Elle et moi ne pouvons que te souhaiter beaucoup de courage.

André MARTIN (1949 s)

#### Notes

1. Les enfants de Bernard Jancovici.
2. La sœur de Bernard Jancovici.
3. La femme d'André Martin.

**PÉREZ Y JORBA (Jean), né le 7 avril 1930 à Paris, décédé le 10 janvier 2013 à Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine). – Promotion de 1949 s.**



Jean Perez y Jorba est décédé accidentellement le 10 janvier 2013 à son domicile de Boulogne-Billancourt.

Après des études secondaires au lycée Louis-le-Grand à Paris, il fut reçu premier à l'École normale supérieure où il entra en octobre 1949. Il avait également été reçu à l'École polytechnique.

Dès son entrée à l'École normale, il s'orienta vers la physique nucléaire d'abord au Commissariat à l'énergie atomique mais surtout au laboratoire du professeur Hans von Halban situé alors au Clarendon Laboratory à Oxford. Après l'agrégation passée en 1953, il retourna dans ce laboratoire où il prépara une thèse qu'il soutint en 1957 au nouveau laboratoire que le professeur Halban venait d'installer à l'École normale supérieure. Sa thèse lui valut la médaille de bronze du CNRS en 1958.

En 1957, l'équipe de Hans von Halban se transporta à Orsay pour y construire, sur le campus qui venait de se créer, un grand accélérateur linéaire à électrons qui restera pendant vingt ans un des principaux instruments de recherche du laboratoire appelé naturellement Laboratoire de l'accélérateur linéaire.

Pendant ce temps, Jean Perez y Jorba effectua son service militaire à la Direction des applications militaires du Commissariat à l'énergie atomique comme responsable adjoint du Service des essais, service ayant pour but de mesurer la puissance des futures bombes atomiques françaises.

Revenu ensuite au Laboratoire de l'accélérateur linéaire, dont le professeur André Blanc-Lapierre était directeur, il dirigea un des deux principaux groupes expérimentaux. Il s'orienta vers le domaine des collisionneurs électron-positron, accélérateurs qui ont vu le jour à Orsay, et se sont révélés d'une extraordinaire richesse en physique des particules. Il y fit de nombreuses expériences et forma un certain

nombre d'étudiants devenus depuis des physiciens célèbres. Il s'intéressa également à la physique des accélérateurs.

Parallèlement, Jean Perez y Jorba gravit tous les échelons de la carrière académique : attaché de recherche au CNRS en 1954 puis chargé de recherche en 1957, maître de conférences à la faculté des sciences de Bordeaux en 1959, puis en 1962 à la faculté des sciences de Paris où il fut nommé professeur en 1963.

De 1975 à 1986 il fut directeur du plus grand laboratoire universitaire français, le Laboratoire de l'accélérateur linéaire qui comprenait 550 personnes.

Ses fonctions l'amènèrent à être membre de nombreux commissions et conseils tant en France qu'à l'étranger. En particulier au CERN (Centre européen de recherches nucléaires) à Genève, il fut président de l'Intersecting Storage Ring Committee, membre du Research Board et du Scientific Policy Committee du CERN, représentant français à l'European Committee for Future Accelerators (ECFA) qui représente la communauté européenne de physique des particules ; enfin, en 1994, il fut nommé représentant scientifique du Gouvernement français au Conseil du CERN. Il fut également membre du Conseil scientifique du Centre de recherches en physique des particules DESY à Hambourg, président du Comité scientifique du LPNHE (Laboratoire de physique nucléaire des hautes énergies) Paris-VI-Paris-VII, membre du Conseil supérieur de la sûreté et de l'information nucléaires, membre du Conseil supérieur de la recherche et de la technologie

Enfin, dans le domaine universitaire, il fut membre du Premier Conseil national de l'enseignement supérieur et de la recherche, président d'une section du Conseil national des universités.

Au niveau de l'université Paris-Sud, Jean Perez y Jorba a joué un rôle de premier ordre puisqu'il fut doyen de la faculté des sciences d'Orsay de 1991 à 1996. Il eut alors à y défendre avec beaucoup d'opiniâtreté et de détermination les moyens humains et matériels de la faculté. C'est aussi à cette époque qu'il fut sollicité par le ministère pour diriger la Mission scientifique technique et pédagogique (MSTP), mais il déclina cette proposition car elle l'aurait conduit à abandonner le mandat de doyen qui lui avait été confié.

Enfin, il fut fondateur et responsable du magistère de physique fondamentale d'Orsay de 1986 à 1997. Sa rigueur scientifique et son exigence de qualité furent déterminants dans la mise en œuvre et l'évolution de cette filière qui constitue actuellement un des fleurons de l'université.

Ses contributions à la recherche et à l'enseignement supérieur furent reconnues par sa distinction à l'ordre national du Mérite en 1970, puis à l'ordre national de la Légion d'honneur que lui remit Pierre Aigrain.

Au-delà de cette brillante carrière au service de l'université et de la recherche françaises, il faut souligner les qualités humaines de Jean Perez y Jorba. Il appliquait à

lui-même, aussi bien dans ses activités que dans sa conduite morale, la rigueur et l'exigence de travail qu'il attendait de ses collaborateurs. Homme de devoir il n'a jamais transigé avec ce qu'il estimait être l'intérêt du groupe ou de l'institution dont il avait la direction. Cela lui valut certes l'animosité de certains, mais aussi le profond respect de tous ceux qui, parfois tardivement, ont compris que jamais il n'avait fait passer son intérêt personnel avant celui de la collectivité. Pour ceux qui le connaissaient peu, il pouvait paraître distant, mais au delà de cette impression superficielle il y avait un homme particulièrement attentif et soucieux du sort de ceux avec qui il travaillait. Au-delà du brillant universitaire et scientifique Jean Perez y Jorba était un homme droit et humain.

Alain CORDIER, professeur émérite à l'université de Paris-XI (Paris-Sud)

**BIELHER de PREUX (Claire-Yvonne) épouse PETITOT, née le 8 juin 1928 à Paris, décédée le 22 mars 2013 à Paris. – Promotion de 1950 L.**



Claire-Yvonne Petitot, incarnation de la discrétion, tenait pourtant beaucoup à ajouter le nom de jeune fille de sa mère, née Yvonne de Preux dans une famille valaisanne dont un aïeul, devenu Saint-Preux par la magie romanesque, avait inspiré à Jean-Jacques Rousseau le personnage principal de *La Nouvelle Héloïse*.

Sa famille paternelle était d'origine franc-comtoise, son grand-père s'était expatrié en Roumanie où il construisit les voies ferrées des Carpates ; son père, ingénieur polyvalent, était un touche-à-tout de génie qui réussissait à ouvrir la porte de l'immeuble parisien sans l'intervention de l'omnipotente concierge. Il mourut en 1947 et eut la joie de connaître André, le futur mari de sa fille, un comtois lui aussi, qu'elle épousa après l'agrégation. Comme toute helvète francophone, elle maîtrisait la langue allemande et cette étude suscita en elle une vocation de grammairienne : c'est tout naturellement qu'elle couronna par l'agrégation de grammaire des études menées au lycée Fénelon et au cours Hattemer, avant son intégration à Sèvres, qu'elle obtint « sans se presser », et qui lui permit de nouer de solides amitiés dans les promotions de l'immédiat après-guerre. Elle fut attirée par les études grecques et par la Grèce contemporaine.

Elle fut d'abord nommée professeur au lycée de Saint-Quentin (Aisne) puis revint à Paris, d'abord au lycée Honoré-de-Balzac, puis à Gabriel-Fauré, plus près de son domicile ; elle garda d'indéfectibles amitiés de ces vingt années passées dans l'enseignement secondaire, dont elle déplorait déjà l'orientation vers une facilité qui excluait de plus en plus les langues à déclinaisons.

L'année 1968 vit son foyer illuminé par la naissance de Gilles, leur unique enfant.

En 1971, elle passa dans l'enseignement supérieur, et fut élue dès sa première candidature, sur un poste d'assistant de grec à Dijon. Elle rejoignit l'équipe constituée avec les deux signataires de ces lignes autour d'André Bernand (1946 l), l'épigraphiste dont les publications du Corpus égyptien se succédaient. En ce temps-là quatre enseignants de grec suffisaient à peine pour une faculté de taille moyenne, qui présentait une quinzaine de candidats par an aux agrégations classiques et une vingtaine aux CAPES ; la présence et le prestige de Pierre Monteil (1948 l), y était pour beaucoup. Elle s'intégra en un tournemain à l'équipe existante (avec les archicubes Jean-Marie André (1951 l), Denise Joly (1954 L) pour le latin), et ne recula devant aucune préparation, aucun auteur de licence ou d'agrégation qu'elle traitait avec beaucoup de soin et de compétence ; ses exercices improvisés étaient d'une efficacité majeure et souvent décisifs pour le succès aux concours ; mais la présence d'un livre d'Hérodote était une constante non négociable de son emploi du temps, tant elle appréciait le Père de l'Histoire dont elle suivait les traces chaque été sur les sentiers de Grèce et dans les criques des îles. Lorsque la faculté vit décroître ses effectifs et réduisit à trois les hellénistes, puis à deux lors de sa dernière année, elle accepta avec la meilleure grâce d'augmenter le nombre de ses heures de service pour assurer aux étudiants la formation qu'ils attendaient. Elle n'avait pas son pareil pour assurer la transition du lycée vers les études supérieures et les défections en lettres classiques furent inexistantes les vingt années de son enseignement.

Même durant ses années passées dans l'enseignement secondaire, elle n'avait pas cessé de se tenir au courant des recherches scientifiques, notamment en numismatique, du fait de son amitié avec Georges et Paule Le Rider (1948 l) et c'est tout naturellement qu'elle rejoignit leur équipe dès qu'elle quitta Saint-Quentin. C'était le temps des fouilles françaises en Afghanistan : Paul Bernard (1951 l), Pierre Leriche révélaient ces royaumes grecs de Bactriane et de Sogdiane, héritiers de la chevauchée fantastique d'Alexandre le Grand ; on croyait ces royaumes éphémères, mais les chercheurs français mettaient au jour, année après année, inscriptions et monnaies grecques échelonnées sur plusieurs siècles : c'était avant l'invasion soviétique et les suites que l'on sait. C'est tout naturellement que Claire-Yvonne fut chargée de l'étude d'un trésor monétaire trouvé à Ai-Khanoum, ville dont les inscriptions du philosophe Cléarque avaient fait sensation au lendemain de la guerre ; elle le publia dans la *Revue numismatique* XVII-1975 (pp. 24 à 56 et 6 planches) ; cet article si développé est aujourd'hui encore une référence et un modèle pour les chercheurs du Cabinet des Médailles. Tant que sa santé le lui permit, elle ne manqua jamais les séminaires de Georges Le Rider et de Paul Bernard aux l'École pratique des hautes études.

Sa vie, organisée avec autant d'efficacité que son enseignement, tournait autour de sa famille, de ses amis et de ses voyages. Elle suivit pas à pas les études de Gilles sans

jamais le contraindre, elle garda toute sa vie une passion pour le cinéma sous toutes ses formes, avec au sommet *Les enfants du Paradis*, et elle fut la cheville ouvrière des cercles d'amitié gardés depuis le boulevard Jourdan – Annie Auchier-Mazingue (1951 L) était la marraine de Gilles –, Saint-Quentin, Paris ou Dijon, collègues et anciennes élèves : lorsque le temps fut passé des voyages dans les cinq continents, ce furent les tours de France ponctués par les retrouvailles des amis éparpillés aux quatre points cardinaux. Tous ces voyages étaient préparés méthodiquement, très longtemps à l'avance, et prolongés par des films fort appréciés de ses amis et des albums de photographies, parallèles aux cahiers où revivaient les jeunes années de Gilles, et qui permettaient, lors des voyages en Grèce (une année sur deux), d'éviter que le voyage ne conduise sur des sentiers déjà battus. C'était le plaisir de la découverte mais toujours préparée, loin de l'improvisation.

Lorsqu'elle fit valoir ses droits à la retraite – c'était en 1991 – elle se sentit heureuse de quitter une institution dont elle désapprouvait les orientations, dont les diplômes ne reflétaient plus les exigences minimales ; la présidence de jurys pour le baccalauréat, en particulier, lui devenait pénible et elle se désolait de devoir signer des « miroirs aux alouettes ». Car elle ne manquait pas d'étudier chaque dossier avec le plus grand soin. Qu'eût-elle dit quinze ans après ? Elle portait d'ailleurs un jugement analogue sur les orientations de l'Église post-conciliaire, et son texte de Platon favori était, on l'aura deviné, le passage de la *République* où Socrate montre comment la tyrannie naît sur les excès de la démagogie (VIII 562 d). Elle savait la nécessité hésiodique d'un travail opiniâtre qui devenait facile dès qu'on en avait ressenti l'obligation. Elle se réjouissait de voir ses trois petites-filles, Marie, Sophie et Louise, suivre cette direction, reprenant l'exemple de son fils en d'autres temps. Elle suivit leurs années d'école primaire, anxieuse qu'elles gardent un souvenir lumineux de leur grand-mère qui, à mesure que les rangs des ami(e)s et camarades de promotion s'éclaircissaient, pressentait la fin pour elle aussi. Pourtant la fête-surprise des quatre-vingts ans, préparée à son insu, qui réunit une cinquantaine d'amis dans l'appartement de Gilles, fut une joie pour chacun.

Chaque instant de sa vie fut partagé avec André ; il ne vaut la peine de le souligner que pour ceux qui ne l'ont pas connue, tant leur communion était exemplaire, comme exemplaire fut le dévouement d'André les deux dernières années, assombries par une maladie implacable, qu'elle craignait depuis longtemps, la même que celle de sa mère.

La cérémonie célébrée à l'église de la Gare tint, comme elle l'aurait souhaité, la part égale entre l'héritage grec et les valeurs chrétiennes, pour marquer sa fidélité à ces deux sources de vie.

Aline PROST-POURKIER (1963 L), Patrice CAUDERLIER (1965 L)

**JODELET (François), né le 13 janvier 1931 à Paris, décédé le 28 mars 2013 à Saint-Martin-du-Tertre (Val-d'Oise). – Promotion de 1950 I.**



Fils unique d'un père premier avocat général à la Cour de cassation et d'une mère bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, apparenté à Charles Diehl (1878 I, professeur d'histoire byzantine à la faculté des lettres de Paris, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres), François Jodelet a passé son enfance et sa jeunesse dans le Quartier latin. Il a effectué sa scolarité secondaire et préparé le concours de l'École au lycée Henri-IV. Rue d'Ulm, il a été l'élève admiratif de Louis Althusser et de Michel Foucault qui lui a fait

découvrir Martin Heidegger, il a suivi les cours de psychologie d'André Ombredane, médecin et professeur à l'université libre de Bruxelles, il a soutenu, sous la direction de Jean Hyppolite, un DES consacré au « Problème du monde chez Kant ».

Reçu à l'agrégation de philosophie en 1953, François Jodelet a enseigné cette matière durant un an au lycée de Douai. Puis, sur les conseils de Louis Althusser, il a suivi un stage, en compagnie de Jean-François Richard (1955 I) au laboratoire de psychologie expérimentale de l'université de Louvain, dirigé par Albert Michotte. Après son service militaire, il a travaillé, de 1958 à 1963, comme stagiaire puis attaché de recherche au CNRS, au laboratoire de psychologie expérimentale et comparée de la Sorbonne, dirigé par Paul Fraise. De 1963 à 1971, il a été assistant puis maître-assistant de psychologie à l'université de Nancy, et, de 1971 à 1995, année de sa retraite, il a été maître-assistant puis professeur de psychologie à l'université de Paris X-Nanterre, où il a soutenu sa thèse de doctorat en 1976 sous la direction de Didier Anzieu. Cette thèse, intitulée « Sciences psychologiques, langage et perspective matérialiste », portait notamment sur « le modèle piagétien du fonctionnement cognitif de l'organisme », « l'accès au langage chez l'enfant en termes de bio-comportement », « la gnoséologie matérialiste dialectisée dans ses relations avec les sciences psychologiques ». Il en a publié ensuite une version raccourcie et retouchée aux éditions Klincksieck sous le titre « Naître au langage : genèse du sémiotique et psychologie », avec une préface de Jean-Toussaint Desanti qui l'avait incité à faire paraître ce livre. Il a donné aussi des contributions à des ouvrages collectifs, comme *Le Traité de psychologie expérimentale* de Paul Fraise et Jean Piaget (PUF, 1972). Il a écrit de nombreux articles dans des revues de psychologie, à commencer par *L'Année psychologique* où il a publié dès 1960 un texte intitulé « Vocabulaire et structures des associations de mots en chaîne orales et critiques ». À la fin de sa vie, il écrivait sur un site Internet réservé à ses proches ; le dernier article avait pour objet « La psychologie du langage : changements de tendances scientifiques, 1970-2010 ».

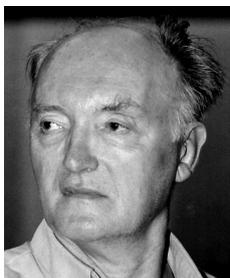
La curiosité de François Jodelet allait bien au-delà. Il s'est intéressé à beaucoup d'autres disciplines : la psychologie sociale et la sociologie (avec sa première épouse, il fréquentait Pierre Bourdieu, Alain Touraine et Serge Moscovici), la psychologie cognitive qu'il a approfondie avec sa seconde épouse, Anh Nguyen-Xuan (directrice de recherche en cette spécialité au CNRS), la biologie, les neurosciences, la logique, la philosophie de l'esprit, les religions – il avait été élevé dans la religion catholique et s'en était éloigné - et, dans les deux dernières années de sa vie, la macro-économie. Il avait même fait une incursion dans le journalisme et donné à *Paris-Hebdo* quelques articles, dont un reportage plein d'humour sur les députés de Paris.

Dès son adolescence, François Jodelet avait pris goût aux voyages, en Grèce, à Venise dont il connaissait tous les recoins, en Allemagne où il souhaitait œuvrer à la réconciliation franco-allemande, et, jusqu'au terme de son existence, dans les îles de la mer des Caraïbes. Il aimait aussi se promener dans les forêts proches de Saint-Martin-du-Tertre où il habitait depuis 1990, non loin de l'abbaye de Royaumont où il avait déjà séjourné lorsqu'il préparait son DES. Depuis son enfance, François Jodelet, qui avait appris le piano, était également passionné de musique : ses proches parents étaient tous mélomanes et l'emmenaient souvent au concert, surtout à l'Opéra de Paris où sa famille réservait les meilleures places au balcon. Plus tard, il continua de fréquenter le Palais Garnier, mais aussi l'Opéra Bastille, le Châtelet, le Théâtre des Champs-Élysées, la Salle Pleyel, les boîtes de jazz, le Metropolitan Opera de New York, la Fenice de Venise, et assista même à une représentation à l'Opéra de Santa Fe au Nouveau-Mexique. Son fils Florent, qu'il avait eu de son premier mariage et qu'il chérissait, est aujourd'hui percussionniste à l'Orchestre national de France.

Je tiens à insister, pour finir, sur le courage de François Jodelet. En 1970, il avait subi une opération dentaire qui lui donna, jusqu'à la fin, des névralgies parfois insupportables : il lui arrivait de s'interrompre au milieu d'un cours, tant la douleur était vive. À partir de 1997, il ne vécut qu'avec un demi-rein. Pendant la seconde moitié de sa vie, ainsi que me l'a confié sa veuve, qui a bien voulu me recevoir et me procurer la documentation nécessaire à la rédaction de cette notice, il a « payé un lourd tribut à la souffrance physique et aux tourments moraux qui en procédaient »... Il nous a quittés à l'âge de 82 ans, après une maladie de quelques jours et, m'a dit madame Anh Jodelet, sans avoir eu le temps de s'angoïsser.

Laurent WETZEL (1969 l)

**BENOÎT À LA GUILLAUME (Claude)**, né le 22 septembre 1929 à Septmoncel (Jura), décédé le 19 janvier 2013 à Argenteuil (Val-d'Oise). – Promotion de 1950 s.



Né et élevé avant et pendant la Seconde Guerre mondiale, le « grand Claude » a eu un parcours hors du commun qui l'a mené de la Vie-Neuve, petit hameau du Haut-Jura perché à mille mètres d'altitude, jusqu'aux sommets de la science. Ce fils de paysan avait des qualités exceptionnelles qui ont rendu possible ce parcours exceptionnel fondé sur la volonté, la générosité et l'honnêteté.

Sous des dehors calmes et réservés, c'était un homme doté d'une très forte volonté. Cette volonté de vivre, d'agir et de réussir – qui allait parfois jusqu'à l'entêtement – est sans doute ce qui lui a permis ce parcours socialement si improbable. De sa jeunesse jusqu'à sa lutte contre la maladie, en passant par une carrière professionnelle exceptionnelle, cette ténacité ne l'a jamais quitté. Elle l'a aidé à surmonter les obstacles et à repousser les limites du possible. Elle était d'autant plus impressionnante qu'elle s'accompagnait toujours de courage, de modestie.

Sa force de caractère, qui le rendait exigeant avec lui-même, ne l'empêchait jamais de faire preuve de grande générosité avec tous ceux qui le côtoyaient. Famille, collègues, amis, voire simples inconnus, tous ont profité d'une gentillesse qui émanait d'une profonde générosité. Jamais ostentatoire, elle prenait des formes variées, allant souvent jusqu'au soutien financier de causes qu'il trouvait justes. Nombreux ont été ceux qui ont profité de ses largesses. Elle reflétait aussi son caractère de bon vivant : il aimait les bonnes choses et la bonne chère ; il avait la joie de vivre et la joie de donner.

Un troisième trait marquant de la personnalité de Claude Benoît à la Guillaume était une honnêteté sans faille. Son sens moral était d'autant plus exemplaire qu'il ne versait jamais dans le prêche moralisateur. Sa droiture naturelle prenait la forme d'une morale en acte : il lui suffisait d'être ce qu'il était et de faire ce qu'il faisait pour imposer à tous le respect.

Dans les années 60, on rencontrait souvent dans les couloirs du Laboratoire de physique de l'École sa longue silhouette. Son équipe, composée alors de quatre personnes, s'appelait « Infra-rouge ». Elle était confinée dans un sous-sol obscur et sinistre. Déjà Benoît – on l'appelait tous ainsi – étudiait les propriétés optiques des semi-conducteurs de base, silicium et germanium, et en particulier leur luminescence, ce qui était très nouveau à l'époque. Il mettait aussi en évidence la possibilité de télécommunications par infrarouge et faisait de premiers essais. Par la suite, ce fut une promotion, nous avons eu droit à une grande salle au premier étage avec une terrasse donnant sur le jardin. Nous étions tous dans cette pièce, avec nos bureaux en

mezzanine – qu'on appelait familièrement « clapiers ». À côté des manips, alors que le technicien soudait un cryostat, Benoît nous expliquait comment faire une brasure ; il réalisait lui-même les montages électriques, discutait avec nous des articles, rectifiait une formule dans un calcul et bidouillait les premiers ordinateurs. Pour faire une fenêtre dans un détecteur, il avait même demandé à son père, paysan du Jura, région fameuse pour ses lapidaires, de lui envoyer un éclat de saphir.

Les manips se faisaient à basse température. Pour avoir une température de référence, on utilisait l'hydrogène liquide, ce qui était permis à l'époque mais fut totalement interdit ensuite à cause des risques d'explosion ! Il n'y avait pas encore de laser ; on prenait de forts coups de soleil avec des lampes à vapeur de mercure soigneusement sélectionnées pour leur forte brillance.

En 1968, la faculté de Jussieu étant en partie construite, notre équipe a déménagé à « la Halle aux vins », comme cela s'est appelé pendant longtemps. Le Groupe de physique des solides de l'École normale supérieure a alors occupé une « tour », la tour 23, et notre équipe, qui avait bien grossi, deux ailes au quatrième étage. Benoît avait un bureau et disposait d'une secrétaire. Quand le problème était chaud, il valait toutefois mieux le chercher dans une des salles de manip, rapidement il se mettait lui-même aux réglages, proposait des améliorations et discutait des premiers résultats. D'autres fois, il s'enfermait dans son bureau, développait patiemment des programmes et jetait les bases d'un nouveau modèle.

Benoît était toujours disponible pour discuter d'un problème de physique ; il avait une immense mémoire et un sens physique absolument extraordinaire. Il avait l'art inégalé, à ce niveau ce serait plutôt une grâce, de comprendre sans calcul, juste « avec les mains », ce qui impressionnait tous ceux qui le rencontraient, et en particulier la théoricienne qu'est Monique, coauteur de cette notice ! Benoît allait toujours à l'essentiel pour proposer la manip la plus démonstrative. Il était très exigeant envers lui-même mais aussi envers les autres ; quand on ne le comprenait pas assez vite, il quittait notre bureau furieux en nous disant « c'est pas possible ; tu le fais exprès », insulte suprême car bien sûr, on ne le faisait pas exprès. Puis, un peu plus tard, chacun ayant « digéré », on reprenait la discussion plus calmement.

Benoît a été pendant des décennies le chef de file respecté de la physique des semi-conducteurs en France et en 1991, la Société française de physique l'a reconnu en lui décernant le prestigieux prix Félix-Robin. Benoît était une Bible sur pattes : il savait tout, il suffisait de lui demander. Son activité a couvert l'essentiel des recherches faites pendant cette période en physique des semi-conducteurs : d'abord la détermination des structures de bande des matériaux nécessaire à toute compréhension microscopique, puis le pompage optique des excitons, l'effet laser, l'effet polariton, le biexciton (analogue à une molécule d'hydrogène), les « gouttes d'électrons-trous » qui ont fait la une de *France-Soir*, la recherche de la condensation de Bose-Einstein des excitons,

les structures confinées et, vers la fin de sa carrière, les semi-conducteurs semi-magnétiques, les effets magnéto-optiques géants et les diverses phases magnétiques.

Benoît participait à toutes les conférences internationales de son domaine ; il y était souvent invité à faire des conférences plénières qui étaient suivies avec grand intérêt. Son équipe collaborait activement avec de nombreux laboratoires français. Très connu à l'étranger, il avait aussi noué des relations serrées avec des laboratoires au Japon, en Russie, en Pologne et en Tunisie. Il a formé de nombreux chercheurs qui sont retournés dans leur pays et qui maintenant enseignent ce qu'ils ont appris auprès de lui.

Benoît était un grand maître ; nous tous qui avons été ses élèves, avons pour lui une très grande reconnaissance et beaucoup d'affection.

Avec Anne-Marie son épouse depuis presque 60 ans (1952 L), et leurs quatre fils, Benoît formait une très belle famille. Il adorait ses petits-enfants, en particulier ses petites-filles qu'il voyait souvent, et il avait grand plaisir à nous raconter leurs réussites. Qu'ils trouvent ici le témoignage que leur mari, père et grand-père était vraiment un grand homme.

Monique RIEHL-COMBESCOT (1964 S) et Philippe LAVALLARD (1958 s)

**GUÉRINEAU (François), né le 18 juin 1930 à Orléans (Loiret), décédé le 23 juillet 2011 à Bourg-des-Comptes (Ille-et-Vilaine). – Promotion de 1950 s.**

*Cette notice a dû être abrégée par la rédaction. Elle peut être consultée dans son intégralité en écrivant au secrétariat de l'A-Ulm.*

Daniel Quemada (1950 s) m'a fait l'honneur de me demander la rédaction d'un document à la mémoire de notre collègue François Guérineau. À chaque tentative, l'émotion me submergeait et me paralysait rapidement, tant le personnage de François m'a marqué et me marque (manque) encore. Finalement, j'ai demandé à Camille Le Fur de l'aider à rassembler et à organiser nos souvenirs.

Lors de ma prise de fonction au lycée Chateaubriand de Rennes, en 1970, j'ai fait la connaissance de François à la cantine des professeurs. Nous avons tout de suite sympathisé et notre amitié n'a fait que se consolider par la suite. J'ai ainsi découvert peu à peu les nombreux points communs que nous avons, chacun d'eux créant un lien supplémentaire entre nous. En fait, une fois tout remis dans l'ordre chronologique, il s'avère que nos deux cursus, quoique avec un décalage d'une dizaine d'années, ont été sensiblement parallèles.

Nous étions tous deux anciens élèves d'Ulm, lui professeur de physique, moi professeur de sciences naturelles. J'avais fait la prépa agro classique ; il avait fait la

super prépa NSE et en avait gardé une coloration naturaliste qui a peu à peu séduit plusieurs de mes collègues. En prépa, son professeur de sciences naturelles était Firmin Campan, que j'ai eu comme inspecteur général au début de ma carrière. Il avait conservé quelques liens avec ses condisciples de prépa, en particulier Georges Giraud (1950 s), caïman au laboratoire de botanique de l'École lorsque j'y étais élève et qui en était devenu le directeur lorsque j'y ai exercé à mon tour la fonction de caïman. Comme presque tous les scientifiques, il a effectué son service militaire dans un labo. Étant dans la Marine nationale, il a été affecté dans un labo près de Toulon (Le Brusac) dirigé par un gradé nommé Fouach. Quant à moi, étant dans l'Armée de l'air, je me suis trouvé détaché dans un labo à Toulon où j'ai eu l'occasion de participer à des régates sous les ordres de Fouach. Au cours de notre période toulonnaise, nous avons fréquenté les mêmes établissements : le mess des officiers et son « annexe » nocturne : le bistrot de Berthe... malheureusement pas ensemble.

De sa période dans la Marine, il a conservé quelques tricots rayés bleu et blanc qu'il exhibait avec fierté, commentaires à l'appui.

François était un homme complexe impossible à définir par un seul qualificatif. Il ne se révélait que graduellement, au fil du temps. Je l'ai côtoyé pendant quarante ans, plus de la moitié de ma vie, et je suis persuadé qu'il m'étonnerait encore aujourd'hui, d'autant plus que certains aspects de son caractère étaient apparemment contradictoires. Traînard, mais jamais en retard, ni au lycée, ni aux réunions chez les amis. Bavard, mais extrêmement secret en ce qui le concernait personnellement. Lorsque le poids des ans a commencé à se faire sentir, il a parlé d'un de ses problèmes de santé à certains amis et a signalé le deuxième à d'autres. C'est en discutant entre nous que nous avons fini par découvrir qu'il se rendait régulièrement chez deux spécialistes différents. C'était une de ses particularités : les informations qu'il donnait étaient toujours fragmentées dans l'espace et dans le temps.

Très calme, François s'exprimait en petites phrases mesurées. Tous ses propos étaient agrémentés d'une copieuse dose d'humour. Par excès de prudence, il pesait longuement le pour et le contre avant de prendre une décision ; après un scrutin, ayant hésité jusqu'à la dernière seconde, il ne savait même plus pour qui il avait voté, et il était très fier de le faire savoir. Il passait beaucoup de temps à faire, défaire et recommencer ; charger un coffre de voiture l'occupait une bonne partie de la journée. La crainte de mal faire et son aversion pour la rapidité et la brusquerie le poussaient à une sorte de paralysie, d'inaction. Entre la décision et l'acte, le décalage atteignait la limite du raisonnable. Comme il ne voulait pas faire confiance à sa mémoire, il établissait des fiches : toujours armé d'un crayon à bille (personnalisé, comme tout le reste) et muni d'un stock de fiches vierges, il « faisait une fiche » en toutes circonstances.

Dans le cercle de ses proches, il s'était ainsi fait la réputation d'un nonchalant notoire. Il n'aimait pas les situations conflictuelles. C'était plutôt l'homme du

consensus, du compromis, de la mesure, de la pondération ; il se méfiait des idées abruptes, trop tranchées : il fuyait les extrêmes, ce qui en faisait un être agréable à fréquenter pour les personnes de toutes tendances politiques, philosophiques ou religieuses qu'il savait réunir autour de lui, tant à l'intérieur du lycée qu'à l'extérieur. Ses amis du lycée appartenaient à toutes les disciplines, ce qui prouve sa grande ouverture d'esprit.

Grâce à des propos posés, bien pensés, correctement dosés et pleins d'humour, il évitait de froisser son interlocuteur, car il avait comme principe le respect des personnes. Par sa gentillesse et un art remarquable du maniement des mots, il savait apaiser son entourage, allant jusqu'à rendre ridicules certaines querelles naissantes.

Scientifique, il savait que toute mesure s'accompagne d'une marge d'erreur ou d'incertitude. Ainsi, en dehors de ses cours auxquels nous n'assistions pas, nous n'avons jamais entendu François asséner des vérités de façon péremptoire et sans appel. Il n'aimait pas se mettre en avant et se faire admirer : bien au contraire, il était ravi de montrer ses imperfections et prenait plaisir à se faire passer pour plus maladroit et incapable qu'il n'était.

À table, François ne buvait jamais de vin : il prétendait qu'il « n'aimait pas le goût du vin » ; pourtant il se régalaient avec les Coteaux du Layon, le Muscat, et autres vins doux, sans dédaigner pour autant le champagne brut et les alcools forts.

François était passionné d'activités nautiques : ski et chasse sous-marine en été en Méditerranée, où nous nous sommes retrouvés quelques fois et, le reste de l'année, chasse sous-marine et ramassage d'ormeaux ou d'araignées en Bretagne.

François admirait chez les autres l'efficacité qu'il n'avait pas. Il a souvent parlé en termes élogieux de son père qui était chef d'entreprise. Cette admiration pour l'efficacité le poussait à rechercher la perfection, notamment dans les activités sportives.

Bon bricoleur, c'était aussi un jardinier averti, car il a toujours aimé la nature, vraisemblablement depuis son enfance passée dans la propriété familiale de Mamers à laquelle il faisait très souvent référence.

À côté de plantations permanentes, il avait créé son « potager expérimental » qui méritait bien son qualificatif puisque son épouse, Chantal, ne pouvait pas compter sur cette production pour faire manger la famille. Au centre de ce carré cultivé, trônait la citrouille, objet de toutes les attentions du propriétaire, car François a participé pendant plusieurs années au concours international de la plus grosse citrouille. Il réussit à obtenir un fruit de 300 kg (le record se situant dans les 500 kg)

Il connaissait aussi très bien les papillons ; il récupérait les chrysalides qu'il trouvait dans la nature et les conservait dans son bureau jusqu'à l'éclosion ; dès que le papillon était prêt à l'envol, il le lâchait dans son jardin.

Au lycée, lorsque son emploi du temps présentait un créneau, au lieu de rester à l'étage de la physique pour corriger ses copies ou préparer ses cours, il montait travailler à l'étage des sciences naturelles.

Au fond, c'était un naturaliste fourvoyé en physique.

S'il est vrai que, pour recevoir, il faut savoir donner, François a donné beaucoup de preuves d'amitié, ce qui lui a permis d'en recevoir beaucoup. Pour nous tous, son absence est lourde à porter.

C'était, il reste, mon ami.

Christian NOURTIER (1961 s)

**LEBEAU (André), le 4 mars 1932 à Montceau-les-Mines (Saône-et-Loire), décédé le 25 février 2013 à Paris. – Promotion de 1952 s.**



André Lebeau a été emporté en quelques jours alors qu'il était plein de vigueur physique et intellectuelle, après une longue et brillante carrière dans la recherche scientifique puis différentes administrations françaises ou internationales : le Centre national d'études spatiales, l'Agence spatiale européenne, la Cité des sciences et de l'industrie, Météo-France. André Lebeau est né et a passé son enfance à Montceau-les-Mines près du Creusot où il a suivi les enseignements de sa mère institutrice. Son père, directeur d'école, était alors prisonnier de guerre. Il a poursuivi ses études secondaires

dans différents collèges et lycées avant d'entrer à l'ENS en 1952, premier de la filière « Sciences expérimentales » préparée au lycée Saint-Louis à Paris.

Pendant son séjour à l'École, il choisit de s'intéresser à la géophysique, plus particulièrement l'étude du magnétisme terrestre et de ses variations rapides liées aux courants ionosphériques et magnétosphériques de la haute atmosphère. Cette spécialité le conduisit, immédiatement après avoir obtenu l'agrégation de sciences physiques en 1956, à s'engager dans l'expédition française en terre Adélie organisée à l'occasion de l'Année géophysique internationale (1957-58). André Lebeau accomplit donc un « hivernage » d'une année et demie à la station française Dumont-d'Urville, voisine du pôle magnétique Sud où les lignes de force du champ sont verticales. Les mesures effectuées au cours de ce séjour constituèrent la base de sa thèse de doctorat sur « les courants électriques dans l'ionosphère des régions polaires », soutenue en 1965. Pour un jeune homme fraîchement émoulu de l'Université, s'enfermer pour plus d'un an dans une hutte de quelques dizaines de mètres carrés partagée avec une vingtaine

d'inconnus n'est pas une épreuve anodine. La preuve en est que certains peuvent y développer des troubles du caractère. André Lebeau faisait partie de ceux qui sont sortis renforcés de cette épreuve, même s'il avait fallu l'opérer d'urgence de l'appendicite sur la table de la cantine.

À son retour en France, notre camarade avait devant lui la perspective d'un service militaire prolongé, plus de deux années et demie, en raison des hostilités en Algérie. À la suggestion du chef de la station Dumont-d'Urville, lui-même ingénieur hydrographe, André présenta sa candidature et fut immédiatement pris par le Service hydrographique de la Marine intéressé par sa formation scientifique et son expérience déjà solide des observations sur le terrain. Ces compétences furent mises à profit sur le navire hydrographique « Amiral-Mouchez » auquel il fut affecté. La Marine expérimentait alors les premiers appareils de radionavigation fabriqués en France. Les équipements électroniques de l'époque, utilisant des « lampes de radio » et autres composants discrets, étaient fragiles mais facilement accessibles à un amateur capable de manier le fer à souder. Cependant aucun membre de l'état-major du Mouchez n'avait ce genre d'expérience sauf notre camarade. Il fut immédiatement adopté comme expert indispensable pour réparer ces matériels, à tel point que la Marine l'aurait volontiers engagé en qualité d'ingénieur hydrographe d'active, carrière qui n'était sans attrait pour un jeune homme. André retourna cependant à la vie civile mais garda un grand intérêt pour les choses de la mer et un souvenir vivace de la camaraderie des marins. Il fut d'ailleurs élu membre de l'Académie de Marine en 2001. C'est à la fin de son service, le 4 août 1960, qu'André Lebeau épousa en grand uniforme Anne Laubier, sévrienne agrégée de lettres classiques, sous une haie d'honneur des officiers de l' « Amiral-Mouchez ».

Rentré à Paris, il reprit sa place au CNRS pour achever sa thèse et fut chargé de rassembler autant que possible les équipes de chercheurs qui étudiaient en France les phénomènes ionosphériques au sein de différents organismes universitaires ou non, le principal acteur dans ce domaine étant le Centre national d'étude des télécommunications (CNET) du ministère des PTT. Le sens des relations humaines et la clarté de vue d'André Lebeau firent merveille et c'est à la surprise de quelques-uns que le CNET accepta de parrainer avec le CNRS un Groupe de recherches ionosphériques (GRI) commun, dont l'organisation fut naturellement confiée à notre camarade. Il faut se rappeler que le GRI eut, entre autres, la responsabilité scientifique du premier satellite artificiel (FR-1) conçu et réalisé en France et placé en orbite par les États-Unis.

Il était donc naturel qu'en 1964 le Centre national d'études spatiales (CNES) offre à André Lebeau la position de directeur des programmes scientifiques et techniques, son premier poste de responsabilité dans un organisme national. C'est peu dire qu'il s'acquitta avec honneur de ces fonctions jusqu'à son départ en 1975 avec le titre de directeur général adjoint chargé des programmes, de la politique indus-

trielle et des affaires internationales. André Lebeau fut l'un des artisans, parmi les plus remarquables, des succès de l'entreprise spatiale française. C'est lui qui géra avec une attention personnelle de tous les instants le soutien du CNES aux équipes scientifiques françaises et anima la coopération spatiale franco-soviétique, coopération voulue par les plus hautes autorités politiques (le général de Gaulle lui-même) malgré les différences évidentes entre les pratiques administratives et techniques des deux nations. C'est lui qui mit en œuvre le transfert des compétences techniques acquises par le CNES à l'industrie nationale et favorisa l'accession de ces entreprises au marché international des véhicules spatiaux. C'est lui enfin qui prépara avec les techniciens du CNES la relève du premier programme européen de développement d'un lanceur spatial lourd (conduit à la faillite par une succession d'échecs) et qui accompagna pas à pas la naissance du programme Ariane, depuis la table des négociations jusqu'à l'accord final de tous les gouvernements participants, y compris celui du président Giscard d'Estaing alors fort réticent.

D'une manière générale, André Lebeau fut l'artisan de l'engagement du CNES dans les applications opérationnelles des techniques spatiales à des fins pratiques et éventuellement commerciales, qu'il s'agisse d'aides à la navigation ou de télécommunications (satellite Symphonie), de la localisation des messages de détresse (programme international Sarsat) ou de météorologie globale (satellites européens Meteosat). En 1975, il rejoignit l'Agence spatiale européenne pour remplir pendant cinq ans des fonctions semblables à celles qu'il avait exercées au CNES, mais en respectant cette fois les vues de onze nations participantes tout en satisfaisant les aspirations des centres techniques engagés dans la réalisation des projets, une équation complexe parfois sans solution.

En 1980, il fut nommé professeur au Conservatoire national des arts et métiers où il put enfin se consacrer à la transmission de son savoir sur l'organisation des grands programmes scientifiques et techniques, dans le cadre du département d'économie et de gestion dont il devint d'ailleurs président deux ans plus tard. Simultanément, le gouvernement lui confiait la direction de la mission du Musée des sciences et de l'industrie de la Villette qui devait mettre en œuvre la construction de cet établissement. Cette fonction, qu'il remplit pendant trois ans, lui ouvrait non seulement un vaste champ d'activités multidisciplinaires mais aussi un contact quasi permanent avec les personnels politiques du gouvernement.

En 1986, un gouvernement de cohabitation dut faire face à la vacance du poste de directeur de la Météorologie nationale. Pour des raisons historiques, il y existait alors un hiatus de génération entre les ingénieurs généraux du corps de la Météorologie recrutés avant la Seconde Guerre mondiale et les plus récentes promotions. Il fallait donc trouver à l'extérieur un dirigeant possédant aussi bien la compétence administrative que les connaissances scientifiques requises. André Lebeau remplissait ces deux

conditions de manière idéale. Il fut donc nommé dans cette fonction qu'il remplit avec honneur et une grande efficacité pendant huit années.

Conscient des faiblesses qui limitaient l'efficacité de cette institution, André Lebeau entreprit d'en changer profondément l'organisation géographique, le statut et même le nom, qui devint Météo-France. Sans heurter les membres du personnel délocalisé, il sut regrouper des services disséminés en province ou autour de l'agglomération parisienne pour constituer, sur le site de Toulouse, une véritable « Météopole » moderne et efficace. Il entreprit ensuite de changer le statut administratif de cette direction du ministère des Transports en établissement public habilité à recevoir et gérer les ressources acquises par de nouvelles prestations à caractère commercial telles que la distribution de prévisions météorologiques à la demande. Dans son rôle de représentant permanent de la France à l'Organisation météorologique mondiale, il devint rapidement un acteur unanimement apprécié, chargé de nombreuses responsabilités internationales dont celle de vice-président de l'Organisation. Au plan européen, il fut un artisan efficace de la création du consortium Eumetsat chargé de la mise en œuvre du système opérationnel de satellites météorologiques géostationnaires (Meteosat) et puis polaires (Metop). Il apporta à cette coopération sa connaissance intime des engins spatiaux ainsi que son talent de négociateur hors pair dans ce domaine à la fois politique et technique. Il présida d'ailleurs le consortium Eumetsat pendant quatre ans de 1990 à 1994.

En 1995, André Lebeau fut appelé par le Premier ministre à la présidence du CNES où il devait rencontrer une situation fortement dégradée au plan technique comme au plan financier. En plein effort de réorganisation, il dut s'atteler à la préparation d'un conseil européen au niveau ministériel qui allait décider de l'avenir de l'effort spatial en l'Europe, notamment en ce qui concerne les vols astronautiques. À l'opposé des propositions développées par André Lebeau en concertation avec ses collègues européens, une initiative malvenue du président Jacques Chirac devait orienter les négociations vers un programme tout à fait irréaliste qui aboutit d'ailleurs à la faillite quelques années plus tard. Cette divergence de vues conduisit notre camarade à couper court son mandat à la présidence du CNES qu'il quitta en 1996.

La carrière d'André Lebeau, tout entière consacrée au développement des sciences et des techniques, laissait insatisfait son goût profond pour la réflexion philosophique et sociologique (en fin d'études secondaires, il avait en effet hésité entre l'enseignement de la philosophie et un métier scientifique). Au cours de ses dernières années, il entreprit donc une réflexion fondamentale sur le rôle du « système technique » et son impact sur la croissance économique et l'évolution de la société en général. Notre camarade voyait un piège mortel dans le renforcement mutuel du progrès technologique et de la croissance économique alimentant la croissance démographique, face à la finitude évidente des ressources naturelles accessibles aux civilisations humaines.

Il était profondément convaincu de la responsabilité d'informer le public qui incombe nécessairement à ceux qui détiennent quelque expertise professionnelle sur ce sujet. Il entreprit d'en expliquer les arcanes par une succession d'exposés accessibles à tous. Son dernier ouvrage fut un message d'alerte sur l'épuisement des ressources de notre planète et les conséquences irrémédiables d'un effondrement possible du système technico-économique mondial.

#### Références

*L'Engrenage de la technique*, Gallimard, 2005.

*L'Enfermement planétaire*, Gallimard, 2008.

*Les Horizons terrestres*, Gallimard, 2011.

Pierre MOREL (1952 s)

**BOUDON (Raymond)**, né à Paris le 27 janvier 1934, décédé à Paris le 10 avril 2013. – Promotion de 1954 I.

Grand, bien bâti, solide et calme, il pouvait en imposer mais sa voix souvent un peu basse, sa parole précise et élégante, d'un débit sans à-coup et son œil volontiers rieur mettaient en confiance et rassuraient. Lutteur, il aimait gagner mais confiant en lui, il savait attendre. Atteint d'une des formes les plus douloureuses de cancer, il ne s'avouait pas vaincu et a, jusqu'à la dernière semaine, écrit, empêchant la maladie d'envahir sa pensée. Dans un de nos derniers échanges il me disait sa confiance dans le travail comme protection contre la dégradation des retraités.

Il était un des quelques auteurs qui, pour la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, seront reconnus pour avoir fait avancer le savoir sociologique. Âgé de 33 ans seulement, il fut en 1967 un des derniers élus par l'assemblée des professeurs de la vieille Sorbonne et entra à l'Académie des sciences morales et politiques à 55 ans, déjà très reconnu professionnellement à l'étranger mais longtemps ignoré, ou occulté à dessein, par les médias français de tous bords. Publié en 1973, *L'Inégalité des chances* était et reste un ouvrage fondamental. Il montre comment, dans des sociétés où le niveau de scolarité générale s'élève rapidement, la concurrence pour les diplômes attractifs s'intensifie inexorablement et comment, par voie de conséquence, la mobilité sociale ascendante tend à diminuer. Il rappelait au passage que la corrélation entre origine sociale et réussite scolaire diminue tendanciellement à partir de 12 ou 13 ans d'âge. Nul besoin donc de recourir à l'hypothèse d'une obscure mainmise de la classe dirigeante sur le système d'enseignement pour assurer un assez fort taux de reproduction.

Parlons de l'homme. Il était né à Paris ; son père était arrivé à une belle situation dans un grand magasin et était un instrumentiste à vent de très bon niveau qui

a transmis à ses deux fils, Raymond et Philippe, le théoricien de l'architecture, un grand goût de la musique et sûrement plus. Raymond jouait de la flûte à un assez bon niveau.

Nous nous sommes connus en 1953, khâgneux de Louis-Le-Grand (lycée qui dans ces années-là fournissait plus de la moitié des promotions littéraires), dans ce havre de grâce, magnifique, feutré et peu fréquenté, qu'était la bibliothèque Mazarine où nous pouvions trouver en histoire, en littérature et histoire littéraire des ouvrages inaccessibles à la Sorbonne ou à Sainte-Geneviève. Des commis en veste noire, aussi stylés que des maîtres d'hôtel de grande maison, nous les apportaient à nos places. Un jour, en sortant, Raymond, répondant à mon doute inquiet me dit : « Si nous faisons ce qu'il faut, ce qui est le cas, il n'y a pas de raison de douter a priori du succès ».

Entré à l'école en 1954, il est philosophe ; je le rejoins en 1955 ; nos commensaux les plus fréquents sont Jean-Claude Michaud qui, après l'agrégation de philosophie, fera carrière dans l'audiovisuel public, Gérard Abensour russisant, par la suite professeur de littérature russe, Jean-Louis Laugier, aussi doué latiniste que pianiste et toujours directeur musical de l'orchestre universitaire de Bordeaux, Jacques Hily, mathématicien, Jean-Pierre Burgart, poète, que l'agrégation de philosophie va rebuter et qui se consacrera à la peinture.

Il décide de passer l'année 1956-1957 à Fribourg-en-Brisgau pour entendre Heidegger, alors consacré le plus grand philosophe du siècle. Il revint très déçu par les jeux de mots, les étymologies fantaisistes, les silences calculés, quinquillerie du vide ». En revanche il était devenu si bon en allemand que, Rosemarie Riessner, étudiante à Paris qu'il rencontre et qu'il épousera, le prend d'abord pour un compatriote allemand. L'année suivante il s'est trouvé que nous étions les deux seuls agrégatifs sous la houlette d'un Althusser, maître d'apprentissage efficace, patelin et mystérieux que nous soupçonnions d'accorder, malgré quelques propos distancés, trop de vertus à la rhétorique d'agrégation. À l'époque il ne parlait pas de Marx mais Raymond avait détecté que ses quelques cours devaient beaucoup à la lecture d'un Lukacs qu'il ne citait pas. Lorsque, bien plus tard, nous lûmes dans *L'Avenir dure longtemps* le troublant aveu « je n'ai jamais lu Marx sérieusement » nous conclûmes ensemble qu'une part de son drame était de n'avoir jamais vraiment dépassé le stade du brillant khâgneux agrégatif. Nous aimions bien le directeur Jean Hyppolite, très ouvert.

Quelques semaines avant le 13 mai 1958, nous reçûmes l'un et l'autre une invitation de la main de Raymond Aron à lui rendre visite chez lui, un soir après dîner. Il nous offrit des petits cigares et ayant mis la conversation sur nos orientations d'avenir, il entreprit de nous exposer pourquoi philosopher sans maîtriser le moindre domaine de savoir positif n'était plus possible. Nous étions, je crois, prêts à l'entendre.

À l'automne 1959, nous partons, aspirants de marine privilégiés, ensemble pendant les six premiers mois de nos deux ans de service militaire. Après une tentative du côté

de l'économie qui tourna court à la suite d'une rencontre orageuse avec François Perroux, grande figure d'un stade dépassé des sciences économiques, Raymond, ayant compris la nécessité de sortir du provincialisme français, part un an pour Columbia New York avec le dessein de se former auprès de Paul Lazarsfeld, homme étonnant qui aimait beaucoup le débat d'idées mais seulement après les heures de travail et avec un whisky. Robert Merton qui donnera à Boudon l'idée première de ce qui sera l'effet pervers, formait alors dans la dissemblance la plus grande un duo avec Lazarsfeld.

Jeune chargé d'enseignement faisant fonction de professeur à Bordeaux en 1965, il se lie d'amitié avec François Bourricaud d'une douzaine d'années plus âgé et, pendant vingt-cinq ans jusqu'à la mort de François, ils vont entretenir un dialogue serré qui serait resté peu visible s'ils n'avaient pas ensemble conduit à bien cette entreprise insolite *Dictionnaire de la sociologie* publié aux PUF en 1982, qui n'est guère ce à quoi on s'attend quand on ouvre un dictionnaire. Soixante-dix entrées seulement et autant d'essais plus ou moins fouillés, prenant clairement parti sans prudence cauteleuse. Aucun souci d'harmonisation. Chaque article affiche clairement le style et les préférences de son auteur. Les différences sont visibles mais l'accord de fond sur l'essentiel écarte le spectre de la dissonance.

De ces années 1980, le souvenir heureux de nos assez fréquents déjeuners à trois près de la Maison des sciences de l'homme m'est très présent. Un de nos sujets de conversation récurrent était la place de la morale et des valeurs, notamment en politique. À ma relative surprise, Bourricaud, observateur fasciné par les animaux politiques et qui avait une petite expérience de cabinet ministériel, défendait l'impératif catégorique kantien et ne cachait pas son aversion pour le double discours généralisé, l'un pour les initiés et l'autre pour le peuple des ignorants où il voyait une grave menace pour la légitimité des gouvernements démocratiques. S'appuyant sur un beau texte de Claude Lefort il nous fit un jour un dégagement sur l'usage de la parole par Mussolini. Boudon voyait plutôt dans la montée du relativisme l'origine de la prolifération des propos de consommation immédiate et de la tolérance à leur endroit. Quelques années plus tard, me parlant de son travail pour *Le Juste et le Vrai*, qui allait paraître en 1995 il me disait que l'idée première s'en était précisée dans ces échanges. C'est un grand livre militant et optimiste. Les choix de valeurs sont fondés sur des raisons vécues comme bonnes par les citoyens et le progrès moral se constate : condamnation de la torture, marche vers la disparition de la peine de mort. Le juste est aussi objectivement analysable que le vrai.

Dans les années 2000, il publie plusieurs livres plus courts, qui le font enfin accéder en France à une notoriété certaine et lui confèrent une juste autorité. En 2009, recevant les quatre volumes d'hommages réunis par Mohamed Cherkaoui, il répondait qu'il n'avait jamais cherché à faire une École mais qu'il était heureux de se voir entouré d'une famille intellectuelle dont il déclinait les convictions partagées.

Très organisé depuis sa jeunesse, il refusait autant de se laisser submerger sous les tâches que griser par les honneurs. Il savait calibrer à l'avance les temps de travail, écarter de lui les réunions oiseuses, refuser bien des invitations. Il a toujours consacré du temps à la musique. Il tenait Messiaen et Chostakovitch pour les deux grands musiciens du XX<sup>e</sup> siècle. En littérature, il aimait revenir aux grands auteurs, Montaigne, ceux des Lumières. Sociologue certes, il était resté philosophe et les trois combats intellectuels qu'il a menés ont tous une dimension épistémologique, éthique et politique. Le premier fut d'affirmer, contre la vulgate marxiste et le réductionnisme dit sociologique de l'*habitus* de Bourdieu que les acteurs sociaux donnent un sens à leur action. Le deuxième, à contre-courant de toute la tradition des Geisteswissenschaften et des défenseurs d'une approche qualitative sans règle ni rivage, a été de montrer inlassablement que les bons auteurs en sciences sociales se sont toujours inscrits dans le canon en dehors duquel il n'y a pas science. La seule différence d'avec les sciences de la nature qui soit recevable est que, selon le degré de difficulté à définir et réunir des données de base, la force démonstrative des raisonnements sera plus ou moins solide ou contraignante. Le troisième est l'hostilité au relativisme ambiant, au *anything goes* de l'air du temps, frauduleusement véhiculé derrière le drapeau du respect de la diversité des religions et des cultures.

Rosemarie Boudon, juriste de formation qui partagea sa vie cinquante-deux ans me pardonnera d'écrire que, grande dévoratrice de presse dans les trois langues, elle a souvent déniché pour Raymond des exemples ou des pistes pour les développer. Leur fils unique Stéphane, archicube (1984 s), a quitté assez vite la recherche pour le *business high tech* à l'échelle internationale. Signe des temps ?

Pour moi, Raymond restera celui qui faisait partager la joie de se savoir dans le droit chemin d'une vie d'intellectuel féconde et bien remplie.

Jacques LAUTMAN (1955 l)

Lorsque j'ai eu l'occasion, pour la première fois pendant l'année universitaire 1966-1967, de fréquenter assidûment Raymond Boudon dans le cadre de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Bordeaux, il était à l'orée d'une carrière qui s'annonçait brillante et même fulgurante. Mais rien ne lui était plus étranger que de jouer au chef de file ou d'en adopter les poses. Il avait su créer et entretenir une atmosphère de complicité et de cordialité autour de notre petite équipe comportant, outre moi-même, Pierre Birnbaum, Roger Cornu et le local Joseph Saingolet. Il n'en imposait pas moins à son entourage par sa puissance de travail comme par son ambition intellectuelle – qui sera celle de toute une vie – au service de la sociologie, discipline qu'il avait choisie, après une expérience décevante du côté de la philosophie allemande.

Nommé à la Sorbonne en 1967, il restera fidèle à ce cadre parisien et universitaire, avec cependant une coupure marquante, celle de son départ, aux côtés de François

Bourricaud, de Paris-V pour Paris-IV (Paris-Sorbonne) dans le cadre accueillant de laquelle il put, en toute liberté, poursuivre ses recherches jusqu'à sa retraite en 2002. Mais il a en même temps témoigné d'une constante ouverture sur les développements internationaux de la sociologie et ce n'est donc pas un hasard si l'étranger lui a largement accordé la reconnaissance due à ses travaux au point d'être, pour son grand livre, *L'Inégalité des chances*, en avance sur ses compatriotes.

Il nous laisse une œuvre riche et originale à travers laquelle s'exprime une pensée en mouvement, animée par un constant souci d'approfondissement mais aussi de renouvellement. À cet égard, Raymond Boudon peut être comparé à un vaillant défricheur, qui ouvre des pistes heuristiquement fécondes et qui s'emploie à tirer audacieusement toutes les conséquences – sur le plan épistémologique comme sur le plan théorique – de ses découvertes. Son œuvre est ainsi marquée par une série de dépassements de la position antérieure, de nature à susciter la surprise, voire l'incompréhension, chez le lecteur. Le premier de ces dépassements est particulièrement significatif, dans la mesure où il a ouvert la voie à la sociologie qualifiée aujourd'hui d'analytique : il consiste à ne plus se satisfaire de l'établissement de relations entre variables, selon la perspective de Lazarsfeld, pour proposer un modèle dégageant un mécanisme générateur à la source des phénomènes observés. *L'Inégalité des chances* représente sous cet angle un pas décisif. Les dépassements ultérieurs tournent essentiellement autour de la question de la rationalité et permettent de clarifier les choix qu'il a opérés au fur et à mesure que se précisait sa conception d'ensemble. L'accent mis sur les décisions des acteurs comme le refus de tout déterminisme massif l'ont amené à publier avec le *Dictionnaire critique de la sociologie* (1982) un véritable manifeste de l'*individualisme méthodologique*, qui est en même temps le fruit d'un long compagnonnage avec François Bourricaud. Il pouvait ainsi paraître proche du modèle du choix rationnel, qui se revendique de la même tradition épistémologique mais, s'il en a toujours reconnu l'apport, il n'a jamais souscrit à sa vision étroite de la rationalité, qui se borne à la rationalité instrumentale. Son analyse des bonnes raisons qu'ont les acteurs d'accepter des croyances pourtant fragiles, voire fausses reflète une tout autre orientation, qui a abouti à la mise en évidence d'une autre forme de rationalité, la rationalité cognitive, au terme d'un cheminement intellectuel engagé avec le projet non conventionnel d'analyser *L'idéologie* (1986) sous l'angle de la rationalité. Raymond Boudon a en tout cas trouvé avec la rationalité cognitive le pivot central autour duquel s'organise désormais son « système de pensée » : il a proposé en effet d'appliquer son modèle d'« explication cognitive » initialement forgé pour les croyances positives, au domaine des valeurs (*Le Juste et le Vrai*, 1995), en posant en principe que l'adhésion à celles-ci fait également appel à des raisons fortes de la part des acteurs concernés. La rationalité axiologique que l'on avait tendance à ignorer, voire à nier, est de ce fait réhabilitée. Il ne lui restait plus qu'à rassembler dans une

visée synthétique ces éléments constitutifs, à ses yeux, de la théorie générale de la rationalité (2007).

À travers l'originalité de ce parcours se donne à voir une œuvre hautement personnelle ; mais son élaboration s'est accompagnée d'un constant souci de dialogue – et de débat – avec la collectivité sociologique. Ainsi, les développements autour de la rationalité qui ont déjà été évoqués ont trouvé un écho dans une série de colloques organisée dans le cadre de Paris-Sorbonne avec le bienveillant soutien du philosophe des sciences Maurice Clavelin. Si la série s'ouvre sur une discussion serrée du relativisme contre lequel Boudon et Clavelin ont uni leurs efforts (*Le Relativisme est-il résistible ?*, 1994, colloque tenu en 1993), les thèmes abordés par la suite et leur ordre même sont en étroite relation avec la démarche de Boudon : les titres retenus pour chacun, *Cognition et sciences sociales* (1997 [1995]), *La Rationalité des valeurs* (1998 [1996]), *L'Explication des normes sociales* (2001 [1999]) en témoignent de façon incontestable. Pour autant, les débats ne se sont nullement limités à un examen critique des positions défendues par Raymond Boudon. Ils ont été marqués par un esprit d'*ouverture* et de pluralisme, avec la libre expression de diverses sensibilités en matière sociologique, épistémologique et philosophique.

En héritier de l'humanisme des Lumières, Raymond Boudon était en effet convaincu des vertus de la discussion dans la quête de la vérité ; et c'est pourquoi il s'opposait aussi fermement au constructivisme radical qui ignore ce terrain commun sur lequel peut s'établir la discussion. Pour son œuvre propre, il était attentif aux observations et aux remarques de bonne foi qui pouvaient lui être adressées : s'il était légitimement convaincu de son apport à la théorie sociologique, il a toujours été prêt à corriger telle ou telle formulation et à enrichir le fil de son argumentation. Son refus de l'affectation s'est aussi exprimé dans la limpidité de son style : les livres brefs consacrés dans la collection *Que sais-je ?* au *Relativisme* (2008) et à *La Rationalité* (2009) sont des modèles de sobriété. La sollicitude vigilante avec laquelle madame Boudon a accompagné les travaux de son mari doit ici être soulignée : elle l'a constamment incité à illustrer par des exemples concrets un raisonnement inévitablement abstrait et à retravailler l'exposition des idées centrales dans le sens de la simplicité.

Sur un plan personnel, Rose-Marie Boudon savait réserver aux amis de son mari un accueil cordial et même chaleureux, toujours empreint d'humour. Car Raymond Boudon a su créer autour de lui un réseau d'amitiés solides : s'il restait discret dans l'expression de ses sentiments, il était fidèle et constant dans ses liens amicaux. Il va inévitablement manquer à ce cercle d'amis ; mais il manquera aussi à sa famille intellectuelle, pour reprendre sa propre expression, qui rassemble des chercheurs unis, par-delà les différences de génération et de spécialité, dans la défense et la promotion d'une sociologie exigeante, indifférente aux modes.

François CHAZEL (1958 l)

**DUFOURNET (Jean), né à Thônes (Haute-Savoie) le 13 mars 1933, décédé à Férolles-Attilly (Seine-et-Marne) le 5 mai 2012. – Promotion de 1954 I.**

Tous ceux qui ont connu Jean Dufournet ont été frappés par l'impression de solidité qui se dégageait de lui. Cette force, il la devait d'abord à son enfance savoyarde. Né dans une famille de petits paysans dont les terres s'accrochaient aux rudes pentes de Chamossières, il a appris très jeune la loi du travail et de l'effort. Son seul héritage a été le goût de la volonté et le courage. Tout en faisant ses études secondaires au collège Saint-Joseph de Thônes, il a dû travailler avec des bûcherons et des paysans de la vallée et a appris à connaître la montagne où il trouvera plus tard les joies de la promenade et de l'escalade. L'autre source de sa formation morale lui a été fournie par l'Histoire ; ce fut l'expérience de la Résistance. Son père abritait des résistants traqués, apportant ainsi à Jean l'exemple du courage et du patriotisme vrai. Le plateau des Glières restera toujours pour lui un haut lieu spirituel.

Ses brillants résultats scolaires lui ont permis d'obtenir une bourse pour l'hypokhâgne à Lyon. En 1954 nous sommes entrés ensemble à l'École et avons partagé la même thurne, avec Stéphane Mosès et Jacques Julliard. Durant les quatre années d'études notre camaraderie s'est transformée en amitié.

À la fin de la première année, il a épousé Michelle Malé, rencontrée à Thônes, qui allait être la compagne vigilante et passionnée de toute sa vie. De leur union sont nés Sylvie, Jacques et Marc, pour lesquels Jean a toujours eu la plus tendre affection.

Après avoir été reçu à l'agrégation de grammaire, il hésita entre deux domaines qui l'attiraient également, la littérature du *xx<sup>e</sup>* siècle et celle du Moyen Âge. S'il garda toujours pour la première un vif intérêt, il choisit finalement le Moyen Âge et entreprit une thèse sur Commynes. Après un an au lycée d'Arras, il enseigna à l'université de Rabat et revint en France comme assistant à Clermont-Ferrand. En 1964 il fut élu à l'université de Montpellier en qualité de chargé d'enseignement et devint deux ans plus tard, sa thèse soutenue, professeur de langue et littérature médiévales. Il devait garder de ses années montpelliéraines le souvenir d'une période heureuse de sa vie, en raison des amitiés qu'il s'y était faites et du développement des études médiévales dont il fut le principal acteur. En 1970 il est élu à la Sorbonne et opte pour la Sorbonne nouvelle (Paris-III) qui se crée alors. Il y déploie une activité étonnante, ajoutant à son travail d'enseignant et de chercheur la participation à un jury d'agrégation, la direction de son UER, la vice-présidence de l'université, la direction de plus de cent thèses, d'innombrables jurys, colloques, émissions culturelles à la radio, conférences en France et à l'étranger (dans dix-sept pays), tout en assurant un rythme impressionnant de publications et en dirigeant revues et collections, que je laisse à son élève Dominique Boutet le soin d'évoquer. Cette prodigieuse activité dans tous les domaines des études médiévales fait de lui un maître incontestable, mondialement

reconnu, comme l'attestent son élection à l'Académie royale de Belgique et à l'Académie des sciences de Finlande, l'attribution du doctorat *honoris causa* à Budapest et bien d'autres distinctions.

Est-ce à cause de cette boulimie de travail qu'il eut à subir, à partir de 1992, de très graves maladies ? Une leucémie d'abord, qui le mit au bord de la mort et dont il eut la force de triompher malgré des souffrances écrasantes, assisté par l'admirable dévouement de Michelle. Après son départ à la retraite, il dut faire face à un second cancer et subir plusieurs opérations. Rétabli une seconde fois, il eut à en affronter un troisième, qui devait l'emporter en mai 2012.

Si l'on veut cerner les aspects essentiels de la personnalité de Jean, il faut évoquer, outre sa solidité physique, et intellectuelle, la fermeté de ses convictions morales et politiques. S'il a beaucoup admiré Sartre quand nous étions khâgneux, il s'en est éloigné définitivement par la suite. C'est que les intellectuels progressistes l'ont déçu, eux qui admiraient des tyrans pour peu qu'ils fussent de teinte rouge. Lui ne reniait rien de ses convictions profondes dans lesquelles dominaient la raison, l'honnêteté et le sens du réel.

Une autre ligne se dessine : le goût de la vie communautaire, de l'amitié ; Loin de protéger sa solitude pour travailler, il a cultivé les relations amicales, individuelles ou collectives. Ainsi se sont constitués un groupe de disciples devenus des amis, qu'il aimait recevoir à sa table, celui des amis de la khâgne et de l'École qu'il retrouvait avec bonheur chaque année, s'ajoutant au groupe familial, enfants, petits-enfants et nombreux parents savoyards auxquels il a toujours été très attaché. Nul n'a été aussi peu solitaire et une bonne part de son rayonnement est venue de sa recherche de la communauté des sentiments et des idées. De là aussi sa passion de l'amitié. Jean était un ami attentif, confiant, sûr et profond. Dans sa vie suroccupée, il a toujours su trouver le temps de voir ses amis, de les recevoir, de leur écrire. L'amitié et la vie de famille s'accordaient, lui apportaient un même bonheur, celui de la confiance et de l'entente. Il faudrait ajouter à ces traits l'ouverture d'esprit et la curiosité de Jean, grand consommateur de romans policiers, de films, de concerts, d'expositions de peinture, aussi bien dans l'avant-garde que dans la tradition. On se demandait comment il arrivait à lire, à voir, à entendre tant de choses aussi éloignées de son domaine central d'intérêt.

Par sa stature intellectuelle, par sa force, par sa tendresse pour les siens, son affection pour ses amis, par l'union en lui du savoir et de la bonté, Jean Dufournet restera toujours dans nos mémoires.

Maurice RIEUNEAU (1954 l)

Jean Dufournet avait souhaité que je me chargeasse d'évoquer le médiéviste qu'il était. Faute de place, je m'abstiendrai de tout souvenir personnel, eût-il pu éclairer sa personnalité.

Sa thèse de doctorat d'État sur *La destruction des mythes chez Philippe de Commines*, au croisement de la littérature et de l'Histoire, dirigée par Pierre Le Gentil, était un travail novateur qui lui a valu d'être élu professeur à la Sorbonne à 37 ans (1970). Son goût pour les nouvelles expériences l'a alors incité à choisir la jeune Sorbonne nouvelle. Après avoir suivi, en 1972-1973, son cours d'agrégation sur Villehardouin, un cours riche, approfondi, passionnant, j'ai inscrit sous sa direction une thèse de doctorat d'État. J'ai pu alors apprécier ses qualités intellectuelles et humaines, le soutien qu'il apportait à ses « thésards » en toute circonstance, la promptitude de son esprit qui allait toujours à l'essentiel pour donner des conseils avisés, sa vaste culture, son goût pour la poésie et pour le théâtre. Les étudiants suivaient en foule son cours d'agrégation de l'ENS de Fontenay ainsi que le séminaire qu'il tenait dans les locaux de l'ENSJF, boulevard Jourdan, jusqu'à ce début du printemps de 1992 où il a frôlé la mort. Il recommençait un mois après, dans sa chambre d'hôpital, à travailler à son édition de la *Chanson de Roland*, qui a paru l'année suivante chez Garnier-Flammarion. Il devait cependant prendre une retraite anticipée un an après, sans avoir pu reprendre son enseignement.

Telle était la puissance de travail et la résistance de Jean Dufournet. Dans les vingt années qui ont suivi, la maladie est revenue l'attaquer à trois reprises sans réduire pour autant sa productivité. Son œuvre n'a pas d'égale chez les médiévistes : il a publié environ 200 articles (sans compter les comptes rendus), 70 livres dont 35 éditions bilingues, a prononcé de multiples conférences en France et à l'étranger, du Japon aux États-Unis, de la Finlande à l'Afrique du Sud. Attaché à la France, il a refusé une proposition alléchante de l'université de Charlottesville qui souhaitait le retenir.

Jean Dufournet s'est intéressé à tous les genres, dans une perspective d'histoire littéraire et de poétique, mais aussi, parmi les premiers, dans celles de l'anthropologie et du jeu médiéval avec les mots et les noms propres, en sympathie avec les travaux de son ami Roger Dragonetti<sup>1</sup>. Il a abordé notre vieille littérature selon trois orientations principales très significatives de sa personnalité : l'accès du grand public aux grands auteurs grâce aux éditions bilingues (*Chanson de Roland*, *Conte du Graal*, *Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris, trouvères lyriques, *Roman de Renart*, Adam de la Halle et le théâtre arrageois, la *Farce de Maître Pathelin*, Villon bien sûr, etc.) ; la promotion de l'historiographie et plus spécialement des grands mémorialistes (Villehardouin, Robert de Clari, Commines) ; un intérêt marqué pour les marginaux, les poètes d'humble origine comme Rutebeuf ou Villon. Il aimait particulièrement cet univers de la ville et de la campagne mis en scène par ces poètes et dans le *Roman de Renart*.

Il a largement contribué à renouveler les connaissances et les perspectives critiques sur des auteurs essentiels mais réputés difficiles tels que Rutebeuf, Adam de la Halle ou François Villon.

Jean Dufournet a longtemps siégé au jury de l'agrégation de lettres classiques, dont il a été vice-président aux côtés des inspecteurs généraux Marc Santoni et Marcel Dudet. Il a enregistré nombre d'émissions radiophoniques sur France-Culture dans le cadre des *Lundis de l'Histoire*, d'*Agora* et des *Chemins de la connaissance*. Il a donné une impulsion aux éditions bilingues de textes du Moyen Âge aux éditions Garnier-Flammarion et dirigé cinq collections aux éditions Honoré Champion : la « Nouvelle Bibliothèque du Moyen Âge » (une centaine d'ouvrages) et la « Bibliothèque du XV<sup>e</sup> siècle », deux collections dans lesquelles il a publié un grand nombre de thèses de qualité, les « Essais sur le Moyen Âge », les « Traductions des textes français du Moyen Âge », enfin la collection des « Colloques, Congrès et Conférences sur le Moyen Âge ». Peu avant sa mort il a associé à cette direction de jeunes universitaires, veillant ainsi à assurer une relève durable. Il a co-dirigé la *Revue des langues romanes* et la revue franco-belge *Le Moyen Âge*. À Macerata (Pouilles), il a donné son appui à la création de la « Piccola Bibliotheca di Studi Medievali e Rinascimentali », fondée par son élève Luca Pierdominici.

Mais il a surtout formé un nombre impressionnant de disciples dont beaucoup ont fait ensuite une carrière universitaire importante. Le nombre de thèses qu'il a dirigées dépasse la centaine. Jean Dufournet a été un guide pour ses disciples comme pour ses amis, qu'il s'est efforcé de conduire vers les hauteurs. Il a été pour eux une véritable figure paternelle.

Toute sa vie a été placée sous le signe de la solidité et de la résistance. Résistance physique, mais aussi résistance morale à toutes « les forces de dissolution du moi », pour reprendre une formule qu'il avait appliquée à la chronique de Villehardouin. Ouvert et soucieux de mesure, cultivant la bienveillance dans ses jugements (il considérait qu'il fallait toujours mettre en valeur ce qui était bon dans les travaux des autres, et en particulier dans les thèses), Jean Dufournet a été plus qu'un maître ou un ami : un exemple pour tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher.

Dominique BOUTET (1971 l)

#### Note

1. Une bibliographie intégrale de ses travaux (jusqu'en 2010), établie et classée par année par Claude Lachet, figure dans son dernier volume, *Commynes en ses mémoires*, Paris, Honoré Champion, 2011, p. 403-432.

**GALLET (Bernard)**, né à Talence (Gironde) le 12 décembre 1932, décédé à Gradignan (Gironde) le 16 juillet 2013. – Promotion de 1954 I.

Bernard Gallet a fait ses études secondaires au collège de Sarlat, ville où son père issu d'une ancienne famille du Périgord était conservateur des hypothèques. Après une année de classe préparatoire au lycée Michel-de-Montaigne, il entre en khâgne au lycée Louis-le-Grand et intègre la rue d'Ulm en 1954. Il y prépare l'agrégation de lettres classiques ; il est reçu dans les premiers.

L'armée le rattrape alors. Il passe d'abord plusieurs mois à Saint-Maixent comme officier-élève à l'école d'application de l'infanterie. C'est un temps de préparation où, entre normaliens de promotions voisines et élèves d'autres grandes écoles, Bernard noue ou retrouve de solides amitiés. Ses camarades dans l'épreuve n'ont pas oublié l'endurance et l'humour dont il les a soutenus. Les étapes suivantes de ses activités militaires n'ont pas eu le même agrément : Lodi en Algérie, puis en 1960 le camp de Frileuse. Il termine lieutenant de réserve.

Une fois tournée la page de l'armée, Bernard revient à l'ENS en tant qu'agrégé répétiteur (« caïman ») pour le grec. Il participe ainsi de 1961 à 1966 à la préparation des jeunes normaliens à l'agrégation des lettres classiques et exerce pendant quatre ans la fonction de secrétaire du concours d'entrée. Il noue à cette époque de nombreuses relations amicales qui lui resteront toujours chères avec Pierre Pouthier (1946 I), secrétaire de l'École, avec le docteur Étienne et plusieurs autres collègues.

Une nouvelle vie commence pour lui en 1966 lorsqu'il est nommé maître-assistant à l'université de Bordeaux-III, dans la section de grec dirigée par le professeur Jean Audiat. Il se marie, s'installe à Gradignan, fondant une famille qui comptera bientôt trois enfants. Tout en enseignant avec grand succès, il prépare sous la direction de Jacques Bompaire (1943 I) une thèse d'État intitulée « Recherches sur Kairos et l'ambiguïté dans la poésie de Pindare », qu'il soutient à l'université de Paris-IV le 14 janvier 1989 devant un jury présidé par le professeur Jean Sirinelli (1941 I). À l'unanimité lui est décernée la mention très honorable. L'année suivante cette thèse est publiée aux Presses universitaires de Bordeaux et il est nommé professeur à l'université.

Tout au long de sa carrière universitaire, Bernard Gallet a participé activement aux diverses actions de formation continue. Il a fait partie de 1972 à 1976 du jury de l'agrégation de grammaire comme correcteur du thème grec et comme secrétaire de ce concours.

Jusqu'à sa retraite en 1997, il a été avant tout un professeur et un chercheur dont les étudiants aimaient l'exceptionnelle qualité et le dévouement toujours bienveillant. Il collaborait à plusieurs revues scientifiques comme la *Revue des études anciennes* et la *Revue des études grecques*. Il était membre actif de différentes associations comme

l'Association Guillaume Budé, le Laboratoire pluridisciplinaire de recherches sur l'imagination littéraire (LAPRIL) et l'Association régionale des langues anciennes de Bordeaux (ARELABOR) dont il avait été l'un des fondateurs.

Bernard Gallet a été inhumé le 17 juillet 2013 dans le tombeau familial du cimetière de Paleyrac en Dordogne, son village.

Michel AUTRAND (1953 l)

**BA (Boubakar), né à Say (Niger) le 29 décembre 1935, décédé le 20 avril 2013 à Paris. – Promotion de 1956 s.**

Né dans une petite ville du Niger à une époque où le taux de scolarisation est extrêmement faible et les écoles fort peu nombreuses, Boubakar Ba ne semblait pas destiné à la carrière qui fut la sienne. C'est ce parcours aussi improbable qu'exceptionnel que je vais essayer de résumer ici.

Enfant d'une famille qui en comptera seize, ce n'est qu'à l'âge de onze ans qu'on l'inscrit à l'école primaire. Mais son intelligence et sa grande vivacité d'esprit le font très vite repérer. Deux ans plus tard, il entre donc au collège de Niamey puis, comme il n'y a pas de lycée au Niger, il part poursuivre ses études au lycée Van Vollenhoven à Dakar où il obtient son baccalauréat. Boubakar Ba s'affirmera dès son arrivée à Van Vo comme un surdoué en mathématiques<sup>1</sup>. Après une première année d'études supérieures à Dakar, il entre en classe de mathématiques supérieures au lycée Hoche de Versailles puis en mathématiques spéciales au lycée Louis-Le-Grand. Reçu douze ans seulement après son entrée dans le système scolaire, c'est le premier Africain à avoir été admis à l'École.

Il est reçu à l'agrégation de mathématiques à la fin de sa deuxième année d'École en 1958. Après la troisième année, en 1959, il devient attaché de recherche au CNRS et pensionnaire à la Fondation Thiers où il prépare sa thèse sous la direction d'André Lichnérowicz. Il rencontre alors Alice qu'il épouse bientôt. Ils auront trois enfants. Après avoir passé un an à l'université de Princeton, il revient à Paris comme attaché de recherche au CNRS. Chargé d'enseignement à l'université de Rennes, il soutient sa thèse d'État en 1965 et devient maître de conférences. C'est une période de travail intense et fructueux jalonné par des exposés au séminaire d'André Lichnérowicz au Collège de France et des publications régulières aux Comptes rendus de l'Académie des sciences.

Même si la recherche le passionne, il a depuis plusieurs années déjà l'idée qu'il lui faut revenir dans cette Afrique où il est né et qui est en pleine mutation. Il veut se mettre à son service : le pays importe peu. En effet, son attachement à la terre

natale ne l'empêche nullement d'appeler de ses vœux la création d'une citoyenneté africaine<sup>2</sup>. Il passe trois années comme maître de conférences à l'université de Dakar où tous ses cours sont rédigés avec une grande exigence de clarté, de rigueur et d'élégance avant d'être ronéotypés puis distribués. C'est un travail parfois ingrat mais très apprécié des étudiants qui n'ont guère les moyens de se procurer des livres.

Il part ensuite pour Madagascar. Nommé professeur des universités, il devient directeur du Service de mathématiques et directeur de l'IREM (Institut de recherche en enseignement des mathématiques). En tant que directeur de l'IREM, il est vite confronté au problème des langues dans l'enseignement. Mais il se trouve que M. Boubakar Ba, originaire d'Afrique occidentale, était très sensible au problème linguistique et culturel, et ouvert à l'introduction de la langue malgache dans l'enseignement<sup>3</sup> : le développement de l'enseignement des sciences étant au cœur de ses préoccupations.

En 1971, il devient directeur du Centre d'enseignement supérieur de Niamey qui se transforme en 1973 en université de Niamey. Il en sera le premier recteur. La première année, le centre accueille moins d'une centaine d'étudiants et ne compte que quatorze enseignants-chercheurs. À son départ, en 1979, l'université accueille plus de neuf cents étudiants et plus d'une centaine d'enseignants-chercheurs. La création et le développement du centre d'enseignement supérieur puis de l'université de Niamey sont des facteurs déterminants du développement du Niger : Boubakar Ba s'investit sans compter dans sa nouvelle mission. Ces années sont pour lui l'occasion de mettre en œuvre des réformes profondes. En particulier, avec le concours des directeurs des différents départements académiques, il fait adopter le système d'enseignement par unités de valeur<sup>4</sup>. On s'en doute, une telle réforme entraîne des remous. Le manque de locaux, voire d'enseignants, rend difficile la mise en place de ces réformes. De plus, un mouvement de contestation politique (1973-1974) et des grèves répétitives ne favorisent guère la mise en place de ce changement à l'université. Tout finit cependant par rentrer dans l'ordre et l'année universitaire suivante se déroule normalement. Comme recteur, Boubakar Ba a joué un rôle déterminant dans l'évolution de l'enseignement supérieur au Niger. Remarquons aussi que, malgré la lourdeur de ces tâches administratives, il continue à fréquenter les congrès scientifiques et à publier quelques articles.

Il est ensuite nommé professeur à l'université nationale de Côte d'Ivoire à Abidjan. Là, il revient à sa vie de mathématicien : il rédige des cours, encadre des étudiants en thèse (thèse de troisième cycle puis thèse d'État), participe à des séminaires ou en organise. C'est à Abidjan que je l'ai rencontré pour la première fois en 1981. J'étais, à vrai dire, assez intimidé lorsque Guy Roos (1958 s), alors en poste à Abidjan, m'a présenté à lui, mais, très vite, sa gentillesse et sa simplicité me mirent à l'aise. Travailler avec lui était évidemment très enrichissant, mais c'était surtout un véritable plaisir.

Sa connaissance profonde du continent africain, son sens de l'humour, parfois caustique, et sa très grande liberté d'esprit faisaient de Boubakar un conteur passionnant.

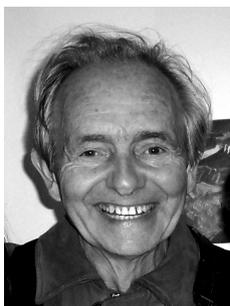
En 1992, il est nommé à l'université de Paris-XIII où il exercera jusqu'à son départ en retraite en 1995. Malade depuis quatre ans, il s'est éteint le 20 avril 2013 entouré des siens. Ceux qui l'ont connu garderont de lui l'image d'un homme bon, chaleureux, simple et aimant rire. Il reste pour beaucoup un exemple et un espoir.

Gérard VINEL (1974 s)

#### Notes

1. Amadou Booker Sadj, *Le Rôle de la génération charnière ouest-africaine. Indépendance et développement*, L'Harmattan, 2006.
2. Panapress, *Un universitaire africain salue la création de l'UA*, 8 juillet 2002.
3. D. Dumont, E. Rakotozanany et A. Ratzimbazafy, *L'IREM de Madagascar et le problème de la langue d'enseignement*, Repères-Irem n° 18 (janvier 1995).
4. Pierre Foulani, *Amélioration de l'efficacité de l'université de Niamey, Niger : remplacement de l'enseignement bloqué par un système d'unités de valeur*, Institut international de planification de l'éducation (Unesco).

**DEJEAN (Yves), né à Saint Germain-des-Fossés (Allier) le 22 janvier 1937, décédé à La Tronche (Isère) le 28 juin 2012. – Promotion de 1956 s.**



Après un bref passage au CNRS, Yves Dejean s'est consacré à sa passion de l'enseignement, non seulement en tant que maître de conférences de mathématiques (il a exercé à Orsay de 1962 à 1985, puis à Poitiers, de 1985 à sa retraite en 1997), mais dans des domaines aussi divers que la musique, l'histoire, l'enseignement du français ou de l'anglais à des enfants défavorisés du Cambodge, ou du khmer à de futurs bénévoles qui continuent l'action au Cambodge.

Différentes facettes d'une vie « active, intéressante, et humainement bien remplie » selon les termes d'Étienne Bize

(1956 s) sont évoquées dans un texte regroupant les témoignages de :

- Georges Lion (1956 s) – ENS et début de carrière.
- Pierre Goetgheluck, collègue à Orsay.
- Françoise Emery-Dejean (1960 S), collègue à Orsay et mère de ses enfants.
- Jacques et Sylvie Roguiez, Denise Huet-Caillaud, étudiants d'Yves Dejean à Orsay.
- Jean Couprie, enseignant en math spé. à Poitiers – colles.
- Raphaël Bréfort, Poitiers – mathématiques et soutien amical.

- Robert Louiset, Poitiers – musique vocale.
- Siphannal Tochn, Poitiers – enseignement au Cambodge.
- Jean-Jacques et Roselyne Bréfort – enseignement au Cambodge, stage de khmer.
- Jean-Claude (1956 s) et Claude (1960 S) Pfister.
- Yves Dejean – notes personnelles.

*Ce texte dépassant les 10 000 caractères prévus dans le cadre de la revue peut être obtenu dans son intégralité (par courriel ou en version imprimée) sur simple demande auprès du secrétariat de l'A-Ulm (a-ulum@ens.fr, 45, rue d'Ulm, 75230 Paris Cedex 05, 01 44 32 32 32).*

**HAAR (Michel), né à Strasbourg (Bas-Rhin) le 6 juin 1937, décédé à La Verrière (Yvelines) le 18 août 2003. – Promotion de 1958 I.**



Issu d'une famille de fonctionnaires, son père, Albert Haar, obtint la médaille de la Résistance pendant la Deuxième Guerre mondiale et termina sa carrière à Strasbourg. Sa mère, Jeanne Muller, fit carrière à la poste (PTT).

Michel Haar fit ses études secondaires de 1948 à 1954 au lycée Fustel-de-Coulanges à Strasbourg où il aura ensuite notamment comme professeur en khâgne Julien Freund (nommé plus tard professeur à l'université de Strasbourg).

Il est admissible au concours d'entrée à l'École en 1957 et intègre en 1958. Il obtient une licence de lettres classiques et une licence de philosophie. Son mémoire de diplôme d'études supérieures, présenté en 1960, a pour titre : Ténèbres de non-être dans la philosophie de Plotin. Il passe l'agrégation de philosophie en 1962.

Après un an comme professeur agrégé au lycée Kléber de Strasbourg, il fait son service militaire de 1963 à 1965 comme enseigne de vaisseau de réserve.

De 1965 à 1968, il sera pensionnaire de la Fondation Thiers et chargé de cours à la Sorbonne en morale et philosophie générale. Il poursuit alors des recherches sur Nietzsche sous la direction de M. Jean Hyppolite, professeur au Collège de France. En 1969, à la suite du décès de Jean Hyppolite, ce sera M. Henri Birault qui dirigera sa thèse de doctorat.

En 1968 il est nommé assistant de philosophie à la Sorbonne, puis en 1972 il devient maître-assistant de philosophie à l'université de Paris-IV.

En 1978 il est élu membre du conseil de l'UER de philosophie et en 1979 devient membre de la Commission de spécialistes pour l'examen des candidatures des futurs maîtres-assistants.

En 1984 il est nommé maître de conférences. En 1986 il transfère à l'université de Strasbourg son inscription au doctorat d'État sous la direction de M. le professeur Lucien Braun avec un nouveau sujet de thèse : Heidegger et l'essence de l'homme. Sa thèse sera soutenue le 9 décembre 1989.

Michel Haar est nommé professeur d'histoire de philosophie moderne et contemporaine à l'université de Paris-XII, puis professeur de philosophie à l'université Paris-I (Panthéon-Sorbonne). Il était spécialiste de Friedrich Nietzsche, de Martin Heidegger et de la phénoménologie. Il a eu également une activité de traducteur ; il a traduit notamment la *Naissance de la tragédie de Nietzsche* avec Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy. Il a participé à la traduction des *Œuvres philosophiques* complètes de Nietzsche chez Gallimard avec Marc de Launay. Il est l'auteur d'un essai consacré à la poésie de Nietzsche : « capable d'assumer (sa) part volontaire de ' mensonge', c'est-à-dire de fiction consciente et délibérée, le poète ne prétendrait plus à ces rôles religieux d'autrefois : le mage, l'inspiré des dieux ou leur interprète, le prophète ».

Michel Haar a poursuivi ses activités d'enseignement en donnant des cours de préparation à l'agrégation.

En 1987-88 et 1988-89, il fait des cours sur Nietzsche en vue de la 3<sup>e</sup> dissertation (Histoire de la philosophie). Puis il donne un cours, dans le cadre de la 2<sup>e</sup> dissertation, sur l'expression artistique.

Il a co-dirigé, avec M. le professeur Guiomar, de nombreux mémoires de maîtrise d'esthétique et d'histoire de la philosophie.

Pendant plusieurs années, il a donné un cours d'esthétique en licence sur l'ontologie de la peinture, des arts plastiques et de la poésie ; il n'a cessé de donner des cours et travaux dirigés de philosophie générale dans le premier cycle (thèmes récents : la conscience, le temps, la liberté).

Béatrice Han (1983 L), amie de Michel Haar, professeur de philosophie à l'université d'Essex a hérité de la bibliothèque et des manuscrits de M. Haar. Grâce à son intervention et à son amical dévouement, l'ensemble des livres et documents ont été sauvegardés et sont déposés à l'université d'Essex à l'Albert Sloman Library. Les archives contenues dans huit boîtes en carton englobent sa bibliothèque, ses écrits, ses notes et sa correspondance. On doit le catalogue des archives à l'énorme travail fourni par le Dr. Adrian Samuel sous la supervision de Béatrice Han (<http://libwww.essex.ac.uk/Archives/haar.htm>) (18 pages). Michel Haar a été directeur de la thèse de Béatrice Han « Michel Foucault entre l'historique et le transcendantal ».

Son ami Dominique Janicaud (1958 l) lui a dédié un texte intitulé « Sur le chemin de Nietzsche ».

Liste de ses travaux et publications avant 1985 :

- Traduction de Heidegger, *La thèse de Kant sur l'Être*, dans *Questions II*, Gallimard, 1968 (en collaboration avec Lucien Braun).

- *Freud, Introduction à la psychanalyse*, analyse critique, Hatier, 1973.
- *Marcuse, l'homme unidimensionnel*, analyse critique, Hatier, 1974.
- *Nietzsche, chapitre de l'Histoire de la Philosophie*, volume 3, Encyclopédie de la Pléiade, Gallimard, 1974.
- « La pensée et le moi chez Heidegger », *Revue de Métaphysique et de Morale*, n° 4, 1975.
- « Heidegger et l'essence de la Technique », *Les études germaniques*, n° 3, 1977.
- « Nietzsche et la maladie du langage », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, n° 4, 1978.
- « Structures hégéliennes dans la pensée heideggérienne de l'Histoire », *Revue de Métaphysique et de Morale*, n° 1, 1980.
- « Heidegger et le Surhomme », *Revue de l'enseignement philosophique*, Trentième année, n°3, février-mars 1980.
- « La métaphysique dans Sein und Zeit » dans *Exercice de la patience, Cahiers de philosophie*, n° 3-4, 1982.
- « La critique nietzschéenne de la subjectivité », *Nietzsche-Studien*, Band 12, De Gruyter, 1983.
- « La demeure et l'exil : Hölderlin et Saint-John-Perse » dans *Les symboles du lieu, l'habitation de l'homme*, Cahier de l'Herne, n° 44, 1983.
- *Martin Heidegger, directeur du Cahier de l'Herne n° 45*, 1983, 2<sup>e</sup> édition abrégée, Le livre de Poche, 1986
- Rédaction de nombreuses notes et notices. Contribution propre intitulée « Le tournant de la détresse, ou comment l'époque de la Technique peut-elle finir ».
- Traductions de Nietzsche pour l'édition critique définitive chez Gallimard :
- Écrits posthumes, 1870-1873, Gallimard 1975 (en collaboration avec M. de Launay).
- *La Naissance de la tragédie & fragments posthumes*, 1869-1872, Gallimard 1977 (en collaboration avec J.L. Nancy)
- *Fragments posthumes, 1884-1885*, Gallimard, 1982 (en collaboration avec M. de Launay).

#### Publications en anglais :

- « Nietzsche and metaphysical language », in *The new Nietzsche* (recueil collectif), Dell, 1977, deuxième édition MIT Press, 1985.
- « Sartre and Heidegger », in *Sartre : contemporary approaches to his philosophy* (recueil collectif), Duquesne University Press, 1982.
- « The End of Distress », in *Research in Phenomenology*, vol. XIII, 1983, Humanities Press, USA.
- « Heidegger and the God of Hölderlin », in *Research in Phenomenology*, vol. XIX, 1989, Humanities Press, USA.

#### Après 1985 :

- « La physiologie de l'art : Nietzsche revu par Heidegger », dans *Nouvelles Lectures de Nietzsche*, recueil collectif, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1985.
- Version anglaise revue et largement augmentée dans *Exceedingly Nietzsche*, ed. By D. Krell, London 1988.

- « Le temps vide et l'indifférence à l'être » dans *Exercice de la patience*, n° 6/2, 1986.
- *Le Chant de la Terre, Heidegger et les assises de l'Histoire de l'Être* (299 pages), éditions de l'Herne, 1987.
- « Michel Henry entre phénoménologie et Métaphysique », *Philosophie*, n° 15, 1987.
- « Stimmung et pensée » dans *Heidegger et l'idée de phénoménologie*, Kluwer Academic Publishings, 1986.
- « Vie et totalité naturelle chez Nietzsche » dans « La vie/Nietzsche », *Philosophique*, 1, 1989, Faculté des lettres de Besançon.
- « La double pensée politique de Heidegger », dans *Phénoménologie et Politique* (Recueil en hommage à J. Taminioux), Ousia, Bruxelles, 1989.
- Remarques sur la distinction entre la temporalité « originaire » et le temps « vulgaire » chez Heidegger dans *L'expérience du temps*, Ousia, Bruxelles, 1989.
- *L'énigme de la quotidienneté*, dans *Être et temps de Martin Heidegger*, collectif dirigé par J.P. Cometti et D. Janicaud, Actes-Sud, 1989.
- La rupture initiale de Nietzsche avec Schopenhauer dans Schopenhauer et la force du pessimisme, Éditions du rocher, 1988.
- « Heidegger et le Dieu de Hölderlin », *Cahier de l'Herne*, Hölderlin, 1989 Traduction et postface d'une conférence inédite de Heidegger : *Überlieferte Sprache und technische Sprache*, Lebeer-Hossmann, Bruxelles, 1989 (55 p. ).
- *Heidegger et l'essence de l'homme*, Jérôme Millon, Grenoble, 1990, 254 p.
- « L'adversaire le plus intime : Heidegger lecteur de Nietzsche » dans *Nietzsche*, dirigé par Didier Raymond, Éditions du Rocher, 1990.
- Nombreux comptes-rendus depuis 1975 dans *Études germaniques* et les *Études philosophiques* ainsi que la *Revue philosophique de Louvain*.
- *Nietzsche et la métaphysique*, Paris, Gallimard, « Tel », 1993.
- *La fracture de l'histoire. Douze essais sur Heidegger*, Grenoble, J. Million « Krisis », 1994.
- *L'œuvre d'art. Essai sur l'ontologie des œuvres*. Paris, Hatier, 1994.
- *Par delà le nihilisme. Nouveaux essais sur Nietzsche*, Paris, Presses universitaires de France, 1998.
- *La philosophie française entre phénoménologie et métaphysique*, Paris, Presses universitaires de France, 1999.

Francis HAAR, son frère

**BOUFFARTIGUE (Jean), né le 16 juillet 1939 à Fontainebleau (Seine-et-Marne), décédé le 28 février 2013 à Prusy (Aube). – Promotion de 1959 I.**



Jean était pour moi un ami de très longue date, bien plus qu'un condisciple, un camarade ou un collègue. Il avait su trouver les mots pour me manifester sa sympathie dans des circonstances douloureuses pour nos familles. Quelques jours avant sa disparition brutale, nous nous étions croisés à la bibliothèque de l'ENS : nous avons échangé quelques propos sur nos activités de recherche, notamment à propos

du dialogue énigmatique d'Ève et du serpent dans la Genèse. Petit fait vrai, souvenir amusant et trait d'humour qui en disent plus sur la personnalité de Jean, et sur ce qui l'intéressait, qu'un long discours, ou la chronique détaillée d'une carrière exemplaire (Plutarque, qu'il aimait tant, le disait à sa manière). Il me parlait aussi de son travail en cours avec Marie-Odile Tual-Boulnois (1982 L) sur le *Contre Julien* de Cyrille d'Alexandrie.

Il fut d'abord assistant à Dijon pendant quatre ans (1964-1968), auprès de Raymond Weil (1946 I), dont je salue la mémoire et qui fut aussi un de nos prédécesseurs à la direction de l'UFR qui s'appelait alors *Langues littératures et philosophie*. Cet intitulé, tout comme ces champs disciplinaires que nous arpentons lors des sessions de linguistique et de littérature de l'association Clelia, que Jean présida en 2008, était en parfaite harmonie avec sa personnalité intellectuelle. Il était *poly-pragmôn*, actif en de nombreux domaines, curieux de bien des choses, mais sans les connotations péjoratives que pourrait suggérer cet adjectif, agitation, précipitation, ambition, superficialité. Il acceptait d'autres responsabilités universitaires plus institutionnelles et sans doute moins conviviales : direction d'UFR, présidence de l'Association des études grecques en 2011, directeur de l'UMR « Textes, images et monuments de l'Antiquité au haut Moyen Âge », présidence de la Société Ernest-Renan). Il le faisait avec élégance et sans ostentation et tous ceux qui avant moi, collègues ou élèves, lui ont rendu hommage, ont souligné son affabilité et sa discrétion. Il avait pourtant des principes et des convictions, mais il préférait ne pas les asséner. Il prenait le temps de réfléchir avant de parler et nous gardons le souvenir de ses yeux levés vers le ciel, de son sourire amusé et des lueurs d'indignation passagère qui paraissaient sur son visage.

Parce qu'il était attentif et patient, Jean avait pris tout son temps pour peaufiner les 752 pages de sa thèse d'État, soutenue en 1988 et publiée en 1992 (*Julien et la culture de son temps*, Institut d'études augustiniennes). À travers l'inventaire de la bibliothèque de Julien et de sa culture définie comme un « ensemble de savoirs partagés et de valeurs reçues », il se fixe, comme il le dit dans son avant-propos, comme objectif d'étudier sans préjugés l'œuvre de ce personnage controversé, qu'il campe comme un « personnage-symbole », témoin éminent de la fin de la culture antique. Jean est persuadé que la culture humaniste, la *paideia*, n'est pas faite que de « bribes de texte » et qu'elle suppose un investissement personnel, plus ou moins secret, au-delà des tâches de l'élève et du professeur, du philologue et de l'érudit, entre la lampe à huile qui éclaire le bureau et le *scriptorium*, et les lumières du campus ou de la ville, tous les lieux où les humanistes déploient leur activité professionnelle et s'engagent. Parlons-en au présent parce que notre époque a quelque chose à voir avec l'antiquité tardive et que la culture, espérons-le, est comme un phénix qui renaît toujours de ses cendres.

Historien des idées, Jean l'est encore quand il édite des textes (Porphyre, *De l'abstinence* en collaboration avec un grand spécialiste de la rhétorique, Michel Patillon, en 1977 et 1979, dans la collection Budé ; contribution, en collaboration avec Pierre Canivet, qui fut son maître et notre directeur, Annick Martin, F. Thélamon, Luce Gascoïn-Pietri (1952 L) à l'édition de *l'Histoire ecclésiastique* de Théodoret de Cyr. Dans son introduction à Porphyre, j'ai particulièrement apprécié ce qu'il nous dit des « pensées figées dans leur formulation » que Porphyre et les Anciens manient comme des « matériaux de réemploi », sans être des compilateurs, mais plutôt des disputeurs et des interprètes (je songe évidemment à l'enseignement de Henri-Irénée Marrou [1925 I] et de Pierre Hadot). Je le laisse aussi nous parler par le truchement de la notice de son édition du traité de Plutarque, *L'intelligence des animaux* dans la collection Budé (2012) : si le traité de Plutarque « trace le tableau idyllique d'un univers intellectuel où plus rien ne sépare rhéteurs et philosophes puisqu'ils sont les mêmes, et où les deux disciplines opèrent en conjonction, Plutarque parsème cependant son dialogue d'indices qui signifient qu'elles ne se confondent pas. » Dans le dernier texte que nous garderons de lui, Jean illustre encore, en choisissant d'examiner la présence de Dionysos dans l'œuvre de Julien, certains aspects du dialogue entre l'âme païenne et l'âme chrétienne (Dionysos et le Christ). Mais il le faisait prudemment, puisqu'il concluait : « C'est bien un musée que nous visitons, et non un temple » (dans *Le voyage des légendes*, Hommages à Pierre Chuvin, 2013).

Outre l'amour de la nature et la curiosité pour le règne animal (à son initiative, une session de l'association Clelia fut consacrée aux animaux), nous avons en commun cette tournure d'esprit encyclopédique qui permet de passer les frontières des disciplines, et je me souviens d'une journée d'études interdisciplinaire qui fut consacrée au concept d'encyclopédie et à ses manifestations écrites. Jean avait l'amour des mots, qu'ils figurent dans un inventaire (assorti d'une étymologie) ou soient pris dans le réseau des phrases et des textes complexes des rhéteurs et des philosophes. L'activité qu'il déploya chez l'éditeur Belin, comme directeur de la collection « Le Français retrouvé », ou comme co-auteur de deux « Trésors » consacrés aux racines grecques et latines, et d'un livre d'étymologie du Français, est bien dans le droit fil d'un parcours dont les sinuosités ne doivent pas faire oublier que c'est toujours le même homme qui s'exprime et rejoint les autres.

Guy LACHENAUD (1960 I)

**SAUVAGE (Gilles)**, né le 27 novembre 1939 à Rabat (Maroc), décédé le 21 avril 2010 à Challex (Ain). – Promotion de 1959 s.



Venant de Rabat, Gilles est arrivé à Paris en 1957 pour préparer l'École normale dans la « taupe atomique » du lycée Janson-de-Sailly. Toute sa vie, il gardera son amour du Maroc, où il est né et a grandi, et y restera toujours fortement impliqué scientifiquement par un enseignement au DEA et la direction de thèses. Un an environ avant sa disparition, il emmenait encore une équipe de ses collaborateurs de l'expérience ATLAS en atelier à Marrakech.

Dès l'hypotaube, sa brillance intellectuelle était évidente. Sous une allure séduisante et atypique, d'apparence décontractée, on découvrait vite une grande rigueur, une forte détermination et une vaste culture. Son appétit de connaissance, son amour de l'art, de la musique en particulier, ne l'ont jamais quitté. Un profond intérêt pour la nature et pour les êtres ont fait de lui un écologiste avant la lettre et un citoyen généreux et toujours engagé.

Reçu en 1959 à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, il y obtiendra sa licence, puis, en 1961, un DEA de physique théorique à Orsay.

En 1962, il soutient son diplôme d'études supérieures au LAL (Laboratoire de l'accélérateur linéaire) d'Orsay, sous la direction de Boris Dudelzak et de Pierre Lehmann, sur un sujet encore en pointe à l'époque : « l'étude des facteurs de forme du proton à un moment de transfert  $q^2 = 2 \text{ fermi}^{-2}$  ».

En 1963, il passe l'agrégation de physique. Sa performance à l'écrit est restée dans les mémoires de ses camarades de promotion.

Fait remarquable : petit-fils et fils de normaliens, Gilles deviendra également père de l'un d'eux.

En 1963, à sa sortie de l'École, Gilles choisit de continuer la physique des particules. Il est recruté au CNRS et affecté au LAL, où il prépare, sous la direction de Jean Perez y Jorba (1949 s) et Jacques Lefrançois, une thèse d'État qu'il soutiendra en 1969 : « Photoproduction de pions neutres sur le proton entre 700 MeV et 1150 MeV ».

En 1969, il participe à l'expérience DM2 (désintégration du méson vecteur  $\phi$  en trois corps) sur l'anneau de collision ACO au LAL ; ACO permettait des collisions  $e^+e^-$  à des énergies centre de masse atteignant 1050 MeV, d'où l'étude complète en collisions  $e^+e^-$  des mésons vecteurs connus à l'époque,  $\rho$ ,  $\omega$  et  $\phi$ .

Dans la suite de sa carrière, Gilles va s'impliquer fortement dans plusieurs générations successives d'expériences réalisées au CERN, à Genève, et toujours situées à la pointe de ce secteur à l'évolution ultrarapide, en matière d'énergie accessible et de développements expérimentaux.

Il y débute, avec le groupe LAL-Orsay, en exploitant les faisceaux d'hypérons du CERN ( $\Sigma^-$ ,  $\Sigma^+$ ,  $\Xi^-$ ,  $\Omega^-$  et autres particules similaires), d'abord au PS (synchrotron à protons) en 1970, puis au SPS (super synchrotron à protons), dans l'expérience hypérons WA2 de la Zone Ouest, où il travaille de 1976 à 1979. De 1970 à 1972, il est bénéficiaire d'une bourse CERN.

En 1978, avec la conversion du SPS en un collisionneur antiproton-proton, commence l'aventure de l'expérience UA2, étudiant les collisions antiproton-proton à des énergies centre-de-masse de 540 et 630 GeV, à la recherche des bosons W et Z. Membre du même groupe, il devient un père fondateur de cette expérience, à laquelle il participera dans toutes ses phases importantes de découverte.

À Orsay, il codirige la construction du détecteur de vertex et de traces d'UA2. L'entreprise est difficile et le travail acharné, pour livrer le détecteur à une expérience déjà grande et compétitive.

Dès cette époque, Gilles démontre ses grandes qualités de physicien : une compréhension profonde des questions fondamentales, beaucoup de perspicacité dans le choix des programmes dans lesquels il s'engage, des dons exceptionnels de constructeur d'appareillages, aussi bien que d'analyste des données expérimentales.

De plus, les qualités humaines rares qu'il montrera tout au long de sa carrière sont déjà évidentes. Chaleureux, très facile d'approche, Gilles a toujours su prêter une oreille discrète et attentive à ses collaborateurs, surtout les plus jeunes. Sa bonne humeur, ses interventions naturelles et désintéressées allégeaient l'ambiance souvent tendue des discussions et aidaient les jeunes à surmonter leurs doutes et à s'insérer dans l'expérience. Il savait également expliquer les effets complexes de façon simple et précise.

Gilles était déjà, et restera, un exemple en physique des particules, celui d'un physicien dont les ambitions étaient purement scientifiques.

En 1986, Gilles quitte le LAL pour le LAPP à Annecy-le-Vieux.

Il en sera le directeur adjoint de 1993 à 1997. De 2000 à 2003, il y dirige le groupe ATLAS-LAPP. Après sa retraite, en 2006, il reste au LAPP comme « émérite », toujours aussi passionné et pleinement actif jusqu'au dernier jour.

En 1986, Gilles rejoint d'abord l'expérience L3 du LEP1 (collisions  $e^+e^-$  sur le  $Z^0$  à une énergie d'environ 90 GeV) et devient chef du substantiel groupe du LAPP dans L3.

On lui devra d'importantes contributions à la construction, la calibration, l'installation et la mise en œuvre du très innovant calorimètre électromagnétique de cristaux scintillants de BGO (bismuth germanate oxide). Gilles prend en charge la calibration de ses 8000 cristaux, réalisée à plusieurs énergies d'électrons, et la mène de main de maître, atteignant tous les objectifs fixés. Ensuite il s'implique dans

l'installation du détecteur, avec l'équipe de la mécanique, assure la mise en place des « demi-tonneaux » du calorimètre, la construction de ses « bouchons », puis sa mise en fonction dans l'expérience.

À l'arrivée des données du LEP, Gilles supervise chacune des analyses du groupe : courbe de résonance du boson  $Z^0$ , recherche de la supersymétrie, études de chromodynamique quantique (QCD), physique du B. Sa grande culture en physique, ses suggestions pertinentes en vue de surmonter les problèmes d'analyse, sa disponibilité ont été précieuses pour le groupe.

Vers 1992, Gilles rejoint l'expérience ATLAS du LHC au CERN (collisions proton-proton à une énergie de 7000-8000 GeV et 14000 GeV en 2015) et guide le groupe LAPP-Annecy durant la période très intense de la construction du non moins innovant calorimètre électromagnétique à argon liquide d'ATLAS, le « tonneau », dont le LAPP était responsable pour un tiers de ses modules et intervenait en première ligne pour son intégration et son installation au CERN.

La structure finale du calorimètre est définie en 1992. De 1992 à 1996, des prototypes sont réalisés et testés en faisceau, le TDR (Technical Design Report) est produit. Chef du groupe de 2000 à 2003, Gilles est de toutes les étapes de la réalisation du calorimètre, des subtilités de sa mécanique à son assemblage au CERN.

De l'avis unanime de ses collègues, travailler avec lui était un plaisir. Il savait faire valoir ses idées, mais toujours dans le respect de l'autre et, si nécessaire, en faisant appel à son humour naturel. Plutôt que de se poser et d'agir en chef, il préférait donner l'exemple en travaillant dur et bien, pendant des années, sur l'assemblage des modules, puis des cylindres du calorimètre, ce qui lui valait une connaissance de détail de l'appareillage sans égale et d'être perçu comme une « encyclopédie » vivante.

La calorimétrie est un élément essentiel pour un grand nombre d'expériences de physique des particules, en particulier auprès des collisionneurs. L'augmentation de l'énergie et/ou de la luminosité des machines, ainsi que la recherche de performances spécifiques, demandent des développements continus. Dans ce domaine, Gilles aura tenu un rôle essentiel dans L3 comme dans ATLAS. Sa maîtrise de l'écrit supérieure à la moyenne voulait également qu'il soit souvent sollicité pour l'écriture des articles.

Sur le plan national et international, malgré sa modestie et sa discrétion, Gilles Sauvage a accompli un parcours bien reconnu : président de l'ACCU (Advisory Committee for CERN Users), membre de l'ECFA (European Community for Future Accelerators), membre des Conseils Scientifiques du LPNHE (Paris-VI&VII), de l'IPNL (Lyon), de l'université de Savoie, membre de la commission 02 du CNRS.

Il a été le directeur de sept thèses (dont cinq au LAPP) et rapporteur de nombreuses autres. Il s'est toujours soucié de la vie de sa discipline, par exemple comme membre

de la SFP. Il a organisé les premières Journées des Jeunes Chercheurs en 1992 ; il est resté professeur au DEA de Marrakech.

Gilles était un expérimentateur exceptionnel, cherchant toujours les solutions scientifiques et techniques les plus élégantes, refusant tout raccourci facile. Dans ces grandes collaborations, ses qualités humaines remarquables et son enthousiasme ont joué un rôle essentiel pour motiver et souder les équipes.

Mais Gilles n'était pas seulement un physicien hors pair, il était aussi un homme plein d'humanité, tourné vers les autres, d'une grande tolérance et modestie. Ses collègues et amis n'oublieront pas sa personnalité chaleureuse et son esprit vif, ni, hors de la physique, ses autres passions, qu'il savait faire partager : la musique, les oiseaux et les fleurs, les montagnes qu'il parcourait, aussi bien en alpiniste talentueux qu'en promeneur fasciné.

Avec la mise en évidence des bosons  $W$  et  $Z$  dans UA2 au collisionneur antiproton-proton et celle d'un nouveau boson, probablement celui de Brout-Englert-Higgs, dans ATLAS au LHC, Gilles Sauvage aura été un acteur majeur de deux des plus grandes découvertes en physique des particules moderne. Bien qu'ayant contribué de façon essentielle à la seconde, il n'en aura malheureusement pas été le témoin.

Daniel TREILLE (1959 s) avec ses collègues et amis.

**LASVERGNAS (Michel, dit LAS VERGNAS<sup>1</sup>), né le 11 janvier 1941 à Neuilly-sur-Seine (Hauts-de-Seine), décédé le 19 janvier 2013 à La Garenne-Colombes (Hauts-de-Seine). – Promotion de 1960 s.**



C'est un collègue et ami de grand talent qui nous a quittés en ce début d'année 2013. Brillant élève, après les classes préparatoires au lycée Condorcet à Paris, il intègre l'École normale supérieure en 1960, ne passant que ce seul concours car un handicap, à la suite d'une poliomyélite contractée tout jeune, ne lui permettait pas d'envisager n'importe quelle activité professionnelle.

Il s'est tout naturellement orienté ensuite vers la recherche, au CNRS, où il a terminé sa carrière comme directeur de recherche émérite. Son excellence scientifique lui ouvrait les portes des domaines réputés les plus difficiles des mathématiques. Par goût de la découverte d'un domaine de recherche relativement nouveau en France à l'époque, c'est vers la théorie des graphes et la combinatoire qu'il se tourna (il aimait ces mathématiques agrémentées de dessins, confia-t-il un jour). Claude Berge était alors le grand spécialiste en

France, bien connu par ses livres notamment le classique « Théorie des graphes et ses applications » (Dunod, 1963). Michel fut parmi les premiers chercheurs à intégrer l'équipe que fondait alors Berge, et qui devint ensuite une unité de recherche CNRS-université de Paris-VI reconnue. Michel soutient sa thèse de doctorat d'État, sous la direction de Berge, en 1972 à Paris-VI : « Problèmes de couplages et problèmes hamiltoniens en théorie des graphes ». Il devint un membre moteur et inspirateur de cette équipe qui au fil des années s'étoffait et dont plus tard il prit la direction à la suite de Berge. Une activité très visible de cette équipe de recherche, notamment à l'étranger (en particulier aux États-Unis, Canada, Hongrie où l'étude des graphes et de la combinatoire en général étaient déjà très développée), était le séminaire du lundi à la Maison des sciences de l'Homme, boulevard Raspail à Paris. Une forte émulation au sein de ce groupe faisait suivre avec passion les avancées de l'époque, notamment sur les graphes parfaits introduits par Berge dans les années 1960 et les hypergraphes introduits pour élargir la seule vision des graphes. La démonstration d'une célèbre conjecture sur les graphes parfaits par Lovász en 1972 a été l'occasion d'avancées significatives, officialisées dans un séminaire de trois semaines à Columbus aux États-Unis en 1972, organisé par Berge et Ray-Chaudhuri, qui rassemblait avec quelques Français dont Michel, la « crème » des combinatoriciens de l'époque (Erdős, Lovász, Edmonds notamment).

Après ces quelques années de recherche sur les graphes et les hypergraphes, Michel s'orienta dès les années 1970 vers la théorie des matroïdes, aussi appelés géométries combinatoires. Cette structure combinatoire nouvelle avait déjà fait l'objet de recherches importantes en France, avec Alain Ghouila-Houri, mais surtout à l'étranger avec W. T. Tutte, G. Carlo Rota et d'autres. Son origine est à situer dans un article fondateur de H. Whitney en 1935, dont le but était d'axiomatiser dans une structure commune la dépendance linéaire dans un espace vectoriel et la dépendance algébrique sur un sous-corps dans un corps commutatif. La grande richesse de cette structure, son caractère proprement mathématique, qui rapprochait la combinatoire des « grandes mathématiques », ne pouvaient qu'intéresser un mathématicien comme Michel. On reprochait en effet parfois à la théorie des graphes de manquer de structures fortes et d'être peu reliée aux grandes questions mathématiques. Ce n'était plus le cas avec la théorie des matroïdes qui se trouve reliée à de grands problèmes géométriques. Ce qu'a bien compris Michel qui a marqué le domaine par ses résultats nombreux et variés, jusqu'à sa disparition car il n'a pas cessé d'y travailler.

Sa contribution la plus marquante a été l'introduction des matroïdes orientés, point de départ de toute une théorie nouvelle, qui lui a valu en 1986 une médaille d'argent du CNRS. L'idée initiale était de généraliser certains résultats connus pour les graphes orientés et les polytopes convexes. Soucieux de faire connaître cette notion

un peu difficile d'accès, Michel faisant œuvre pédagogique sur son site Web, voulut répondre aux « profanes » qui posaient les questions : qu'est-ce qu'un matroïde orienté ? Et accessoirement, à quoi cela peut-il servir ?

Voici sa réponse : « Partons de l'exemple géométrique de points dans le plan. Un *matroïde orienté* est une structure mathématique, de nature combinatoire, ayant pour objet l'étude des positions relatives des points, indépendamment de leurs distances mutuelles. » Suivent des exemples concrets très instructifs de *configurations de points* et les définitions de base de la théorie<sup>2</sup>. Les notions classiques comme celles de polytopes convexes, faces de polytopes, enveloppes convexes, etc., peuvent ainsi être généralisées en termes de matroïdes orientés. En rapport avec la théorie des jeux, Michel introduisit aussi en particulier le « jeu de commutation » pour les matroïdes orientés, généralisant le jeu introduit par C. Shannon dans les années 60, et proposa des stratégies gagnantes pour les matroïdes graphiques, c'est-à-dire ceux associés à un graphe.

Concernant la genèse des matroïdes orientés, contribution majeure de Michel, il est à préciser qu'un autre mathématicien, l'américain R. Bland, est co-découvreur de cette notion nouvelle, de façon indépendante. Michel précise lui-même ce point historique dans sa page Web, en citant son premier travail, *Matroïdes orientables*, 77 pages (1974), non publié : « Ce manuscrit est mon premier travail sur les matroïdes orientés. Il a été soumis au Journal of Combinatorial Theoryser. B, en juin 1974. Pendant le processus de lecture il est apparu que les matroïdes orientés avaient été indépendamment définis par R. Bland. En conséquence l'article a été scindé en trois parties, dont un article en collaboration [...]. Un résumé étendu a été publié par les Comptes rendus de l'Académie des sciences. » Suivent les références de sa note aux Comptes rendus (1975), d'un premier article co-signé avec Bland (30 pages, 1978), et deux articles, sous sa seule signature, qui développent en particulier la notion de convexité dans les matroïdes orientés. Un regret peut-être que la relecture de son papier de 1974 ait tant duré que, finalement, un co-découvreur ait dû être associé<sup>3</sup>... Citons enfin le livre de 548 pages, devenu une référence sur le sujet : A. Björner, M. Las Vergnas, B. Sturmfels, N. White, G. Ziegler, *Oriented matroids* (2<sup>nd</sup> édition). Cambridge University Press (1999)

Ces dernières années, Michel a poursuivi le développement de la théorie des matroïdes orientés avec la publication d'une série d'articles sur le polynôme de Tutte. Aujourd'hui, ce sont des dizaines de chercheurs dans le monde qui travaillent sur les matroïdes orientés.

Au vu de ce parcours scientifique, inutile de préciser que Michel a beaucoup publié, a organisé ou co-organisé plusieurs colloques internationaux et formé de nombreux élèves dont certains ont aussi laissé un nom dans le domaine<sup>4</sup>. Il a aussi eu l'idée de fonder à la fin des années 70 un journal français de combinatoire. Ce

projet s'est concrétisé, avec l'association de Michel Deza puis Pierre Rosenstiehl comme éditeurs fondateurs, par la parution en 1979 du premier numéro du *European Journal of Combinatorics*, qui depuis lors s'est imposé comme une revue de référence.

Au plan humain, Michel était un personnage. Sa forte personnalité, sa vivacité d'esprit et son immense culture en faisait un ami très attachant, toujours prêt à quelque discussion, voire une « disputatio », passionnée. Pétri de références littéraires, il surprenait par ses remarques et réflexions, parfois aussi ses mystifications inattendues ! Ses centres d'intérêts étaient multiples, très tournés en particulier vers l'art en général. Une culture qu'il ne cessait de faire partager, à ses collègues, amis et aussi bien sûr sa famille, ses petits-enfants qui l'intéressaient tant. Exigeant, perfectionniste, intraitable sur le style et la pureté du langage, voulant toujours tout balayer d'un sujet, il en arrivait à une pratique de la procrastination qui, il faut le dire, était parfois difficile à vivre pour ses collègues...

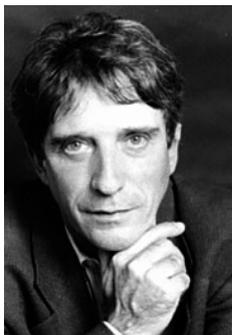
Concluons ces quelques mots trop courts sur Michel par un hommage à sa force morale. Sur un fauteuil roulant depuis 1996, à la suite d'une mauvaise chute, il a continué ses activités ne se plaignant jamais, au point qu'on en oubliait son handicap. Puis une longue maladie, qui le poursuivait depuis 2007, n'a jamais entamé sa passion scientifique, continuant toutes ces dernières années un important travail sur les matroïdes orientés avec un jeune normalien, Émeric Gioan, qui poursuit l'œuvre du « maître ».

Jean-Claude FOURNIER

#### Notes

1. « Lasvergnas » d'origine, devenu « Las Vergnas » comme nom de plume, ainsi d'ailleurs que pour son épouse Jeanne, poète.
2. Sans pouvoir garantir la permanence future de cette adresse, le lecteur intéressé pourra visiter la page Web à l'adresse : <http://www.ecp6.jussieu.fr/MLV/math/MO/MO1.html>
3. On trouvera un historique plus détaillé à l'adresse : [http://books.google.fr/books?id=k2an6eBxn3kC&pg=PA150&redir\\_esc=y#v=onepage&q&f=false](http://books.google.fr/books?id=k2an6eBxn3kC&pg=PA150&redir_esc=y#v=onepage&q&f=false)
4. Voir <http://genealogy.math.ndsu.nodak.edu/id.php?id=51552>

**ARASSE (Daniel), né à Alger le 5 novembre 1944, décédé à Paris le 14 décembre 2003. – Promotion 1965 I.**



Daniel Arasse nous a quittés il y a dix ans, à l'âge de cinquante-neuf ans. Historien de l'art hors normes, professeur enthousiaste et chercheur excentrique, il a marqué la discipline de manière irrévocable.

Daniel Arasse naît le 5 novembre 1944 à Alger, où son père, Raymond Arasse, exerce alors la fonction de chef du service de documentation au secrétariat général pour la coordination des affaires économiques en Afrique du Nord. Élevé à Paris, il intègre l'École normale supérieure en 1965 et devient trois ans plus tard agrégé de lettres classiques sur les pas de ses parents normaliens, en particulier de sa mère, Henriette Lavergne, ancienne élève de l'École et professeur en classe préparatoire au lycée Molière à Paris.

C'est grâce à l'enseignement d'André Chastel, qui le considère comme son meilleur étudiant, que ses intérêts se tournent vers l'histoire de l'art et, quasiment en même temps, vers la Renaissance italienne. Il devient à vingt-quatre ans assistant en histoire de l'art à Paris-IV, puis assistant et maître-assistant à Paris-I. La transition entre les deux universités est marquée par une période de deux ans (1971-1973) au cours de laquelle Daniel Arasse séjourne au Palais Farnèse en tant que membre de l'École française de Rome. Au cours des années soixante-dix, les rapports avec André Chastel se gâtent et Arasse ne terminera pas la thèse entreprise sous sa direction, sur la représentation de saint Bernardin de Sienne au Quattrocento.

Au cours des années soixante-dix, il assiste et participe activement à un séminaire de l'École normale supérieure qui marque sa génération de collègues, rencontres hebdomadaires organisées par Claude Imbert en collaboration avec Hubert Damisch et Louis Marin. Ce séminaire cimentera les liens de Daniel Arasse avec l'École des hautes études en sciences sociales, institution différente de l'université qu'il apprécie pour sa transdisciplinarité.

Dans ces mêmes années, Louis Marin succède à André Chastel comme directeur de thèse ; un dialogue fertile et une amitié profonde les lieront jusqu'à la disparition du maître, en 1992.

Après un court séjour à l'université de Yale pour un semestre d'enseignement sur la littérature française de la Renaissance, la décennie suivante sera italienne (1982-1989).

Nommé en octobre 1982 à la direction de l'Institut français de Florence, la nature diversifiée de ses responsabilités lui permet d'élargir ses champs d'intérêt et de créer de multiples groupes d'échange. Arasse est hyperactif dans l'exercice de ses fonctions et fait de l'Institut du palais Lenzi un foyer d'échange intellectuel unique : il organise

plus de vingt expositions sur des thèmes allant de l'Antiquité à l'art contemporain, invitant de jeunes artistes français à séjourner et à travailler dans les locaux du palais ; les archives de l'Institut conservent la trace d'une quinzaine de rencontres scientifiques, parmi lesquelles des séminaires hebdomadaires ou mensuels. Ces années florentines constituent en effet un moment essentiel dans l'élaboration de sa pensée spécifique du métier d'historien de l'art.

Parmi ces rencontres, un colloque de trois jours sur le thème *L'Annunciazione in Toscana nel Rinascimento* (29-31 octobre 1986) a permis à l'historien d'organiser un échange scientifique sur un thème qui l'intéressait, invitant des historiens de la littérature, des philosophes, des historiens de l'art à réfléchir aux enjeux particuliers de la représentation de l'Annonce à Marie au début du Quattrocento. Les traces de ce colloque resté inédit montrent que les intuitions arassiennes sur l'affinité entre Annonciation et perspective linéaire sont tributaires d'un dialogue commencé au milieu des années quatre-vingt, qui donnera naissance à l'un de ses ouvrages majeurs, publié en 1999, *L'Annonciation italienne. Une histoire de perspective*.

Deux autres manifestations ont marqué la vie culturelle florentine dans les années arassiennes : de septembre à octobre 1986, Arasse invite le photographe Patrick Faigenbaum, ancien pensionnaire de la Villa Médicis, à mener un travail sur les familles de la noblesse florentine. Ensemble, Arasse et l'artiste conçoivent une exposition intitulée *Nobili fiorentini a casa. Photographies des frères Alinari et de Patrick Faigenbaum*. Le travail du jeune photographe est audacieux, car il expose les familles dans le décor terne de leurs palais ; l'idée de l'historien est encore plus audacieuse : l'exposition *La guillotine dans la révolution*, qui ouvre ses portes le mois suivant (22 novembre-20 décembre 1986) met en écho les figures des Ricasoli, des Corsini et des Rucellai avec les portraits de la noblesse française, représentée non pas dans ses palais mais... dans le panier de la guillotine. Daniel Arasse travaillait dans les mêmes années sur son ouvrage *La Guillotine et l'imaginaire de la Terreur*, paru en 1987.

La direction de l'Institut français de Florence permet donc à Daniel Arasse d'approfondir des pistes de recherche tout en évoluant dans une structure qui, bien que n'étant pas académique, reste ouverte à l'échange scientifique international. Le rôle de médiateur entre la culture française et italienne lui donne aussi l'occasion de s'intéresser à la production contemporaine. Dans ces années on voit aussi affleurer une passion pour certains artistes vivants, telle Claire Brétécher, Andres Serrano ou Anselm Kiefer, ainsi que pour le cinéma. Arasse est l'initiateur d'un festival, *France Cinéma*, encore actif aujourd'hui à Florence.

C'est à contrecœur qu'il revient de son long séjour italien, au début de l'année 1989. Il réintègre le poste d'enseignant à Panthéon-Sorbonne, cette fois en tant que maître de conférences.

Durant les quatre années où il assume cette charge (1989-1993), Daniel Arasse est absorbé par l'écriture d'une de ses œuvres majeures, *Le détail. Pour une histoire rapprochée de la peinture*. Cette publication, qui voit le jour en 1992, lui demande un immense travail de synthèse, d'approfondissement et de rigueur d'écriture. En revenant sur le statut du détail dans l'histoire de la peinture depuis la fin du xiv<sup>e</sup> siècle jusqu'au milieu du xix<sup>e</sup>, Arasse élabore une théorie du regard, ou plutôt des regards – les siens et ceux des peintres, du public, de la critique. Son histoire rapprochée investit les œuvres, proposant une refonte du vocabulaire descriptif et un renouvellement des catégories d'invention du détail. Un détail peut être fait pour être vu, mais aussi pour ne pas être vu. Il peut aussi n'avoir pas été fait. Ce livre est le premier ouvrage où Daniel Arasse propose une reformulation des catégories établies de la discipline historico-artistique.

Invité pour le dernier semestre de 1992 par Marilyn Aronberg Lavin à l'Institut for Advanced Study de Princeton, il quitte définitivement l'université parisienne au début de l'année suivante pour devenir directeur d'études à l'EHESS, institution au sein de laquelle il dirigera jusqu'à la fin de sa vie le Centre d'histoire et théorie des Arts<sup>1</sup>.

À l'EHESS Daniel Arasse se lie d'amitié et d'admiration pour Louis Marin et Hubert Damisch, avec qui il forme un groupe de pensée extrêmement actif et passionné.

En 1993 paraît *L'ambition de Vermeer*, où Arasse exprime la nécessité d'une refonte de la pratique de la monographie d'artiste. À la fin de l'introduction du livre, une courte phrase deviendra une des formules clé de sa pensée : « Les véritables documents qui permettent d'analyser les tableaux de Vermeer sont ces tableaux eux-mêmes » (*L'ambition de Vermeer*, p. 17). Vision et savoirs sont questionnés dans la complexité de leur articulation : « Comment regarder ces tableaux pour y voir la peinture, c'est-à-dire la façon dont l'ouvrage de la peinture a informé la pensée ? » (Daniel Arasse, *Anachroniques*, p. 75). Cette question est reprise dans les deux monographies que Daniel Arasse publiera successivement en 1997 et 2001 (*Léonard de Vinci. Le rythme du monde* et *Anselm Kiefer*).

Elle est posée à d'autres artistes dans *Le sujet dans le tableau* (Flammarion, 1997). Ce recueil d'essais paru en 1997 est introduit par l'annonce d'une approche spécifique, l'iconographie analytique. Prenant ses distances de l'iconologie panofskyenne, Daniel Arasse pose le problème de la manière dont l'historien de l'art doit interpréter la présence du créateur dans son œuvre. Comment étudier historiquement l'investissement particulier de chaque peintre, en peintre, dans son œuvre ? « Comment interpréter *historiquement* l'exception ? » (*Le sujet dans le tableau*, p. 5, et *Léonard de Vinci. Le rythme du monde*, Hazan, 1997, p. 14). « Historiquement » et son italique affirment la nécessité de l'élaboration d'un système de référence historique, qui seul

permettra de saisir les écarts, les exceptions du tableau dans son langage spécifique. Ces questions sont soulevées à propos des figures paradigmatiques de la Renaissance, période qui restera toujours au centre des intérêts de Daniel Arasse, autant dans ses publications que dans son enseignement.

Le rapport aux étudiants et au grand public a été un élément central de son originalité. Le *savoir faire voir* était pour lui une nécessité, tout d'abord car son *savoir* et son *voir* étaient généreux, mais surtout car c'était dans l'échange et la transmission que Daniel Arasse élaborait et clarifiait ses thèses. En 1997, il publie en collaboration avec Andreas Tönniesman, Mario d'Onofrio et Philippe Morel deux volumes d'histoire de l'art sur l'art italien, qui sont aujourd'hui encore une référence première pour les étudiants (*La Renaissance maniériste*, en collaboration avec Andreas Tönniesman, Paris, Gallimard, 1997 ; *L'Art italien à la fin du Moyen Âge et au début de la Renaissance (xiv<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècles)*, dans *L'Art italien*, vol. 1, en collaboration avec Mario d'Onofrio et Philippe Morel, Citadelles et Mazenod, 1997).

En 2000, avec *On n'y voit rien. Descriptions*, Daniel Arasse se livre à un exercice particulier : six analyses d'œuvres de la Renaissance sont menées sous la forme de fictions narratives. Par les différentes mises en scène dialogiques, un *jeu sérieux* de l'écriture fait glisser les interprétations hors des limites de la discipline. Tout sauf scientifique, le langage est familier, parfois vulgaire ; le *serio ludere* (si renaissant) y est poussé à ses limites. La légèreté permise par le statut du livre de poche permet à Arasse d'être d'autant plus direct dans ses adresses, intransigeant dans ses critiques, mais aussi de pousser plus loin sa liberté intellectuelle et les richesses d'une pensée de la connaissance par le jeu et la *sprezzata disinvoltura*. Cet ouvrage est un *unicum* dans l'œuvre arassienne ; paru (et considéré encore aujourd'hui) comme opuscule « grand public », sa lecture peut se faire sur plusieurs niveaux : entre les lignes, *On n'y voit rien* propose, comme *Le détail*, une refonte des outils méthodologiques de l'histoire de l'art.

En parallèle et depuis le milieu des années quatre-vingt, Daniel Arasse se passionne pour l'art contemporain. Sa monographie d'Anselm Kiefer, parue en 2001, est accompagnée d'une quinzaine d'articles sur la production d'artistes de son temps. Ce qui est intéressant dans son regard à l'art contemporain est qu'il se pose face à ces derniers en historien de la Renaissance, conscient de l'anachronisme constitutif d'un regard nourri du passé et posé sur des artistes du présent. Opérationnel aussi bien dans son regard sur l'art du passé que dans celui sur l'art contemporain, cet « anachronisme contrôlé » est en jeu dans plusieurs de ses écrits et est constitutif de sa méthode. Il a donné le titre au recueil posthume intitulé *Anachroniques* (Gallimard, 2006), établi par son épouse, Catherine Bédard.

En décembre 2001, Daniel Arasse est sujet aux premiers symptômes d'une maladie neurodégénérative, la maladie de Charcot. Celle-ci le paralyse et réduit progressive-

ment ses fonctions vitales. Cependant, l'historien continue à enseigner et à écrire : son séminaire à l'EHESS se tiendra jusqu'au printemps 2003 et dans l'été de la même année il enregistrera pour Radio France vingt-cinq émissions de vingt minutes sur l'histoire de la peinture qui connaîtront un immense succès. Elles seront transcrites et publiées dans le recueil *Histoires de peintures* (France Culture/Denoël, 2004), devenu aujourd'hui un *best seller*.

Sa disparition prématurée a interrompu un grand nombre de projets, parmi lesquels un livre de théorie, *L'art dans ses œuvres. Théorie de l'art et histoire des œuvres* (éditions du Regard), où Daniel Arasse entendait analyser les clefs de sa pensée. Il restera à jamais une esquisse. Mais la théorie arassienne est opératoire dans tous ses écrits, depuis ses premières publications jusqu'aux *Histoires de peintures*. Elle propose une révolution copernicienne du regard sur les œuvres, tenu en éveil par cette friction constante entre l'objet pensant et le sujet connaissant.

Sara LONGO

#### Note

1. Fondé par Hubert Damisch en 1977, ce laboratoire constitue encore aujourd'hui un noyau essentiel de l'interdisciplinarité et de la réflexion théorique sur l'art et ses outils d'analyse. C'est entre autres grâce à sa collaboration fertile avec ce dernier et Louis Marin, directeur d'études à l'EHESS depuis 1978, que Daniel Arasse sera nommé à l'École du boulevard Raspail.

**VEINSTEIN (Gilles), né le 18 juillet 1945 à Paris, mort le 5 février 2013, à Paris.**  
– Promotion de 1966 I.

La disparition prématurée de Gilles Veinstein a consterné non seulement ses proches et ses amis mais aussi ce qu'il est convenu d'appeler la communauté scientifique.

Gilles Veinstein avait eu une enfance et une jeunesse bercées par les Muses. Son père fut l'auteur d'une thèse qui fit date sur « la mise en scène et sa condition esthétique » et qui lui valut, à la fin des années soixante, d'enseigner la dramaturgie à l'université nouvellement créée de Vincennes. Sa mère était une militante de la littérature, cheville ouvrière de plusieurs associations d'amis d'écrivains pour lesquelles elle s'affairait, au cœur d'un réseau de relations soigneusement cultivées.

Après une khâgne à Louis-le-Grand, il retourna au lycée Janson-de-Sailly, où il avait fait ses études secondaires pour préparer le concours de 1966 qui le fit entrer à l'École. Nous n'avions pas été jusque-là vraiment condisciples, mais nous nous connaissions un peu et j'appréciai qu'il acceptât, le jour de la rentrée, ma proposition de partager la même thurne. Une année durant je fus en quelque sorte aux premières

loges pour assister à la naissance d'une vocation d'historien du monde ottoman. C'est en effet durant cette première année d'École que, parallèlement aux études de licence d'histoire à la Sorbonne (où il fut particulièrement intéressé par les cours du slavisant Roger Portal), il prit contact avec Alexandre Bennigsen qui l'introduisit à l'École pratique des hautes études où ses intérêts bifurquèrent de la Russie à la Turquie. L'agrégation d'histoire fut une formalité rapidement et brillamment réglée. Les tourmentes de 68 et des années suivantes l'épargnèrent. Installé aux Hautes Études dès 1972 comme « chef de travaux », grade importé des facultés des sciences et qui le faisait parfois sourire, il y fit l'essentiel d'une carrière rythmée par d'importantes publications ; promu maître-assistant en 1977, il devint en 1986 docteur d'État, ce qui le fit accéder en 1988 à une Direction d'études, c'est-à-dire à l'équivalent d'une chaire magistrale. Il avait très vite compris que l'enseignement supérieur ne se pratiquait plus vraiment, et sauf quelques exceptions, dans les universités ; il sentit que ses ambitions de chercheur se réaliseraient plus utilement dans cette oasis que constituaient les Hautes Études et, de fait, le relatif confort de l'institution lui permit d'associer à des recherches originales l'apprentissage et la maîtrise de ces techniques qu'on nommait naguère « sciences auxiliaires de l'histoire », telles que la paléographie ou l'épigraphie, trop souvent confiées à des collaborateurs spécialisés. Il fut ainsi en mesure de mener à bien des travaux novateurs, à partir de l'examen de textes originaux et inédits qu'il alla débusquer partout où s'étaient fait sentir la présence et l'influence de la civilisation ottomane. Sa production scientifique traduit cette stature d'historien complet qu'il parvint à incarner.

Au sein du domaine de recherches qu'il avait choisi, il multiplia les explorations et les défrichages. Institutions, fonctionnement des pouvoirs, catégories sociales, économie, vie culturelle, et de façon croissante, relations extérieures, tous les aspects de l'Empire ottoman retinrent son attention et lui donnèrent matière à des interventions dans des colloques et à des publications d'articles dans les revues spécialisées. Sa bibliographie comporte plus de cent articles d'érudition, souvent d'une ampleur et d'une richesse qui pourraient donner matière à plus d'un livre. Il y gagna une audience internationale et un grand prestige au sein de nombreuses institutions scientifiques. En Turquie, où il se rendait fréquemment, son autorité était immense dans les milieux académiques. À l'occasion de déplacements parlementaires, je pus constater sur place que son rayonnement allait bien au-delà de ces milieux. Les partisans de l'adhésion à l'Union européenne appréciaient les nuances et les corrections que ses analyses historiques apportaient à l'idée reçue d'une Turquie menaçante et conquérante. Nous eûmes plus d'une discussion sur cette question de l'adhésion : il redoutait les réactions que pourraient provoquer les rebuffades opposées à la candidature turque, mais je ne lui cachai point mon scepticisme grandissant, que la réislamisation du pays par le gouvernement Erdogan vint encore renforcer. En France, à la tête

de l'équipe de recherches et d'études turques du CNRS et du centre d'histoire du domaine turc des Hautes Études, il n'eut pas de mal à s'imposer comme le maître des études ottomanes. Il était naturel qu'une chaire au Collège de France vint couronner son parcours. Ce qui devait être une consécration fut pour lui un chemin de croix. En 1998, la publicité donnée à sa candidature suscita la mobilisation de l'extrême droite nationaliste arménienne. Dans l'article de la revue *L'Histoire*, qu'il avait consacré aux massacres de 1915, il avait écarté le terme de « génocide », faute de preuves irréfutables d'une préméditation et d'une planification des crimes par le pouvoir central ottoman. Les calomnieurs assimilèrent de façon scandaleuse et insensée au négationnisme ce qui n'était que des scrupules terminologiques. Le soutien que lui apportèrent ceux qui, tels Pierre Vidal-Naquet et Jean-Pierre Vernant, se plaçaient au premier rang du combat contre le négationnisme ne suffit point à éteindre l'incendie. Des activistes d'origine arménienne multiplièrent les pressions ; son élection au Collège ne fut acquise que par une faible majorité. Des manifestations de rue troublèrent un moment sa leçon inaugurale, dont le texte, d'une parfaite tenue et d'une exceptionnelle qualité, résume magnifiquement plusieurs siècles d'histoire d'études turques. Ce n'est que très progressivement que diminuèrent les harcèlements, mais Gilles resta profondément blessé des marques de haine dont il fut victime.

Sa disparition prématurée fait cruellement ressentir le regret de l'avoir vu confiner trop souvent ses talents dans des travaux connus surtout des spécialistes. Destinés à une plus large audience, les articles qu'il publia dans la revue *L'Histoire* montrent à quel point il possédait l'art d'exprimer les résultats de recherches de première main dans une langue élégante autant que claire, propre à entraîner l'adhésion du grand public. Les résumés de ses cours du Collège de France sont marqués du sceau de cette élégance et de cette clarté. Il faut espérer que leur réunion pourra faire l'objet d'une publication spécifique. Apparemment très spécialisé, son ouvrage *Le Sérail ébranlé. Essai sur les morts, dépositions et avènements des sultans ottomans* de 2003 est une ample contribution à la science politique. Le grand ouvrage, dont il fut co-auteur en 2009, sur l'Europe et l'Islam n'est qu'un échantillon des synthèses qu'il lui appartenait d'élaborer et que le projet de dictionnaire de l'Empire ottoman dont il était le maître d'œuvre devait compléter. À plusieurs reprises, je le pressai d'écrire la grande biographie de Soliman le magnifique, dont il avait tous les éléments et qui, sollicitant ses talents de conteur et de psychologue, lui eût assuré un flatteur surcroît de notoriété. Il n'écartait pas le principe d'une telle entreprise, mais les gestes évasifs par lesquels il accueillait de telles suggestions donnent aujourd'hui à penser que la maladie hypothéquait déjà les projets qu'il pouvait concevoir.

Les données objectives d'une carrière et les étapes d'un curriculum ne rendent compte que très partiellement de la distinction et de la richesse d'une personnalité comme celle de Gilles Veinstein. Les passions séculières les plus honorables comme

le goût des objets d'art et de la bonne chère contribuaient à cette richesse. Sa fidélité en amitié trouvait à s'exprimer lors des dîners dans lesquels notre camarade François Schwartz (1966 s) et son épouse réunissaient régulièrement quelques-uns des élèves de notre promotion. Des allures réservées ne cachaient pas longtemps une sensibilité, frémissante, comme pouvaient l'être les inflexions de sa voix. Je ne pourrai jamais oublier ses sourires d'affection, lorsque, père glorieux, je lui montrai les photos représentant l'évolution de mon fils de l'enfance à l'adolescence.

Jean-Thomas NORDMANN (1966 l)

**MÉNIL (Alain), né le 11 décembre 1958 à Fort-de-France (Martinique), décédé le 5 juin 2012 à Paris. – Promotion de 1978 l.**



Philosophe et enseignant, Alain Ménil est mort en juin 2012, au terme d'un cancer du poumon qui l'a emporté en quelques mois. Né à Fort-de-France, il fut le deuxième martiniquais à devenir élève de l'École normale supérieure, après Aimé Césaire. Octavon, il ne ressemblait pas, selon ses propres termes, à « l'image très superficielle que l'on se fait en France d'un métis des îles », ce qui le laissait maître de dévoiler ou non son origine, dont pendant assez longtemps il ne fit guère état. Il resta pourtant, sa vie durant, très fidèle à cette singulière provenance, et lui consacra ses derniers travaux. Il était le fils d'un grand avocat martiniquais, très engagé, Emmanuel Ménil, et de Geneviève Ménil, ancienne secrétaire générale de la CGTM-Éducation, tous deux décédés en 2002. Il revendiquait aussi l'influence de son grand-oncle René Ménil, philosophe, écrivain, ami et collaborateur d'Aimé Césaire, et l'un des fondateurs du Parti communiste martiniquais, décédé en 2004.

Après ses années d'école et son agrégation de philosophie, Alain Ménil fit une carrière d'enseignant en lycée, d'abord dans le secondaire, puis en classes préparatoires, aux lycées Claude-Monet et Condorcet de Paris. Il fut un professeur brillant, extrêmement cultivé, d'une rigueur intransigeante et parfois sévère. À côté et dans le prolongement de son enseignement, il mena un travail personnel de recherche, dont témoignent ses livres.

Les travaux d'Alain Ménil se sont portés sur trois domaines très différents, qui correspondent d'ailleurs à différentes étapes de sa vie, comme on peut le constater en suivant la chronologie des ouvrages qu'il a publiés. Le premier domaine concerne le cinéma et pas le théâtre. En 1991, il publia aux Presses universitaires de Lyon son premier livre, *L'Écran du temps*. Il s'agissait en réalité d'une version abrégée de sa

thèse de doctorat en philosophie, marquée par la forte influence de Gilles Deleuze. Au livre sur le cinéma, qu'accompagnaient plusieurs articles publiés dans la revue *Cinématographe*, succéda en 1995 une trilogie consacrée au rapport de Diderot au théâtre. Ce travail sur Diderot correspond à une nouvelle étape de la carrière de professeur d'Alain Ménil, qui, enseignant la philosophie en hypokhâgne au lycée Claude-Monet de Paris, se vit confier dans la même classe un enseignement d'études théâtrales. Il s'est d'ailleurs expliqué sur les rapports entre théâtre et cinéma dans un bel article publié dans le 50<sup>e</sup> numéro de la revue *Trafic* : « De théâtre en cinéma : passions chassées-croisées ? ». Son travail sur Diderot constitue sa contribution au monde savant et académique. Il donna d'abord, sous le titre général *Diderot et le théâtre*, deux volumes intitulés *Le Drame* et *L'Acteur* (Agora, coll. « Les classiques », Pocket, 1995). Il s'agit d'éditions savantes (mais pas critiques) des *Entretiens sur le fils naturel*, et du *Discours sur la poésie dramatique* (tome I) ; du *Paradoxe sur le comédien*, et des *Lettres à Mademoiselle Jodin* (tome II). Les textes de Diderot sont à chaque fois précédés par une importante préface, et suivis d'un volumineux dossier présentant des textes significatifs de la théorie dramaturgique française et allemande de Corneille à Restif de la Bretonne. Le volume consacré à *L'Acteur* est particulièrement précieux, car il donne le texte de Rémond de Sainte-Albine, *Le Comédien* (1747), que le *Paradoxe*, entre autres visées, prétendait réfuter, et qui n'avait jamais été réédité depuis 1825. Alain Ménil fit suivre son travail d'éditeur de textes d'un essai théorique, *Diderot et le drame. Théâtre et politique* (PUF, 1995).

Le deuxième domaine qui retint l'attention d'Alain Ménil philosophe fut celui, nécessairement plus personnel, plus intime, voire douloureux, de la maladie. Alain Ménil ne s'en cachait pas, même s'il ne passait pas son temps à en parler sur la place publique : il était homosexuel, il vivait son homosexualité sans drame ni mystère, aidé en cela par des parents d'une grande liberté d'esprit, et il avait malheureusement contracté le VIH, à une époque où l'information sur la pandémie de sida était peu sûre, lacunaire, hésitante. Il eut la chance, non seulement de survivre, mais de continuer à mener une vie pleine, joyeuse, partagée entre le travail, l'amour (la mort l'a frappé alors qu'il vivait depuis 22 ans avec le danseur et chorégraphe Alain Buffard), et l'engagement. Cependant cette vie ne pouvait plus être la même que celle qui avait précédé la rencontre du virus. Outre la lourdeur des thérapies et leurs effets secondaires, Alain Ménil eut à subir plusieurs conséquences pathologiques plus ou moins graves de son sida, dont la dernière eut raison de lui, puisque son cancer du poumon était un ultime dérivé du sida. Pendant 25 ans, la vie d'Alain Ménil a été une vie moins diminuée qu'affectée par la maladie. C'est sur cette expérience de la maladie, de la vie toujours vivante mais néanmoins malade, de l'équilibre que sans cesse elle cherche, trouve, reperd et récupère, de cette quête homéostatique où la guérison n'est jamais certaine et de toutes façons ne signifie jamais rémission, que plusieurs textes

d'Alain Ménil réfléchissent : « Le sida sans détour ni transcendance : critique de l'interprétation et de ses grands prêtres » (*Les Temps modernes*, n° 588, juin-juillet 1996), *Sain(t)s et saufs. Sida : une épidémie de l'interprétation* (Les Belles Lettres, 1997), et, tout récemment encore, « 'Vivre-avec' ou les plissements de l'existence » (*Cahiers philosophiques*, n° 125, 2<sup>e</sup> trimestre 2011, *Être patient, être malade*).

Dans l'épidémie du sida, Alain Ménil fut, pas seulement parce qu'il était des leurs, du côté des malades ; et aussi, et surtout, du côté de ceux qui se battent. Pour ceux qui le connaissaient, cette position politique apparut comme une étape logique dans une vie marquée au sceau d'une constance rare dans l'engagement au côté des opprimés, et de ceux qui luttent.

Pour lui, la pensée avait sa rigueur, qui tenait à distance la tentation de l'idéologie, mais si elle avait pour conséquence l'action, alors il était de la responsabilité du penseur d'assumer cette conséquence. Cet entrelacs du *scholarship* et du *commitment* trouve son aboutissement dans son dernier ouvrage, *Les Voies de la créolisation. Essai sur Édouard Glissant*, paru en octobre 2011 chez De l'incidence éditeur, somme monumentale de 670 pages, consacrée à l'analyse minutieuse des essais d'Édouard Glissant. Ce livre vient couronner le troisième domaine de recherche d'Alain Ménil, et il couronne aussi sa vie, sur quoi il jette un éclairage rétrospectif.

En interrogeant avec attention la pensée de Glissant, Alain Ménil déploie le concept de créolisation qui fait droit à la complexité de l'« identité antillaise », bien peu identitaire en vérité, et il s'expose lui-même beaucoup plus qu'il n'est d'usage dans les travaux savants.

*Les Voies de la créolisation* constituent un livre magistral. Par l'ampleur et la profondeur de sa réflexion, par l'étendue impressionnante de son savoir, il mérite de devenir un ouvrage classique dans le champ des *post-colonial studies*. Mais il n'avait pas été écrit comme une somme définitive. Il aurait dû être le support de nombreux travaux à venir. Le sort ne l'a pas voulu. Il est triste que la mort ait frappé Alain Ménil alors qu'il avait rejoint au lycée Condorcet une équipe pédagogique qui lui plaisait beaucoup, composée de collègues qui appréciaient la singulière complexité de sa grande rigueur intellectuelle, de son impressionnante culture, et de son dandysme plein de fantaisie.

Pierre LAURET (1977 l)



## LISTE ALPHABÉTIQUE DES NOTICES DE CE RECUEIL

<b>Arasse</b> , Daniel, 1965 l . . . . .	232
<b>Ayçoberry</b> , Pierre, 1944 l . . . . .	140
<b>Ba</b> , Boubakar, 1956 s . . . . .	216
<b>Baucumont-Arveiller</b> , Éliane, 1935 L . . . . .	100
<b>Benoît à la Guillaume</b> , Claude, 1950 s . . . . .	196
<b>Bernand</b> , André, 1946 l . . . . .	152
<b>Bernand</b> , Étienne, 1946 l . . . . .	154
<b>Biehler de Preux-Petitot</b> , Claire-Yvonne, 1950 L . . . . .	191
<b>Bigand-Benoît</b> , Marie-Thérèse, 1941 S . . . . .	124
<b>Boudon</b> , Raymond, 1954 l . . . . .	205
<b>Bouffartigue</b> , Jean, 1959 l . . . . .	222
<b>Bouvier</b> , Robert, 1931 l . . . . .	95
<b>Brossolette</b> , Pierre, 1922 l . . . . .	92
<b>Crépin</b> , André, 1949 l . . . . .	174
<b>David</b> , Serge, 1940 s . . . . .	120
<b>Debeauvais</b> , Michel, 1942 l . . . . .	136
<b>Dejean</b> , Yves, 1956 s . . . . .	218
<b>Dufournet</b> , Jean, 1954 l . . . . .	211
<b>Favre-Laperrière</b> , Hélène, 1941 S . . . . .	126
<b>Ferrier du Châtelet</b> , Gilles de, 1936 l . . . . .	105
<b>Flacon</b> , Michel, 1949 l . . . . .	177
<b>Flory</b> , Georges, 1941 s . . . . .	128
<b>Focillon</b> , Henri, 1901 l . . . . .	84
<b>François</b> , Marie, 1944 S . . . . .	145
<b>Gallet</b> , Bernard, 1954 l . . . . .	215
<hr/>	
<i>L'Archicube</i> n° 15 bis, numéro spécial, février 2014	243

<b>Giraud</b> , Georges, 1909 s . . . . .	88
<b>Godefroy</b> , Lucien, 1949 s . . . . .	181
<b>Greiner</b> , Albert, 1937 l . . . . .	114
<b>Gribenski</b> , André, 1936 s . . . . .	109
<b>Guérineau</b> , François, 1950 s . . . . .	198
<b>Guicharnaud</b> , Jacques, 1945 l . . . . .	146
<b>Haar</b> , Michel, 1958 l . . . . .	219
<b>Hessel</b> , Stéphane, 1937 l . . . . .	115
<b>Jancovici</b> , Bernard, 1949 s . . . . .	185
<b>Jodelet</b> , François, 1950 l . . . . .	194
<b>Lasvergnas</b> , Michel, 1960 s . . . . .	228
<b>Laufer</b> , Roger, 1948 l . . . . .	164
<b>Lebeau</b> , André, 1952 s . . . . .	201
<b>Lurçat</b> , François, 1947 s . . . . .	162
<b>Maldiney</b> , Henri, 1933 l . . . . .	99
<b>Margolin</b> , Jean-Claude, 1945 l . . . . .	147
<b>Ménil</b> , Alain, 1978 l . . . . .	239
<b>Mercier</b> , Albert, 1947 l . . . . .	160
<b>Meunier-Tisserand</b> , Suzanne, 1946 L . . . . .	150
<b>Moeglin</b> , Marie-Joseph, 1940 l . . . . .	118
<b>Momet</b> , Pierre, 1936 s . . . . .	113
<b>Perez y Jorba</b> , Jean, 1949 s . . . . .	189
<b>Poudens-Maroselli-Poulain</b> , Jacqueline, 1946 L . . . . .	151
<b>Rebeyrol</b> , Philippe, 1936 l . . . . .	107
<b>Salmon</b> , Robert, 1941 l . . . . .	123
<b>Sauvage</b> , Gilles, 1959 s . . . . .	225
<b>Serruques</b> , Jean Charles, 1935 s . . . . .	104
<b>Taillandier-Touyarot</b> , Miette, 1948 S . . . . .	168
<b>Tortrat</b> , Albert, 1941 s . . . . .	132
<b>Veinstein</b> , Gilles, 1966 l . . . . .	236
<b>Verret</b> , Guy, 1946 l . . . . .	156
<b>Worms</b> , René, 1887 l . . . . .	81

# L'ARCHICUBE

Revue de l'Association des anciens élèves, élèves et amis  
de l'École normale supérieure

Siège de l'Association :  
45, rue d'Ulm  
75230 Paris Cedex 05  
Téléphone : 01 44 32 32 32  
Télécopie : 01 44 32 31 25  
Courriel : a-ulm@ens.fr  
Site Internet : <http://www.archicubes.ens.fr>

Directeur de la publication : Jean-Claude Lehmann  
Responsables des notices : René Sazerat, Laurent Wetzel,  
Alain Drouard (pour les lettres) et Renée Veysseyre,  
Françoise Masnou (pour les sciences).  
Secrétariat : Agnès Fontaine

Ce numéro spécial 15 *bis* de  
*L'Archicube* a été achevé d'imprimer  
sur les presses de l'imprimerie Darantiere  
à Quétigny-Dijon (Côte-d'Or, France)  
en février 2014.

ISSN : 1959-6391  
Dépôt légal : février 2014  
N° d'impression : xxxxx

Mise en pages  
TyPAO sarl  
75011 Paris